LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE FICTION

HISTOIRES

DE VOYAGES DANS LE TEMPS

Le LIVRE de POCHE

Texte intégral

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION *Histoires de voyages dans le temps*

Présentées par
JACQUES GOIMARD,
Demètre Ioakimidis et Gérard Klein

LE LIVRE DE POCHE

© Librairie Générale Française, 1975, *pour la préface, l'introduction, les notices individuelles et le dictionnaire des auteurs.*

Les cadres de classement et la présentation générale de la présente Anthologie constituent la propriété de la Librairie Générale Française.

INTRODUCTION À L'ANTHOLOGIE

La science-fiction selon certains, ce n'est qu'une sous-littérature, tout juste bonne à rassasier l'imagination des naïfs et des jobards, et qu'il conviendra de verser un jour au rayon des vaticinations et des chimères visant à soulever le voile de l'avenir. Pour d'autres, c'est la seule expression littéraire de notre modernité, de l'âge de la science, la dernière chance du romanesque et peut-être enfin la voie royale, conciliant l'imaginaire et la raison, vers une appréhension critique d'un futur impossible à prévoir en toute rigueur.

La science-fiction mérite-t-elle cet excès d'honneur ou cette indignité ? Après tout, il ne s'agit que *d'une* littérature, *on aurait tort de l'oublier. Or, les reproches qu'on lui fait comme les espoirs qu'on place en elle tiennent peut-être à la relation ambiguë de cette littérature à la science et à la technique. Trop de science pour un genre littéraire digne de ce nom, disent bien les littéraires pour qui la culture s'arrête au seuil de la connaissance positive et qui ne comprennent l'intrusion de la science dans le roman que si elle est présentée comme un avatar du mal, dans la lignée du* Meilleur des mondes *ou d'*Orange mécanique. *La science-fiction traite la science comme une magie, persiflent d'autres, généralement des scientifiques bon teint. Tandis que certains thuriféraires la prônent comme propre à faire naître la curiosité scientifique, à discuter les conséquences du développement scientifique pour l'avenir de l'humanité. On voit que de tous côtés le débat est déplacé : il ne s'agit plus d'une littérature et du plaisir qu'on y prend, mais d'une querelle sur la place philosophique, idéologique, voire politique de la science*

dans le monde moderne. Le reproche du manque de sérieux ou de l'excès de sérieux fait à la science-fiction, tout comme l'idée qu'elle est le chaînon manquant entre les deux cultures, la scientifique et la littéraire, renvoient tout uniment à la fonction de la science dans cette littérature. Et le risque de malentendu est alors si grand que l'on conçoit que des écrivains, agacés par cette prétention qui leur est attribuée, aient eu l'ambition de se débarrasser du terme de science-fiction et de le remplacer par celui de fiction spéculative.

Aussi bien la science-fiction ne s'est pas contentée d'utiliser la science comme thème, comme décor ou comme fétiche doté de pouvoirs quasi magiques ; elle a aussi puisé son inspiration dans le bouleversement introduit dans notre société par la science et l'intuition que sans doute ce bouleversement est loin d'être fini ; enfin et surtout, elle a été profondément influencée par la pensée scientifique. Ce que la science-fiction a réellement reçu de la science, ce n'est pas l'occasion d'une exaltation de la technique, mais l'idée qu'un récit, et plus encore une chaîne de récits, peuvent être le lieu d'une démarche logique rigoureuse, tirant toutes les conclusions possibles d'une hypothèse plus ou moins arbitraire ou surprenante. En cela la science-fiction est, modestement ou parfois fort ambitieusement, une littérature expérimentale, c'est-à-dire une littérature qui traite d'expériences dans le temps même où elle est un terrain d'expériences. En d'autres termes, elle ne véhicule pas une connaissance et n'a donc pas de prétention au réalisme, mais elle est, consciemment ou non, le produit d'une démarche créatrice qui tend à faire sortir la littérature de ses champs traditionnels (le réel et l'imaginaire) pour lui en ouvrir un troisième (le possible).

On notera d'ailleurs qu'il a existé et qu'il existe toujours des œuvres littéraires qui affectent de se fonder sur une connaissance scientifique (par exemple l'œuvre de Zola) ou qui prétendent décider si une telle connaissance est bonne

ou mauvaise, qui lui font donc une place très grande mais qui ne relèvent pas, à l'évidence, de la science-fiction ; ces œuvres traitent des connaissances scientifiques transitoires comme s'il s'agissait de vérités éternelles et ne font guère que les substituer aux dogmes métaphysiques qu'une certaine littérature s'est longtemps vouée à commenter ou à paraphraser. Au lieu de quoi, l'écrivain de science-fiction part d'un postulat et se soucie surtout d'en explorer les conséquences. Il se peut bien que, parasitairement, il expose sa propre vision des choses comme s'il s'agissait d'une vérité révélée. Mais sur le fond, il écrit avec des si *et des* peut-être. *Et parce que sa démarche est celle d'un explorateur de possibles, l'auteur de science-fiction écrit une œuvre beaucoup plus ouverte et beaucoup plus moderne que la plupart des écrivains-maîtres-à-penser dont les efforts tendent toujours à perpétuer les catégories de la vérité et de l'erreur, quels que soient les contenus qu'ils leur donnent. Cela est si patent qu'une histoire qui, comme beaucoup de celles de Jules Verne, a perdu sa base scientifique – ou qui n'en a jamais eue – n'est pas nécessairement sans charme. La crédibilité d'une histoire de science-fiction ne tient pas à la force de ses références externes mais seulement à sa cohérence interne. À la limite le texte tient tout seul. Et c'est précisément à partir de cette autonomie que, par un paradoxe qui n'est que superficiel, il devient possible de dire quelque chose d'original, de dérangeant, d'éventuellement pertinent, sur l'avenir, sur le présent, sur tout, absolument tout ce que l'on voudra. Au lieu de quoi la littérature qui s'affirme solidement enracinée dans le réel, c'est-à-dire dans une illusion de réalité, ne fait que projeter sur le présent et sur l'avenir l'ombre des préjugés du passé ; elle ne donne que des réponses attendues et esquive tous les problèmes un tant soit peu difficiles à poser.*

Si l'on retient de la science-fiction une telle définition, il en résulte qu'elle est aussi ancienne que toute littérature

orale ou écrite, qu'elle a toujours entretenu d'étroits rapports avec la naissance des idées et des mythes qu'aujourd'hui elle renouvelle et multiplie. Lucien de Samosate, Cyrano de Bergerac, Swift, Voltaire (dans Micromégas) *combinent déjà l'invention extraordinaire, le déplacement dans l'espace et dans le temps, la remise en question du présent.*

*Mais c'est au XIX*e *siècle que la science-fiction prend son visage actuel. Esquissée dans le* Frankenstein *de Mary Shelley (1817) précisée dans l'œuvre de Poe, ce poète épris de raison, traversant celle de Hugo avec le météore de* Plein ciel, *elle se constitue vraiment sous les plumes de Jules Verne et de Herbert George Wells. Pour Verne, il s'agit d'abord de faire œuvre d'anticipation technicienne, de prolonger par l'imagination et le calcul le pouvoir de l'homme sur la nature, exercé par l'intermédiaire des machines. Pour Wells, il s'agit surtout de décrire les effets sur l'homme et sur la société elle-même de savoirs hypothétiques. De nos jours, on pourrait être tenté de voir en Verne l'ancêtre des « futurologues », ces techniciens de l'extrapolation raisonnée et de la prévision d'avenirs quasi certains, et en Wells le premier des « prospectivistes », ces explorateurs volontiers téméraires des futurs possibles. Mais l'opposition ne doit pas être exagérée : les deux tendances se nourrissent l'une de l'autre jusque dans les œuvres de ces pères fondateurs.*

Après un début prometteur en Europe, vite remis en question par la grande crise économique puis par la crise des valeurs qui l'accompagne, et peut-être en France par une incœrcible résistance des milieux littéraires à la pensée scientifique, c'est aux États-Unis que la science-fiction trouvera son terrain d'élection, sur un fond d'utopies (Edward Bellamy), d'anticipations sociales (Jack London) et de voyages imaginaires (Edgar Rice Burroughs). Hugo Gernsback, ingénieur électricien d'origine luxembourgeoise

et grand admirateur de Verne et de Wells, crée en 1926 la première revue consacrée entièrement à la science-fiction, Amazing stories ; *très vite les magazines se multiplient. Ils visent d'abord un public populaire et sacrifient la qualité littéraire ou même la vraisemblance à la recherche du sensationnel ; puis le genre se bonifie progressivement. La seconde guerre mondiale, révélant aux plus sceptiques l'impact de la technologie, incite à plus de rigueur scientifique, et le désenchantement qui accompagne les mutations accélérées du monde actuel conduit beaucoup d'écrivains à un certain pessimisme tout en les amenant à suppléer la carence des valeurs par une recherche esthétique croissante. Le résultat est là : la science-fiction contemporaine, vivante dans tous les pays industrialisés, est un extraordinaire laboratoire d'idées et elle n'a plus grand-chose à envier sur le plan de la forme à la littérature d'avant-garde quand elle ne se confond pas avec elle chez un William Burroughs, un Claude Ollier, un Jean Ricardou, un Alain Robbe-Grillet.*

Le plus surprenant peut-être, c'est que, malgré la variété de son assise géographique, le domaine conserve une indéniable unité. Peut-être le doit-il – entre autres facteurs – à la présence insistante d'un certain nombre de grands thèmes qui se sont dégagés au fil de son histoire et qui le charpentent en se combinant, se ramifiant sans cesse. C'est un choix de ces thèmes, pris parmi les plus représentatifs, que la présente série entend illustrer.

Ce serait pourtant une erreur que de réduire la science-fiction à un faisceau de thèmes en nombre fini dont chacun pourrait à la limite se constituer en genre. À l'expérience, on s'apercevra souvent que telle histoire se trouve assez arbitrairement logée dans un volume plutôt que dans un autre (où classer une histoire de robot extraterrestre ? dans les Histoires d'Extraterrestres *ou dans les* Histoires de Robots ?), *que telle autre histoire échappe au fond à toute thématique fortement structurée et définit à elle*

seule toute la catégorie à laquelle elle appartient. Chemin faisant, on découvrira sans doute que, malgré les apparences, la science-fiction n'est pas une littérature à thèmes parce qu'elle ne raconte pas toujours la même histoire (le thème) sur des registres différents, mais que, au contraire, chacun de ses développements échappe aux développements précédents tout en s'appuyant sur eux selon le principe, bien connu en musique, de la variation. Quand on a dit de telle nouvelle que c'est une histoire de vampires, on sait d'avance à peu près tout ce qui s'y passera ; au contraire, quand on a dit que c'est une histoire de robots, on n'en a, contrairement au point de vue commun, presque rien dit encore. Car toute la question est de savoir de quelle *histoire de robots il s'agit. Et c'est de la confrontation entre quelques-unes des variations possibles (lesquelles sont peut-être, à vrai dire, en nombre infini) que surgit comme le halo foisonnant du mythe.*

Il serait pour le moins aventuré de prétendre avoir enfermé en douze volumes (onze catégories plus une qui les recouvre toutes, celle de l'humour) le vaste univers de la science-fiction – ne serait-ce que parce qu'on estime à plus de 30 000 le nombre de textes parus dans ce domaine aux États-Unis seulement et qu'à l'échelle mondiale, il faudrait doubler peut-être ce nombre. Du moins cette anthologie a-t-elle été établie méthodiquement dans l'intention de donner un aperçu aussi varié que possible de la science-fiction anglo-saxonne de la fin des années 30 au début des années 60. Plus de 3 000 nouvelles ont été lues pour la composer, dont beaucoup figuraient déjà dans des anthologies américaines. L'aire culturelle et la période retenues l'ont été tout naturellement : c'est aux États Unis, accessoirement en Angleterre (dans la mesure surtout où les auteurs anglais sont publiés dans les revues américaines), que se joue le deuxième acte de la constitution de la science-fiction après l'ère, surtout européenne des fondateurs ; c'est là qu'avec une minutie

presque maniaque les variations possibles sur les thèmes sont explorées l'une après l'autre ; c'est là encore que se constitue cette culture presque autonome avec ses fanatiques, ses clubs, ses revues ronéotypées, ses conventions annuelles ; c'est aussi l'époque dont les œuvres se prêtent le mieux à la découverte du genre par le profane. Depuis le milieu des années 60, la science-fiction a considérablement évolué, au moins autant à partir de sa propre tradition que d'emprunts à la littérature générale. Aussi son accès s'est-il fait plus difficile et demande-t-il une certaine initiation.

Les anthologistes, qui sont collectivement responsables de l'ensemble des textes choisis, ont visé trois objectifs dans le cadre de chaque volume : — Donner du thème une illustration aussi complète que possible en présentant ses principales facettes, ce qui a pu les conduire à écarter telle histoire célèbre qui en redoublait (ou presque) une autre tout aussi remarquable, ou encore à admettre une nouvelle de facture imparfaite mais d'une originalité de conception certaine ; — Construire une histoire dialectique du thème en ordonnant ses variations selon une ligne directrice qui se rapproche parfois d'une histoire imaginaire ; — Proposer un éventail aussi complet que possible des auteurs et fournir par là une information sur les styles et les écoles de la science-fiction « classique ».

Pour ce faire, une introduction vient préciser l'histoire, la portée, les significations secondaires, voire les connotations scientifiques du thème traité dans le recueil. Chaque nouvelle est présentée en quelques lignes qui aideront – nous l'espérons – le lecteur profane à se mettre en situation, et qui lèveront les obstacles éventuels du vocabulaire spécialisé. Enfin un dictionnaire des auteurs vient fournir des éléments biobibliographiques sur les écrivains représentés.

Ainsi cet ensemble ouvert qu'est la Grande Anthologie de la science-fiction, *ordonnée thématiquement sur le modèle*

de la Grande Encyclopédie*, s’efforce-t-il d’être un guide autant qu’une introduction à la plus riche avancée de notre siècle dans les territoires de l’imaginaire.*

PRÉFACE
Temps, paradoxes et fantaisie

D’après *la Chanson de Roland,* l’armée de Charlemagne « sept ans tout pleins est restée en Espagne », conquérant toute la terre des Sarrasins ; mais quand elle prend le chemin du retour, les-dits Sarrasins tombent sur son arrière-garde et la massacrent à Roncevaux.

C’est un peu l’histoire de tous les voyages : à l’aller, une découverte, un épanouissement, une libération ; au retour, une soudaine volte-face qui vous rend au destin dont vous aviez cru vous affranchir. À la limite, le voyage, c’est un récit à chute.

Il en va de même des voyages dans le temps. Au départ, ils correspondent à des désirs bien ancrés au cœur de tout homme. Voyager dans l’avenir, c’est prévoir ce qui va se produire, le prévenir si c’est un malheur, le mettre à profit si c’est un avantage ; voyager dans le passé, c’est retrouver la saveur des souvenirs heureux et rectifier les erreurs, les échecs, les coups du sort déjà révolus. Tout cela est fort beau, à condition de ne pas revenir au point de départ pour jouir en paix du fruit de l’entreprise ; mais, dans la quasi-totalité des récits, il y a le retour…

Le thème du voyage dans le temps passe pour être une découverte de la science-fiction et plus précisément de Wells. Pourtant la prescience, la prévision, l’anticipation, la prospective sont déjà des voyages dans l’avenir ; les mémoires, l’histoire, la légende sont des voyages dans le passé. D’une manière générale, nous voyageons tous dans le passé par le souvenir (quelle qu’en soit l’infidélité) et dans l’avenir par l’imagination (quel qu’en soit l’irréalisme).

Mais les images ne sont pas encore des fictions. La tâche propre de l'écrivain est de les rendre non pas vraies (c'est impossible) mais vraisemblables, de faciliter chez le lecteur la « suspension volontaire de l'incrédulité ». De l'utopie à la science-fiction en passant par le fantastique, les moyens de transport temporels sont fort nombreux et parfois imprévus : c'est le sommeil dans *L'An 2440* (1771) de Sébastien Mercier, *Rip van Winkle* (1819) de Washington Irving et *Berkeley Square* (1933) de John Balderston et John Collins ; la drogue dans *Le Club des Hachichins* (1846) de Théophile Gautier, *Le Temps incertain* (1973) de Michel Jeury et *L'Homme à rebours* de Philippe Curval (1974) ; un accident physique dans *Ville sous globe* (1950) d'Edmond Hamilton, *Destination Centaure* (1944) d'A. E. Van Vogt, *Odd* et *Random Quest* de John Wyndham. À quoi s'ajoutent les innombrables machines inventées depuis Wells et qui ont rendu la traversée des siècles aussi banale que la circulation automobile.

On n'essaiera pas d'énumérer ici tous les procédés utilisés pour franchir la durée. Ce serait fort long et à peu près inutile. Le lecteur a besoin d'y croire un peu, l'écrivain lui fournit donc (généralement sans se faire d'illusions) tous les leurres nécessaires. Mais l'essentiel est ailleurs, et le lecteur (souvent sans se l'avouer) le sait aussi bien que l'écrivain. L'essentiel, c'est que le voyage dans l'avenir est un défi à *ma* mort et plus profondément à *ma* liberté, le voyage dans le passé un défi à *ma* naissance et plus profondément à *mon* destin. Deux défis bien distincts qui concernent chacun d'entre nous.

Le plus simple est de les considérer séparément.

Le voyage vers l'avenir, en un sens, est une expérience quotidienne : nous la vivons toutes les fois que notre moi conscient sombre dans le sommeil et jusqu'à l'heure du réveil, un peu plus tard. C'est sans doute ce qui a inspiré aux hommes, longtemps avant les expériences scientifiques sur l'hibernation, l'idée que le sommeil, l'anesthésie, la

drogue sont les meilleurs moyens d'aller dans le futur : de là d'abord *La Belle au bois dormant,* puis *L'An 2440* et *Rip van Winkle* déjà cités, en attendant les premiers récits où l'opération sera menée « scientifiquement » *Hurlubleu* (1833) de Charles Nodier et *L'Homme à l'oreille cassée* (1862) d'Edmond About. Le thème de l'animation suspendue reste encore populaire, comme en témoigne *L'Affaire Kovac* (1959) d'Howard Fast, où le sujet de l'expérience demande à être réveillé quand le remède au cancer sera trouvé. Échapper à la mort, échapper aux limitations de l'humanité présente et avant tout parier pour le futur, telles sont les principales composantes de ce thème humaniste.

La théorie relativiste a fourni un autre moyen scientifique de réaliser un voyage à sens unique vers le futur, à condition de le combiner avec un voyage dans l'espace. Selon Einstein, le temps n'est pas un milieu distinct de l'espace mais forme la quatrième dimension du « continuum espace-temps » [1]. La vitesse à laquelle le temps s'écoule dans un système (par exemple un vaisseau spatial) diminue quand la vitesse de déplacement de ce système augmente. Aux vitesses que nous connaissons sur Terre, le ralentissement est négligeable ; mais à 87 pour 100 de la vitesse de la lumière, le temps s'écoule deux fois moins vite et, à 99,5 pour 100, dix fois moins vite. Un homme qui passerait sa vie sur un tel vaisseau mourrait à un âge voisin d'un millénaire (en temps terrestre) et aurait certainement de quoi satisfaire sa curiosité à chaque escale, même si la durée de sa vie en temps subjectif ne s'en trouve pas modifiée. Que dire quand le héros (dans *Common Time* (1953) de James Blish) va 7 200 fois moins vite que nous ! Ce phénomène, connu sous le nom de « paradoxe de Langevin », a souvent inspiré les auteurs de science-fiction depuis *Le Règne du bonheur* (1922) d'Alexandre Arnoux ; mais, le premier moment

d’émerveillement passé, ils ont surtout insisté sur la solitude des navigateurs de l’espace, retrouvant à chaque escale une Terre où tous leurs proches avaient disparu : *Philosopher’ stone* (1963) de Christopher Anvil est un bon exemple de ce genre de spéculation.

Ces deux méthodes ont ceci de commun qu’elles ne définissent pas un véritable voyage, puisqu’elles ne comportent pas de retour. Y aurait-il ici la trace d’une réticence ? Nous en trouvons un autre indice dans *Le Voyageur immobile* d’Alain Saint-Ogan et Camille Ducray (1945), où un Atlante venu visiter notre époque ne peut plus retourner chez lui parce que, ce faisant, il supprimerait les événements dont il vient d’être l’acteur ; or « les choses sont ce qu’elles sont et ne peuvent être autrement ». La cause originelle de tous ces trajets à sens unique, c’est la peur du paradoxe.

Aussi bien n’y a-t-il pas de raison de revenir si l’avenir est idéal : bien des voyageurs du temps, au XIX^{e} siècle surtout, rencontrent l’utopie et n’en reviennent pas. Quelquefois même, ce sont eux qui la fondent : le héros des *Posthumes* (1802) de Restif de La Bretonne a le pouvoir d’« entrer dans le corps » des autres et s’en sert pour visiter des hommes du futur, un par siècle, et agir sur leur évolution jusqu’à son apothéose finale.

Tout change lorsque l’avenir voit le naufrage de la civilisation ou de l’humanité. Alors il devient urgent de revenir porter la mauvaise nouvelle et de tout tenter pour empêcher le pire. Même si le voyageur du temps ne s’engage pas dans une action préventive, le romancier (qui exprime généralement ses convictions ou à tout le moins ses hantises) joue exactement le même rôle en racontant l’histoire. Cet effet de « feedback » (ou, pour les non-franglophones, de choc en retour) fait toute l’importance de *La Machine à explorer le temps* (1888) d’H. G. Wells, le livre le plus important dans la constitution du thème. L’«

explorateur du temps » ne semble s'intéresser qu'à son invention, mais l'épilogue nous prévient qu'« il avait des idées décourageantes sur le progrès de l'humanité » : et de fait, son voyage n'est rien d'autre qu'un exposé des idées, non moins décourageantes, de Wells, en attendant *Quand le dormeur s'éveillera* (1899), qui nous expose les mêmes idées à la faveur d'un voyage par animation suspendue.

Si pessimiste que soit Wells, il n'en incite pas moins son lecteur, par le seul effet de l'avertissement contenu dans son message, à se révolter contre la condition qui lui est faite et à changer l'avenir. Des post-wellsiens n'hésiteront plus à camper des héros voyageant jusqu'au crépuscule du monde pour sauver l'humanité mourante : c'est le cas notamment dans *Le Maître du temps* (1929) de Ray Cummings, qui n'est qu'un fort méchant roman d'aventures. Pourtant, l'explorateur de Wells rapportait de l'avenir deux petites fleurs inconnues à notre époque, et il y avait dans ces deux petites fleurs, si Wells en eut conté la destinée, de quoi éclairer tout le duel de l'Homme et du Temps. Mais Wells, obnubilé par ses anti-utopies, n'y a pas pensé.

Le contenu explosif du thème se précise lorsqu'un voyageur de l'avenir apprend l'heure de sa mort et met tout en œuvre pour déjouer la fatalité. Chose curieuse, ce thème faustien n'a inspiré que des œuvrettes comme *À l'heure zéro* de Vargo Statten, où la mort finit tout de même par se présenter à l'heure dite, comme il est de règle dans toute la littérature fanstastique antérieure. Il apparaît que le temps ne se laisse pas manipuler facilement, et, dans *Bifur* (1929), Jacques Natanson imagine un appareil permettant non d'aller dans le futur, mais de donner une représentation figurée de l'avenir individuel en utilisant toutes les données à sa disposition : on s'aperçoit que la destinée se présente sous la forme d'un arbre, avec une bifurcation pour chaque décision à prendre, mais que presque toujours les ramifications « aberrantes » rentrent

au bercail après un laps de temps plus ou moins long. L'avenir ne se laisse pas remodeler, ce qui veut dire en termes clairs que le déterminisme est le plus fort. À la limite, on aboutit à *Une vie toute tracée* [2] (1968) d'Henri Slesar, où le voyageur de l'avenir accomplit, sans pouvoir s'en empêcher, tout ce qui était prévu.

Cette solution conservatrice, posant que tous les chemins mènent au même futur, n'est pas la seule issue possible. Jusqu'ici, le voyageur n'a fait qu'un usage négatif de sa connaissance de l'avenir, tentant seulement d'éviter les catastrophes. Mais on peut aussi, par rouerie ou maladresse, causer une intrusion massive de l'avenir dans le présent. Dans *Touche-à-tout* [3] (1958), Philip K. Dick raconte qu'un voyageur allant vers l'avenir trouve l'humanité remplacée par des insectes d'origine inconnue. Comment ont-ils pu s'introduire sur la Terre ? À son retour, il découvre que c'est lui qui vient de ramener les premiers cocons dans sa machine. Cette fois le paradoxe est grand, puisque l'avenir devient cause du passé et que la chaîne causale est rompue : c'est le scénario connu des amateurs sous le nom de « circuit fermé », et qu'on retrouve sous d'autres modalités dans *Odd* de John Wyndham et dans bien d'autres récits. La liberté de l'homme a triomphé du déterminisme, mais l'homme en est la première victime et il n'a plus, cette fois, la liberté d'y remédier. Il n'est pas libre vis-à-vis de ses œuvres.

Avec le circuit fermé, le voyage dans l'avenir rejoint le voyage dans le passé. La source du paradoxe, dans la nouvelle de Dick, n'est pas le voyage de l'explorateur vers l'avenir, mais le voyage des cocons vers le passé. C'est le voyage vers le passé qui est le voyage de retour du voyage vers l'avenir, et non l'inverse. En lui résident la plupart des paradoxes et des casse-tête inhérents au voyage dans le temps. C'est là pourquoi, sans doute, les romanciers ont commencé par le voyage vers l'avenir, prédominant jusqu'à

Wells, pour le délaisser peu à peu au profit du voyage vers le passé, dont les complications font leurs délices depuis qu'ils ont maîtrisé le thème.

Cette réorientation a probablement été favorisée par le fait que le voyage vers le passé est *en soi* un thème plus riche et plus essentiel. L'avenir est une dimension fondamentale de l'action non seulement pour l'homme, mais encore pour tous les animaux, même si c'est à un niveau plus élémentaire. Au contraire, le passé est une dimension spécifiquement humaine, et ceci à plus d'un titre : sur le plan individuel, chacun de nous, par le phénomène de la néoténie, se trouve dépendre de ses parents pour une très longue durée (douze à vingt ans et plus), et nous tramons toute notre vie, comme un boulet, les conséquences de ce conditionnement et des conflits qui l'accompagnent ; sur le plan collectif, toute civilisation est le produit d'une accumulation de générations et de la capitalisation d'innombrables expériences. Toucher à notre passé, c'est toucher à presque tout ce que nous sommes. C'est toucher à notre identité.

Pourtant, les écrivains ont mis longtemps à découvrir ces évidences : il faut croire qu'elles faisaient partie de ces « vérités qui ne sont pas bonnes à dire » parce qu'elles aboutissent à nous remettre un peu trop complètement en question. Le thème a donc débuté *sotto voce,* non par le voyage dans le passé, mais par la vision du passé, fantastique ou scientifiquement « justifiée ». Le « degré zéro » du thème apparaît dans *La Plus belle histoire du monde* de Kipling, où aucune explication n'est fournie au lecteur. Dans un récit largement antérieur comme *Les Souvenirs de M. Auguste Bedlœ* (1884) d'Edgar Poe, l'opiomanie du personnage lui permet de visiter le corps d'un de ses sosies au moment où celui-ci va mourir. Il s'agit là de voyage « subjectif », mais dans les *Récits de l'infini* (1867), Camille Flammarion imagine un moyen scientifique de récolter les images et les sons du passé alors qu'ils

s’éloignent de la Terre et de reconstituer ainsi toute notre histoire. Dans *L’Historioscope* (1883), Eugène Mouton perfectionne le système en tenant compte de la différence entre vitesse du son et vitesse de la lumière. *Avant l’aube* (1934) de John Taine repose sur l’idée que la lumière grave sur la matière, comme sur des disques, l’empreinte des scènes du passé et qu’un « analyseur électronique » peut leur permettre de revivre.

Le tout est généralement traité par les auteurs comme un pur prétexte pour nous montrer le passé, sorte d’alibi nouveau pour le roman historique ; mais Poe avait déjà introduit un effet de « feedback » en suggérant que la mort de l’hôte, dans le passé, avait peut-être induit la mort du visiteur, survenue tout de suite après. De même *Les Semeurs d’épouvante* (1923) de Fernand Mysor évoquent un voyage suggestif par hypnose où les sujets finissent dévorés par des animaux préhistoriques : on retrouve leurs cadavres de nos jours, intacts mais avec une expression d’horreur sur le visage. On pourrait citer aussi *Berkeley Square,* une pièce de John Balderston et John Collins portée à l’écran par Frank Lloyd (1933), où le héros, transporté dans le corps d’un de ses ancêtres, tombe amoureux non de la fiancée de celui-ci mais de sa sœur ; revenu à son époque, il ne conservera qu’une seule trace de son voyage, mais de taille : un impossible amour.

Cependant le voyage subjectif, où le héros se contente d’assister au passé en simple spectateur, ne favorise pas les chocs en retour, sauf dans le présent. La voie royale du thème, c’est le transport effectif, matériel, d’un être humain complet jusqu’en des temps révolus. Encore faut-il que l’auteur prenne conscience de l’impasse logique dans laquelle il se fourvoie. Ce ne fut pas toujours le cas, surtout dans les temps héroïques de la science-fiction. Parfois, l’auteur se place avant la montée des paradoxes, comme Gaston de Pawlowski avec *La véridique ascension dans l’histoire de James Stout Brighton* (1909) qui est le récit de

l’invention du voyage dans le temps et ne s’aventure guère dans les conséquences : le héros est un aviateur qui un jour vole si vite d’est en ouest qu’il rattrape le temps. Parfois, les voyageurs ne sont que des touristes [4] ou des historiens venus voir ou étudier le passé en faisant très attention de ne toucher à rien, ce qui permet de décrire notre présent tel que peut le percevoir un homme de l’avenir, par une variation nouvelle sur le thème des *Lettres persanes* : *The British Barbarians* (1895) de Grant Allen décrit ainsi l’Angleterre victorienne. Mais il arrive aussi que l’auteur crée toutes les conditions d’un paradoxe et ne s’en aperçoive pas : dans La *Belle Valence* (1923) de Théo Varlet et André Blandin, les voyageurs du passé bouleversent l’histoire et reviennent dans un présent où rien n’est modifié sans que nul ne songe à s’en étonner. Ce schéma sert de base à nombre de romans d’aventures vite faits.

Mais venons-en aux écrivains qui n’ont pas peur des paradoxes (ils sont tellement plus intéressants). Maurice Renard, dans *Le Brouillard du 26 octobre* (1913), nous conte l’histoire de deux savants qui se trouvent transportés en plein tertiaire ; revenus à notre époque, ils fouillent les environs et trouvent dans la main d’un pithécanthrope les débris fossilisés d’un chronomètre acheté avenue de l’Opéra. Notation très supérieure aux deux petites fleurs de Wells parce qu’elle comporte un aller et retour : le chronomètre n’est pas seulement un apport du futur au passé, c’est aussi un message du passé au futur. Avec circuit fermé puisque, si l’on ose dire, le chronomètre a « toujours » été là depuis l’ère tertiaire.

Tout est dans le chronomètre ; il suffit de généraliser un peu et l’on obtient les effets les plus renversants. Le premier à s’en aviser fut, semble-t-il, le dadaïste Jacques Rigaut dans *Un brillant sujet* (1921). Ici, le voyageur du temps remonte en arrière pour coucher avec une ancienne maîtresse, puis avec sa mère (le récit laisse entendre qu’il

pourrait bien être son propre père) avant de bouleverser l'Histoire : il tue Jésus enfant, coupe le nez de Cléopâtre, révèle aux Peaux-Rouges le secret de la machine à vapeur et du moteur électrique, fait cadeau à Homère d'un livre de Tzara, etc. Son projet est de remonter jusqu'à la Genèse pour y rencontrer Dieu, mais il meurt de vieillesse dans son engin avant d'y arriver. Ce scénario (car le développement n'a pas été écrit) est une véritable mine de paradoxes, mais comme il n'y a pas de voyage de retour, l'auteur n'a pas eu besoin d'y faire face.

À vrai dire, de tels paradoxes ne sont pas faciles à affronter et le problème n° 1 des auteurs qui ont abordé le sujet a toujours été de vivre avec les paralogismes. Un bon exemple en est *Le Voyageur imprudent* (1943) de René Barjavel, où le visiteur du passé tente de modifier le cours des événements et s'aperçoit qu'une force mystérieuse tend toujours à recréer les mêmes effets, au besoin à partir de nouvelles causes. Pour en avoir le cœur net, il entreprend d'assassiner Bonaparte au siège de Toulon ; mais son arrière-grand-père s'interpose et reçoit la balle destinée au futur empereur. Merveilleuse péripétie puisqu'elle mène à deux conclusions rigoureusement contradictoires : 1° on ne peut pas changer l'histoire, puisqu'on ne peut pas tuer Napoléon avant la date prévue ; 2° on peut changer le cours des événements, puisqu'on peut tuer un de ses aïeux. Avec une aporie supplémentaire, superbement soulignée par Barjavel en ces termes : « Il a tué son ancêtre ?

Donc il n'existe pas.

Donc il n'a pas tué son ancêtre.

Donc il existe.

Donc il a tué son ancêtre…

Donc il n'existe pas… »

Ce mode d'être nouveau, qu'on pourrait appeler l'« existence disjonctive » (Barjavel parle ailleurs de « vie au conditionnel »), montre à quelles acrobaties logiques le

voyage dans le temps peut conduire. Et il ne s'agit pas pour autant d'un simple jeu d'esprit, mais d'un acte où se joue toute la condition humaine : au-delà du point de suspension, la dernière phrase est tout de même « il n'existe pas », et c'est sur cette conclusion de fait que s'achève une aventure où la témérité du « meurtre du père » n'a d'égale que la cruauté du châtiment.

Tous les récits de voyages dans le passé ne s'élèvent pas à ces hauteurs, il s'en faut de beaucoup. La plupart des écrivain s'en tiennent aux deux solutions qui ont été évoquées à propos du voyage dans le futur : l'inertie du temps et le circuit fermé.

L'inertie du temps, nous la trouvons par exemple dans *L'Abominable Résurrection* de Frederick Pohl. La Terre ayant été dévastée par une guerre atomique, les voyageurs du temps vont tuer Einstein pour empêcher l'invention de la bombe ; à leur retour, la théorie de la relativité a été découverte par un autre savant et la guerre atomique se prépare. Ils n'ont fait que retarder le pire. Tout se déroulera en gros conformément aux prescriptions de la fatalité. Dans *La Jetée* (1963) l'admirable film de Chris Marker, la même entreprise échouera pour une autre raison : les vainqueurs de la guerre atomique envoient eux-mêmes dans le passé un tueur qui supprime l'apprenti manipulateur d'histoire.

Le circuit fermé est illustré, dès 1909, par *Les Aventures d'un voyageur qui explora le temps* d'Octave Béliard. Les fils jumeaux de l'inventeur, Remo et Romualdo, s'introduisent dans la machine et disparaissent dans le passé où ils deviennent Romulus et Rémus. Le premier finit par revenir dans le présent, ce qui justifie l'inexplicable disparition du Romulus de l'histoire. Le voyage dans le temps a bien changé le temps, mais la modification était prévue de toute éternité : le voyage dans le temps fait partie du temps. Il en va de même de la conclusion des *Armureries d'Isher* (1941 en revue) d'A. E. van Vogt, où le

voyageur temporel est projeté au commencement du monde et libère une énergie fantastique… qui justement crée le monde. C'est le monde qui s'est créé lui-même, mais cette création était en quelque sorte inscrite dans les astres. Il y a quelque part un dieu pour expliquer tout cela et ce dieu n'est pas le voyageur, puisqu'il n'agit pas volontairement, ni même consciemment (sauf quand il est sur le point de mourir).

Les deux solutions, malgré leur dissemblance, mènent donc au même résultat : le voyage dans le temps ne sert à rien, il n'entraîne pas de rupture dans la trame des choses, il ne constitue pas cette affirmation ostentatoire de la liberté humaine qui nous avait d'abord paru être une des meilleures justifications du thème.

Certains écrivains cependant ne se contentent pas d'une telle capitulation en rase campagne. *De peur que les ténèbres* (1939) de L. Sprague de Camp raconte comment un archéologue d'aujourd'hui, transporté dans l'Italie du VI^{e} siècle, entreprend d'y fonder un nouvel empire, d'accélérer le progrès technique et de créer toutes les conditions d'un bouleversement de l'histoire dans le sens qui a les préférences de l'auteur : celui d'une confiance illimitée dans les possibilités de la technologie. *Nous n'aurons donc pas existé, et l'archéologue venu de l'avenir n'aura pas pu en venir.* On retomberait dans l'aporie de Barjavel, mais le voyageur ne revient pas ; il est vrai que le traitement est celui d'un roman d'aventures assez simpliste montrant comment un Américain civilisé fait merveille face à des barbares de la Basse Époque.

À ce point de notre développement, il apparaît que la solution sophistiquée consiste à se représenter le temps non pas comme une ligne droite, mais comme un arbre (on en a déjà vu plus haut une première application). Chaque événement de l'histoire permet de définir au moins deux hypothèses : ou il se produit, ou il ne se produit pas. À

partir de là, il est théoriquement facile de construire un arbre où se trouveraient représentés tous les univers possibles, et dont le nôtre ne serait qu'une petite partie : Leibniz, dans *La Théodicée* (1710), a même prétendu que notre monde est le meilleur des mondes possibles. La science-fiction voit les choses sous un autre angle : dans *Malheureux Ulysse* (1956) de Jacques Droit, Evariste Gallois (qui n'est pas mort en duel) affirme que « tout se passe comme si Dieu agissait en mathématicien cherchant toutes les solutions possibles ». On reconnaît là le vieux thème des univers parallèles, très différents du nôtre ou au contraire presque semblables à lui, dans lesquels on passe par des moyens variés, dont le voyage temporel n'est en somme que le plus sophistiqué ; – le seul aussi qui permette d'affirmer avec un minimum de certitude (tout est relatif) qu'un des univers existe *plus* que les autres.

Un exemple : dans *Echec au temps* (1938) de Marcel Thiry, le protagoniste ne peut pas voyager dans le temps mais seulement voir le passé. Il a cependant l'idée de repasser toujours la même séquence afin d'user la trame temporelle et de changer un événement critique. C'est ainsi que la bataille de Waterloo finit par être gagnée par… Wellington alors que dans l'univers de départ, elle avait été remportée par Napoléon ! Cet infléchissement volontaire de l'histoire aboutit d'ailleurs à des résultats infimes un siècle et demi après : la liberté de l'homme n'a pas changé grand-chose en dehors de la mésaventure finale du personnage, condamné à une semi-existence comme le héros de Barjavel.

Mais dans certains cas, l'homme va beaucoup plus loin, comme on l'a vu avec *De peur que les ténèbres.* Le voyage dans le temps menace donc l'existence de l'univers et il est normal que celui-ci se défende. Dans *Able to Zébra* (1953), Wilson Tucker imagine des agents placés un peu partout dans le temps pour rectifier l'histoire quand les jeunes historiens du futur, venus faire leurs études sur place,

commettent quelque maladresse. L'idée sera reprise et portée à un rare degré de perfection par Poul Anderson dans sa célèbre série de *La Patrouille du temps* (1955-1959). Il y montre notamment que lorsqu'un accident bouleverse l'avenir, les seuls survivants de la patrouille sont ceux qui sont installés dans le passé et que c'est à eux qu'il appartient de restaurer l'ordre du monde. Vision éminemment conservatrice, qui défend le monde tel qu'il est non parce qu'il est le meilleur, mais parce qu'il est et tient à persévérer dans l'être. C'est le vouloir-vivre transposé à l'échelle cosmique.

Restait à renoncer à ce dernier rempart et à imaginer une situation où tous les avenirs possibles coexistent, chacun doté de son armée temporelle pour se défendre. C'est le thème de la guerre dans le temps, si complexe qu'il n'a guère inspiré que de longs récits et qu'on a dû renoncer à le faire figurer dans la présente anthologie pour ne pas le faire apparaître sous son jour le plus contestable. *Créateur d'univers* (1945) d'A. E. van Vogt raconte la lutte entre deux avenirs dont l'un est tangible alors que l'autre, n'ayant pas encore réussi à accéder à l'existence, n'est représenté que par des fantômes. *Dans le torrent des siècles* (1950) de Clifford Simak décrit l'affrontement de deux groupes sociaux dont les rapports à venir peuvent changer suivant qu'un philosophe écrira ou non son œuvre maîtresse. *Guerre dans le néant* [5] (1958) de Fritz Leiber « internationalise » le conflit en faisant intervenir les « Serpents » et les « Araignées », deux races extra-terrestres employant l'une et l'autre des hommes de toutes les époques et chamboulant l'histoire avec tant de virtuosité que personne n'y comprend plus rien – le même point de vue apparaît, associé à un traitement franchement comique, dans *Une nuit interminable* (1952) de Pierre Boulle. *La Fin de l'éternité* (1965) d'Isaac Asimov est une tentative de rationalisation du thème : les « éternels »

(c’est-à-dire la Patrouille du temps asimovienne) ne se contentent pas de rectifier l’histoire quand on l’altère, ils la rectifient aussi pour alléger le fardeau de l’humanité souffrante (comme dans *Fondation)* et ont développé à cet effet un système de règles qui permet d’éviter les chocs en retour (comme dans *Les Robots) ;* l’un d’entre eux entreprend néanmoins d’altérer l’histoire pour son propre compte, avant de s’apercevoir qu’il est peut-être manipulé par une puissance inconnue.

Ces cinq textes (quatre romans et une très longue nouvelle) sont à notre avis ce que le thème du voyage dans le temps a produit de plus fort, à égalité avec *Le Voyageur imprudent* et avec *Le Disque rayé* (1970) de Kurt Steiner, atroce récit d’un circuit fermé vécu par un seul homme et destiné à se répéter jusqu’à la fin des temps. Ce n’est pas étonnant, si l’on considère qu’ils prennent pour sujet la forme la plus complexe et la plus achevée du thème à ce jour, multipliant les déplacements vers le passé et vers l’avenir au point que l’auteur lui-même (nous pensons ici à Leiber) finit par y perdre son latin dans l’allégresse générale. La vocation du voyage dans le temps est de nous prendre au piège de notre rationalité et de pousser les choses tellement loin que le couvercle saute. À cet égard, il représente en quelque sorte la science-fiction sous sa forme la plus pure, la plus quintessentielle. Ce qui ne veut pas dire que ce soit un thème populaire : à bien des égards, c’est un thème trop compliqué, tant pour la moyenne des lecteurs que pour la moyenne… des auteurs. Il a ses spécialistes, un Anderson, un Brown, un Kuttner, un Tenn, un Wyndham. Il a ses modes : jadis le voyage vers l’avenir à portée utopique ou anti-utopique, aujourd’hui le voyage vers le passé en essayant de frôler le paradoxe sans y tomber. Il lui reste beaucoup de directions à explorer et notamment toutes les déformations du temps : accélération, ralentissement, arrêt, inversion, suppression ou réinsertion d’un segment du temps et bien d’autres

encore, qui aujourd’hui sont rarement abordés parce qu’ils sont trop compliqués ou ne correspondent pas aux préoccupations du moment. Le voyage dans le temps n’est pas moins riche d’avenir que de passé.

Jacques GOIMARD.

LES DOMINOS - C. M. Kornbluth

Nous commencerons par quelques voyages dans le futur. C'est ce qu'il y a de moins compliqué et, compte tenu de ce qui va suivre, il vaut mieux que nous gardions quelques réserves, n'est-ce pas ? D'ailleurs, Kornbluth est l'auteur parfait pour démarrer une anthologie : facture fort classique, contenu plutôt impertinent. Mi-chèvre, mi-chou. Pourtant, à son grand regret, la Direction n'a pas cru possible d'épargner à ses lecteurs, dès ce premier texte, un premier paradoxe. Oh ! fort mince ! Mais ceux qui n'apprécieront pas, ou qui ne comprendront pas, sauront au moins que ce n'est pas la peine de continuer. Et ils pourront faire cadeau de ce livre à un ennemi.

« L'argent, toujours l'argent, lui cria sa femme, Tu es en train de te suicider, Will ! Oublie la Bourse et cherchons un endroit où nous pourrons vivre comme des êtres humains… »

Il coupa court aux récriminations en claquant la porte de l'appartement, fit quelques pas puis s'immobilisa sur la carpette du corridor, le visage crispé par le réveil de son ulcère. La porte de l'ascenseur coulissa et le liftier dit avec un sourire rayonnant : « Bonjour, M. Born. Il fait une journée magnifique.

— J’en suis ravi, Sam, dit W. J. Born d’un ton amer. Je viens de prendre un merveilleux petit déjeuner. »

Ne sachant comment interpréter ces paroles, Sam se contenta de sourire à nouveau, d’une manière peu compromettante.

« À quoi ressemble le marché, M. Born ? demanda-t-il alors que l’ascenseur stoppait au rez-de-chaussée. Mon cousin m’a dit de me méfier des actions des Loisirs Lunaires. Il étudie pour être pilote, voyez-vous. Pourtant, le *Journal* dit que ce sont de bonnes valeurs qui ne tarderont pas à monter.

— Si je le savais, je ne vous le dirais pas, grogna W. J. Born. Vous ne réussirez jamais. Pas si vous considérez que l’on joue en Bourse comme à la passe anglaise. »

Il ragea tout au long du chemin, dans le taxi qui le conduisait à son bureau. Sam, un million de Sam, ne connaissaient rien au marché. Mais ils y jouaient, et c’étaient eux qui avaient provoqué le grand boom de 1975 qui avait rapporté une fortune à la W. J. Born Associated. Mais cela durerait-il ? Son ulcère se réveilla à nouveau tandis qu’il réfléchissait.

Il arriva à 9 h 15. Les locaux étaient déjà transformés en maelstrom. Les pointeurs vociféraient, les lampes des tableaux clignotaient et les garçons de course annonçaient les derniers cours des marchés de Londres, de Paris, de Milan, de Vienne. Bientôt New York viendrait faire chorus, puis Chicago, puis San Francisco.

Peut-être était-ce le grand jour. Peut-être New York allait-il ouvrir sur une baisse significative des Mines et Fonderies Lunaires. Peut-être Chicago répondrait-il nerveusement par un effondrement des cours des produits de base, et peut-être l’Uranium de l’Utah dégringolerait-il à San Francisco par sympathie. Peut-être la panique s’emparerait-elle de la bourse de Tokyo à l’annonce des nouvelles alarmantes provenant des États-Unis – une panique qui se relaierait à travers l’Asie en suivant le soleil levant jusqu’à Vienne,

Milan, Paris, Londres, et s'écraserait à nouveau comme une lame de fond sur la bourse de New York, à la réouverture.

Des dominos, pensa W. J. Born. Une pyramide de dominos. Otez-en un et tous les autres s'écroulent. Peut-être était-ce le grand jour.

Miss Illig avait déjà inscrit sur son bloc une douzaine d'appels émanant de clients personnels prioritaires de W. J. Born. Il les ignora et répondit au salut souriant de la jeune fille en disant : « Appelez-moi M. Loring au téléphone. »

La sonnerie résonna chez Loring à plusieurs reprises tandis que W. J. Born bouillait intérieurement. Mais le laboratoire était vaste comme une grange et quand Loring était en plein travail, il était sourd et aveugle à toute distraction. Il était mal embouché, il était insolent, il avait un énorme complexe d'infériorité, mais c'était un travailleur.

La voix arrogante de Loring dit à son oreille : « Qui est à l'appareil ?

— Born, aboya-t-il. Où en êtes-vous ? »

Il y eut une longue pause, puis Loring répondit avec désinvolture : « J'ai travaillé toute la nuit. Je pense que ça devrait gazer.

— Que voulez-vous dire ? »

La voix prit un ton irrité. « Je dis que je pense que ça devrait gazer. J'ai balancé dans le futur pour deux heures une montre, un chat et une cage de souris blanches. Ils sont tous revenus en parfait état.

— Vous voulez dire… commença W. J. Born d'une voix enrouée, puis il s'humecta les lèvres. Combien d'années ? demanda-t-il d'une voix égale.

— Les souris et le chat ne me l'ont pas dit, mais je pense qu'ils ont passé deux heures en 1977.

— J'arrive tout de suite », croassa W. J. Born, qui raccrocha. Ses employés le suivirent du regard tandis qu'il quittait la pièce.

Si l'homme mentait… Non, il ne mentait pas. Il avait coûté de l'argent depuis six mois, depuis le jour où il s'était frayé un chemin jusqu'au bureau de Born avec son projet de machine à voyager dans le temps sous le bras, mais il n'avait pas menti une seule fois. Avec une franchise brutale, il avait admis ses échecs et ses doutes, et affirmé que la chose ne marcherait jamais. Mais maintenant, et W. J. Born s'en réjouissait, cela s'avérait avoir été le plus remarquable coup de dés de sa carrière ; Six mois et un quart de million de dollars – mais la connaissance de ce que serait le marché dans deux ans valait bien un milliard. Quatre mille pour un, se dit-il avec jubilation. Quatre mille pour un ! Deux heures pour apprendre à quel moment la Grande Hausse de 1975 tournerait à la catastrophe, puis retour au bureau avec l'information, prêt à acheter jusqu'au sommet du boom puis à se retirer au moment crucial, riche à jamais et à jamais protégé des coups de la fortune, bonne ou mauvaise !

Il escalada quatre à quatre les marches qui menaient au laboratoire de Loring, dans la 70^{e} Rue Ouest.

Loring en remettait dans son rôle de rustre. Avec une barbe rousse de deux jours, il fit une grimace à Born et dit : « Qu'est-ce que vous pensez du soja dans le futur, W. J. ? Il tiendra ou il s'écroulera ? »

W. J. Born répondit automatiquement : « Si je le savais, je ne… Oh ! ne soyez pas idiot. Montrez-moi ce satané truc. »

Loring le lui montra. Les générateurs geignards étaient inchangés ; le grand accumulateur Van de Graaf ressemblait toujours à un accessoire de film d'horreur de troisième série. Les trois mètres carrés de tubes à vide et de résistances calorifugées formaient toujours un enchevêtrement incompréhensible. Mais depuis la dernière visite de Born, une cabine téléphonique avait été ajoutée à l'ensemble. Un mince disque de cuivre fixé à son toit était connecté à la machinerie au moyen d'un câble massif. Le

plancher de la cabine était constitué par une dalle de verre poli.

« Voilà, dit Loring. Je l'ai achetée à un brocanteur et je l'ai assujettie solidement à l'appareillage. Voulez-vous assister à un test avec les souris ?

— Non, dit W. J. Born. Je veux l'essayer moi-même. Pour quoi pensez-vous que je vous ai payé ? » Il se tut quelques secondes, puis ajouta :

« Vous me garantissez sa sécurité ?

— Je ne garantis rien du tout, W. J., répondit Loring. Je *pense* que cette machine vous fera faire un saut de deux ans dans le futur. Je *pense* que si vous êtes revenu dans deux heures, cela démontrera qu'elle marche. Je vais vous dire une chose, cependant. Si elle vous envoie vraiment dans le futur, il vaudra mieux que vous soyez de retour avant l'expiration d'un délai de deux heures. Sinon, il se peut que vous vous retrouviez dans le même espace-temps qu'un promeneur ou qu'un véhicule en mouvement – et alors une bombe H naîtra de votre union. »

L'ulcère de W. J. Born se réveilla. Il demanda avec difficulté :

« Y a-t-il autre chose que je doive savoir ?

— Rien du tout », dit Loring après quelques instants de réflexion. Vous n'êtes pas autre chose qu'un passager payant.

— Alors, allons-y. » W. J. Born tâta ses poches afin de s'assurer qu'il avait bien sur lui son carnet mémorandum et son stylo, puis il pénétra dans la cabine téléphonique.

Loring referma la porte, grimaça, agita la main et disparut – disparut littéralement tandis que Born le regardait.

Born rouvrit vivement la porte et dit : « Loring ! Que diable… » Puis il s'aperçut qu'on était en fin d'après-midi, et non tôt dans la matinée. Que Loring ne se trouvait pas dans le laboratoire. Que les générateurs étaient silencieux et les lampes éteintes et froides. Qu'il y avait une épaisse

couche de poussière sur le sol et qu'il régnait dans la pièce une légère odeur de moisi.

Il sortit de la vaste soupente et dévala l'escalier. La rue était toujours la 70e Ouest. Deux heures, se dit-il, et il regarda sa montre. Elle marquait 9 h 55 mais la position du soleil indiquait clairement qu'on était dans l'après-midi. Il était arrivé quelque chose. Il résista à l'impulsion qui le poussait à agripper le bras d'un étudiant qui passait et à lui demander en quelle année l'on était. Il y avait un kiosque à journaux en bas de la rue et Born s'y précipita, marchant plus vite qu'il ne l'avait fait depuis des années. Il jeta une pièce de monnaie au vendeur et se saisit d'un numéro du *Post,* daté… du 11 septembre 1977. Il avait réussi !

Il feuilleta rapidement le journal et l'ouvrit à la page financière. Les Mines et Fonderies Lunaires avaient ouvert à 27. L'Uranium à 19. United Com à 24. Des chutes catastrophiques ! Le krach avait eu lieu !

Pris soudain de panique, il regarda à nouveau sa montre. 9 h 59. Il avait quitté la cabine téléphonique à 9 h 55, et il lui fallait la réintégrer à 11 h 55, sinon… Il frissonna. Il serait transformé en bombe H.

Maintenant, il lui fallait analyser le krach. « Taxi ! » cria-t-il, en agitant son journal. Un véhicule s'immobilisa au bord du trottoir. « À la Bibliothèque municipale », jeta W. J. Born, qui s'installa confortablement pour lire le *Post* avec allégresse.

L'en-tête disait : 25 000 CHOMEURS SANS ALLOCATIONS FONT UNE ÉMEUTE. Naturellement. Naturellement. Il eut le souffle coupé quand il vit qui avait vaincu lors des élections présidentielles de 1976. Dieu, quel avantage c'était que de pouvoir revenir en 1975 et de prendre des paris ! PAS DE VAGUE CRIMINELLE, DÉCLARE LE CHEF DE LA POLICE. Les choses n'avaient pas tellement changé, après tout. UN MODÈLE POIGNARDÉ DANS SON BAIN. ON RECHERCHE SON

MYSTERIEUX AMI. Il lut entièrement l'article, qui était illustré par une photo sur deux colonnes du modèle défunt, qui travaillait pour une firme de bonneterie. Ce fut alors qu'il remarqua que le taxi n'avançait pas. Il était pris dans un embouteillage solide comme le roc. Il était 10 h 05.

« Chauffeur ! » cria-t-il.

L'homme tourna la tête, montrant un visage inquiet. Il y avait une crise économique, et une course était une course. « Tout va bien, Monsieur, dit-il vivement. Nous en serons sortis dans une minute. Ce n'est embouteillé que sur une centaine de mètres. Dans une minute, nous roulerons. »

Au bout d'une minute, ils roulaient, mais cela ne dura que quelques secondes. Le taxi se traîna à nouveau lamentablement tandis que W. J. Born tordait nerveusement le journal entre ses mains. À 10 h 13, il tendit un billet au chauffeur et bondit hors du taxi.

Sa montre indiquait 10 h 46 lorsque, haletant, il atteignit la Bibliothèque. C'était l'heure de la sortie des bureaux dans le centre de la ville et, tout le long du chemin, il dut se frayer un chemin au milieu d'un flot de jeunes filles portant des robes étonnamment courtes et des chapeaux étonnamment hauts.

Il se perdit dans les immensités marmoréennes de la Bibliothèque et de sa propre panique. Quand il découvrit la salle des journaux, il était 11 h 03 à sa montre. W. J. Born dit en haletant à la jeune fille qui se tenait derrière le bureau de la réception : « Je voudrais les collections du *Stock Exchange Journal* pour les années 1975, 1976 et 1977.

— Nous avons des microfilms pour 1975 et 1976, Monsieur, et des exemplaires détachés pour l'année en cours.

— Dites-moi, demanda-t-il, en quelle année le grand krach s'est-il produit ? C'est cela qui m'intéresse.

— En 1975, Monsieur.

— Vous rappelez-vous le mois ?

— Je pense que c'était en mars, ou en août, ou quelque chose comme ça, Monsieur.

— Donnez-moi l'année complète, s'il vous plaît. » 1975. Son année – celle où il était en réalité. Disposerait-il d'un mois ? d'une semaine ? ou…

« Signez cette carte, Monsieur, dit la jeune fille d'une voix patiente. II y a une visionneuse là-bas. Asseyez-vous, je vais vous chercher la bobine. »

Il griffonna son nom sur le carton qu'elle lui tendait et alla jusqu'à la machine, la seule libre d'une rangée de dix. Sa montre indiquait 11 h 05. Il lui restait cinquante minutes.

La jeune fille tripota des cartes sur son bureau, puis bavarda avec un jeune homme de bonne apparence qui tenait une pile de livres dans ses bras, tandis que la sueur commençait à perler aux sourcils de Born. Puis elle disparut dans les amoncellements de documents empilés derrière son bureau.

Born attendit. Attendit. Attendit. 11 h 10. 11 h 15. 11 h 20.

Une bombe H naîtrait de son union avec… n'importe quoi.

Son ulcère se rappela à son bon souvenir au moment où la jeune fille réapparaissait, en tenant délicatement une bobine de film de 35 mm entre le pouce et l'index. Elle adressa un sourire radieux à Born. « Voici », dit-elle. Elle inséra la bobine dans la visionneuse et appuya sur un bouton. Rien ne se produisit.

« Oh ! bien sûr, dit-elle. La lampe est grillée. Je l'avais pourtant dit à l'électricien. »

Born aurait voulu crier ou s'expliquer, ce qui aurait été pareillement idiot.

« Tiens ! un autre appareil est libre », dit la jeune fille en montrant le bout de la rangée. Les genoux de W. J. Born tremblaient tandis qu'il se dirigeait vers le fond de la salle. Il consulta sa montre : 11 h 27. Il lui restait vingt-huit

minutes. L'écran de la visionneuse s'alluma, au format familier, et une date s'y inscrivit : *1er janvier 1975.* « Vous sélectionnez au moyen de cet interrupteur », dit la jeune fille, qui lui montra comment s'y prendre. Les images se succédèrent sur l'écran à une vitesse fulgurante. Elle retourna s'asseoir à son bureau.

Born régla le film sur le mois d'avril 1975, au jour de son départ. L'image qui s'inscrivit sur l'écran était celle du journal qu'il avait lu le matin même : REFLUX DES SYNTHÉTIQUES À LA BOURSE DE VIENNE.

En tremblant, il régla l'appareil pour une vision du futur : le *Stock Exchange Journal* du 17 avril 1975.

Un titre haut de dix centimètres lui sauta aux yeux : ÉFFONDREMENT DES VALEURS ET CRISE GÉNÉRALE. LES BANQUES FERMENT. LES CLIENTS DONNENT L'ASSAUT AUX AGENCES DE COURTAGE !

Soudain, il recouvra son calme, connaissant le futur et à l'abri de ses tempêtes. Il se leva et traversa avec décision les halls de marbre. Tout était parfait maintenant. Vingt-six minutes, cela lui suffisait largement pour rejoindre la machine temporelle. Il disposerait de plusieurs heures d'avance sur le marché ; son argent serait aussi bien placé que dans des immeubles ; et il pourrait tenir ses clients personnels à l'abri.

Il trouva un taxi avec une facilité déconcertante et atteignit l'immeuble de la 70^{e} Rue Ouest sans être pris dans le moindre embouteillage. Sa montre indiquait 11 h 50 lorsqu'il referma sur lui la porte de la cabine téléphonique, dans le laboratoire poussiéreux qui sentait le moisi.

À 11 h 54, il remarqua un changement abrupt dans la lumière solaire qui filtrait à travers les fenêtres aux vitres sales, et il sortit calmement de la cabine. On était à nouveau le 17 avril 1975. Loring était profondément endormi devant un fourneau à gaz sur lequel du café

bouillait doucement. W. J. Born ferma le gaz et descendit l'escalier sans bruit. Loring était un jeune homme mal embouché, insolent, sur qui on ne pouvait pas compter, mais grâce à son génie il allait permettre à W. J. Born de récolter une fortune au moment le plus approprié.

De retour à son bureau, il téléphona à son courtier et dit fermement : « Cronin, faites immédiatement ce que je vais vous dire. Je veux que vous vendiez jusqu'à la dernière action et jusqu'à la dernière obligation de mon compte personnel, aux cours du marché. Réclamez des chèques certifiés en paiement. »

Sans détours, Cronin demanda : « Vous êtes devenu fou, patron ?

— Pas du tout. Ne perdez pas un instant, et rendez-moi compte régulièrement. Mettez vos gars au travail. Laissez tomber tout le reste. »

Born se fit monter une légère collation et refusa de voir quiconque et de répondre au téléphone sinon à son courtier. Cronin l'appela à plusieurs reprises pour lui dire que l'écoulement se poursuivait, que M. Born devait être fou, et que la demande sans précédent de chèques certifiés causait de l'inquiétude. Finalement, à la clôture, il informa M. Born que ses désirs avaient été satisfaits. Born lui ordonna de lui faire transmettre les chèques immédiatement.

Ils lui parvinrent dans l'heure qui suivit, tirés sur une douzaine de banques new-yorkaises. W. J. téléphona à une douzaine de commissionnaires et répartit les chèques, une banque par commissionnaire. Il leur dit de retirer du liquide, de louer des coffres de la dimension nécessaire dans les banques où il n'en possédait pas déjà et d'y déposer l'argent.

Il téléphona ensuite aux banques pour confirmer l'étrange arrangement. Il était en termes amicaux avec au moins un vice-président de chaque banque, ce qui facilita énormément les choses.

W. J. Born se laissa aller en arrière dans son siège. Heureux homme ! Que la débâcle survienne ! Pour la première fois de la journée, il se tourna vers le tableau lumineux de son bureau. Les cours de fermeture à New York étaient nettement mauvais. Chicago était pire. San Francisco chancelant. Alors qu'il regardait, les cours de cette dernière Bourse commencèrent à fléchir et cinq minutes plus tard, une hystérie collective régnait à la corbeille. La cloche de fermeture empêcha les choses de tourner à la catastrophe.

W. J. Born sortit pour dîner après avoir téléphoné à sa femme pour lui dire qu'il ne rentrerait pas. Puis il revint à son bureau et regarda dans une des salles extérieures le télex qui donnait les cours de la bourse de Tokyo durant les heures de nuit. Il s'autocongratula pendant que les chiffres racontaient une histoire de panique et de ruine. Les dominos tombaient, tombaient, tombaient.

Il alla coucher à son club, se leva de bonne heure et prit son petit déjeuner dans la salle à manger presque déserte. Le téléparleur du vestibule lui crachota un bonjour tandis qu'il enfilait ses gants pour protéger ses mains du froid de l'aurore d'avril. Il s'arrêta pour le regarder. Le téléparleur se mit à vomir une histoire de désastre parmi les grandes Bourses d'Europe, et M. Born se dirigea vers son bureau. Tout un tas de courtiers se trouvaient là, rassemblés en petits groupes et murmurant dans les corridors et les ascenseurs.

« Comment vous en tirez-vous, Born ? demanda l'un d'eux.

— Ce qui monte doit descendre, répondit-il. Je m'en sors sans mal.

— C'est ce que j'ai entendu dire », dit l'homme, avec un regard que Born qualifia d'envieux.

Vienne, Milan, Paris et Londres racontaient leur triste histoire sur les télex dans les salles mises à la disposition de la clientèle. Quelques personnes se trouvaient déjà là, et

l’équipe de nuit avait été occupée à prendre des ordres par téléphone pour l’ouverture. Ils allaient tous vendre au cours du marché.

W. J. Born sourit à l’un des hommes du service de nuit et lança une de ses rares plaisanteries : « Vous n’avez pas envie d’acheter une affaire de courtage, Willard ? »

Willard regarda le tableau et dit :

« Non, merci, M. Born. Mais ç’a été très aimable à vous de m’y faire penser. »

La plupart des gens de l’équipe de jour arrivèrent de bonne heure ; la conscience de la crise pesait lourdement dans l’air. Born donna ses instructions aux membres de son personnel afin qu’ils s’occupent en priorité de ses clients personnels, puis il alla s’enfermer dans son bureau.

La cloche d’ouverture fut le signal d’un terrible effondrement. Il n’y avait jamais eu l’ombre d’une chance d’empêcher le krach, incontestablement le plus gigantesque et le plus rapide de toute l’histoire financière. Born prit quelque plaisir à constater que la promptitude de ses gens avait un peu limité les pertes de ses clients personnels. Un très important banquier téléphona dans le milieu de la matinée pour proposer à Born la création d’une masse commune d’un milliard de dollars qui redresserait le marché par un étalage d’optimisme. Born répondit par la négative, sachant qu’aucun étalage d’optimisme ne sauverait les Mines et Fonderies Lunaires lors de l’ouverture le 27 septembre 1977. Le banquier raccrocha brutalement.

Miss Illig demanda : « Désirez-vous voir M. Loring ? Il est ici.

— Faites-le entrer », répondit Born.

Loring était mortellement pâle, et il tenait à la main un exemplaire roulé du *Journal.* « J’ai besoin d’argent », dit-il.

W. J. Born secoua la tête. « Vous voyez ce qui se passe, dit-il. L’argent est rare. J’ai été très satisfait et heureux de notre association, Loring, mais je pense qu’il est temps d’y

mettre fin. Vous avez disposé d'un quart de million de dollars. Je ne revendique aucun droit sur votre invention et…

— Il n'en reste rien, dit Loring d'une voix rauque. Tout est parti. Je n'ai pas versé un sou pour l'achat de l'équipement – j'ai utilisé l'argent pour jouer à la Bourse. Ce matin, j'ai perdu cent cinquante mille dollars. Ils m'ont démonté toute mon installation et l'ont embarquée. J'ai besoin d'un peu d'argent.

— Non ! aboya W. J. Born. Absolument non !

— Ils viendront cet après-midi avec un camion pour enlever les générateurs. Tout ce que je désire, c'est une réserve suffisante pour continuer à travailler. *Il me faut de l'argent.*

— Rien à faire, dit Born. Après tout, ce n'est pas ma faute. »

Le visage laid de Loring était tout près du sien. « Vous croyez ? » gronda-t-il. Il déroula le journal qu'il tenait à la main et le posa sur le bureau.

Born lut l'en-tête – une nouvelle fois – du *Stock Exchange Journal* du 17 avril 1975 : EFFONDREMENT DES VALEURS ET CRISE GÉNÉRALE. LES BANQUES FERMENT. LES CLIENTS DONNENT L'ASSAUT AUX AGENCES DE COURTAGE ! Mais cette fois il n'était pas trop pressé et lut le texte qui suivait : « Un effondrement mondial des valeurs a fait disparaître des milliards de dollars-papier depuis son commencement, peu de temps avant la fermeture de la bourse de New York, hier. Rien ne permet de prévoir une fin prochaine du raz de marée catastrophique d'ordres de vente. Les vieux observateurs de New York sont d'accord sur le fait que l'écoulement d'actions sur le marché de New York effectué hier soir par W. J. Born de la W. J. Born Associated a fait sauter le bouchon de ce que l'on peut considérer comme le plus grand krach de l'histoire de la finance. Les banques ont été durement touchées par le…

— Vous croyez ? gronda Loring. Vous croyez ? » Ses yeux devinrent fous tandis qu'il tendait les mains pour agripper le maigre cou de W. J. Born.

Les dominos, pensa vaguement Born à travers la douleur, et il s'arrangea pour presser un bouton sur son bureau. Miss Illig fit irruption dans la pièce et cria, puis elle sortit et revint avec deux ou trois clients aux larges épaules, mais il était trop tard.

Traduit par Marcel Battin
Dominœs

(c) Nova Publications Ltd, 1954.
© Librairie Générale Française, 1975, pour la traduction.

PAR ICI LA SORTIE - Lester Del Rey

Et maintenant, le ciel s'assombrit. Vous savez par Les Dominos que l'avenir peut influencer le présent. Au moins était-ce à l'insu du voyageur temporel. Mais tout le monde n'a pas cette belle inconscience. Il y a des hommes assez immoraux pour faire courir des risques très graves au monde entier en toute connaissance de cause. Pour manipuler le temps volontairement. Pour se manipuler eux-mêmes, quittes à se soûler (quand ils se rencontrent) pour mieux faire passer la chose. Et pour aboutir, en fin de compte, à cette horreur, qui Dieu merci n'aurait jamais existé sans ces sagouins d'écrivains de science-fiction : un circuit fermé !

Non, vous vous trompez. Je ne suis pas le fantôme de votre père, même si je lui ressemble un peu. Mais c'est une assez longue histoire, et vous pourriez tout aussi bien me laisser entrer. Vous voyez bien que vous voulez le faire, alors pourquoi chercher des faux-fuyants ? Vous au moins, vous avez toujours… ou vous faites… ou vous voulez. Je ne sais pas pourquoi, mais tous les verbes se mélangent. Nous n'avons pas la bonne attitude vis-à-vis des temps dans une situation comme celle-ci.

De toute manière, vous me laisserez entrer, je l'ai fait, vous le voulez donc.

Merci. Naturellement, vous pensez que vous êtes devenu fou, mais vous découvrirez que vous ne l'êtes pas. Simplement, les choses sont un peu embrouillées. Et ne regardez pas trop longtemps la machine qui est là dehors ; jusqu'à ce que vous en ayez pris l'habitude, vous découvrirez, en essayant de voir où vont les ailettes, qu'elle est rebutante pour les yeux. Vous vous y habituerez, naturellement, mais cela vous prendra environ trente ans.

Vous vous demandez si vous allez m'offrir un verre, comme dans mon souvenir. Pourquoi pas ? Et naturellement, puisque nous avons les mêmes goûts, vous pouvez me servir le même que celui qui est devant vous. Il est normal que nous ayons les mêmes goûts — nous sommes la même personne. Je suis vous avec trente ans de plus, ou vous êtes moi avec trente ans de moins. Je me souviens parfaitement de ce que vous ressentez en ce moment. Je ressentais exactement la même chose quand lui – c'est-à-dire, bien sûr, vous ou moi – est revenu m'en parler il y a trente ans de cela.

Vous doutez toujours de mon histoire ? Vous finirez par y croire, de toute manière, si bien que cela n'a pas d'importance.

Pour l'instant, vous êtes passablement secoué. C'est normal, quand un homme se trouve face à face avec lui-même pour la première fois. Il y a une sorte de télépathie qui s'établit entre deux exemplaires de la même personne. Vous *percevez* les choses. Aussi me contenterai-je de parler pendant une heure ou deux, jusqu'à ce que vous soyez remis de cette secousse. Ensuite, vous viendrez avec moi. Vous savez, je pourrais essayer de changer les choses alentour en disant ce qui m'est arrivé, mais lui (c'est-à-dire moi) m'a dit ce que j'avais à faire, en sorte que je pourrais tout aussi bien en faire autant. Je n'arrangerais probablement rien en vous disant la même chose avec les mêmes mots, même si j'essayais – et je n'ai pas l'intention

d’essayer. J’ai dépassé le stade de me tracasser à propos de tout cela.

Commençons donc au moment où vous vous lèverez, dans une demi-heure d’ici, et sortirez avec moi. Vous regarderez alors la machine de près. Oui, il sera absolument évident qu’il s’agit d’une machine temporelle. Cela, également, vous le sentirez. Vous l’avez vue, une simple petite cabine avec deux sièges, un compartiment à bagages et quelques boutons sur le tableau de bord. Vous serez intrigué par ce que je vous dirai et vous vous habituerez à l’idée que vous êtes l’homme qui a trouvé l’application de l’énergie atomique à la vie de tous les jours. Jerome Boell, un simple ingénieur, qui a fait entrer l’énergie atomique dans tous les foyers. Vous ne le croirez pas tout à fait, mais vous désirerez en savoir plus.

J’en aurai assez de parler à ce moment-là et serai pressé de m’en aller. Aussi couperai-je court à vos questions et vous ferai-je pénétrer à l’intérieur de la machine. J’appuierai sur un bouton vert et tout disparaîtra autour de nous. Vous pouvez voir une sorte de néant brumeux qui enveloppe le cockpit ; il s’agit probablement du champ qui empêche que nous soyons affectés par le passage à travers le temps. Toutefois, le compartiment à bagages, lui, n’est pas protégé.

Vous vous apprêtez à dire quelque chose, mais au même moment j’appuie sur un bouton noir et tout à l’extérieur disparaîtra. Vous tournez votre regard vers votre maison mais elle n’est plus là. Là, il n’y a exactement rien – en fait, là n’est pas *là.* Vous êtes complètement hors du temps et de l’espace, autant que vous pouvez l’imaginer.

Vous ne sentez aucun mouvement, bien entendu. Vous tendez une main à l’extérieur, à travers le champ, dans le néant qui nous entoure ; votre main sort, mais rien ne se produit. Simplement, à la limite de l’écran, votre main s’arrondit et revient vers vous. Elle est intacte et, quand vous la ramenez, vous êtes toujours bien portant et sans

blessure. Mais cela semble terrifiant, et vous n'essayez pas de recommencer.

Alors naît lentement en vous l'idée que vous êtes effectivement en train de voyager dans le temps. Vous vous habituez à cette idée et vous vous tournez vers moi : « Ainsi, c'est cela la quatrième dimension ? » demandez-vous.

Puis vous vous sentez stupide, parce que vous vous rappelez que j'ai dit que vous poseriez cette question. Eh bien, je l'ai posée moi aussi après qu'on me l'eut dit, puis je suis revenu et vous l'ai dit, et je ne peux toujours pas vous aider à trouver la réponse quand vous la posez.

« Pas exactement, essayé-je de vous expliquer. Peut-être n'est-ce pas une dimension – ou peut-être est-ce la cinquième, si vous sautez cette soi-disant quatrième sans y voyager, alors il vous en faudra une cinquième. Ne me questionnez pas là-dessus. Je n'ai pas inventé la machine et je ne la comprends pas.

— Mais… »

Je me tais, et vous en faites autant. Si vous ne le faisiez pas, ce serait une bonne façon de devenir cinglé. Vous comprendrez plus tard la raison pour laquelle je ne peux pas avoir inventé la machine. Naturellement, il peut y avoir eu une fois un point de départ pour tout cela. Il peut y avoir eu une époque où vous auriez inventé la machine – d'abord le moteur atomique, ensuite la machine à explorer le temps. Et si vous avez bouclé la boucle en revenant en arrière et en échappant à tous les ennuis, il en est résulté un embrouillamini général. Je me suis représenté une fois qu'un tel univers nécessiterait quelque sept ou huit dimensions spatiales et temporelles. Il est plus simple d'imaginer que ceci est la façon dont le temps se replie sur lui-même. Peut-être n'y a-t-il pas de machine – simplement, c'est plus simple pour nous d'imaginer qu'il y en a une. Quand vous aurez passé trente ans à réfléchir à cela, comme je l'ai fait – et comme vous le ferez – vous vous sentirez de plus en plus éloigné de la réponse.

De toute façon, vous êtes assis ici, regardant le néant qui nous entoure, et apparemment le temps ne s'écoule pas, bien qu'il y ait un effet temporel derrière nous, dans le compartiment à bagages. Vous regardez votre montre et les aiguilles continuent à tourner. Cela signifie, soit que vous transportez un petit champ temporel autour de vous, soit que vous profitez d'un petit accroissement de temps provenant du champ principal. Je n'en sais rien, et de toute manière vous ne vous en soucierez pas quand cela vous arrivera.

Je suis en train de fumer, vous aussi, et l'air dans la machine devient un peu vicié. Vous réalisez soudainement que tout dans la machine est grand ouvert, et pourtant vous n'avez ressenti aucun effet de déperdition d'air.

« D'où provient notre air ? demandez-vous. Ou plutôt pourquoi ne le perdons-nous pas ?

— Il n'a pas de lieu où aller, expliqué-je. À l'extérieur, il n'existe apparemment ni temps ni espace. Comment l'air pourrait-il s'échapper ? Vous avez toujours la sensation de la pesanteur, mais cela non plus, je ne l'explique pas. Peut-être la machine possède-t-elle son propre champ gravitationnel, ou peut-être le temps qui fait fonctionner votre montre est-il responsable de la gravité. En dépit d'Einstein, vous avez toujours eu l'idée que le temps est un effet de la gravité, et je suis encore un peu d'accord avec vous. »

Puis la machine stoppe – ou du moins le champ qui nous entoure est coupé. Vous sentez qu'un air humide et froid remplace l'air vicié et vous respirez plus facilement ; nous sommes dans une obscurité à peine interrompue par la faible lueur qui ne s'éteint jamais dans la machine, nous permettant d'apercevoir quelques mètres carrés de ciment rugueux et sale autour de nous. Vous prenez une cigarette dans mon paquet et vous sortez de la machine, tout comme je le fais.

J’ai sous le bras un paquet contenant un vêtement, et je le revêts. C’est un habit simple, collant et d’une seule pièce, très agréable à porter.

Je reste ici, dis-je. Ceci ressemble à ce qu’ils portaient dans ce siècle, pour autant que je m’en souvienne, et je devrais passer inaperçu. J’ai investi toute ma fortune – celle que vous ferez avec ce générateur atomique – de telle manière que je peux la récupérer en usant d’une identité dont je peux faire la preuve, ce qui élimine les risques. Je sais qu’ils utilisent encore une sorte de monnaie – vous vous en rendrez compte. Et c’est une civilisation tout à fait à l’aise, d’après ce que je peux en voir. Nous allons monter, puis je vous laisserai. J’aime l’apparence qu’ont les choses ici, aussi ne reviendrai-je pas avec vous.

Vous hochez la tête, vous rappelant ce que je vous ai dit à ce sujet. « En quel siècle sommes-nous ? » demandez-vous.

Cela aussi, je vous l’ai dit, mais vous avez oublié. « Pour autant que je puisse l’estimer, nous sommes vers 2150. Il m’a dit, et je vous répète, qu’il s’agit d’une civilisation interstellaire. »

Vous me demandez une autre cigarette et vous me suivez. J’ai une petite lampe torche et nous cherchons notre chemin au milieu d’un amoncellement de débris, en longeant un corridor. Nous sommes dans un n-ième sous-sol. Il faut escalader une volée de marches, puis il y a un ascenseur qui attend, la porte ouverte, heureusement.

« Et la machine temporelle ? demandez-vous.

— Puisque personne ne l’a jamais volée, elle est en sécurité. »

Nous pénétrons dans l’ascenseur et je lui dis : « Au premier. » Il nous répond par un frémissement et les portes des sous-sols se mettent à défiler. Il n’y a aucune impression d’accélération – grâce à une sorte de gravité artificielle qu’ils utilisent dans le futur. Puis la porte s’ouvre et l’ascenseur annonce : « Premier étage. »

C’est visiblement un ascenseur de service, et nous prenons pied dans un corridor presque obscur, et désert. J’agrippe votre main et je la secoue. « Prenez ce chemin. Ne craignez pas de vous perdre ; vous ne l’avez jamais fait, donc vous ne pouvez pas. Trouvez le musée, emparez-vous du moteur et allez-vous-en. Bonne chance. »

Vous agissez comme dans un rêve, bien que vous ne puissiez croire que c’est un rêve. Vous me faites un signe de tête, et je m’éloigne en direction du corridor principal. Une seconde plus tard, vous me voyez passer, mêlé à des gens qui se dirigent en flânant vers un restaurant – ou quelque chose dans le même genre – qui est juste en train d’ouvrir. Je pose des questions à un homme qui tend le bras, puis je m’éloigne et disparais.

Vous quittez le corridor latéral et vous traversez un hall, le long duquel se trouvent de discrètes petites indications. Vous les regardez, réalisant pour la première fois que les choses ont changé.

Steij:neri, Faunten, Z:rgat Dispenseri. Les inscriptions sont très petites et très décoratives. Certaines d’entre elles peuvent être décodées en *Journaux, Distributeur d’eau,* etc. Ce qu’est un *Z:rgat,* vous l’ignorez. Vous vous arrêtez devant une inscription qui annonce : *Trav:l Biwrou – F:rst Clas Twrz – Marz, Viin*s, and x:Trouj:n Planets. Spej:l reits tu aol s*nz wixin 60 lyt iirz !* Mais là se trouve simplement l’image d’une sphère de métal d’aspect massif, avec des passagers gravissant une rampe, et le bureau est fermé. Vous commencez cependant à vous familiariser avec l’orthographe qu’ils utilisent.

Maintenant, il y a des gens autour de vous, mais personne ne prend garde à vous. Pourquoi le feraient-ils ? Vous-même ne vous étonneriez pas de voir un homme vêtu d’un costume en peau de léopard – vous penseriez qu’il s’agit de quelque acteur de théâtre et vous l’oublieriez aussitôt. Voyez-vous, les gens ne changent guère.

Vous rassemblez votre courage et vous vous dirigez vers un jeune homme vendant des objets qui pourraient être des journaux sur bande.

« Où se trouve le Musée des Sciences ?

— *Downayer rien turn lefa the sign. Stoo bloss* », vous répond-il. Autour de vous, vous entendez des personnes qui parlent un anglais agréablement normal, mais il y en a d'autres qui utilisent un jargon aussi dénaturé que celui du vendeur Les instruits et les non-instruits ? Je ne sais pas.

Vous allez droit devant vous jusqu'à ce que vous découvriez une grande inscription gravée dans la surface du mur : *Miuz:-m *v Syens.* Il y a une flèche indicatrice, et vous tournez à gauche. Devant vous, à deux pâtés de maisons de là, vous apercevez une tour rose pâle, plus large et plus élevée que la plupart des autres. Apparemment, ils ont limité la hauteur des constructions, car trente étages semblent être un maximum. Vous vous en approchez et vous découvrez sur le trottoir une inscription indiquant qu'il s'agit bien du musée.

Vous gravissez les marches et vous avez l'impression que c'est fermé. Vous hésitez un moment. Vous commencez à penser que toute cette affaire est un complet non-sens, que vous devriez revenir à la machine temporelle et rentrer chez vous. C'est alors qu'un gardien apparaît à la porte. Mis à part ses courtes jambes et la grimace amicale de son visage, il ressemble à n'importe quel gardien de musée.

En outre, il s'exprime très clairement. Il parle dans une sorte de langue traînante, avec des voyelles adoucies et des consonnes un peu indistinctes, mais c'est plutôt plaisant à entendre.

« Puis-je vous aider, Monsieur ? Oh ! naturellement. Vous devez jouer dans *Atomes et Axiomes.* Le musée est fermé, mais c'est avec plaisir que je vous laisserai étudier tout ce qui vous sera utile pour obtenir plus de réalisme dans votre rôle. C'est une jolie pièce. Je l'ai vue deux fois. »

Vous murmurez : « Merci », tout en vous demandant quelle sorte de civilisation peut engendrer des gardiens de musée aussi courtois que celui-ci. « On… On m'a dit que je pourrais visiter votre collection de générateurs atomiques. »

Il devient radieux en entendant ces mots. « Mais naturellement. » La porte se referme derrière vous ; mais il ne la verrouille pas. En fait, elle ne semble pas posséder de serrure. « Ce doit être un nouveau rôle. Vous longez le corridor, montez l'escalier et tournez à gauche. C'est la plus belle collection dans tous les mondes connus. Nous possédons les originaux des quatorze premiers modèles. Le professeur Jonas vient de les utiliser pour vérifier sa dernière théorie sur leur fonctionnement. Il est dommage qu'il ne puisse pas en expliquer le principe d'une manière ou d'une autre. Quelqu'un pourra un jour, cependant. Seigneur, quand je pense au génie de cet inventeur du XX^{e} siècle ! C'est une passion chez moi, Monsieur. J'ai lu tout ce que j'ai pu trouver se rapportant à cette période. Oh ! félicitations pour votre prononciation. Elle ressemble tout à fait à certains de nos plus anciens enregistrements. »

Finalement, vous vous éloignez de lui, après quelques remerciements polis. Le bâtiment semble désert et vous gravissez les degrés de l'escalier.

Il y a une pièce sur votre droite, remplie par une machine qui se présente comme la première matrice à diamants plastique authentique. Comme vous vous en approchez, il naît à l'intérieur une folle agitation. Puis l'engin devient silencieux et pousse vers vous un objet de la taille d'une pièce de monnaie.

« Souvenir, annonce-t-il alors, d'une voix bien modulée. Ceci est une gemme typique du XX^{e} siècle, taillée à cinquante-huit facettes, connue techniquement sous le nom de diamant Jaegger, et pesant approximativement vingt carats. Vous pourrez la faire sertir sur une bague au

troisième étage, durant les heures de matinée, pour la somme d'un dixième de crédit. Si vous avez plus d'un enfant, appuyez sur le bouton rouge et vous obtiendrez le nombre de pierres que vous désirez. »

Vous mettez la pierre dans votre poche, avalez votre salive et revenez vers le corridor. Vous tournez à gauche et passez devant une vaste salle où sont exposés des modèles de navires spatiaux – depuis l'engin originel qui ressemble à un V2 et qui est répertorié sous le nom de *Première fusée lunaire* jusqu'à une sphère de trois mètres de diamètre garnie de mannequins miniatures – tous gravitant sur des orbites différentes. Il y a une salle qui porte la mention *Wep:nz,* et qui est remplie d'un amas hétérogène d'armes allant de l'arbalète jusqu'à une mince baguette de dix centimètres de long et ayant la moitié de l'épaisseur d'un crayon, marquée *Fynal Hand Arm.* Au-delà se trouve l'extrémité du corridor, puis un vaste emplacement signalé par l'inscription : *Mad:lz *v Atamic Pau:r Sorsez.*

À ce moment-là, vous êtes presque convaincu, et vous avez eu le temps de penser à ce que vous pouvez faire. L'histoire que je suis en train de vous raconter vous a impressionné, mais vous n'y adhérez pas encore tout à fait.

Vous remarquez que tous les modèles sont exposés sur des tables, et qu'ils sont beaucoup plus petits que vous l'imaginiez. Ils semblent être alignés dans l'ordre chronologique et le plus récent, marqué 2 *147 - Rincs Dyn*pat:,* a à peu près les dimensions d'un téléphone de bureau. Les modèles plus anciens sont naturellement plus volumineux et plus lourds, mais avec des variantes qui dépendaient probablement du rendement énergétique. Une grande inscription au plafond donne une foule d'indications sur les générateurs atomiques.

Vous étudiez le texte, mais il ne mentionne que fortuitement l'inventeur, sans donner son nom. Ou ils l'ignorent, ou alors ils tiennent pour acquis que tout le monde le connaît, ce qui semble plus probable. Ils attirent

l’attention sur le fait qu’ils possèdent le modèle du premier générateur atomique construit au monde, complet avec ses plans, le manuscrit original du manuel d’utilisation et la liste complète de ses brevets d’application.

Ils déclarent qu’il a tous les perfectionnements essentiels, qu’il fonctionne sur n’importe quel combustible, produit de l’électricité à la tension désirée jusqu’à cinq millions de volts, à la fréquence voulue depuis le courant continu jusqu’à mille mégacycles, à n’importe quelle intensité jusqu’à mille ampères, avec une puissance maximum de cinquante kilowatts, limitée par la capacité de transport de courant des câbles de sortie. Ils mentionnent également que le principe de fonctionnement est toujours à l’étude et que seuls des perfectionnements tels que de meilleurs alliages et des sorties pour courants magnétique et nucléaire ont été ajoutés à l’original.

Vous vous approchez et vous vous penchez sur l’objet. C’est une simple boîte carrée avec une énorme fiche de connexion à chaque bout et une série de verniers de contrôle à sa partie supérieure, plus un petit trou sous une plaque portant l’inscription suivante, en orthographe vieux style : *Branchez les BBs ou le câble à cet endroit.* Apparemment, c’est par cet orifice que le générateur est alimenté.

« Joli, n’est-ce pas ? dit le gardien dans votre dos. Il a finalement épuisé l’un de ses cathogrids et nous avons dû le remplacer, mais cela mis à part, il est tel que le grand inventeur l’a créé. Et il fonctionne toujours aussi bien. Vous aimeriez que je vous en parle ? »

« Pas spécialement », vous apprêtez-vous à dire, puis vous réalisez que vous risquez de vous faire remarquer en usant de mauvaises manières. Tandis que vous cherchez une réponse plus adéquate, le gardien sort un objet de sa poche et le regarde.

« Parfait, parfait », dit-il. Puis il ajoute à votre intention : « Le maire d’Altasecarba – un Centaurien, comme vous

savez – sera ici dans un moment. Je vais l'accueillir à l'entrée, mais je serai de retour ici dans dix minutes. Il désire examiner quelques armes. Il travaille à une monographie sur les Centauriens primitifs comparés à l'homme du XIX^{e} siècle. Excusez-moi, voulez-vous ? »

— Vous l'excusez avec empressement, et il s'éloigne, tout joyeux. Vous remontez jusqu'au premier appareil de la rangée, ce *Rinks Dynapattuh* (mais peut-être que cela se prononce autrement). Il est petit et apparemment facile à transporter. Mais ce diable d'engin est fixé à la table. Vous ne voyez pas de boulons de fixation, mais vous ne pouvez rien bouger.

Vous longez la rangée de tables. Il serait idiot d'emporter le modèle le plus ancien si vous pouvez en prendre un avec des terminaux pour courant magnétique incorporés – des Ehrenhaft ou quelque chose du même genre – et des terminaux pour la fusion nucléaire. Mais ils sont tous maintenus par ce fichu effet – appelez-le comme vous voudrez.

Finalement, vous vous retrouvez devant le modèle originel. Il est probablement boulonné lui aussi, mais, à tout hasard, vous essayez de le déplacer et vous sentez qu'il bouge. Il y a une petite inscription au-dessous : interdiction d'y toucher tant que la plaque gravostatique n'aura pas été changée.

Eh bien, vous ne parviendrez pas à changer le cycle temporel en faisant autre chose que ce que je vous dis, mais un modèle directement utilisable comme celui-là est une chose commode. Vous le soulevez ; il ne pèse qu'une vingtaine de kilos ! Naturellement, il peut être porté.

Vous attendez le signal d'alarme, mais rien ne se produit. En fait, si vous cessiez de boire autant de ce scotch et regardiez la machine temporelle qui est là dehors maintenant, vous entendriez ce que je dis et sauriez ce qui vous arrivera. Mais naturellement, tout comme je l'ai fait

avant vous, vous allez manquer une grande partie de ce que je vais dire à partir de maintenant, et il vous faudra trouver vous-même. Mais peut-être qu'une de mes paroles vous aidera. J'ai essayé d'évaluer les souvenirs que j'avais moi-même gardés de ses paroles, mais je ne peux pas être sûr. Aussi continuerai-je à parler. De toute manière, ce sera probablement inutile. Un tour pour rien, si l'on peut dire.

Eh bien, vous voilà dans le corridor, en train de chanceler sous le poids de l'appareil, cherchant le gardien du regard, mais tout semble tranquille. Puis vous entendez sa voix qui provient de la salle des armes. Vous remontez l'appareil sur vos épaules et vous essayez de courir, mais vous savez qu'on peut vous voir. Cependant, rien ne se produit.

Vous dévalez les marches, sentant tous les rayons futuristes du monde pointés dans votre dos, et pourtant il ne se produit toujours rien. Devant vous, la porte est fermée. Vous l'atteignez et, obligeamment, elle s'ouvre d'elle-même. Vous lâchez un bref soupir de soulagement et vous vous mettez à marcher dans la rue.

Puis vous entendez un cri derrière vous. Vous n'attendez pas. Vous vous mettez à courir sur le trottoir, en louvoyant pour éviter les passants qui vous regardent avec une expression que vous n'avez pas le temps d'analyser. Un autre cri s'élève dans votre dos.

Quelque chose passe au-dessus de votre tête et tombe avec un tintement sur le trottoir juste à vos pieds. Vous ne vous attardez pas pour chercher ce que c'est. Quelqu'un tend une main pour essayer de vous ceinturer, et vous passez comme une flèche.

La rue est presque déserte maintenant, et vous cahotez avec vos bras qui ont l'air de sortir de leurs articulations, et ce générateur atomique qui semble devenir plus lourd à chaque pas.

Venant de nulle part, une chose de près de deux mètres de haut, en uniforme bleu, musclée et solide, apparaît dans votre champ de vision. L'insigne n'a pas tellement changé.

Le flic vous agrippe le bras. Vous savez que vous ne pouvez pas lui échapper, alors vous vous arrêtez.

« Vous ne pouvez pas vous dépenser ainsi par cette chaleur, mon vieux, dit l'agent. Il y a des lois contre ça, pour les gens qui ne portent pas l'insigne de travailleur de force. Laissez-moi vous appeler un taxi. »

La réaction se fait un peu sentir et vos genoux se mettent à flageoler, mais vous secouez la tête en avalant une grande goulée d'air.

« J'ai oublié mon argent chez moi », dites-vous.

Le flic hoche la tête. « Oh ! ceci explique cela. Parfait, je n'aurai pas à vous donner le petit manuel du parfait citoyen. Mais vous auriez dû venir me trouver. » Il tend le bras et tape légèrement sur l'épaule d'un passant. « Monsieur, une requête urgente. Voudriez-vous aider cette personne ? »

Le piéton regarde sa montre, grimace, et demande : « C'est loin ? »

Vous aviez noté le nom de l'immeuble d'où vous êtes venu, et vous le marmonnez. L'étranger hoche la tête, tend la main et empoigne une des extrémités du générateur. Les rares piétons s'écartent, l'étranger et vous avancez lentement le long du trottoir, le flic radieux vous suit des yeux tous les deux.

De cette façon, ce n'est pas trop dur. Et vous commencez à comprendre pourquoi j'ai décidé que je pourrais aimer rester dans le futur. Mais tout de même, la coopération telle qu'elle est organisée ici ne semble pas si favorable. Le gardien peut faire la même chose et se trouver là devant vous.

Et il y est. Il se tient embusqué juste dans la porte de l'immeuble au moment où vous l'atteignez. Le porteur bénévole hausse le sourcil et s'éloigne aussitôt, sans attendre un remerciement. Et le gardien s'approche, tenant quelque chose qui a la taille d'un gros appareil

photographique et qui y ressemble un peu. Il l'ouvre et vous baissez instinctivement la tête pour regarder.

« Vous avez oublié les documents, la monographie et le détail des applications, dit-il. Ils vont avec le générateur – nous n'aimons pas qu'ils soient séparés. C'est une bonne chose que j'aie su que les bureaux d'*Atomes et Axiomes* sont installés dans ce building. Quand vous en aurez terminé avec l'appareil, prévenez-nous et nous viendrons le récupérer. »

Vous avalez à plusieurs reprises vos amygdales, qui pourtant ont été enlevées de nombreuses années auparavant, et vous prenez la liasse de papiers qu'il a retirés de la mallette et qu'il vous tend. Il essaie de vous soutirer un peu plus d'informations, que vous lui fournissez au hasard. Cela semble satisfaire votre aimable ami gardien. Finalement, il sourit d'un air heureux et retourne à son musée.

Vous n'y croyez toujours pas, mais vous avez récupéré le générateur atomique et les documents qui s'y rapportent, et vous vous dirigez maintenant vers l'ascenseur de service. Il n'y a aucun bouton à proximité. En fait, il n'y a même pas de porte.

Vous commencez à chercher du regard d'autres portes ou d'autres corridors, mais vous savez que vous vous trouvez à l'endroit qui convient. Les inscriptions le long des halls sont celles que vous avez vues auparavant.

Alors il y a une sorte d'éternuement et quelque chose se dilate dans le mur. Cela forme une porte parfaite et l'ascenseur est là, attendant. Vous y pénétrez en bafouillant quelque chose où il est question de descente, et en vous demandant comment une machine peut être agencée pour répondre à une voix d'homme. Comment diable pourrait-on appeler ce sous-sol profond ? Mais l'ascenseur s'est refermé et descend à toute vitesse. Il y a un nouvel éternuement, et vous vous retrouvez au niveau d'où vous

étiez parti. Vous quittez l'ascenseur – et vous réalisez que vous n'avez pas de lumière.

Vous ne saurez jamais sur quoi vous êtes passé en trébuchant, mais de toute façon vous revenez vers la machine temporelle, heurtant des boxes, chancelant de droite et de gauche, essayant de retrouver le bon chemin à l'aide de votre seul flair. Alors une faible lumière apparaît ; c'est la lueur qu'émet la machine temporelle.

Vous l'avez retrouvée.

Vous placez le générateur atomique dans le compartiment à bagages, jetez les documents par-dessus et grimpez dans le cockpit, transpirant et grommelant. Vous tendez la main vers le bouton vert et vous hésitez. Il y en a un rouge à côté, et finalement vous vous décidez pour celui-là.

Vous entendez soudain un bruit confus qui vient de l'ascenseur et un rayon lumineux, ponctué par un cri, frappe vos yeux. Votre doigt touche le bouton rouge.

Vous ne connaîtrez jamais le sens de ce cri : ont-ils fini par comprendre qu'ils ont été volés ? Essayaient-ils simplement de vous aider ? Vous ne vous en souciez pas. Le champ est rétabli autour de vous et le deuxième bouton sur lequel vous appuyez – celui qui n'a pas été utilisé jusqu'alors – vous envoie dans le néant. Il n'y a pas de lumière, vous n'entendez aucun son, vous êtes en sécurité.

Ce n'est rien de plus qu'un voyage de retour. Vous demeurez assis là à fumer, laissant vos nerfs se calmer et revenir à la normale. Vous remarquez un troisième jeu de boutons surmontés de quelques indications au crayon : *Appuyez sur ces boutons pour revenir à vous-même trente ans plus tôt*, et vous commencez à attendre que l'air devienne vicié. Cela ne se produit pas parce que cette fois vous n'êtes présent dans la machine qu'à un seul exemplaire.

En sorte que tout s'arrête dans une gerbe d'étincelles ; vous vous retrouvez dans votre propre jardin, assis dans la

machine.

Vous reconstituerez le cycle dans tous ses détails plus tard. Vous montez dans la machine devant votre maison, vous allez dans le futur au sous-sol, vous revenez atterrir dans votre jardin, puis vous revenez trente ans en arrière pour vous retrouver vous-même, en atterrissant devant votre maison. C'est tout. Mais pour l'instant vous vous moquez bien de cela. Vous sautez sur le sol et vous vous mettez à extraire de la machine le générateur atomique que vous emportez à l'intérieur de la maison.

Il n'est pas difficile à démonter, mais cela ne vous apprend rien ; il n'est composé que de plaques de métal, de tubes en spirale et de quelques pièces plus particulières – toutes choses qui peuvent être assemblées assez facilement, et toutes visiblement faites de métaux et d'alliages communs. Mais lorsque vous avez tout reconstitué, une heure plus tard, vous remarquez un détail.

Tous les éléments du générateur sont flambants neufs, et il y a un circuit de fils de cuivre qui manque ! Il ne fonctionne pas. Vous mettez en place quelques fils, en imitant le circuit qui se trouve sur l'autre côté, vous ajoutez un branchement et vous essayez à nouveau.

Et avec un réglage à cent vingt volts, soixante cycles et quinze ampères, cela fonctionne. Vous n'avez plus besoin de la compagnie d'électricité. Et vous vous sentez un petit peu plus heureux quand vous réalisez que le compartiment à bagages n'était pas isolé des effets du temps par un champ, ce qui fait que de quelque manière le générateur s'est déplacé en arrière dans le temps et est revenu à sa jeunesse originelle, sauf les fils électriques qui d'après le gardien ont été remplacés et qui vont probablement s'user à cause du travail de fortune que vous venez de faire.

Mais vous avez une drôle de secousse quand vous découvrez que les papiers sont tous de votre propre écriture, que votre nom est celui de l'inventeur et que le brevet date de 1951.

Cela commencera alors à pénétrer. Vous volez un générateur atomique dans le futur et le ramenez dans le passé – votre présent – de telle sorte qu'il puisse être placé dans le musée avec vous *comme* inventeur, et ainsi vous pouvez le voler pour être l'inventeur. Et vous le faites à l'aide d'une machine temporelle qui vous ramène à vous-même pour vous emmener dans le futur pour revenir vous ramener à vous-même…

Qui a inventé quoi ? Et qui a construit quoi ?

Il ne faudra pas longtemps pour que vos richesses s'amoncellent grâce au générateur. Les petits enfants des écoles viennent regarder l'homme qui a changé l'histoire et qui a fait de l'énergie atomique une chose si banale qu'aucune nation au monde ne peut espérer être autre chose qu'une démocratie – une démocratie pacifique – après quelques-uns des pires moments de l'histoire concentrés en peu d'années.

Votre nom finalement devient aussi commun que celui d'Ampère, ou celui de Faraday, ou de n'importe quel de ces noms que l'on écrit sans majuscule à l'initiale.

Mais vous pensez au puzzle. Vous ne pouvez trouver aucune réponse.

Un jour vous tombez sur un vieux poème – quelque chose au sujet de ce que certains appellent l'évolution et d'autres Dieu. Vous sortez, faites quelques provisions pour le futur, et revenez grimper dans la machine temporelle qui attend dans le bâtiment que vous avez construit autour d'elle. Puis vous frappez à votre propre porte, trente ans en arrière – ou maintenant, selon votre point de vue – et dites à votre jeune vous-même toutes ces choses que je suis en train de vous dire.

Mais pour l'heure…

Eh bien, les verres sont vides. Vous êtes assez ivre pour venir avec moi sans protester, et je suis curieux de découvrir la raison pour laquelle ces gens du futur sont

venus vers vous en criant, juste avant que la machine temporelle ne disparaisse.

Allons-y.

Traduit par Marcel Battin.

And it comes out here.

© Vanguard, 1953.
© Librairie Générale Française. 1975, pour la traduction.

LE PARADOXE PERDU - Fredric Brown

Cette fois, on peut considérer que vous avez fait vos gammes. Les premiers principes sont assimilés, vous êtes mûrs pour aborder, de plus en plus fort, plusieurs thèmes à la fois ! Donnons donc la parole à Fredric Brown. Ce vieux farceur n'en est pas à une pirouette près : il vous expliquera que pour voyager dans le temps, il faut d'abord savoir que l'univers n'existe pas ; que si on construit une machine impossible, elle est nécessairement invisible ; qu'une machine à temps trop vétuste peut parfaitement déraper sur les routes de la durée ; qu'enfin une aventure un peu en marge des normes courantes est forcément oubliée par celui qui l'a vécue, ne serait-ce que pour ne pas perdre la raison. Tant est si bien qu'au moment où survient le paradoxe (car il y en a un ! mais oui !), celui qui en est l'objet ne s'en aperçoit même pas. Un comble !

Une grosse mouche bleue avait réussi à s'introduire à travers les persiennes et décrivait en bourdonnant des cercles monotones au-dessous du plafond de la salle de classe. Comme elle, le professeur Dolohan ronronnait

interminablement, décrivant devant ses élèves les cercles monotones de ses démonstrations logiques.

« Le négatif absolu, disait-il, n'est pas d'une certaine manière, absolument négatif. Cette contradiction n'est qu'apparente. Si l'on inverse leur ordre, ces deux termes acquièrent de nouvelles connotations. Il s'ensuit que… »

Shorty McCabe soupira intérieurement et regarda la mouche, regrettant de ne pouvoir décrire d'aussi jolis cercles, avec un vrombissement aussi fascinant. Une mouche aussi grosse qu'un avion produirait un son bien plus strident.

Plus strident même, à grosseur égale, que le vrombissement d'une scie mécanique. Une scie mécanique scie-t-elle un objet métallique ? Et si possible une scie ? Cela signifie en principe qu'une scie mécanique scie une scie. Et si on laisse tomber la mécanique, c'est facile : je saisis qu'une scie scie une scie. Ou, en plus systématique : Sissi saisit que six cent six scies scient six scies.

« On peut, continuait le professeur, considérer l'absolu comme une modalité de l'être… »

« Ouais, pensait McCabe, on peut considérer n'importe quoi comme n'importe quoi d'autre, et en fin de compte, qu'est-ce que ça vous donne de plus qu'un mal de tête carabiné ? » Et puis, la mouche devenait plus intéressante. Elle descendait maintenant vers l'estrade. Peut-être allait-elle se poser sur la tête du professeur Dolohan ? Et vrombir ?

Malheureusement, elle disparut quelque part derrière le bureau professoral. Privé de sa consolation, Shorty regarda la classe pour trouver un autre objet de contemplation ou de méditation. Rien que des têtes et des nuques. Shorty était tout seul au dernier rang, et… et les nuques étaient un sujet dont la fascination s'épuisait vite.

Il se demanda combien des étudiants assis devant lui dormaient, et décida qu'il devait y en avoir environ la moitié. Dormir n'aurait pas été une mauvaise solution,

d’ailleurs, mais il ne pouvait pas. Il avait commis l’erreur tragique de se coucher tôt la veille, et maintenant il était pleinement éveillé – et parfaitement malheureux.

« Mais, disait le professeur Dolohan, si nous ne tenons pas compte de l’infraction aux lois de la probabilité qui découle de la proposition selon laquelle l’absolu positif est moins qu’absolument positif, cela nous conduit… »

Hourra ! Sortant de sa cachette, la mouche était de nouveau en vue ! D’un bel élan, elle monta en bourdonnant jusqu’au plafond, s’y posa un instant pour lisser ses ailes, puis reprit son vol en décrivant une grande boucle vers le fond de la salle.

Si elle continuait sur sa lancée, elle allait passer juste sous son nez. Et elle passa ! Shorty tourna les yeux, puis la tête pour la suivre du regard. La mouche s’éloigna et…

Et elle n’était plus là. À environ trente centimètres sur la gauche de Shorty McCabe, elle avait soudain cessé de voler, cessé de bourdonner, cessé d’être là. Elle n’était pas morte, n’était pas tombée par terre, elle avait simplement… disparu. Dans l’air, comme ça, à un mètre environ du plancher, elle avait cessé d’exister. Le son avait été coupé en plein bourdonnement. Dans le silence soudain, la voix du professeur parut plus forte, sinon plus amusante.

« Par l’acte de créer, fondé sur une hypothèse contraire aux faits, nous créons un ensemble d’axiomes pseudo-réels qui constituent, dans une certaine mesure, une inversion de l’existant… »

Shorty McCabe, les yeux fixés sur le point où la mouche avait disparu, s’exclama : « Bigre !

— Pardon ? demanda le professeur.

— Désolé, dit Shorty. Je n’ai rien dit. Je… je m’étais éclairci la gorge.

–… par l’inversion de l’existant… Voyons, que disais-je ? Ah ! oui. Nous créons la base axiomatique d’une pseudo-logique qui donnerait des réponses différentes à tous les problèmes. Je veux dire par là… »

Voyant que le regard du professeur l'avait quitté, Shorty reporta son attention sur l'endroit où la mouche avait cessé de voler. Avait cessé, peut-être, d'être une mouche ? Peuh ! Ce devait être une illusion d'optique. Ça vole vite, une mouche. L'espace d'une seconde, il l'avait perdue de vue…

Du coin de l'œil, il s'assura que le professeur Dolohan ne s'intéressait plus à lui puis leva la main vers l'endroit approximatif où il avait vu la mouche disparaître.

Il ne savait pas trop ce qu'il s'attendait à y trouver et, en tout état de cause, il n'y trouva rien, ne sentit rien. Ce qui était, d'ailleurs, parfaitement logique. Si la mouche avait volé dans rien du tout, et que lui, Shorty, n'avait rien senti du tout en étendant la main, cela ne prouvait rien du tout. Quand même, il était un peu désappointé. À quoi s'était-il attendu ? Quand même pas à toucher la mouche qui n'était pas là, ou bien à rencontrer un obstacle invisible ! Oui, mais… qu'était-il arrivé à la mouche ?

Pendant une bonne minute, Shorty essaya d'oublier la mouche en suivant l'exposé du professeur. C'était encore pire que de se poser des questions sur le sort de la mouche.

Pour la millième fois, il se demanda pourquoi il avait commis la crétinerie de s'inscrire en Logique 2B. Il allait avoir une note éliminatoire, c'était couru. De toute façon, sa majeure était la paléontologie. Ça, ça lui plaisait ! Un dinosaure, c'était solide, on pouvait mordre dedans ; façon de parler, bien entendu. Mais la logique, 2B ou pas 2B, pouah ! Plutôt étudier les fossiles que d'en écouter un !

Son regard se porta sur ses mains.

« Bigre ! s'exclama-t-il une nouvelle fois.

— M. McCabe ? » dit le professeur.

Shorty eût été bien incapable de répondre. Il regardait fixement sa main gauche, dont tous les doigts manquaient. Il ferma les yeux.

Le professeur eut un sourire professoral : « Je pense que notre ami du dernier rang s'est… euh… endormi. Si quelqu'un voulait se donner la peine… »

Shorty se hâta de cacher ses mains sous sa table. « Je… je vais très bien, M. Dolohan. Excusez-moi. Vous disiez ?

— Et vous ?

— Moi ? Rien… il me semble.

— Nous parlions, dit le professeur (s'adressant, Dieu merci, à la classe entière et non à Shorty personnellement), de la possibilité de ce que *l'on* pourrait nommer l'impossible. Ce n'est pas aussi contradictoire qu'il y paraît, à condition de bien faire la distinction entre l'impossible et le non-possible. Ce dernier… »

Ayant vérifié que personne ne l'épiait, Shorty remit ses mains sur la table. La main droite était normale. Mais la gauche… Il ferma les yeux un bon moment puis les rouvrit. Les doigts de sa main gauche manquaient toujours. Il ne sentait rien de bizarre, pourtant. Il fit jouer ses muscles comme pour replier les doigts manquants, et il les *sentit* se replier.

Mais il avait beau regarder, ils n'étaient pas là. Il essaya de les toucher avec sa main droite, mais sa main ne toucha rien. Elle passa à travers l'espace où ses doigts auraient dû être, sans que rien l'arrête. Et pourtant, il pouvait les bouger, et il les sentait. Réellement.

Tout cela était extrêmement déconcertant.

C'était sa main gauche qu'il avait tendue vers l'endroit où la mouche avait disparu. Soudain, comme pour confirmer ses soupçons, il sentit quelque chose toucher légèrement un des doigts qui n'étaient pas là. Cela le chatouillait, comme si une grosse mouche… Et cela disparut, comme si elle s'était envolée.

Shorty se mordit les lèvres pour étouffer son troisième : « Bigre ! » Il commençait à avoir peur.

Devenait-il fou ? Ou bien le professeur avait-il raison et s'était-il endormi ? Comment le savoir ? En se pinçant ? Avec les seuls doigts dont il disposait, ceux de sa main droite, il se pinça la peau de la cuisse, très fort. Cela lui fit mal. Mais cela ne prouvait rien. S'il rêvait qu'il se pinçait, il

pouvait tout aussi bien rêver que cela faisait mal, n’est-ce pas ?

Il tourna la tête pour regarder vers sa gauche. Il n’y avait rien de particulier à voir : le couloir entre les rangées, puis deux tables vides, puis le mur, la fenêtre, le ciel bleu derrière les vitres.

Mais…

Il regarda le professeur, qui s’était levé et, dos à la classe, écrivait au tableau : « Soit *N,* disait-il, un infini connu et *a* le facteur de probabilité. »

Shorty tendit de nouveau la main gauche, prudemment, sans la quitter des yeux un seul instant ; autant en avoir le cœur net. Il la tendit encore un peu plus. *Sa main disparut.* Il retira précipitamment son bras et resta assis sans bouger, suant à grosses gouttes.

Il était devenu fou. C’était la seule explication possible. Il fallait qu’il soit fou !

Il fit de nouveau bouger ses doigts, et les sentit bouger, tout à fait normalement. Ils avaient conservé toute leur sensibilité, kinésique et tactile. Mais… Il inclina son poignet vers la table, et ne sentit *pas* la table.

Apparemment, sa main n’était pas au bout de son poignet. Elle était sans doute quelque part sur sa gauche, à un mètre du sol, quelle que fût la position de son bras et de son poignet. Et s’il se levait et faisait le tour de la classe, sa main resterait-elle *là,* invisible ? Et s’il partait à mille kilomètres ? Idée absurde !

Mais pas plus absurde que d’avoir le bras sur la table, et la main à soixante centimètres de là. Entre soixante centimètres et mille kilomètres, il n’y avait qu’une différence de degré.

Sa main était-elle vraiment là-bas ?

Il prit son stylo, et, avec sa main valide, le tendit jusqu’à l’endroit approximatif où il supposait que se trouvait son autre main. Et, effectivement, il ne tenait plus que la moitié d’un stylo. Il le leva et l’abattit avec force.

Il sentit le coup sur le dos de sa main manquante. La preuve était faite ! La surprise lui fit lâcher le stylo, qui disparut. Il n'était pas tombé par terre. Il n'était nulle part. Un stylo de cinq dollars !

Voilà qu'il s'inquiétait d'un *stylo,* alors qu'il avait perdu une main ! Mais que faire ?

Il ferma les yeux. « Shorty McCabe, se dit-il, il faut réfléchir logiquement à ce problème et essayer de sortir ta main de… ce lieu. Tu ne peux pas te permettre de céder à la peur. Sans doute es-tu endormi et rêves-tu tout ceci, mais dans le cas contraire, tu es dans de sales draps. Bien. Soyons logiques. Il y a là-bas un lieu, ou un plan ou je ne sais quoi, dans lequel on peut mettre des choses, mais dont on ne peut plus les retirer.

« Tu ne sais pas ce qu'il y a de l'autre côté, mais ce qui est certain, c'est que ta main gauche y est. Et ta main droite ignore ce que fait ta main gauche, parce qu'elle est ici, et que l'autre est là-bas, et que jamais la droite ne saura ce que fait… Hé ! Shorty, arrête ça ! *Ce n'est pas drôle ! »*

Il pouvait tout de même faire une chose : déterminer de façon approximative la forme et la dimension de ce… de cette… enfin, de ce que ça pouvait être. Sur sa table, il y avait une boîte de trombones. Il en lança un à une trentaine de centimètres sur sa gauche, dans le couloir. Il disparut sans faire de bruit.

Parfait. Il en lança un second un peu plus bas, avec le même résultat. Puis, en prenant garde de ne pas avancer sa tête dans la travée, il en fit glisser un sur le plancher ; il disparut à une vingtaine de centimètres du pied de la table. Il en lança d'autres vers l'arrière, et d'autres encore vers l'avant. Cet espace, si on pouvait le nommer ainsi, s'étendait d'au moins un mètre dans chaque sens, à peu près parallèlement à l'alignement des tables.

Et vers le haut ? Il lança un nouveau trombone, qui décrivit un arc à environ deux mètres de hauteur, puis

disparut. Un autre encore, lancé plus haut et en avant, atterrit sur la tête d'une fille assise trois rangées devant lui, sur sa gauche. Elle sursauta légèrement et porta la main à sa tête.

« M. McCabe, dit le professeur Dolohan avec sévérité, puis-je vous demander si mon cours vous ennuie ?

— Mais non, M. Dolohan. J'étais simplement…

— J'ai pu observer en effet que vous faisiez des expériences de balistique sur la nature de la parabole. Une parabole, M. McCabe, est une courbe décrite par un missile projeté dans l'espace et ne dépendant que de deux forces : son élan initial et la gravité. Puis-je maintenant reprendre mon cours, où préférez-vous venir au tableau pour démontrer a vos camarades la nature de la mécanique parabolique ?

— Excusez-moi, M. Dolohan. Je voulais simplement… Je veux dire que je suis désolé.

— Merci, M. McCabe. Et maintenant… » Le professeur se tourna de nouveau vers le tableau : « Soit *b* le degré de non-possibilité, en opposition à *c… »*

Shorty fixait sombrement ses… ou plutôt, *sa* main. Il regarda l'horloge murale et constata que le cours allait se terminer dans cinq minutes. Il devait faire quelque chose, et vite.

Il tourna de nouveau son regard vers la travée. Il n'y avait toujours rien d'anormal à voir. Mais bien des choses auxquelles penser : une douzaine de trombones, son meilleur stylo, et sa main gauche.

Il y avait là *quelque chose,* c'était certain ; quelque chose d'invisible. On ne le sentait pas au toucher, et des trombones métalliques ne faisaient aucun bruit en y pénétrant. On pouvait en franchir les limites dans une direction, mais pas dans l'autre. S'il y mettait la main droite, il pourrait vraisemblablement toucher sa main gauche, mais dans ce cas, il aurait également perdu sa

main droite. Et dans quelques minutes, le cours allait s'achever…

Tout ça, c'étaient des bêtises. Il n'y avait qu'une seule façon un peu sensée d'agir. De l'autre côté de ce plan, il n'y avait rien qui fît mal à sa main gauche, n'est-ce pas ? Pourquoi dans ce cas ne pas y pénétrer entièrement ? Il s'y retrouverait au moins en un seul morceau, non ?

Il attendit que le professeur eût de nouveau le dos tourné pour écrire au tableau. Puis, sans penser, surtout sans penser à rien, Shorty se leva et fit un pas de côté, jusqu'au milieu du couloir.

Les lumières disparurent. À moins qu'il n'eût pénétré dans l'obscurité.

Il n'entendait plus la voix du professeur, mais un bourdonnement familier – celui d'une grosse mouche bleue décrivant des cercles dans le noir.

Il joignit les mains ; elles étaient bien là, toutes les deux. Oui, il était bien là en entier, de la tête aux pieds. Mais pourquoi ne voyait-il rien ?

Non loin de lui, on éternua. Shorty sursauta, puis demanda :

« Est-ce qu'il y a quelqu'un ? »

Sa voix tremblait un peu, et il espéra très fort que, dans un instant, il allait se réveiller.

« Bien sûr », dit une voix. Une voix quelque peu agressive, provocante même.

« Euh… qui est-ce ?

— Comment, qui ? C'est moi, pardi ! Vous ne me voyez pas ? Non, bien sûr, vous ne pouvez pas voir. J'oubliais. Hé ! vous entendez ce que dit ce type ? Et ils prétendent que nous sommes fous ! » Un rire éclata dans les ténèbres.

« Quel type ? demanda Shorty. Et qui dit que qui est fou ? Ecoutez, je n'y comprends…

— *Ce* type, reprit la voix. Le professeur. Vous ne l'enten… Ah ! oui, j'oubliais, vous ne pouvez pas. Vous n'avez rien à

faire ici, d'ailleurs. J'écoutais le professeur expliquer ce qui était arrivé aux sauriens.

– Aux quoi ?

— Aux sauriens, imbécile ! Aux dinosaures. Il est complètement timbré, ce mec. Et ils disent que c'est nous qui le sommes ! »

Shorty McCabe ressentit soudain un besoin impérieux de s'asseoir. En tâtonnant, il sentit qu'il y avait une table devant lui et il eut la certitude qu'il y avait une chaise libre derrière. Il contourna la table et trouva effectivement une chaise inoccupée. Une fois assis, il dit : « Ecoutez, monsieur, pour moi, tout ça, c'est de l'hébreu. Qui dit que qui est fou ?

— *Ils* disent que *nous* le sommes. Vous ne savez donc pas… Non, c'est vrai, vous ne savez pas. Qui a laissé entrer cette mouche ici ?

— Commençons par le commencement, dit Shorty sur un ton suppliant. Où suis-je ?

— Ah ! ces *normaux* ! s'exclama la voix avec vivacité. Dès que vous vous trouvez face à quelque chose qui sort de l'ordinaire, vous vous mettez à poser des questions… Bien, bien, attendez une minute et je vais vous répondre. Chassez donc cette mouche, si ça ne vous fait rien.

— Mais je ne la vois pas ! Je…

— Taisez-vous, laissez-moi écouter. C'est pour ça que je suis venu ici… Ah ! non, c'est trop drôle ! Il leur explique que les dinosaures ont disparu par manque de nourriture, parce qu'ils étaient devenus trop grands. Quelle idée stupide ! Plus gros on est, plus on a de chances de trouver de quoi manger ; c'est évident, non ? Imaginez des herbivores mourant de faim dans ces forêts luxuriantes, ou des carnivores mourant de faim tant que les herbivores sont là. ! Et puis… Mais je me demande pourquoi je vous dis tout ça. Vous êtes normal.

— Je… je ne comprends pas. Si je suis normal, comme vous dites, qu'êtes-vous ?

— Moi ? dit la voix en ricanant. Je suis *fou* ! »

Shorty McCabe sentit sa gorge se serrer. Qu'aurait-il pu répondre ? Rien ne l'invitait à contredire son interlocuteur invisible sur ce point.

D'abord, s'il avait pu entendre ce qui se passait « dehors », il aurait entendu le professeur Dolohan disserter sur l'absolu positif, tandis que la voix ou plutôt le parleur (s'il existait vraiment) suivait un cours sur le déclin des grands sauriens. Impossible que ce fût Dolohan : il était incapable de faire la différence entre un ptérodactyle et un sphéroïde.

Et aussi… « Aïe ! » s'exclama Shorty, qui venait de recevoir une forte claque dans le dos.

« Désolé, dit la voix. Cette satanée mouche s'était posée sur vous. Je l'ai ratée, d'ailleurs. Attendez un instant, je vais tourner l'interrupteur et la faire sortir d'ici. Vous voulez sortir aussi, peut-être ? »

Soudain, le bourdonnement cessa.

« Ça dépend, dit Shorty. À vrai dire, je suis trop curieux de savoir *d'où* je sortirai. J'ai bien l'impression d'être devenu fou, mais…

— Non, non, vous êtes parfaitement normal. C'est *nous* qui sommes fous. C'est ce qu'ils disent, en tout cas. Je dois avouer que ce que ce type raconte sur les dinosaures m'ennuie profondément ; j'aime autant bavarder avec vous. Mais vous n'auriez pas dû entrer ici, vous savez – la mouche non plus, d'ailleurs. Ça doit être la faute de l'appareil. Il faudra que j'en parle à Napoléon.

— À *qui* ?

— À Napoléon. C'est le patron, dans notre secteur. La plupart des autres secteurs ont leurs Napoléons aussi, d'ailleurs. Y'en a un tas ici qui se prennent pour Napoléon, mais pas moi. C'est une illusion assez fréquente. En tout cas, le Napoléon dont je parle est celui de Charenton.

— Charenton ? Ce n'est pas là qu'il y a un asile de fous ?

— Bien sûr. C'est là qu'on met les gens qui se prennent pour Napoléon, pas vrai ? »

Shorty McCabe ferma les yeux, mais cela ne le soulagea nullement, parce qu'il n'y voyait rien de toute façon. « Je vais continuer à poser des questions jusqu'à ce que j'obtienne des réponses sensées, se dit-il. Sans ça, je deviendrai fou pour de bon. À moins que je ne le sois déjà. C'est peut-être comme ça, quand on est fou. Mais si je le suis vraiment, est-ce que je suis encore assis dans la classe de Dolohan, ou bien… ? »

Il ouvrit les yeux et demanda : « Ecoutez, essayons d'examiner la situation sous un autre angle. Où vous trouvez-vous en ce moment, vous ?

— Moi ? Je suis à Charenton aussi, pardi ! En temps ordinaire, je veux dire. Tous ceux de notre secteur y sont, sauf quelques-uns, qui ont le droit de sortir. En ce moment même (sa voix prit un ton embarrassé) je suis dans une cellule capitonnée. »

Shorty humecta ses lèvres. « Et… je suis dans cette cellule avec vous ? demanda-t-il.

— Evidemment non, puisque vous êtes sain d'esprit. Je ne devrais même pas vous en parler, vous savez. C'est défendu. Tout ça, c'est parce que quelque chose ne marche pas dans ce fichu appareil. »

Shorty aurait voulu demander de quel appareil il s'agissait, mais il eut le pénible pressentiment que la réponse ne ferait que susciter une dizaine d'autres questions. Il valait peut-être mieux s'en tenir à des choses plus simples.

« Pour en revenir à Napoléon, vous avez bien dit qu'il y en avait plusieurs parmi vous ? Comment est-ce possible ? Une même chose ne peut pas exister deux fois. »

La voix ricana de plus belle : « On voit bien que vous êtes normal ! Votre raisonnement le prouve – et il est juste, bien entendu. Mais ces types qui se prennent pour Napoléon sont fous, et ce n'est pas valable pour eux. Pourquoi cent bonshommes différents ne pourraient-ils pas être

Napoléon, s'ils sont fous au point de ne pas savoir que c'est impossible ?

— Enfin voyons, dit Shorty. Même si Napoléon n'était pas mort, au moins quatre-vingt-dix-neuf d'entre eux se tromperaient, non ? C'est de la logique élémentaire.

— C'est précisément ce qui ne marche pas, ici. Je me tue à vous répéter que nous sommes fous.

— Nous ? Vous voulez dire que je…

— Non, non, non, non, non ! Quand je dis « nous », je veux dire moi et les autres, pas vous. C'est bien pourquoi votre place n'est pas ici, vous comprenez ?

— Non », répondit Shorty. Curieusement, il n'avait plus peur du tout. En théorie, ce devait être un rêve, mais il ne pensait pas que ce fût le cas. Et il était sûr, sûr et certain qu'il n'était *pas* fou. La voix qui lui parlait le lui avait affirmé à maintes reprises, et elle devait faire autorité sur le sujet. Cent Napoléons !

« Ça m'amuse de plus en plus, dit-il. Et je voudrais en apprendre davantage avant de me réveiller. Qui êtes-vous ? Comment vous appelez-vous ? Moi, c'est Shorty.

— Modérément heureux de faire votre connaissance, Shorty. En général, les normaux m'ennuient, mais vous semblez un peu mieux que les autres. J'aimerais autant ne pas vous dire comment on m'appelle à Charenton ; je ne tiens pas à ce que vous veniez me voir les jours de visite, ah ! non. Appelez-moi Simplet, cela suffira.

— Celui… euh… des sept nains ? Vous vous prenez pour…

— Mais non, mais non. Pas du tout. N'étant pas paranoïaque, aucune de mes… illusions n'a trait à mon identité.

— Et quelles sont vos… euh… illusions ?

— Je suis un inventeur. Un inventeur dingue, comme ils disent. Entre autres, j'imagine que j'invente des machines à voyager dans le temps. Et ceci en est une.

— Ceci… Vous voulez dire que je suis dans une machine à voyager dans le temps ? Evidemment… ça expliquerait une

ou deux choses. Mais je ne comprends pas. Si cette chose est une machine à voyager dans le temps, et qu'elle fonctionne, pourquoi dites-vous que vous vous *imaginez* l'avoir inventée ?… »

Cette fois, la voix éclata franchement de rire. « Une machine à voyager dans le temps *ne peut pas* exister. C'est un paradoxe. Vos professeurs vous expliqueront que c'est impossible, parce que cela impliquerait que deux choses différentes occupent le même espace au même moment. Et qu'un homme pourrait retourner dans le passé pour se tuer quand il était jeune. Ce qui est complètement impossible. Seul un fou…

— Mais vous venez de dire que ceci en *est* une…

Dites-moi, *où* est-elle ? Je veux dire, *où* dans le temps ?

— Maintenant ? Nous sommes en 1958, bien sûr.

— Mille neuf cent… Mais non, nous ne sommes qu'en cinquante-trois ! À moins que vous ne l'ayez déplacée depuis mon arrivée.

— Non, elle a toujours été en 1958. C'est bien pourquoi j'écoute ce cours sur les dinosaures. Si vous avez pu entrer malgré les cinq années d'écart, c'est à cause de la distorsion. Il faut absolument que j'en parle à Napo…

— Mais où suis-je… où sommes-nous, maintenant ?

— Dans la salle de classe d'où vous êtes venu, Shorty. Mais cinq ans en avance. Tenez, passez le bras dehors, et vous verrez. Essayez sur votre gauche, là où vous étiez assis.

— Hum… Vous êtes certain que je récupérerai ma main, ou est-ce que ce sera comme la dernière fois ?

— N'ayez crainte, vous pouvez y aller. »

Prudemment, Shorty avança la main. Elle toucha quelque chose de doux, comme des cheveux. Pour s'en assurer, il en empoigna une touffe et tira un peu.

Les cheveux lui échappèrent brusquement, et Shorty, effrayé, retira sa main.

« Au poil ! s’exclama la voix à côté de lui. C’était très drôle !

— Que… que s’est-il passé ? demanda Shorty.

— Vous avez tiré les cheveux d’une fille. Une rousse, drôlement jolie ! Si vous l’aviez vue sursauter ! Chut, écoutez…

— Mais je n’entends rien.

— Taisez-vous alors, et laissez-moi écouter. » Après un silence, la voix gloussa de rire. « Le prof lui donne rendez-vous !

— Hein ? En classe, comme ça ?

— Pas exactement, mais quand elle a étouffé un cri, il lui a dit de rester après le cours. Mais, à voir la façon dont il la regarde, il doit avoir une idée derrière la tête. Je le comprends, d’ailleurs, elle est vraiment jolie. Tirez-lui de nouveau les cheveux, pour voir.

— Euh… ce ne serait pas très…

— Peuh ! dit la voix sur un ton de dégoût. J’oubliais que vous n’êtes pas fou, comme moi. Ça doit être terrible, d’être normal. Sortons un peu d’ici, ça commence à m’ennuyer. Ça vous dirait, d’aller à la chasse ?

— Je tire très mal, vous savez. Et puis, dans le noir…

— Oh ! il ne fera pas noir quand vous sortirez de l’appareil. C’est *votre* monde, je vous assure, seulement, il est fou. Comment m’expliquer mieux ?… Vos professeurs diraient sans doute que c’est un aspect illogique de la logique. De toute façon, nous allons chasser avec des lance-pierres. C’est plus sportif.

— Chasser quoi ?

— Des dinosaures. C’est le gibier le plus amusant.

— *Des dinosaures ! Avec un lance-pierres ?* Vous êtes complètement… Je veux dire, c’est vrai ?

— Bien sûr, que c’est vrai, dit la voix en riant. C’est ça qui me faisait rire dans ce que le professeur disait à propos des sauriens. La vérité, voyez-vous, c’est que *nous* les avons exterminés. Depuis que j’ai fabriqué cette machine, le

jurassique est notre terrain de chasse favori. Mais il doit quand même en rester un ou deux ; je connais un bon coin. Nous y voilà !

— Je croyais que nous étions dans une salle de classe en 1958.

— Nous y *étions,* oui. Voilà, je vais inverser la polarité, et vous pourrez sortir. Ça y est, allez-y.

— Mais… commença Shorty, puis il se reprit et dit : D'accord. » Il fit un pas sur sa droite, et la lumière du soleil l'aveugla.

Jamais il n'avait vu un soleil aussi éblouissant. C'était douloureux et terrifiant, après cette obscurité. Il mit ses mains devant ses yeux pour les protéger. Peu à peu, il put les entrouvrir.

Il se trouvait sur une langue de terre sablonneuse, près d'un lac aux eaux calmes.

« C'est ici qu'ils viennent boire », dit une voix familière derrière lui. Il se retourna et vit un drôle de petit bonhomme mesurant une demi-tête de moins que Shorty, qui pourtant n'avait guère qu'un mètre soixante-cinq. Il portait des lunettes à monture d'écaille et avait une petite barbiche. Son visage jaunâtre et plissé était surmonté d'un haut-de-forme verdi par l'âge.

Il sortit de sa poche un lance-pierres minuscule, mais muni d'un solide élastique, et le tendit à Shorty. « À vous l'honneur.

— Non, non, allez-y », répondit Shorty en secouant vigoureusement la tête.

Le petit homme se pencha et choisit plusieurs cailloux ; il en garda un à la main et glissa les autres dans sa poche. Puis il s'assit sur une grosse pierre. « Pas la peine de se cacher, dit-il. Ces dinosaures sont tellement stupides. Vous verrez, ils passeront devant nous comme si de rien n'était. »

Shorty regarda au loin. À une centaine de mètres du lac s'élevait une barrière d'arbres gigantesques, dont les

immenses feuilles étaient d'un vert bien plus pâle que celles des arbres qu'il connaissait. Entre le lac et les arbres ne poussaient guère que de petits arbustes noueux et une herbe jaunâtre.

Il lui semblait qu'il manquait quelque chose. Ah ! oui. « Mais où est la machine à voyager dans le temps ? demanda-t-il à son compagnon.

— Hein ? Juste à côté de nous. » Le petit homme étendit le bras, qui disparut jusqu'au coude.

« Ah ! dit Shorty, vaguement déçu. Je me demandais à quoi ça ressemblait.

— Comment voulez-vous qu'elle ressemble à quelque chose, puisqu'elle n'existe pas, et, « comme je vous l'ai expliqué, *ne peut pas* exister. Ce serait un paradoxe absolu. Le temps est une dimension fixe. Le jour où je suis parvenu à me le prouver, je suis devenu fou.

— Quand était-ce ?

— Dans quatre millions d'années environ, en 1951. Je tenais dur comme fer à en fabriquer une, et quand j'ai compris que c'était impossible, j'ai perdu les pédales.

— Je vois… dit Shorty. Mais dites-moi, comment se fait-il que je ne pouvais pas vous voir, dans cet avenir, et que je le peux maintenant ? Et quel est ce monde d'il y a quatre millions d'années ? Le vôtre ou le mien ?

— Une seule et même réponse couvrira vos deux questions. Nous sommes en terrain neutre, avant la bifurcation entre la santé mentale et la folie. Les dinosaures sont incroyablement bêtes ; ils n'ont pas assez de cervelle pour être normaux ou même fous. Ils ne savent rien sur rien. Ils ne savent pas qu'une machine à voyager dans le temps ne peut pas exister ; voilà d'ailleurs pourquoi nous pouvons venir ici.

— Je vois… » répéta Shorty. Il s'estima momentanément satisfait ; il ne lui semblait plus du tout surprenant que l'on pût tuer un dinosaure avec un lance-pierres. Le côté dingue de l'histoire, c'était qu'il s'attendait à voir arriver un

dinosaure. Une fois cela admis, ça ne l'était guère plus d'utiliser un…

« Dites donc, reprit-il, si vous trouvez que c'est sportif de les chasser avec un lance-pierres, avez-vous déjà essayé le chasse-mouches ? »

Le regard du petit homme s'éclaira. « Ça, c'est une idée ! s'exclama-t-il. Après tout… on pourrait peut-être vous accueillir parmi…

— Mais non voyons, se hâta de dire Shorty. Je ne faisais que plaisanter, je vous assure. Ecoutez…

— Je n'entends rien.

— Non, écoutez-moi. J'ai l'impression que je vais me réveiller dans pas très longtemps. Et je voudrais en profiter pour vous poser quelques questions pendant que vous êtes encore là…

— Vous voulez dire pendant que *vous* êtes encore là, rétorqua le petit homme avec vivacité. Je vous ai déjà expliqué que vous n'étiez ici que par pur accident. Il faudra vraiment que j'en touche un mot à Napo…

— Je me fiche pas mal de Napoléon, dit Shorty. Écoutez-moi bien et essayez de me répondre d'une façon compréhensible. Sommes-nous ici, oui ou non ? Je m'explique : s'il y a une machine à voyager dans le temps à côté de vous, comment est-ce possible, puisqu'une telle machine ne peut pas exister ? Et est-ce que je suis toujours, ou non, dans la classe du professeur Dolohan, et, dans l'affirmative, qu'est-ce que je fais ici ? Et… et puis zut, qu'est-ce que tout cela signifie ? »

Le petit homme eut un sourire compatissant. « Je vois que vous êtes en plein brouillard. Allons, je vais essayer de vous remettre les idées en place. Vous y connaissez-vous en logique ?

— Enfin… un petit peu, Monsieur… ?

— Appelez-moi Simplet. Si vous vous y connaissez un peu en logique, vous pouvez être certain que c'est de là que viennent tous vos ennuis. Oubliez tout ça, et souvenez-vous

bien que je suis fou – ça change tout, hein ? Quand on est fou, on n'a pas besoin d'être logique. Nos univers sont différents, comprenez-vous ? Vous êtes ce qu'on appelle normal, c'est-à-dire que vous voyez les choses comme tout le monde. Mais pas nous. Et, comme la matière est de toute évidence un simple concept de l'esprit…

— Vous croyez ?

— Evidemment.

— Mais la logique ne dit pas autre chose. Descartes… »

Le petit homme eut un geste de dédain. « Oui, oui, je sais. Mais d'autres philosophes disent le contraire. Les dualistes. C'est là que les logiciens nous feintent. Ils se divisent en deux camps, si bien qu'ils ne peuvent pas avoir tort tous ensemble. C'est complètement idiot, non ? Il n'en reste pas moins que la matière est un concept de notre esprit conscient, même si certaines personnes qui ne sont pas entièrement folles le pensent aussi. Cela dit, il y a un concept normal de la matière, qui est le vôtre, et un tas de concepts anormaux, qui se rejoignent, en quelque sorte.

— Je ne vous suis pas très bien. Voulez-vous dire qu'il y a une sorte de société secrète de… lunatiques, qui vivent dans un autre univers que nous, pour ainsi dire ?

— Pour ainsi dire est de trop, jeune homme. Et il ne s'agit pas d'une société secrète, ou d'une organisation quelconque. C'est simplement comme ça. Nous nous projetons dans deux univers. L'un est normal ; nos corps y sont nés et y demeurent, bien entendu. Et si nous sommes suffisamment fous pour attirer l'attention, on nous met dans des asiles d'aliénés. Mais, dans nos esprits, nous avons une autre existence. Voilà où je suis, et où vous êtes, vous aussi, en ce moment, dans mon esprit. En réalité, je ne suis pas plus ici que vous.

— Bigre ! s'exclama Shorty. Mais comment est-il possible que je sois dans votre…

— Je vous l'ai déjà dit. La machine a dérapé. Mais la logique n'a pas beaucoup de place dans mon univers. Un

paradoxe de plus ou de moins est sans conséquence, et une machine à voyager dans le temps n'est qu'une simple bagatelle. Nous sommes nombreux à en avoir, et beaucoup les utilisent pour venir chasser ici. C'est ainsi que nous avons tué les dinosaures, et c'est pourquoi…

— Un moment, l'interrompit Shorty. Ce monde où nous nous trouvons, le jurassique, est-il réel, ou fait-il partie de vos… heu… conceptions ? Il semble réel, et même authentique.

— Il est réel, mais il n'a jamais réellement existé, c'est évident. Si la matière est un concept de l'esprit, et que les sauriens n'ont jamais à proprement parler possédé un esprit, comment auraient-ils pu avoir un monde dans lequel vivre, si nous ne l'avions pas pensé pour eux par la suite ?

— Ah ! bon, dit faiblement Shorty, dont l'esprit tournoyait en cercles vrombissants, vous voulez dire que les dinosaures n'ont jamais réellement…

— Tiens, en voilà un », dit le petit homme.

Shorty sursauta et se retourna d'un bond, mais ne vit rien qui ressemblât à un dinosaure.

« Non, plus bas, dit le petit homme. Il va sortir de ce buisson. Regardez bien. »

Shorty regarda le buisson tandis que son compagnon levait son lance-pierres. Il vit une petite créature assez semblable à un lézard, mais marchant dressée sur ses pattes de derrière comme jamais lézard ne le fit. Il devait avoir dans les cinquante centimètres de haut.

L'élastique émit une vibration aiguë en se détendant ; la pierre frappa la créature entre les yeux, et elle tomba raide morte. Le petit homme alla la ramasser.

« À vous de tirer le suivant », dit-il.

Shorty regarda avec ébahissement le cadavre du petit saurien. « Un struthiomimus ! s'exclama-t-il. Ça alors ! Mais s'il en arrivait un grand ? Un brontosaure, par exemple, ou un tyrannosaurus rex ?

— Il n’y en a plus ; nous les avons tous tués. Il ne reste que les petits, mais c’est tout de même mieux que des lapins de garenne, non ? Je commence à m’ennuyer ici, mais si vous voulez, je veux bien attendre que vous en tuiez un. »

Shorty secoua la tête. « Merci, mais j’y renonce. Je n’arriverais jamais à viser avec ce machin. Où est la machine à voyager dans le temps ?

— Juste devant vous. Faites deux pas et vous y serez. »

Shorty avança, et les ténèbres l’entourèrent de nouveau.

« Attendez un instant, dit le petit homme. Il faut que je la règle. Vous voulez revenir où vous étiez ?

— Euh… ça ne serait peut-être pas une mauvaise idée. Je risque d’avoir des ennuis, autrement. Où sommes-nous, maintenant ?

— De retour en 1958. Ce type continue à raconter à ses étudiants ce qui selon lui est arrivé aux dinosaures. Et la jolie rousse… il faut dire qu’elle est vraiment du tonnerre ! Vous ne voulez vraiment pas lui tirer les cheveux encore une fois ?

— Non. Mais je tiens à revenir en 1953. Comment est-ce que ce machin va m’y emmener ?

— Vous êtes arrivé ici directement de 1953, hein ? À cause de la distorsion, vous vous rappelez. Je crois que si vous ressortez du même côté, vous arriverez juste au poil.

— Vous croyez ? Et si j’arrive la veille, et que je me retrouve assis sur mes propres genoux ? »

La voix éclata de rire. « Impossible, parce que vous n’êtes pas fou. Mais ça m’est arrivé, une fois. Allez, ne perdez pas de temps. Je tiens à retourner en…

— Merci pour le brin de conduite, dit Shorty. Attendez un instant… J’ai encore une question à vous poser, à propos de ces dinosaures.

— Allez-y, mais dépêchez-vous. La distorsion ne se maintiendra peut-être plus très longtemps.

— Les gros, les très gros, vous les avez également tués avec des lance-pierres ? Vraiment ? »

Le petit homme émit un gloussement. « Bien sûr, pourquoi pas ? Nous avons simplement utilisé des lance-pierres *plus gros,* c'est tout. Allez, au revoir. »

Shorty se sentit poussé en avant, et la lumière l'aveugla. Il se trouvait dans la travée, à côté de sa table.

« M. McCabe, dit le professeur Dolohan sur un ton sarcastique, le cours ne se termine que dans cinq minutes. Auriez-vous l'amabilité de vous rasseoir ? Et, si je puis me permettre de vous poser cette question, êtes-vous atteint de somnambulisme ? »

Shorty McCabe se rassit en marmonnant de vagues excuses. Jusqu'à la fin du cours, il vécut dans une sorte de brouillard. Jamais il n'avait fait un rêve ainsi paré des couleurs de la vie. Et son stylo avait vraiment disparu. Evidemment, il l'avait peut-être perdu ailleurs. Il mit deux bons jours à se convaincre que ce n'avait été qu'un rêve, et plus d'une semaine pour ne plus en être obsédé tout le temps.

*

**

Lentement, le souvenir s'effaça. Une année après, il se souvenait encore avoir fait un rêve particulièrement bizarre. Mais pas cinq ans plus tard. Le souvenir des rêvés s'efface plus rapidement que cela.

Il était devenu assistant, et enseignait la paléontologie. « Les sauriens, disait-il à ses élèves, se sont éteints à la fin de la période jurassique. Devenus trop grands et trop maladroits pour trouver leur nourriture… »

Tout en parlant, il regardait la jolie étudiante rousse assise tout au fond de la classe. Et il se demandait comment trouver le courage de lui demander un rendez-vous.

Une grosse mouche bleue bourdonnait dans la classe. Venue du fond de la salle, elle venait vers lui en décrivant de grandes spirales. Le professeur McCabe eut l'impression que cela le faisait penser à quelque chose, et, tout en parlant, il essayait de se rappeler. Juste à ce moment, la jeune fille rousse sursauta en étouffant un cri.

« Miss Willis, dit le professeur McCabe, quelque chose ne va pas ?

— Je… j'ai eu l'impression qu'on me tirait les cheveux, Monsieur », dit la jeune fille en rougissant, ce qui la rendit plus irrésistible que jamais. « Excusez-moi, j'ai dû m'endormir. »

Il la regarda – sévèrement, parce que tous les regards étaient tournés vers lui. Mais c'était précisément l'occasion qu'il attendait.

« Miss Willis, dit-il, vous resterez après le cours, s'il vous plaît. »

Traduit par Frank Straschitz.

Paradox Lost.

© Fredric Brown, 1963.
© Librairie Générale Française, 1975, pour la traduction.

LES ÉCLAIREURS - Donald Malcolm

Puisque nous sommes dans les voyages vers l'avenir, pourquoi n'irions-nous pas jusqu'au terminus du temps ? C'est un thème grave, un peu compassé, ardemment romantique, très apprécié au temps de nos grands-pères et un peu passé de mode aujourd'hui. Nous en avons trouvé un exemplaire délicieusement mélancolique et spiritualiste, à déguster comme une crème à la vanille. En outre, il n'est pas dépourvu de paradoxes dans les situations dramatiques sinon dans l'écoulement du flux temporel : on y voit un meurtrier sauvé par ses victimes et celles-ci, sauvées à leur tour, imaginer le moyen de survivre à leur meurtrier avec sa collaboration. On rêve à la pensée de ce que le Corneille d'Héraclius aurait tiré d'un tel synopsis !

« Eh bien, dit Shirreff, je crois que nous y sommes. » Grassick, son aîné, fit un signe de tête affirmatif.

Côte à côte, ils déambulaient le long des vieux corridors carrelés du Centre de recherches parapsychologiques, avec une assurance digne de chirurgiens de l'établissement faisant leur tournée.

De brusques éclats de voix vinrent à leurs oreilles ; cela venait d'un couloir transversal devant eux.

« Tes impressions, Saxon ?

— Oui, raconte-nous ! »

C'étaient des voix jeunes et ardentes.

« Un saut de mille années ? Oooh… pas de quoi faire une histoire. J'ai fait ça sans le moindre effort. »

La réponse était vaniteuse et condescendante.

Les deux hommes échangèrent un sourire et se souvinrent qu'ils n'étaient guère différents du temps qu'ils étaient aspirants – trois ans avant seulement dans le cas de Shirreff.

Les deux groupes se croisèrent, l'un silencieux, l'autre loquace.

Alors Saxon, jeune garçon mince et blond, vit les deux hommes vêtus de leurs combinaisons vert bouteille, portant sur le pectoral gauche le « V.T. » de platine entouré d'étoiles.

Il s'effaça respectueusement et s'empressa de faire taire les autres. Shirreff et Grassick leur sourirent et poursuivirent leur chemin.

« Qui était-ce ? chuchota une voix.

— Comment, tu ne sais pas ? répondit Saxon en se penchant de côté. Ce sont Shirreff et Grassick ! Chacune de ces étoiles signifie un saut dans l'avenir de dix millions d'années au-delà du précédent. Et ils portent chacun neuf étoiles ! »

La même pensée vint automatiquement à l'esprit des deux hommes : *bientôt ce sera dix étoiles.*

Ils arrivèrent devant une porte où se lisait un placard : Dr. Daniel Roy. Privé. Ils frappèrent et entrèrent.

« Ce sera tout pour l'instant, dit Roy en congédiant sa secrétaire, et il accueillit les nouveaux arrivants. Asseyez-vous. »

Il mit un bloc-notes à portée de sa main et dit : « J'ai reçu tous les rapports par téléphone. Vous êtes tous les deux dans une forme éblouissante au point de vue physique et mental.

— En a-t-on jamais douté. Dan ? remarqua Archie Grassick d'un ton léger.

— Je ne pense pas. En tout cas, puisque vous êtes l'aîné, vous serez le responsable. »

Il tourna son regard vers Shirreff. « Tu entends, Tom ? » L'homme grand et maigre hocha la tête.

« Vous irez plus loin qu'on n'est jamais allé avant vous. Cent millions d'années. On vous a choisis pour toutes les raisons bien connues sur lesquelles je n'ai pas besoin de m'appesantir. Mais il est une chose qu'il faut que vous vous mettiez bien dans la tête… (il les tenait sous son regard autoritaire) si vous vous risquez au-delà de ce temps, il y a de très fortes chances que vous n'en reveniez pas. Ça paraît être la limite.

— Je ne crois pas que nous nous y risquerons, Dan, l'assura Grassick. Je me rappelle comme ce fut difficile de revenir de quatre-vingt-dix millions.

— De plus, intervint Shirreff, nous ne pouvons pas être sûrs des conditions que nous rencontrerions un peu plus loin. Les ordinateurs ne sont *tout* de même pas de cette force. »

Roy abaissa son regard sur ses mains.

« N'est-il pas étrange qu'un homme ne puisse se téléporter d'un seul angström dans l'espace, alors qu'il peut se téléporter dans le temps ? » Il secoua sa tête aux cheveux blancs avec un étonnement pensif. « Qui eût cru que ceci arriverait, quand nous avons commencé nos recherches sur les gens doués de facultés paranormales latentes ? »

Il se leva et ils le suivirent dans une pièce sur la porte de laquelle on lisait : Voyages temporels. Là, il les aida à endosser le harnais destiné à les maintenir en synchronisme. Ils emportaient un équipement minimum : des capsules d'aliments concentrés, des appareils respiratoires, des caméras miniatures, un vernier temporel en bracelet de poignet.

Il leur souhaita à tous deux bonne chance et se retira dans son bureau. Le départ avait toujours lieu solitairement. Trop de gens et d'agitation nuisaient à l'intense concentration nécessaire à la projection de deux corps à travers le temps.

Cinq minutes après, la pièce était vide. Roy se dit que, pour eux, il était déjà poussière et que ses atomes entraient dans la constitution d'autres gens, d'animaux, de plantes. D'une certaine manière, il se sentit tranquillisé à la pensée que, dans l'avenir, il existait toujours quelque part. Il soupira et alla voir comment les télékinésistes se comportaient. C'était là un autre aspect curieux de l'entreprise. On avait trouvé des femmes qui possédaient toutes les facultés paranormales – sauf celle de la téléportation temporelle.

*

**

La plage était longue et lisse. La mer était vitreuse, neutre, interminable, comme un miroir géant. Énorme, bouffi, un soleil d'un rouge terne éclipsait la moitié du ciel et teintait de sang la mer.

La Créature, dont le centre cérébral se trouvait juste au-dessus de la plage, avait perdu le compte de ses siècles d'existence. Elle avait conscience que ses ramifications embrassaient le plus clair de ce monde minuscule. Grâce à ses sens quadridimensionnels, elle pouvait se promener à son gré vers le passé et vers l'avenir dans une brume de millions d'années ; mais pas jusqu'à son propre commencement.

La planète elle-même était sans vie, ratatinée sous l'étoile maléfique. La Créature l'avait dépouillée de tout, sauf de son eau. Elle s'était adaptée à une alimentation basée sur l'oxygène et l'hydrogène atmosphériques issus de l'océan.

Rien ne bougeait, qui pût frapper ses organes sensoriels infrarouges. Rien ne bougeait *jamais.*

Et maintenant elle se mourait. Elle savait que sa mort véritable n'aurait lieu que dans plusieurs milliers d'années, mais le processus avait déjà commencé. Déjà ses ramifications les plus lointaines ne répondaient plus et elle était progressivement en train de perdre la faculté de les régénérer.

Chaque fois que son esprit s'arrêtait sur le sujet de la mort, de l'extinction, elle voyait les images s'assombrir dans le flot du temps et elle avait peur.

Un désir ardent, presque une faim, semblait monter en elle et parcourir tous les atomes de son être. Bien qu'ayant vécu neuf millions d'années, elle n'avait aucun moyen de traduire ce concept insaisissable en termes compréhensibles.

Le désir, le besoin, faisaient alors place à un vide dont la contemplation était insoutenable, et la Créature se réfugiait dans des réminiscences, presque toujours tirées du passé. Seule la cité d'argent l'attirait vers l'avenir, vers l'époque de sa propre mort.

Rien que seize mille ans… n'y avait-il que ce temps-là depuis l'atterrissage du spationef venu d'une galaxie lointaine ? Ses occupants, des êtres bizarres proches des reptiles, avaient une chimie à base de silicium… ils l'avaient amusée…

Quatre-vingt mille ans… Une grande comète, inconnue jusque-là, avait été captée par le champ magnétique terrestre, et ses fragments pulvérisés avaient doté le monde d'un merveilleux anneau, couronnant l'équateur d'une splendeur obséquieuse.

La Créature devint tout à coup nerveuse. Quelque chose se déplaçait dans le *temps.* Elle chercha. Plus loin, de plus en plus loin, jusqu'à huit millions d'années. Deux objets fonçaient sans effort sur le courant temporel, brûlant les

événements. Trop loin dans le passé pour déterminer leur nature.

Tout le temps de la découvrir. La Créature se sentit lasse. Elle retourna à ses évocations.

Cette fabuleuse explosion d'une supernova… il y avait combien de temps ?… Deux millions d'années… et sur cette planète, elle avait été le seul témoin d'une des plus grandioses catastrophes de tout l'univers.

Les objets se rapprochaient, secouant des centaines de milliers d'années comme une vaine poussière.

La Créature recula jusqu'à la période de la dernière forme de vie naturelle ayant habité cette planète. De fins nuages bas venaient de la mer comme des spectres de morts anciens.

C'étaient des êtres longs, plats et lisses ; ils fouillaient le sol moribond de leurs pieds crochus pour en extirper le peu d'insectes et de racines survivants. Ils avaient été très en avance dans le domaine social et linguistique. L'extermination de cette dernière race avait demandé des milliers d'années à la Créature. Puis, pendant de longues ères, elle était demeurée le seul habitant de la Terre.

Les objets se rapprochaient, traversant dans leur course impétueuse âge glaciaire sur âge glaciaire et période chaude sur période chaude. Dans l'espace, de puissants empires interstellaires et intergalactiques s'élevèrent et moururent. Des myriades d'étoiles connurent la décadence sombre et sans lumière de la vieillesse. Dans des galaxies successives, des petits globules de gaz firent leur dernière contraction gravitationnelle et se mirent à annoncer la nouvelle de leur naissance par le message de la lumière.

Les objets n'étaient plus qu'à cinq millions d'années. La Créature inspecta le flux temporel de tous ceux de ses sens qui avaient une portée planétaire. Les envahisseurs étaient de nature organique.

La Créature fouilla ses cellules mémorielles, rejetant des millions de faits par seconde. Finalement, si elle avait pu se

laisser aller à une hilarité incrédule, elle l'aurait fait.

Les choses lui étaient inconnues et venaient probablement d'une époque antérieure à sa naissance !

Mais y avait-il jamais eu une époque antérieure à sa naissance ? N'avait-ce pas été le Commencement ? Perplexe, elle s'interrogea.

Ces choses préexistaient à tout.

La Créature attendit avec curiosité.

*

**

Enfin, ils franchirent les quelques derniers milliers d'années et émergèrent dans le présent. Les voyageurs du temps furent déposés sur la plage.

Ils étaient là, debout sur le sable, sans vie, dans une attitude circonspecte et gênée, regardant autour d'eux avec un mélange de crainte respectueuse et de surexcitation.

« Regarde ! dit Grassick à voix basse. Cent millions d'années – à quelques milliers près, je suppose. »

La mer, d'un gris métallique sourd teinté de rouge-mauve paraissait enflée. Elle était sans vie, lisse, menaçante. Sous les pieds, rien ne grouillait, ne rampait ni ne sautait. La plage s'étendait en une immense courbe blanche, tel un autel sacrificatoire, telle la lame sanglante d'un cimeterre. L'arrière-pays était absolument stérile et à peu près plat, aussi loin que s'étendait la vue. Ça et là, de misérables affleurements de rochers durs surgissaient du sol comme pour attester silencieusement l'existence d'autres paysages, plus accidentés que celui-ci.

Surplombant, dominant toute la scène, le soleil large projetait son éclat sinistre, dieu maléfique assoiffé de sacrifice. Le ciel était noir au zénith, puis tournait au pourpre et au violet terreux. Des nuages bas roulaient en direction de la mer indifférente, faisant de la scène un

avant-goût de l'enfer. L'anneau était une bande pâle de lumière pourpre à l'horizon, comme la pureté au milieu du mal.

La Créature, observait. Les deux hommes n'avaient pas bougé, ils paraissaient enracinés. Elle inspecta délicatement leurs esprits.

Grassick fit un ou deux pas en avant. « Regarde-moi ce soleil, Tom ! » Tout en parlant, il mit en marche sa caméra et Shirreff en fit autant. « Une géante rouge, distendue, repue, dont la température extérieure n'est que d'environ 3 000° K. Mercure et Vénus ont été englouties il y a des millions d'années. »

Shirreff remarqua : « Le Centre de recherches pourra établir des comparaisons avec les données que nous avons rassemblées à quatre-vingt-dix millions d'années.

— Mais oui… Je crois que la Lune est quelque part par là, à une distance d'environ seize cent mille kilomètres, si les calculs sont justes. Je doute que nous la voyions. »

Tom s'accroupit, ramassa une poignée de sable qu'il laissa couler entre ses doigts. Il regarda vers l'horizon.

« C'est dommage que nous n'ayons pas une meilleure vue de l'anneau. Il doit être très beau.

— C'est impossible, je le crains. Nous tombons toujours au même emplacement géographique, quelle que soit l'époque. »

*

**

La Créature était ébahie, intéressée, intriguée. Ce que ses organes de perception lui avaient transmis ne pouvait pas être vrai. Elle n'avait aucun souvenir d'êtres de cette sorte. Leur aspect général était fruste et ils communiquaient entre eux par des moyens physiques. Quant à leurs esprits – dont elle avait absorbé, analysé et étudié le contenu intégral en quelques secondes – ils

étaient d’une nature des plus primitives et élémentaires, incapables de comprendre autre chose que les concepts les plus simples.

Et cependant, elle sentit qu’il y avait quelque chose d’autre, brillant au plus profond d’eux-mêmes. D’une certaine façon, cela paraissait transcender le niveau simplement chimique et posséder une puissante force vitale bien à soi. La Créature inspecta plus à fond et découvrit le concept d’extinction que ces êtres considéraient non comme la fin mais seulement comme le vrai commencement de la vie. Etait-ce la réponse au désir insaisissable, à la peur d’un néant sans fond ? La croyance, la foi, l’âme. Dieu ?

Ce quelque chose, si vital au sein de ces êtres, n’était apparemment qu’une part microscopique d’une chose plus grande, Dieu, qui embrassait la totalité de l’espace, du temps, de la matière et de l’énergie.

Un grand frémissement mental parcourut la Créature, jusque dans ses ramifications les plus lointaines. Ses organes percepteurs regardèrent le Soleil, les étoiles, le ciel, la mer, la terre. Ce quelque chose, Dieu, était-ce là ?

La Créature avait détecté dans ces deux êtres une paix intérieure, aucune peur de l’extinction. Une part d’eux-mêmes désirait presque la venue de la mort, qui permettrait d’aborder la vie nouvelle.

Plus près de la surface de leurs esprits, elle sentit chez l’un des êtres un désir renouvelé d’avoir une vue meilleure de l’anneau, et chez l’autre un conflit qui le poussait à éviter ses congénères, à s’échapper ; mais où ?

La Créature avait reçu quelque chose, d’eux, sans qu’ils le sussent, et chercha à leur revaloir ce cadeau.

Par la puissance immense de son esprit, elle souleva Shirreff et le transporta près de l’équateur, là où l’anneau brillait de toute sa gloire, presque au zénith.

Et dans l’esprit de Grassick elle suscita un rêve de la cité d’argent, ville du futur.

*
**

« Grassick ! je l'ai *vu* ! L'anneau !

— Et moi, j'ai fait un rêve magnifique… mais dis-moi d'abord ce qui t'est arrivé. »

Les deux hommes s'assirent sur la plage, comme deux petits garçons s'apprêtant à construire des châteaux de sable. Il y avait en eux une ardeur qu'ils n'avaient jamais connue. Elle luisait dans leurs yeux.

« Archie – j'y étais *réellement.* Je me suis senti comme téléporté. Si tel était le cas, je n'y étais pour rien. J'ai vu les anneaux sous un angle faible, pas tout à fait au zénith, en sorte que je ne devais pas être exactement à I'équateur. C'était un spectacle magnifique. » L'émotion du souvenir lui mit une boule dans la gorge. Il fit couler du sable entre ses doigts et poursuivit : « Les anneaux traversent le ciel tout entier et scintillent d'un feu de lilas pourpre très pâle. Ils semblaient réduire à presque rien la menace de ce soleil monstrueux. L'inexprimable beauté de la chose me prenait aux entrailles. J'ai presque envie d'essayer d'y retourner. En voyant un spectacle comme celui-là, on *sait* qu'il a fallu un Dieu pour le créer. La composition en est parfaite et les couleurs vivent d'une vie propre. Je pouvais presque sentir vibrer individuellement chaque atome du soleil, des anneaux, des nuages et de la mer. »

Il s'aperçut que Grassick posait sur lui un regard compréhensif et résolu. Il lui dit : « Peut-il exister une chose assez belle pour que sa seule vue vous épuise le cœur ? »

Grassick approuva de la tête. « Pendant ton absence, l'avenir m'est apparu en rêve. » Il saisit les deux mains de Shirreff dans les siennes. « Il y a une cité dans le futur : une magnifique cité d'argent. Quel est son éloignement dans le temps ? Je n'en sais rien. Mais le soleil est plus petit et le ciel est d'un noir violacé. »

Il lâcha les mains de son compagnon et poursuivit : « Cette ville est construite en un matériau qui ressemble à du verre. Il y a des tours élancées, si fragiles d'apparence que l'on penserait qu'il suffirait d'un souffle pour qu'elles se mettent toutes à tinter comme des accessoires décoratifs de Noël. De minces ponts suspendus les relient entre elles et j'ai vu des véhicules voleter çà et là. »

Il changea de position. « Il y a de l'herbe verte dans la cité – des pelouses impeccables – et des masses de fleurs que je n'ai pu reconnaître, aux couleurs volées au cœur même des étoiles. Et la population est d'apparence humaine, mais dorée de peau, grande et gracieuse. Il se pourrait même qu'elle ne fût pas humaine, au sens où nous entendons ce mot. »

Un silence tomba sur eux, les entoura. « Nous ne saurons jamais d'où ils sont venus, dit Shirreff. Il faut que nous rentrions faire notre rapport. » Il se leva et secoua le sable de sa combinaison.

Grassick leva les yeux vers lui. « Je ne rentre pas.

— Quoi ! Tu ne rentres pas ? » Il tomba à genoux. « Mais il le faut. »

Son aîné secoua la tête. « Et pourquoi donc ? Qu'est-ce qui m'attend à mon retour ? Je sens que j'ai fait mon dernier saut. Si je rentre, je serai englué dans mon propre temps aussi solidement qu'un papillon épinglé sur une planche.

— Archie…

— Ne peux-tu comprendre, Tom ? J'ai vu la cité. Je ne pourrais pas supporter l'idée de la savoir à jamais hors de ma portée. » Des larmes brillèrent dans ses yeux.

Les deux hommes se levèrent comme mus par le même ressort.

« Voici ce que tu dois faire. Tu vas rentrer au C. R. P. et persuader Roy d'organiser la recherche d'une femme télé portable, de préférence jeune. »

Il jeta un regard autour de lui. « Il y a ici quelque chose dont la puissance dépasse notre entendement. Je crois cette chose bienveillante. Si un couple de jeunes arrivait du passé à cette époque-ci, ils pourraient ensemencer l'avenir. Je suis sûr que les conditions de vie seraient tolérables et que l'entité les aiderait. "

— Et toi ?

— Je partirai dans le futur en éclaireur.

— Peux-tu être sûr de découvrir cette cité dans le temps ?

*

Le ciel commença à s'obscurcir tandis que le soleil descendait à l'horizon.

« Je la trouverai, dit Grassick d'un ton convaincu. Le rêve m'est apparu dans un dessein précis et l'entité me guidera. »

Il donna une poignée de main à Shirreff. « Je ne te dis pas adieu. Je vais attendre tes enfants. »

Shirreff resta seul sur la plage. Il tourna son regard vers les anneaux et il sut qu'il reviendrait, afin de faire reculer les frontières de l'homme dans le temps. Puis il partit, lui aussi.

Une grande paix descendit sur la Terre.

Traduit par François Valorbe.

The Pathfinders.

© Nova Publications Ltd, 1964.
© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

L’ENFANT TROP CURIEUX - Richard Matheson

Encore un voyage vers l’avenir, mais c’est le dernier, promis. Nous nous sommes un peu dépensés, ces temps derniers, à suivre des raisonnements tirés par les cheveux jusque dans leurs méandres les plus recourbés. Il est temps de nous accorder une récréation, je veux dire une nouvelle d’atmosphère. Pour plus de sûreté, nous la demanderons au grand maître du genre, Richard Matheson. Lui ne s’intéresse pas aux paradoxes, mais aux états d’âme de celui qui change de temps et qui par là même change de réalité, vivant une sorte de schizophrénie objective. Le voyage temporel est surtout ici un prétexte à décrire un beau cauchemar, comme au temps de nos ancêtres la peinture d’histoire était souvent un prétexte à faire des études de nu.

C’était la fin de l’après-midi. Une journée ordinaire, identique à cent autres. Le soleil faisait miroiter les vitres, les avertisseurs hurlaient dans la rue, des multitudes de talons sonnaient sur le bitume. Dans le centre, la léthargie gagnait les bureaux où le rythme du travail ralentissait. Il allait bientôt être cinq heures. Dans quelques minutes, ce

serait la course au métro, aux autobus, aux taxis. Dans quelques minutes, commencerait le grand exode.

Robert Graham, assis à son bureau, mettait la dernière main à sa tâche. Son crayon courait lentement sur les feuilles de papier. Quand il eut terminé, il jeta un coup d'œil à la pendule. C'était presque l'heure. Il se leva avec un grognement, s'étira nonchalamment et échangea un sourire avec la secrétaire. Puis il alla au lavabo, se lava les mains, reboutonna son col, rajusta sa cravate et se passa un coup de peigne. Dans quelques secondes, ce serait l'heure fatidique ; tout le monde se tenait prêt à s'élancer.

Graham regagna son bureau et vérifia une dernière fois son travail. Cinq heures sonnèrent. Il laissa tomber les papiers dans la corbeille du courrier et se dirigea vers le portemanteau. Avec des gestes las, il enfila son veston, coiffa son chapeau. Une journée de plus ! Maintenant, rentrer à la maison, dîner, passer la soirée – devant la télévision ou, peut-être, en faisant un bridge avec les Oliver.

Robert Graham traversa lentement le hall et s'approcha des ascenseurs devant lesquels les gens s'agglomeraient. Il lui fallut attendre deux voyages avant de pouvoir trouver une place. Enfin, il parvint à s'insérer dans la cabine à l'atmosphère étouffante où l'on s'entassait, les portes se refermèrent et la descente commença.

Pendant ce bref voyage, il essaya de se rappeler ce que Lucille lui avait demandé de rapporter. De la cannelle ? Du poivre ? De la ciboulette ? Il secoua la tête. Elle lui avait dit de le noter mais il n'avait pas voulu. Elle lui disait toujours d'établir une liste, il refusait toujours et, toujours, il oubliait quelles courses il devait faire. Sa mémoire était capricieuse.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. Graham franchit le vestibule sans se presser et sortit dans la rue.

Alors tout commença.

Bon Dieu, où ai-je laissé la voiture ? se demanda-t-il. L'espace d'un instant, il éprouva un vague amusement devant cette mémoire qui lui jouait des tours, puis, fronçant les sourcils, il réfléchit.

Il y avait plusieurs endroits où il avait pu se garer, ce matin. Il avait repéré une place juste en face de la société mais un camion de livraison y était arrivé le premier. N'ayant pas le temps d'attendre pour savoir s'il stationnerait longtemps ou si ce n'était qu'un arrêt éclair, Graham avait continué. Il avait tourné à droite dans la première rue.

Une Pontiac jaune conduite par une femme s'était glissée dans un créneau quelques secondes avant qu'il puisse exécuter sa manœuvre. Un peu plus loin, il avait remarqué une place mais quelqu'un d'autre la lui avait subtilisée car deux dames traversaient et il avait été obligé de s'arrêter pour les laisser passer.

Mais ces réminiscences ne lui servaient à rien : il ne se rappelait toujours pas où il s'était garé. Indécis, il s'arrêta, irrité par cet absurde trou de mémoire. Il savait parfaitement qu'il s'était rangé à un ou deux blocs de l'immeuble de la société. Voyons… Etait-ce dans le parc de stationnement voisin du restaurant où il prenait son déjeuner – 35 *cents* l'heure, 75 *cents* maximum ?

Non. Pas là. Il en était certain.

*

**

Une femme qui ployait sous le poids des paquets dont elle était chargée le heurta. Robert Graham s'excusa et recula jusqu'à la façade pour laisser passer les gens. Rageusement, il continua de fouiller sa mémoire.

C'est absurde ! songeait-il avec hargne. Mais la colère ne lui servait à rien : il ne se rappelait plus. Il fit claquer ses doigts nerveusement. Il n'y avait pas tellement d'endroits

où il avait pu se garer. Il s'était sûrement rangé devant la boutique du fleuriste. Cela lui arrivait fréquemment.

Il se mit en marche d'un pas vif et tourna à l'angle de la 22e Rue. Ce trou de mémoire le mettait vaguement mal à l'aise. Ce n'était pas bien grave, certes, mais c'était déconcertant parce que inattendu. Il accéléra l'allure en proie à une tension physique croissante.

La voiture n'était pas devant le magasin du fleuriste.

Les bras ballants, il contempla d'un œil vide l'endroit où il avait souvent l'habitude de stationner. Il voyait en imagination la Ford verte au bord du trottoir avec ses pneus à flancs blancs, avec…

L'image se brouilla, chavira et fut remplacée par celle d'une Chevrolet bleue. Graham battit des paupières. Ses pensées s'embrouillaient. Voyons… Sa voiture était une Ford verte, modèle 1954. La Chevrolet bleue, il ne l'avait plus ?

L'avait-il encore ou ne l'avait-il plus ?

Son cœur battait bizarrement. Comme un tambour dans une chambre à échos. Il y avait vraiment quelque chose qui ne tournait pas rond ! Pour commencer, il ne se rappelait plus où il s'était rangé et, maintenant, voilà qu'il ne savait plus au juste quelle voiture il avait. Une Ford 1954, une Chevrolet 1949…

Subitement, se mirent à défiler dans sa tête les images de toutes les voitures qu'il avait possédées, depuis la Franklin à refroidissement par air, modèle 1932, jusqu'à la Ford 1954. Cela n'avait aucun sens. On aurait dit que les années se télescopaient, que le passé s'accolait au présent. 1947 – la Plymouth ; 1938 — la Pontiac ; 1945 – la Chevrolet ; 1935…

Il se raidit. C'est ridicule ! songea-t-il avec impatience. J'ai trente-sept ans, nous sommes en 1954 et je suis propriétaire d'une Ford verte. Ce méli-mélo de souvenirs, ce salmigondis où la réalité présente se mélangeait à des

périodes oubliées de sa vie avait quelque chose de vexant. Oui, être incapable de se rappeler où l'on a garé sa voiture, c'est vraiment idiot ! C'était comme un rêve imbécile.

Mais ce n'était pas seulement idiot.

C'était effrayant.

Certes, il ne s'agissait que d'un détail – rien de plus qu'une voiture. Mais la voiture faisait partie intégrante de l'existence de Robert Graham, c'était un élément entier de sa vie qui lui échappait. Voilà ce qui était effrayant.

Assez ! pensa-t-il. Ce qu'il faut, c'est tirer les choses au clair. Où diable me suis-je garé ?

Sûrement pas bien loin parce qu'il fallait qu'il arrive à l'heure au bureau et il n'avait pas atteint la ville avant neuf heures moins le quart. *Chevrolet, Plymouth, Pontiac, Chevrolet, Dodge…* Il se détourna mentalement de la sarabande des marques qui tournoyaient dans sa tête. Où me suis-je rangé ? Est-ce que…

Ses pensées s'interrompirent brusquement. Robert Graham s'arrêta net tel un îlot au milieu du torrent des passants, avec une expression d'intense stupéfaction sur les traits.

Depuis quand possédait-il une voiture ?

Tous les muscles crispés, il considéra le trottoir avec effroi. Que se passe-t-il ? Que se passe-t-il, mon Dieu ? Quelque chose s'échappait de son esprit, rompant les amarres, une connaissance, un savoir qui dérivait et se dilua.

*

**

Robert Graham se détendit et regarda autour de lui. Mais qu'est-ce que je fabrique ici ? Il faut que je rentre, se dit-il.

Et il se dirigea vers le métro.

Lucille lui avait demandé de lui rapporter quelque chose. Quoi donc ? De la cannelle ? Du café ? Du paprika ?

Impossible de se rappeler quoi ! Tant pis, cela lui reviendrait en route. Au coin de la rue, il acheta le journal.

Il s'arrêta derechef devant la bouche de métro, bousculé par les gens qui dévalaient les marches.

Son esprit récitait : Changer à la correspondance de la 14e Rue et prendre la ligne de Brighton jusqu'à…

Mais il habitait Manhattan.

Une minute, une minute… De toutes ses forces, il lutta pour ne pas se laisser submerger par la nervosité qui à nouveau le gagnait. 568, 87e Rue Ouest : c'était bien là qu'il habitait ? Pourquoi prendre l'express de Brighton ? C'était idiot. Il commença de descendre l'escalier. C'était avant qu'il vivait à Brooklyn, au 222, 7e Rue Est. Mais il n'y habitait plus…

Arrivé en bas des marches, il s'immobilisa et s'adossa au mur de céramique, complètement hébété. Il habitait bien Brooklyn, non ? La petite maison près de Prospect Park ? Ses traits se crispèrent et sa respiration se fit rauque. Que se passe-t-il ? fit une voix faible et silencieuse dans sa tête. Mais que m'arrive-t-il donc ?

Il tourna vivement la tête et s'interrogea confusément : Qu'est-ce que je fais ici alors que j'ai une voiture ?

Une voiture ? Une grimace lui tordit la bouche. Mais non, il n'avait pas de voiture, voyons. Il…

Robert Graham se mit lentement en marche. Manhattan, songeait-il en s'enfonçant avec inquiétude dans la pénombre du couloir. J'habite Manhattan. 568, 87e Rue, appartement 3-C. Non, pas du tout, j'habite Brooklyn… J'habite 5 698 Manhill Avenue, à Queens.

Queens ! Allons donc ! Il y avait quinze ans que Lucille et lui avaient quitté Queens !

57 Pine Drive, Allendale, New Jersey. Robert Graham se raidit. Un étau brûlant lui serrait l'estomac. Son regard hagard balayait le couloir sombre, se posant sur les gens qui se hâtaient alentour en direction des tourniquets. Il

remarqua une affiche : un rhinocéros rose en équilibre sur une corde qui se balançait au-dessus d'un pain de seigle Feldman – *Le pain encore plus frais demain qu'aujourd'hui.* Son esprit en déroute cherchait à s'accrocher à quelque chose de fixe, d'immuable.

Mais les adresses bouillonnaient dans sa tête en un torrent impétueux – des numéros, des rues, des villes, des États. Manhattan, Brooklyn, Queens, Staten Island, New Jersey – *Non ! Il avait quitté Jersey à l'âge de dix-sept ans !* – 5 698 Manhill Avenue. 1 902 Bedford Avenue, 57 Pine Drive, 75e Rue Est.

L'orphelinat de Sheepshead.

Robert Graham frissonna. Il y avait des mois, sinon des années, qu'il n'avait plus pensé à l'orphelinat où il avait passé sept ans de sa vie. Il déglutit péniblement et des filets de sueur coulèrent le long de ses tempes. Il s'aperçut qu'il obstruait le couloir, le journal serré dans son poing, tandis que les gens le bousculaient.

Il ferma les yeux et frissonna à nouveau, incapable de se contrôler. C'est simple, songea-t-il. Je suis surmené. Trop de travail. L'esprit, somme toute, est un mécanisme délicat qui peut tomber en panne au moment le plus imprévu.

D'une main mal assurée, il sortit son portefeuille de sa poche.

Si ma mémoire me joue des tours, je n'ai qu'à chercher mon adresse sur une carte d'identité, voilà tout. Alors, je rentrerai très vite, calmement, j'appellerai le docteur Wolfe et…

Robert Graham examina son permis de conduire.

Il exhala un soupir presque inaudible. Mais je n'ai pas de voiture ! Je n'ai pas…

Un spasme tordit ses doigts et le portefeuille tomba sur le sol. Nerveusement, il se baissa pour le ramasser.

Je suis malade. Malade ! Il faut que je rentre tout de suite.

Il contempla à nouveau le permis. 222, 7e *Rue Est, Brooklyn 18, N. Y.*

Glissant le portefeuille dans la poche de sa veste, Graham s'élança.

Quelque chose le fit s'immobiliser devant le portillon. Un vague souvenir… Le permis remontait à plusieurs années et il avait plusieurs fois déménagé depuis. Et une vision : un appartement de Manhattan, des meubles familiers, Lucille en train de préparer le dîner…

« Excusez-moi, monsieur, mais vous m'empêchez de passer », lança avec irritation une voix de femme. Robert Graham recula et alla s'appuyer contre la paroi de céramique. Une sueur glacée humectait son dos.

Je ne sais pas où j'habite.

Il l'admettait, il se l'avouait à lui-même.

Je connais tous les endroits où j'ai vécu au cours de mon existence mais je suis incapable de me rappeler celui où je vis actuellement.

C'était dément mais c'était ainsi. Il se souvenait de l'appartement de la 87e Rue, de la petite maison de Brooklyn, de l'appartement de Queens, du pavillon de Staten Island, de…

Il éprouvait une sensation de vertige et d'épouvante. Il avait envie d'arrêter quelqu'un pour lui demander de le reconduire chez lui, de dire aux gens qu'il était en train de perdre la mémoire, qu'ils devaient l'aider.

Il reprit son portefeuille et l'ouvrit d'une main qui tremblait. Carte de sécurité sociale. *Numéro d'immatriculation : 128-16-5629. Nom : Robert Graham.* Cela ne l'avançait pas. On connaît son propre nom. Mais où habitait-il ?

Carte de la bibliothèque publique de Queens. Mais il ne vivait plus à Queens ! Il aurait dû la jeter, cette carte. Elle était périmée depuis longtemps. Bon Dieu ! Un soupir qui était presque un sanglot s'exhala de sa gorge. Que lui

arrivait-il ? Rien ne signifiait plus rien. On quitte tranquillement son bureau un jeudi à 5 heures et…

Non !

Il serra les lèvres. Jeudi… C'était bien jeudi, n'est-ce pas ? Sa mâchoire inférieure retomba et il se hâta de refermer la bouche, comme s'il avait subitement peur que son corps tout entier se désagrège. Les gens franchissaient les tourniquets dont les cliquetis frappaient ses oreilles.

Quel jour sommes-nous ?

Il lui fallut affronter cette question.

On était lundi. La veille, il avait fait du canot sur le lac avec Lucille dans le Park. Mais non ! Il se trompait : c'était hier qu'il avait signé le contrat Barton-Dozier !

*

**

Il eut une sorte de hoquet et fit un pas pour s'éloigner de la paroi fraîche, puis il s'arrêta net, les épaules tombantes, serrant toujours son portefeuille entre ses doigts. Jeudi, articula-t-il silencieusement avec un violent effort de volonté. C'est jeudi, jeudi, jeudi ! J'ai quitté les bureaux de… de…

Dieu du ciel ! Pour le compte de qui travaillait-il ?

À nouveau, il se mit en marche, comme prêt à se ruer aveuglément en avant, talonné par la panique, mais il s'immobilisa, vacillant sur ses jambes, ne sachant s'il devait continuer, rebrousser chemin ou rester où il était.

D'un geste machinal et sans même en avoir conscience, il prit une pièce de cinq *cents* dans la poche de son pantalon pour la glisser dans la fente du tourniquet.

Un homme le poussait et Robert Graham l'entendit s'écrier :

« Que se passe-t-il mon vieux ?

— Cette… c'est cette pièce. Elle ne rentre pas dans la fente. »

L’inconnu le dévisagea quelques instants ; ses joues se gonflèrent quand il essaya de réprimer son éclat de rire : « Ça alors ! Vous ne savez pas que c’est dix *cents,* maintenant ? D’où sortez-vous ? »

Robert regarda l’homme fixement. Quelque chose de froid et d’angoissant le prenait au ventre. Se décidant brusquement, il le repoussa et s’éloigna en courant tandis qu’une plainte inarticulée s’échappait de ses lèvres.

Quand il eut atteint le mur, il se retourna. II respirait avec effort.

Je ne sais plus ce que je fais, se dit-il avec une horreur incœrcible. Je ne sais ni où je vais, ni où j’habite, ni pour le compte de qui je travaille. Je ne sais même pas quel jour nous sommes. Son visage ruisselait de sueur. Au moment où il voulut prendre son mouchoir, il vit… le journal ! Il l’ouvrit en toute hâte.

Mercredi. Il exhala un soupir de soulagement. C’était au moins quelque chose de solide à quoi se raccrocher. Mercredi. On était mercredi. Sa pomme d’Adam tressauta convulsivement.

Merci, mon Dieu ! Cela, au moins, je le sais.

Il s’épongea le front.

Bon… J’ai des troubles mentaux. Il faut que je rentre et qu’on me soigne. Je dois sûrement avoir dans mon portefeuille un papier avec mon adresse – une carte quelconque de bibliothèque, mon fascicule de mobilisation, ma carte de mutuelle, non…

Le journal tomba en tournoyant tandis que Robert Graham se fouillait frénétiquement. Il palpa ses poches avec frayeur. Non… oh ! non, mon Dieu !

« *Je l’ai perdu.* »

Il avait parlé tout haut d’une voix blanche, se refusant à céder à la panique. Je l’ai perdu. Sans doute devant les tourniquets. J’avais trop de choses à la main – mon journal, la pièce, le portefeuille. Je l’ai laissé tomber. Il faut que je le retrouve.

*
**

Lentement, la démarche raide, il enfila couloir sur couloir, les yeux braqués sur le sol de ciment jonché de vieux bouts de chewing-gum, d'emballages de bonbons, de timbales de carton écrasées, de journaux déchirés, de mégots éventrés.

Pas de portefeuille.

Robert Graham passa une main tremblante sur sa joue. Non, non, ce n'était pas vrai. C'était un rêve. Un rêve délirant et saugrenu. Hagard, il se frayait son chemin parmi les voyageurs, la tête baissée, en quête de son portefeuille.

Une pensée lui vint soudain à l'esprit : peut-être quelqu'un l'avait-il ramassé.

Il s'approcha du guichet : « Excusez-moi. »

L'employé lui décocha un regard ennuyé. Derrière Graham, les gens qui faisaient la queue crispaient les lèvres avec irritation.

« Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

— Quelqu'un ne vous a pas rapporté un portefeuille ? Je…

— Non, pas de portefeuille. »

Robert Graham contempla le guichetier sans le voir.

« Dites voir, monsieur, fit ce dernier. Il y a des gens qui attendent pour faire de la monnaie. »

Graham fit demi-tour et s'éloigna en titubant. Son souffle était entrecoupé. Une envie de pleurer le prit soudain et il se mordit les lèvres. C'était impossible ! Il regarda tout autour de lui avec affolement, sans comprendre. Tout semblait dériver, s'embrumer. Les ténèbres de l'oubli engloutissaient sa vie.

« Non ! »

Les gens se tournaient vers cet homme au visage ravagé qui avait parlé si fort. Dès gens qui n'étaient qu'un brouillard agité de soubresauts.

Non, c'était absurde : ce monde était son monde à lui, cette vie était sa vie à lui. C'était un jour de 1954, un jour quotidien. Un jour comme les autres. Il n'était pas fou. Il était aussi sain d'esprit que n'importe lequel des voyageurs qui le croisaient. Il rentrait chez lui.

C'étaient ses nerfs qui le lâchaient, se dit-il en feignant de le croire. D'un pas rapide, il se dirigea vers les cabines téléphoniques.

Eh bien, si je ne me rappelle plus où j'habite, je trouverai mon adresse dans l'annuaire. Je les consulterai tous. Il ne peut pas y avoir des masses de Robert…

De Robert…

Il se figea sur place, paralysé d'effroi. Les gens le heurtaient, pressés de rentrer chez eux – des gens qui savaient où ils habitaient. Des gens qui *connaissaient leur nom.*

« C'est… »

Ridicule ? Il n'était pas capable de finir sa phrase. Ce n'était pas ridicule – c'était terrifiant. C'était l'irruption subite de l'horreur dans son existence. Sa raison s'enlisait, s'enlisait. Il fallait qu'il rentre pour, pour, pour…

Oh ! mon Dieu !

Trois femmes firent un écart pour éviter l'homme qui, tremblant, se tenait au milieu du couloir en gémissant. Quand elles l'eurent dépassé en pressant le pas, elles se retournèrent avec curiosité.

Robert Graham fendit la foule, frénétique, balbutiant inlassablement : « Il faut que je trouve de l'aide. Il faut que je trouve… »

Il avait l'étrange impression qu'un nuage obscurcissait le couloir. Les voyageurs qui venaient à sa rencontre n'avaient pas l'air de le voir et, pourtant, le nuage traversait leur masse compacte.

Avec un cri étouffé, il fit demi-tour et, défaillant sur ses jambes, rebroussa chemin. Je ne sais pas qui je suis – les mots étaient autant de poignards qui le déchiraient – je ne

sais pas qui je suis ! Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Le nuage se rapprochait rapidement. Il n'était plus qu'à quelques dizaines de centimètres de lui.

L'homme poussa un hurlement.

Et la nuit l'avala – une nuit ponctuée de traits de lumière semblables à des poissons dans les profondeurs d'un lac obscur, des poissons scintillants que l'on devinait plus qu'on ne les voyait. Il crut distinguer un visage inconnu. Il crut entendre quelqu'un dire : « Suivez-moi. »

Puis il perdit conscience et les ténèbres tourbillonnantes envahirent son cerveau. Il oublia tout.

*

**

Il était allongé, les yeux fixés sur l'homme qui lui parlait – un étrange personnage chauve vêtu d'une tunique lustrée.

« Il y a longtemps que nous étions à votre recherche, disait l'homme. Voyez-vous, votre père était un savant et, quand vous aviez deux ans, vous avez traversé par curiosité un écran temporel et l'avez accidentellement mis en marche. Nous savions que vous aviez été intégré dans le passé en 1919 mais nous ignorions *où.* La quête a été difficile. Mais, à présent, vous êtes de retour. Nous sommes navrés qu'il vous ait fallu passer par cette effrayante expérience mais il n'y avait rien d'autre à faire. Vous comprenez, plus nous nous rapprochions de vous et plus le passé et le présent se mélangeaient dans votre esprit. Finalement, quand nous vous avons atteint, vous avez perdu entièrement le contact. »

Une ébauche de sourire étira les lèvres de l'homme. Robert contemplait, sidéré, la cité étrange qui scintillait alentour.

« Vous êtes revenu, fit le chauve. Soyez le bienvenu chez vous. »

Traduit par Michel Deutsch.

The Curious Child.

Publié avec l’autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.
© Editions Opta, 1972, pour la traduction.

LE JARDIN DU TEMPS - J. G. Ballard

Puisque nous en sommes aux histoires d'ambiance, plus proches du fantastique que de la science-fiction, on ne s'étonnera pas que nous passions de Matheson à Ballard. Ce sera une bonne transition pour passer du voyage vers l'avenir au voyage vers le passé. On reconnaîtra ici l'une des motivations cardinales du voyage vers le passé : la peur du futur. Et aussi une puissance poétique, une richesse de style qui n'ont sans doute pas leur égal dans la littérature de science-fiction.

Vers le soir, à l'heure où l'ombre gigantesque de la villa palladienne emplissait la terrasse, le comte Axel quitta sa bibliothèque, descendit le vaste escalier rococo et s'alla promener parmi les fleurs du temps. Très droit dans son veston de velours noir, l'or de son épingle à cravate brillant sous sa barbe à la George V, une main gantée de blanc serrant avec raideur le pommeau de sa canne, il contemplait sans émotion les exquises fleurs de cristal tandis que résonnaient et vibraient à travers les pétales translucides les notes d'un rondo de Mozart que sa femme jouait sur sa harpe dans la salle de musique.

De la terrasse, le jardin s'étageait en pente douce jusqu'au lac miniature qu'enjambait un pont blanc, jusqu'au pavillon gracile qui s'élevait sur l'autre rive, à deux cents mètres environ. Axel s'aventurait rarement aussi loin que ce lac, car les fleurs du temps poussaient

pour la plupart dans un petit bosquet, juste au-dessous de la terrasse à l'abri de la haute muraille qui encerclait la propriété. De la terrasse, il apercevait, par-dessus le mur, la plaine qui déroulait ses ondulations jusqu'à l'horizon où elle s'élevait légèrement avant de basculer en pente abrupte et de disparaître à la vue. La campagne entourait la maison de tous côtés ; aride et grise, elle faisait ressortir la solitude et la magnificence dorée de la villa. Ici, dans le jardin, l'air paraissait plus vif, le soleil plus chaud, alors que dans la plaine tout paraissait toujours terne et lointain.

Comme il en avait coutume chaque soir avant d'entreprendre sa promenade, le comte Axel dirigea son regard vers l'endroit où les dernières ondulations de la plaine se confondaient avec l'horizon ; le soleil pâlissant l'éclairait à la façon d'une scène de théâtre. Sans cesser d'écouter les notes grêles du rondo de Mozart que dispensaient les mains gracieuses de sa femme, il vit que les premières colonnes d'une immense armée se déplaçaient lentement dans le lointain. Ces longues files semblaient progresser en bon ordre, mais, en y regardant de plus près, on s'apercevait, comme dans un paysage de Goya aux détails obscurcis, que l'armée se composait d'une foule nombreuse, confuse, hommes et femmes mêlés, additionnée de quelques soldats vêtus d'uniformes en loques, qui déferlait sur la plaine en vastes cohortes désorganisées. Certains peinaient sous de lourds fardeaux suspendus à leur cou par des cordes grossières, d'autres traînaient péniblement de pesantes charrettes de bois, agrippant de leurs mains maladroites les rayons des roues, d'autres encore marchaient seuls, mais tous allaient du même pas, le soleil éphémère illuminant leurs dos courbés.

Cette foule qui s'avançait était presque trop éloignée pour être visible, mais sous le regard même d'Axel, qui l'observait sans y prendre apparemment beaucoup d'intérêt, elle avança, devint perceptible : l'avant-garde d'une immense horde apparut, se détachant sur l'horizon.

Enfin, au moment où s’éteignaient les dernières lueurs du jour, où les colonnes avancées atteignaient la crête du premier repli de terrain en dessous de l’horizon, Axel quitta la terrasse et descendit parmi les fleurs du temps.

Ces fleurs mesuraient près de deux mètres ; leurs tiges élancées, semblables à des baguettes de verre, portaient une douzaine de feuilles jadis transparentes, à présent givrées par leurs veines fossilisées. À l’extrémité de chaque tige s’épanouissait une fleur du temps, de la taille d’un gobelet, aux pétales extérieurs opaques refermés sur le cœur de cristal. Leur éclat adamantin miroitait sur mille facettes, le cristal semblait drainer l’air de sa lumière et de son mouvement. Les fleurs se balançaient légèrement dans la brise du soir, elles luisaient comme des épieux couronnés de flammes.

Beaucoup de tiges ne portaient plus de fleurs, et le comte Axel les examina toutes soigneusement, cherchant d’autres bourgeons avec, de temps en temps, une lueur d’espoir au fond des yeux. Enfin il choisit une grande fleur sur la tige la plus proche du mur, ôta ses gants, et, de ses doigts robustes, la brisa.

Tandis qu’il reprenait le chemin de la terrasse, la fleur qu’il tenait à la main jetait mille feux et se décomposait peu à peu, car la rupture avait libéré la lumière prise au piège dans le calice. Le cristal se dissolvait graduellement, seuls les pétales extérieurs restaient intacts, et l’air autour d’Axel devenait vif et brillant, chargé de rayons obliques qui s évasaient dans le soleil blêmissant. D’étranges décalages transformaient provisoirement le soir, altéraient subtilement ses dimensions de temps et d’espace. Le portique obscurci de la maison, lavé de la patine des siècles, se dessinait avec une curieuse blancheur spectrale comme une chose qu’on se rappelle brusquement dans un rêve.

Levant la tête, Axel jeta un coup d’œil par-dessus le mur. Seule la ligne d’horizon était encore éclairée par le soleil,

et la foule, qui quelques instants plus, tôt couvrait presque un quart de la plaine, avait reculé jusque-là, brusquement rejetée par une inversion de la marche du temps, et paraissait à présent stationnaire.

Dans la main d'Axel, la fleur s'était contractée, réduite à la taille d'un dé de verre, les pétales se resserraient autour du cœur qui se dissolvait. Une dernière étincelle clignota, puis s'éteignit, et Axel sentit la fleur fondre entre ses doigts comme une goutte de rosée glacée.

Le crépuscule encerclait la maison, balayait là plaine d'ombres allongées, l'horizon se confondait avec le ciel. La harpe s'était tue et les fleurs du temps, ne vibrant plus sous l'averse de notes légères, semblaient dans leur immobilité une forêt embaumée.

Pendant quelques instants, Axel les regarda, comptant les fleurs qui restaient, puis il alla accueillir sa femme qui traversait la terrasse dans sa longue robe de brocart bruissant sur les dalles.

« Quelle belle soirée, Axel. » Elle parlait avec conviction, comme si elle eût remercié personnellement son mari de cette ombre étirée qui recouvrait la pelouse et de ce crépuscule brillant. Elle avait un visage intelligent et serein, des cheveux argentés, ramassés en chignon sur la nuque et retenus par une agrafe en pierreries. Le décolleté de sa robe révélait un cou élancé, un menton superbe. Axel lui dédia un regard empreint de tendresse et de fierté. Il lui offrit son bras et ils redescendirent ensemble dans le jardin.

« Cette journée est l'une des plus longues de l'été, dit-il, et il ajouta : J'ai cueilli une fleur parfaite, ma chérie, un joyau. Avec un peu de chance, elle devrait durer plusieurs jours. » Une ombre passa sur son front ; involontairement il jeta un coup d'œil vers le mur. « J'ai l'impression à présent qu'à chaque fois ils approchent. »

Sa femme lui adressa un sourire encourageant et resserra son étreinte sur son bras.

Ils savaient tous les deux que le jardin du temps se mourait.

*

**

Trois jours plus tard (délai qui correspondait à ses calculs mais non à son espoir secret) le comte Axel cueillit une autre fleur dans le jardin du temps.

En regardant par-dessus le mur, il s'était aperçu que l'armée recouvrait à présent toute une moitié de la plaine ; elle formait d'un bout à l'autre de l'horizon une ligne ininterrompue. Un moment, il avait cru entendre des bruits de voix fragmentaires portés par l'air vide, un murmure confus ponctué de gémissements et de cris, mais il s'était rapidement persuadé que tout cela n'existait que dans son imagination. Heureusement, sa femme pinçait à ce moment-là les cordes de sa harpe et les riches contrepoints d'une fugue de Bach déferlaient sur la terrasse, masquant tous les autres sons.

Entre la villa et l'horizon, la plaine se divisait en quatre renflements aux vastes ondulations dont chaque crête était clairement visible sous les rayons obliques du soleil. Axel s'était promis qu'il ne les compterait jamais, mais leur nombre était trop réduit pour passer inaperçu, d'autant qu'il délimitait nettement la progression de l'armée. Déjà l'avant-garde avait dépassé la première crête et se rapprochait de la seconde ; le plus gros de la foule se pressait derrière elle, masquant la crête et l'immense arrière-garde qui s'étirait jusqu'à l'horizon. En regardant à gauche et à droite du corps central, Axel put saisir l'amplitude apparemment sans limites de cette armée. Ce qu'il avait pris au premier abord pour la masse centrale n'était qu'une colonne avancée, pareille en tout point à d'autres tentacules qui progressaient à travers la plaine. Le véritable centre n'avait pas encore émergé, mais à en juger

par le rythme de l’extension, Axel calcula qu’au moment où il finirait par atteindre la plaine il en recouvrirait chaque centimètre carré.

Il chercha des yeux des machines ou des véhicules quelconques, mais l’ensemble était toujours aussi amorphe et confus. Il n’y avait pas de bannières, pas d’étendards, pas de mascottes ou de piquiers. Tête basse, la multitude avançait, indifférente au ciel.

Soudain, à l’instant même où Axel allait se détourner, l’avant-garde apparut au sommet de la seconde crête et se déversa sur la plaine. La distance incroyable qu’elle avait couverte pendant qu’elle se trouvait hors de vue le stupéfia. Les silhouettes avaient doublé de taille et se distinguaient nettement.

À la hâte, Axel descendit dans le jardin, choisit une fleur du temps et en brisa la tige. Puis il remonta sur la terrasse en la tenant à la main. Lorsque la lumière qu’elle contenait se fut échappée et que la fleur se fut transformée sur sa paume en une perle gelée, il regarda de nouveau la plaine et constata avec soulagement que l’armée avait reculé jusqu’à l’horizon.

Puis il se rendit compte que l’horizon s’était rapproché, ou plutôt que ce qu’il avait pris pour l’horizon était en fait la première crête.

*

**

En allant rejoindre la comtesse pour leur promenade du soir, il ne lui dit rien de tout cela, mais elle ne se laissa pas tromper par son apparente désinvolture et elle fit de son mieux pour dissiper son inquiétude.

En descendant l’escalier, elle désigna du doigt le jardin du temps. « Quelle merveille, Axel. Il reste encore tant de fleurs. »

Axel hocha la tête, souriant en lui-même de cet effort pour le rassurer. L'emploi qu'avait fait sa femme du mot « encore » révélait qu'inconsciemment elle sentait la fin proche. Des centaines de fleurs qui poussaient autrefois dans le jardin, il en restait à peine dix ou douze et encore plusieurs n'avaient-elles pas dépassé le stade de bourgeons… seules trois ou quatre étaient en plein épanouissement. Ils descendirent vers le lac. La robe de la comtesse bruissait sur le gazon frais, et Axel se demandait s'il cueillerait d'abord les fleurs les plus grosses ou s'il les garderait pour la fin. À proprement parler, mieux valait accorder aux bourgeons le plus de temps possible pour leur permettre de pousser et de s'épanouir, et cet avantage serait perdu si, comme il le désirait, il préservait les fleurs les plus grosses en prévision de l'assaut final. Il savait bien, toutefois, que sa décision n'avait guère d'importance : le jardin ne tarderait pas à mourir et les bourgeons avaient besoin, pour accumuler leurs noyaux de temps comprimé, d'un délai beaucoup plus long qu'il n'en disposait. De son existence entière, jamais il n'avait observé en eux le moindre symptôme de croissance : ils restaient toujours pareils à eux-mêmes ; quant aux fleurs épanouies, il les avait toujours vues ainsi.

Traversant le lac, Axel et sa femme allèrent contempler leur image dans l'eau noire et paisible. Le pavillon les abritait d'un côté, la haute muraille du jardin de l'autre, ils apercevaient la villa dans le lointain, et le comte Axel se sentait en sûreté, la plaine avec cette multitude qui l'envahissait lui faisait l'effet d'un cauchemar dont il se fût réveillé. Il passa un bras autour de la taille lisse de sa femme et la serra affectueusement contre son épaule, pensant tout à coup qu'il ne l'avait pas étreinte depuis plusieurs années, quoique leur vie eût été éternelle et que le jour où il l'avait emmenée dans la villa fût présent dans son esprit comme si cet événement datait de la veille.

« Axel, demanda sa femme avec une brusque gravité. Avant que le jardin ne meure… me permettrez-vous de cueillir la dernière fleur ? »

Comprenant le sens de sa requête, il inclina lentement la tête.

*

**

Les jours suivants, il cueillit une à une les fleurs qui restaient, ne laissant intact qu'un petit bourgeon qui poussait juste en dessous de la terrasse et qu'il destinait à sa femme. Il les choisit au hasard, refusant de les compter ou de les rationner, brisant deux ou trois tiges à la fois quand le besoin s'en faisait sentir. La horde avait atteint à présent la seconde et la troisième crêtes : c'était toute une humanité en marche qui masquait l'horizon. De la terrasse, Axel distinguait clairement les lourdes cohortes qui descendaient d'un pas pesant dans le creux précédant la dernière crête, et parfois des bruits de voix lui parvenaient auxquels se mêlaient des cris de colère et des claquements de fouets. Les charrettes de bois tanguaient violemment sur leurs roues mal équilibrées en dépit des efforts de leurs conducteurs qui s'appliquaient de leur mieux à les contrôler. Pour autant qu'Axel pût s'en rendre compte, il n'y avait pas un seul membre de cette multitude qui eût une idée de la direction générale. On eût dit, plutôt, que chacun se mouvait droit devant soi, les yeux fixés sur les talons de la personne qui le précédait, et que seul cet enchaînement déterminait l'orientation de l'armée tout entière. Axel espéra vaguement que le véritable centre, loin en dessous de l'horizon, emprunterait une direction différente et que peu à peu la foule modifierait sa route, qu'elle se détournerait de la villa et refluerait loin de la plaine comme une marée descendante.

L’avant-dernier soir, quand il cueillit la fleur du temps, les premières colonnes étaient parvenues en haut de la troisième crête et déjà dévalaient l’autre flanc. En attendant la comtesse, il regarda les deux fleurs qui restaient, deux petits bourgeons qui, au soir du lendemain, leur donneraient à peine quelques minutes de répit. Les tiges de verre des fleurs mortes élançaient dans les airs leurs raides cohortes, mais le jardin était nu.

*

**

La matinée suivante, il la passa tranquillement dans sa bibliothèque, à sceller les plus précieux de ses manuscrits dans les cases aux couvercles de verre entre les galeries. Il arpenta lentement la salle des portraits, polissant soigneusement chaque tableau, puis il mit de l’ordre sur son bureau et referma la porte derrière lui. Pendant l’après-midi, il s’activa dans les salons, aidant discrètement sa femme à nettoyer les ornements, à redresser les vases et les bustes.

Le soir venu, à l’heure où le soleil descendait derrière la maison, ils étaient las, couverts de poussière et ne s’étaient pas adressé la parole depuis le matin. Comme sa femme se dirigeait vers la salle de musique, Axel la rappela.

« Ce soir, lui dit-il d’un ton égal, nous cueillerons chacun une fleur. Une fleur pour chacun. »

Il ne jeta qu’un coup d’œil rapide par-dessus le mur. L’armée était à moins d’un kilomètre et le grondement monotone de la foule en loques, dominé par des cliquetis de métal ou des claquements de lanières, progressait vers la maison.

Très vite, Axel cueillit sa fleur, un bourgeon à peine plus gros qu’un saphir qui luisait faiblement dans sa main. Le tumulte, au-dehors, s’apaisa un instant, puis reprit.

Se bouchant les oreilles, Axel contempla sa villa, compta les six colonnes du portique, regarda le disque argenté du lac qui, de l'autre côté de la pelouse reflétait dans sa vasque les dernières lueurs du soir, mesura du regard les ombres qui se mouvaient entre les arbres élancés et s'étiraient sur l'herbe épaisse. Il s'attarda sur le pont où sa femme et lui s'étaient promenés main dans la main pendant de si nombreux étés…

« *Axel !* »

À l'extérieur, le tumulte était assourdissant ; mille voix rugissaient à vingt ou trente mètres à peine. Une pierre vola au-dessus du mur et atterrit parmi les fleurs du temps, brisant des tiges fragiles. La comtesse courut vers son mari, alors même qu'une vague humaine déferlait contre la muraille. Une lourde tuile tourbillonna dans les airs au-dessus de leurs têtes et alla s'écraser sur une fenêtre de la serre.

« Axel ! » Il l'enlaça, redressant sa cravate de soie que son geste avait dérangée.

« Vite, ma chère, la dernière fleur ! » Il lui fit descendre les marches et traverser le jardin. Saisissant la tige entre ses doigts couverts de bagues, elle la brisa et abrita le bourgeon dans ses mains en coupe.

Le tumulte s'apaisa légèrement et Axel reprit son sang-froid. À la vive lumière émise par la fleur, il vit les yeux effrayés de sa femme. « Tenez-la aussi longtemps que vous le pourrez, ma chérie, jusqu'à ce que le dernier grain se meure. »

Ils se tenaient côte à côte sur la terrasse, la comtesse serrait le joyau agonisant et dans l'air qui se refermait sur eux le vacarme renaissait. La foule martelait les lourdes grilles de fer et sous cette attaque massive la villa tout entière tremblait.

Quand la dernière lueur se fut éteinte, la comtesse éleva les paumes vers le ciel comme pour libérer un oiseau invisible, puis dans un dernier sursaut de courage prit les

mains de son époux et lui adressa un sourire aussi éclatant que la fleur évanouie.

« Oh ! Axel ! » cria-t-elle.

Comme une épée, l'obscurité fondit sur eux.

*

**

Jurant et suant, les dernières colonnes de la horde atteignirent les vestiges de la muraille qui encerclait le domaine dévasté, hissèrent leurs charrettes pardessus et les traînèrent le long des sillons de boue séchée qui avaient été jadis une allée soigneusement râtissée. La ruine, tout ce qui restait d'une villa spacieuse, interrompit à peine leur flot incessant. Le lac était vide, encombré d'arbres pourrissants, enjambé par un pont rouillé. Les mauvaises herbes infestaient la pelouse devenue prairie, recouvraient les sentiers et les dalles de pierre sculptée.

La majeure partie de la terrasse s'était écroulée, et la horde coupa droit à travers le jardin, négligeant la villa en ruine, mais un ou deux hommes plus curieux que les autres allèrent fouiller les décombres. Les portes pourries ne tenaient plus à leurs gonds, les planchers s'étaient effondrés. Dans la salle de musique, quelques clefs gisant encore dans la poussière attestaient la présence d'une ancienne harpe transformée en petit bois pour le feu. Sur les étagères de la bibliothèque, il ne restait plus un seul livre, les portraits avaient été lacérés et des cadres dorés jonchaient le sol.

À mesure que les envahisseurs arrivaient plus nombreux, ils escaladaient la muraille en plusieurs points sur toute sa longueur. Jouant des coudes, plusieurs trébuchèrent dans le lac asséché, se hissèrent sur la terrasse, traversèrent aveuglément la maison en direction des portes ouvertes de la façade nord.

Un seul endroit soutint sans faiblir l'assaut de la vague infinie. Juste en dessous de la terrasse, entre ce qui restait du balcon et de la muraille, poussait un épais buisson d'épineux haut de deux mètres. Les feuillages hérissés de piquants formaient une masse impénétrable, et les soudards les contournaient soigneusement, à cause surtout de la belladone entrelacée aux branches. La plupart d'entre eux étaient trop occupés à se frayer un chemin parmi les dalles retournées pour regarder, au centre du buisson, les deux statues de pierre qui, côte à côte, contemplaient le domaine du haut de leur monticule. La plus grande représentait un homme barbu, en col dur, une canne sous le bras ; la plus petite, une femme en longue robe aux plis amples dont le calme et fin visage avait résisté aux intempéries. Elle serrait légèrement dans sa main gauche une rose unique aux pétales si délicats qu'ils en étaient presque transparents.

Le soleil, qui se couchait derrière la maison émit un rayon oblique ; perçant à travers une corniche effondrée, il alla frapper les pétales de la rose et se réfléchit sur les statues, tandis que l'espace d'un instant, sa lueur fugace prêtait à la pierre grise l'aspect d'une chair vivante évanouie de longue date.

Traduit par Elisabeth Gille.
The Garden of time.

© J. G. Ballard, 1958.
© Editions Opta, 1972, pour la traduction.

SOUVENIR LOINTAIN - Poul Anderson

Entrons un peu plus avant dans le thème du voyage vers le passé. Et, pour ne pas perdre pied, soignons une fois encore les transitions. La forme la plus simple (et la plus ancienne) du thème, c'est le voyage « subjectif » : un homme revit avec les yeux d'un ancêtre (ou d'un sosie, ou d'un homme avec qui il peut, d'une manière ou d'une autre, « entrer en correspondance ») une scène qui a eu lieu longtemps avant sa naissance. Il n'est que spectateur : pas de paradoxe possible dans le passé. Mais il peut y avoir un choc en retour dans l'avenir.

Claire me prit le bras.

« Dois-tu vraiment y aller tout de suite ? demanda-t-elle.

— Cela vaut mieux, dis-je. Ne t'inquiète pas, chérie. Je reviendrai avec un joli chèque bien rond, et demain soir nous sortirons et ferons une petite fête. » Je lui caressai la joue. « Tu n'as pas eu grand-chose en tant que fêtes, ces derniers temps, n'est-ce pas ?

— Aucune importance, dit-elle. Tu es avec moi, ça me suffit. » Et après un moment d'un silence que nous n'aurions pu rompre : « C'est bon, vas-y ! »

Elle me sourit du palier tout le temps que je mis à descendre les marches.

Je pris l’autobus jusque chez Rennie, pensant que j’étais un homme heureux en dépit de tout.

La maison était ancienne, et rien ne la distinguait des maisons voisines. Quand je sonnai, Rennie lui-même vint m’ouvrir. C’était tin homme de haute taille, grisonnant, aux yeux las.

« Ah ! M. Armand. » Sa voix était affable. « Vous êtes ponctuel. Entrez. »

Il me conduisit à travers le hall jusqu’à une salle de séjour encombrée, aux murs couverts de livres. « Asseyez-vous, m’invita-t-il. Vous prendrez bien quelque chose ?

— Un peu de porto, s’il vous plaît. » Je regardai à travers la fenêtre le soleil banal. Une auto passa, du modèle le plus récent et le plus voyant. Mon fauteuil de cuir était solide, confortable, et quand je bougeais, son rembourrage de crin crissait sèchement. J’avais besoin d’un tel signe, réel, quotidien.

Rennie apporta un carafon et me remplit un verre. Il s’assit en face de moi, en croisant ses jambes interminables.

« Il est encore temps de reculer, dit-il avec un demi-sourire, qui disparut quand il continua, très sérieusement : Je ne vous en blâmerais pas du tout. Cette entreprise comporte certains dangers, et… je crois que vous êtes marié ? »

Je fis oui de la tête. Ce n’était pas une raison pour reculer. À vrai dire, c’était ma raison d’être là. Claire travaillait, mais nous attendions un enfant et dans ma spécialité – la chimie – un assistant n’est pas très bien payé. Les expériences spectaculaires de Rennie lui avaient valu de fortes subventions pour son laboratoire de psychophysique, et il payait bien ses sujets. Quelques heures avec lui, et j’aurais gagné assez pour nous tirer d’affaire. Cependant…

« Je ne savais pas qu’il y avait quelque danger, dis-je. Ce n’est pas comme si j’allais physiquement dans le passé.

— Non. » Il regardait au-delà de moi, et les mots ne lui venaient que de façon contrainte. « Mais c'est tellement nouveau… incontrôlable… je ne sais pas jusqu'où vous remonterez, ni ce qui arrivera. Supposez que… euh… le corps dans lequel vous vous trouverez… ait un vilain accident pendant que vous l'occupez. Quel effet cela aurait-il sur vous ?

— Eh bien… » J'hésitai. « Il n'y a pas grand moyen de le savoir, je pense.

— Et puis, il y a toujours… des résultats psychologiques. Il vous faudra des jours pour retourner à la normale. Quelques-uns de mes sujets sont revenus terrifiés, d'autres déprimés, je ne sais pourquoi. Vous pouvez vous retrouver dans une situation difficile, M. Armand, bien que, je pense, nous puissions vous en tirer en une semaine à peu près.

— Je puis supporter cela. » Je plongeai le nez dans mon verre.

« Plus tard, quand nous aurons plus de données, cela ira mieux, dit Rennie. À votre propos, tout ce que je sais est que vous êtes un bon sujet pour l'hypnose. Ah ! oui, vous vous dites d'origine française, n'est-ce pas ?

— De la Dordogne, approuvai-je. Mes parents émigrèrent en Amérique.

— Cela ne signifie pas grand-chose, dit Rennie. Les races sont si mêlées, même en Europe. Je vais essayer de vous envoyer le plus loin possible. Jusqu'à présent, je n'ai pas réussi à remonter au-delà de quelques générations. » Il but à petits coups. « Comprenez-vous la théorie du déplacement psycho-temporel ?

— Un peu, dis-je. Voyons… ma ligne d'univers à travers le continuum espace-temps remonte plus loin que ma naissance, elle remonte à travers tous mes ancêtres, se ramifiant à chaque point où l'un d'eux fut engendré. L'esprit, l'âme, quelque nom que vous lui donniez, est une sorte de trame sous-jacente qui peut être branchée tout au long de la ligne d'univers, sur l'un de ces ancêtres.

— Pas mal, dit-il. Au moins, vous n'avez pas gobé cette histoire idiote de réincarnation. Tout ce que j'ai fait, en réalité, a été de systématiser le travail de beaucoup d'expérimentateurs amateurs, qui n'ont jamais complètement compris ce qu'ils avaient en main.

— Pourquoi ne pouvez-vous m'envoyer dans le futur ? demandai-je.

— Je n'en sais rien. Je ne peux pas, c'est tout, jusqu'à présent tout au moins. Mais vous devez savoir, M. Armand… (il devint le professeur desséché, me faisant un cours pour calmer ma conscience) que votre corps restera dans un état d'hypnose profonde pendant plusieurs heures. Votre… esprit sera loin dans le passé, partageant le cerveau de quelque ancêtre, pendant le même laps de temps. Vous ne serez pas seulement spectateur, vous *serez* cet ancêtre. Quand vous reviendrez, vous vous souviendrez de ce qui est arrivé. C'est tout. »

Une ombre de crainte faisait battre mon cœur, mais je me levai, nerveusement.

« Quand commençons-nous ? »

Il me conduisit au laboratoire, et je m'étendis sur une couche. On m'injecta certaines drogues, et un miroir hypnotisant commença à tourner, tache de lumière virevoltante dans une obscurité qui croissait autour de moi.

Je sombrai dans la nuit.

*

**

J'étais Argnach-eskaladuan-torkluk, ce qui signifie Celui-qui-tire-à-l'arc-contre-le-cheval mais je gardais secret mon vrai nom, ignoré des sorciers et des esprits du vent, et je ne le révélerai pas. Quand ma première barbe avait poussé, clairsemée, on m'avait donné mon nom de tous les jours, car j'avais fait un arc et estropié un des chevaux bourrus, tant et si bien que j'avais pu le rattraper à la course, lui

ouvrir la gorge et le rapporter en le traînant. Ceci s'était passé pendant mon voyage, ce voyage que les garçons font seuls. Après cela, on nous emmène à un certain endroit, et les esprits du vent dansent revêtus de peaux d'aurochs devant nous, et on nous coupe la dernière phalange du majeur pour la leur donner à manger. Je ne puis en dire plus long. Quand tout est fini, nous sommes des hommes, et pouvons prendre épouse.

Cette cérémonie avait eu lieu, je ne savais plus quand. Les hommes ne comptent pas le temps. Mais j'étais encore dans l'orgueil de ma jeunesse. Cette nuit, c'était un pauvre orgueil, car j'allais seul, et sans grand espoir de retour.

La neige tourbillonnait à travers mon chemin, à mesure que je descendais la pente de la montagne. Les arbres parlaient dans l'énorme vent hurlant et j'entendis le cri lointain d'un Longue-Dent. Peut-être était-ce la même bête qui avait mangé Andutannalok-gargut au moment où l'automne embrassait les forêts pluvieuses. Je frissonnai et touchai du doigt l'amulette de la Mère dans mon sachet de cuir, n'ayant aucune envie de rencontrer une bête avec l'esprit d'Andutannalok brillant dans ses yeux.

La tempête s'apaisait. Je vis se fendre les nuages bas au-dessus de ma tête et briller les étoiles entre les branches dénudées. Cependant la neige poudreuse sifflait encore entre mes pieds et encroûtait la fourrure de mes vêtements. On ne pouvait guère voir que de l'obscurité et je suivais à l'aveuglette un chemin que je connaissais.

Je portais une lourde veste de fourrure, des pantalons et des bottes, et ce cuir devait être impénétrable aux épieux. Mais les Ogres avaient plus de force dans le bras que les hommes. Une pierre lancée par eux pouvait écraser mon crâne comme un fruit mûr. Et alors mon corps serait dévoré par les loups, et où donc mon pauvre esprit trouverait-il une demeure ?

Le vent le tourmenterait à travers les forêts et le chasserait devant lui vers les toundras nordiques.

J’avais des armes : épieu, arc, couteau de silex au manche entouré de lanières de cuir. Les flèches avaient des pointes en os de loup, pour mordre mieux, et l’épieu de bois avait été durci au feu, avec bien des incantations, par Ingmarak, le chaman. Dans mon sachet de cuir se trouvait la petite image de pierre de la Mère, mes doigts caressaient ses grands seins réconfortants, mais il faisait froid, le vent hurlait, et j’étais tout seul.

Sous moi, plus bas, j’entendis le rugissement froid de la rivière, là où elle creusait une gorge profonde. Sur l’autre rive, se trouvait l’antre des Ogres.

Personne, dans notre grotte, ne m’avait défendu de partir à la recherche d’Evavy-unaroa, ma blanche épouse sorcière, mais ils avaient désapprouvé cette entreprise et personne n’avait voulu m’accompagner. Ingmarak avait secoué sa tête chauve et cligné vers moi ses yeux chassieux et troubles :

« Ce n’est pas bien, Argnach, dit-il. Rien de bon ne peut venir de la terre des Ogres. Prends une autre épouse.

— Je ne veux que Evavy-unaroa », lui dis-je.

Les anciens marmonnèrent, et les enfants regardèrent avec des yeux effrayés depuis le fond de la caverne.

Je l’avais gagnée l’été précédent seulement. Elle était jeune et libre, mes yeux se posèrent sur elle avec faim, et elle me sourit. Ils avaient tous été un peu effrayés par elle, bien que nulle créature plus aimable et joyeuse n’ait jamais foulé le sol, et nul ne me demanda de l’emprunter quand nous eûmes fait les sacrifices. Cela me convenait parfaitement.

Les lampes de stéatite gouttaient et flamboyaient par instants, projetant sur les parois de la grotte des ombres mouvantes, et le vent faisait claquer le rideau de peau à l’entrée. Nous étions assis bien au chaud, une bonne réserve de viande pourrissait glorieusement dans un coin, et la tribu aurait dû être gaie. Mais quand je leur dis que

j’allais dans la terre des Ogres pour ramener Evavy, la peur entra dans la caverne et s’assit avec nous.

« Ils l’ont déjà mangée, dit Vuatok-nanavo, le borgne qui tressait sa barbe et pouvait flairer le gibier dans le vent à une demi-journée de marche. Elle et son enfant à naître, ils sont mangés, et, de crainte que leur esprit ne reste pas dans le ventre des Ogres, mais revienne ici, nous ferions bien de déposer une autre hache à l’entrée de la grotte.

— r Peut-être ne sont-ils pas mangés, répondis-je. C’est mon destin d’y aller. »

Une fois ceci dit, il n’y avait plus de recul possible, et tout le monde se tut. Finalement, Ingmarak, le Chaman, se leva :

« Demain, nous ferons des incantations », dit-il.

On fit bien des choses ce jour-là et pendant le crépuscule. Tous me virent prendre une lampe, et les pinceaux de brindilles, et les petits pots de couleur, et aller dans les profondeurs de la grotte. Là, je fis une peinture me représentant avec un arc, tirant sur les Ogres, et je peignis la face. Ce qui fut fait de plus doit rester secret.

Ingmarak me révéla ce que l’on savait des Ogres. Il y avait de vieilles traditions, qui disaient qu’ils avaient possédé toute la Terre, jusqu’à ce que les hommes viennent de la direction du soleil levant d’hiver, et les repoussent graduellement. Il n’y avait guère eu de combats, nous avions trop peur d’eux, et nous n’avions nous-mêmes rien qui puisse les tenter. Ils taillaient leurs silex d’une manière différente de la nôtre, mais pas plus mal, et semblaient avoir moins besoin de vêtements chauds. Maintenant, ils habitaient de l’autre côté de la rivière, là où nul homme ne s’aventurait.

Mais Evavy était descendue à la rivière pour chercher quelques-unes des pierres que l’on trouve dans son lit. Il y avait de fortes pierres dans cette eau, car on pensait qu’elle venait du Grand Nord, là où le père Mammouth errait dans les toundras, et secouait ses défenses sous les

falaises de la Grande Glace. Mais Evavy ne désirait que les pierres qui sont jolies à voir, pour en faire un collier à son enfant quand il serait né. Elle alla seule, car il y avait certains mots à dire, avec son épieu et une torche pour se défendre des bêtes, et elle alla sans peur.

Mais quand elle ne revint pas, je descendis à la rivière à mon tour, et, dans la neige piétinée, je lus ce qui était arrivé. Un groupe d'Ogres l'avait enlevée et, si elle vivait encore, elle était de leur côté de la rivière, maintenant.

Je l'entendis couler, sauvage et bruyante, quand je sortis de la forêt. Elle dessinait un long serpent d'ombre entre les berges blanches de neige et les arbres givreux, avec çà et là une lueur sourde, comme d'un bloc poli. Le vent continuait à tomber, mais une haleine glaciale montait de l'eau, et je vis des glaçons filer en tournoyant.

Pendant le jour, j'avais coupé un petit arbre avec une hache. Une hache de pierre n'est pas une bonne arme, à mon avis, mais c'est un précieux outil. Je trouvai le tronc et la branche aplatie que je pensais utiliser comme pagaie. Le problème était de traverser la rivière sans me noyer.

J'enlevai mes bottes et les suspendis à mon cou. La neige me mordit les pieds. Regardant le ciel, je vis les derniers nuages, noires montagnes, se déchirer. Le ciel était clair au nord, et les âmes des chasseurs morts dansaient dans la voûte céleste, tournoyantes, multicolores. Pour eux, je coupai une mèche de mes cheveux avec mon couteau et, debout près de la rivière, je dis dans le vent mourant :

« Je suis Argnach-eskaladuan-torkluk, homme parmi les hommes, qui vous donne ici un morceau de sa vie. Pour ce don, je ne demande rien, bien entendu. Mais sachez, chasseurs du ciel, que je vais dans la terre des Ogres pour ramener ma femme, Evavy-unaroa, la blanche sorcière, et que pour toute aide que je recevrai, j'offre une grasse part de tout gibier que j'abattrai, pour le reste de mes jours sur Terre. »

Les grands rideaux de lumière ondulaient parmi les étoiles, et ma voix était très frêle et seule. Je sentais le froid pénétrer mes pieds et ronger mes os, et je lançai mon tronc d'arbre avec un grognement.

La rivière me prit immédiatement et je descendis le courant, pagayant dans des eaux folles et écumantes. J'avais les pieds gourds, la tête aussi. Ce qui m'arrivait semblait arriver à un étranger, très loin, tandis que moi, Moi-au-nom-secret, je me tenais sur une haute montagne, agitant de fortes pensées. Je pensai qu'il était mauvais d'être assis, les pieds pendant dans l'eau glaciale, et que, par le feu et le racloir, on pouvait évider un tronc de telle manière que les hommes puissent se tenir au-dedans et pêcher.

Puis mes orteils engourdis heurtèrent des pierres, le tronc racla un haut-fond, et je grimpai péniblement sur la terre ferme, tirant le tronc derrière moi. Je restais assis un moment, ramenant la vie dans mes pieds en les frottant avec une peau de renard, puis je mis mes bottes et partis sur la terre des Ogres, repérant bien ma route.

Les Ogres avaient été vus assez souvent sur leur côté de la rivière, penchés et furtifs, aussi savais-je qu'ils ne pouvaient habiter bien loin. J'allais d'une allure aisée, aspirant l'air maintenant tranquille, cherchant une odeur de fumée qui me guiderait vers leur antre. J'avais un peu peur, mais pas beaucoup, car ma destinée était sur moi et rien ne pouvait plus la changer. Rien n'avait été complètement réel pour moi depuis que j'avais vu les empreintes des Ogres recouvrant celles des bottes d'Evavy. Il me semblait déjà être à demi un fantôme.

Je ne comprends pas pourquoi j'avais perdu toute crainte d'Evavy, moi seul entre les hommes. Ils reconnaissaient qu'elle était grande et bien faite, brave et au rire facile. Mais elle était née avec les yeux bleus et les cheveux dorés, comme les Ogres eux-mêmes. Bien sûr, il y avait une vieille tradition qui disait qu'il y avait eu autrefois des

croisements entre les hommes et les Ogres, si bien que de temps en temps ces colorations claires apparaissaient dans une tribu. Mais nul vivant ne pouvait se rappeler avoir vu un tel enfant. Aussi y avait-il clairement un pouvoir en Evavy, et les gens avaient un peu peur d'elle.

Cependant moi, Argnach, je n'avais pas eu peur. Je savais que le pouvoir qui résidait en elle était seulement celui de la Mère. C'est le même *pouvoir* qui fait qu'un élan mâle tient tête et meurt pour ses compagnes.

Le bruit, impossible à confondre, d'un troupeau d'élans forçant un rideau de baliveaux me donna cette pensée. Une lumière terne et froide se glissait maintenant entre les branches des sapins tordus. Je pouvais voir des traces d'un gibier abondant, plus abondant que celui que nous avions de notre côté de la rivière. Beaucoup plus ! Et bientôt, il y aurait plus de bouches à nourrir dans notre grotte que ne pourraient le faire la chasse des hommes, la cueillette des femmes et la pêche des enfants.

Je sortis de la forêt par une crête qui grimpait au nord pour finir en ombre contre le ciel étoilé. Et la froide brise qui rasait le sol m'apporta l'odeur de la fumée.

Mon corps se hérissa ; Ainsi, j'étais donc déjà dans le repaire des Ogres. S'ils possédaient vraiment les pouvoirs magiques que leur prêtaient les légendes, je serais frappé quand je m'approcherais d'eux. Je tomberais raide mort, ou serais changé en serpent et écrasé sous le pied, ou je me mettrais à courir, hurlant et bavant, à travers les arbres, comme il était arrivé à certains.

Mais Evavy était dans cette grotte.

Aussi me transformai-je en fumée, glissant dans les ombres, m'accroupissant sous les blocs, filant furtivement d'arbre en arbre, l'arc tendu et une flèche entre les dents. Le ciel s'éclairait faiblement à l'est quand je vis enfin la caverne des Ogres.

Un feu était entretenu à son entrée. Ingmarak m'avait dit une fois que, dans sa jeunesse, les hommes faisaient de

même, mais maintenant ce n'était plus nécessaire – les bêtes avaient appris à nous connaître, et n'approchaient plus. Ici, il y avait davantage d'animaux que dans notre région, et j'avais pensé que c'était un résultat de la magie des Ogres, faisant sortir un abondant gibier hors des brouillards. Mais comme je guettais ce feu à travers un fourré de sapins, une très grande pensée me Tant.

« S'ils ont le pouvoir, me murmurai-je, alors ils ne devraient craindre ni lion ni Longue-Dent. Ils ne devraient pas avoir besoin d'un feu à l'entrée de leur demeure. Mais ils en ont un. Peut-être, ô chasseurs du ciel, est-ce parce qu'ils n'ont pas de pouvoir du tout. Peut-être même ne sont-ils pas si bons chasseurs que les hommes, et c'est pourquoi il y a plus de gibier en leur pays. »

Je frémis à cette pensée, je sentis une force se lever en moi, qui balaya ma peur. Très doucement, alors, je rampai à travers le terrain nu jusqu'à la grotte des Ogres.

Un vieillard s'occupait du feu. Sa chevelure fauve grisonnait et pendait, plate, sur ses larges épaules. C'était la première fois que je voyais un Ogre d'aussi près, et cette vue était terrible. Il était bien plus petit que moi, voûté, avec les jambes torses et de grands bras pendants. Son front était bas, ses yeux presque cachés sous d'énormes arcades sourcilières, et, à travers sa barbe rare, je pouvais voir qu'il n'avait pas de menton. Il tapait du pied et battait des mains, son haleine se condensait en brouillard contre le ciel pâlissant. Son costume était grossier, à peine mieux que quelques peaux puantes maladroitement liées les unes aux autres. Il était pieds nus dans la neige.

J'avais remonté le vent, mais la brise tourna. Ses larges narines s'épanouirent et il tourna sa grosse tête velue.

Je me ruai à travers les quelques longueurs d'homme restantes, et l'Ogre me vit. Il croassa quelque chose dans sa langue et saisit un gourdin. Mon arc se banda, ma flèche sembla s'encocher d'elle-même. La corde dit son chant de mort et l'Ogre trébucha, les mains crispées sur le fût planté

dans sa poitrine. Dans la lumière grandissante, son sang hurlait, rouge, sur la neige. Je me tenais à l'entrée de la grotte, encochant une autre flèche, et je rugis : « Evavy ! »

Un Ogre arriva, l'épieu en main, je décochai ma seconde flèche. Il y en avait un, juste derrière lui, qui levait sa massue. J'arrachai un brandon au foyer et l'écrasai contre lui. Il tomba en arrière, pour éviter la flamme.

La caverne grouillait de corps nus. Je pouvais voir indistinctement les femmes trapues, hideuses, se traînant vers l'arrière-caverne, formant un mur devant leurs petits et montrant les dents. Les Ogres mâles tournoyaient dans la demi-obscurité et je compris subitement qu'ils avaient peur.

« Evavy, criai-je. Evavy, c'est Argnach qui vient te chercher ! »

Mon cœur cessa de battre un instant, je connus à nouveau la peur, la peur que son fantôme me réponde par la bouche d'un Ogre. Puis elle se fraya un passage et je plongeai mon regard dans des yeux bleus comme un ciel d'été, et je sentis des larmes piquer les miens.

« Par ici ! » Je lâchai une autre flèche sans viser dans l'obscurité enfumée. Un Ogre gémit. Je donnai mon épieu – à Evavy. « Maintenant, il faut courir » dis-je.

Ils se ruèrent à notre poursuite, hurlant et grognant. Les pieds d'Evavy soutinrent mon allure, ses cheveux flottaient contre ma figure. Ils ne lui avaient point enlevé ses vêtements, mais, même à travers l'épaisse fourrure, je pouvais deviner la grâce de son corps.

Vers le bas nous bondissions, vers la forêt. Les Ogres nous suivaient en essaim, mais un coup d'œil par-dessus mon épaule me fit voir que nous gagnions du terrain. Ils ne pouvaient courir aussi vite que les hommes. Une fois, comme nous traversions une prairie ensevelie sous la neige, une pierre siffla à mes oreilles avec plus de vitesse qu'un homme n'aurait pu lui donner. Mais ils n'avaient pas

d’arcs. Nous arrivâmes, pantelants, à la rivière, là où attendait mon tronc d’arbre.

« Pousse-le à l’eau », criai-je.

Tandis qu’elle luttait contre son poids, je posai mon carquois devant moi et préparai une flèche. Les Ogres surgirent de derrière les arbres couverts de givre. J’en blessai deux, puis l’un d’eux arriva à portée de bras et saisit mon arc, qui se brisa en mes mains. Je tirai mon couteau de silex et le poignardai. Quelqu’un d’autre me porta un coup, mais mon vêtement de cuir détourna la pointe de bois. Evavy frappa de l’épieu et blessa la créature nue. Le tronc était presque à flot. Nous pataugeâmes, donnâmes une dernière poussée, grimpâmes sur lui et nous fûmes dans les bras de la rivière.

Je regardai en arrière. Les Ogres hurlaient et secouaient leurs poings poilus. Ils n’avaient pas dû conserver le tronc avec lequel ils avaient fait leur expédition. Je ris tout haut et enfonçai profondément ma pagaie. Evavy pleurait.

« Mais tu es libre, lui dis-je.

— C’est pour cela que je pleure », répondit-elle.

Les puissances de la Terre sont fortes et étranges chez les femmes.

« T’ont-ils fait du mal ?

— Non, dit-elle. Il y en avait un… Je l’avais vu auparavant, me guettant depuis son côté de la rivière. Il m’enleva, avec quelques autres, mais ils ne me firent pas de mal, ils me nourrirent, et me parlaient doucement. Seulement, je ne pouvais pas aller te retrouver. »

Et elle se remit à pleurer.

Je songeai qu’avec sa coloration claire comme la leur, elle avait dû paraître bien jolie, même aux Ogres farouches. Ils avaient dû penser que cela valait le risque de l’enlever et de l’avoir comme Mère, le risque que je vienne la chercher.

Je m’arrêtai un moment de pagayer pour lui caresser les cheveux.

« Tout est bien, dis-je. C'était la destinée. Nous avions peur des Ogres parce qu'ils sont si étranges que nous pensions qu'ils devaient avoir un pouvoir.

La rivière brillait dans la longue lumière du soleil levant. Ma pagaie mordit l'eau à nouveau.

« Mais ce n'était pas vrai, continuai-je. Ce sont de pauvres gens maladroits, lents de pieds et lents d'esprit. Nos pères, qui chassent maintenant dans le ciel pendant les nuits d'hiver, les refoulèrent de notre terre, non point avec l'épieu et l'arc, mais parce qu'ils pouvaient penser plus profondément et courir plus vite. Ainsi ils pouvaient tuer davantage de gibier et avoir davantage d'enfants. Nous pouvons faire de même.

« Quand viendra l'été, je rassemblerai les hommes et nous traverserons la rivière. Nous prendrons la terre des Ogres comme nôtre. »

Nous heurtâmes les hauts-fonds de notre côté et pataugeâmes, les pieds gourds, jusqu'à la berge. Evavy se serrait contre moi, les dents claquantes. Je voulais me hâter vers les feux de la grotte et les grands chants de victoire que je chanterais devant les hommes. Mais je regardai une fois encore de l'autre côté de la rivière.

Les Ogres nous avaient suivis. Ils se tenaient massés sur l'autre bord, nous regardant fixement. L'un d'eux tendit ses horribles bras. Il était bien loin, mais j'ai des yeux aigus, et je vis qu'il pleurait. Puisque lui aussi aime Evavy, j'essaierai d'épargner sa vie, quand nous traverserons la rivière.

*

**

Je m'éveillai du long sommeil. Une lampe brûlait et la nuit régnait derrière les rideaux tirés.

Rennie me guida vers la salle de séjour et m'offrit à boire. Nous restâmes un moment sans parler.

« Eh bien, dit-il enfin, où… à quelle époque avez-vous été ?

— Bien loin », dis-je. L'étrangeté d'avoir été un autre homme me remplissait encore, j'étais encore à demi dans un rêve. « Fichtrement loin !

— Ah ! oui ? » Ses yeux brûlaient de curiosité.

« Je ne connais pas la date. Il faudra que les archéologues la déterminent. »

Je lui racontai en quelques mots ce qui m'était arrivé.

« Le paléolithique, murmura-t-il. Il y a vingt mille ans, ou plus, quand l'Europe était encore à demi couverte de glaciers. » Il étendit les mains et me prit par le bras. « Vous avez vu les premiers vrais hommes, les Cro-Magnons, et les derniers Neandertals simiesques.

— Il n'y avait pas tellement de différence entre eux, murmurai-je. J'ai du regret, pour les Neandertals. Ils ont fait tout ce qu'ils pouvaient… » Je me levai. « Je veux rentrer chez moi et dormir.

— Certainement. Vous reviendrez demain ? Je voudrais un rapport complet. Tout ce dont vous pourrez vous souvenir. Tout ! Grand Dieu, je n'aurais jamais rêvé que vous iriez si loin ! »

Il me raccompagna à la porte. « Vous sentez-vous bien ?

— Oui, ça va. Comme si j'avais bu, mais ça va. »

Nous nous serrâmes les mains.

« Bonsoir », dit-il. Sa haute silhouette se découpait en noir sur la porte éclairée.

Je pris un autobus. Il geignait et rugissait tant et si bien que, pour un moment, je me tendis de peur. Quel était donc ce monstre grondant dans la forêt ? Quelles puanteurs étranges venaient insulter mon nez ? Puis je me souvins que ces impressions appartenaient à un autre homme, dont j'avais habité le corps, et qu'il était mort depuis vingt mille ans.

Le monde ne me semblait pas encore réel. Je marchais dans une forêt hivernale, entendant beugler l'élan, tandis

que des fantômes m’entouraient et ricanaient dans mes oreilles.

Un peu plus de solidité revint quand je grimpai l’escalier et entrai dans mon appartement. Claire posa sa cigarette, se leva et vint vers moi.

« Alors, chéri ?

— Tout s’est bien passé, dis-je. Je suis un peu fatigué. Fais-moi un peu de café, veux-tu ?

— Bien sûr, bien sûr… Mais où es-tu allé, mon chéri ? »

Elle me prit par la main et me tira vers la cuisine.

Je la regardai, nette et avenante, un peu grassouillette, avec sa crème sur la peau, son rouge, sa gaine, ses lunettes et ses cheveux soigneusement ondulés. Un autre visage se dressa dans mon souvenir, un visage bronzé par le soleil et le vent, des cheveux comme une grande crinière fauve, et des yeux comme un clair ciel d’été. Je me rappelai les taches de rousseur poudrant un nez levé vers moi, noirci par la suie du foyer, et les petites mains durcies par le travail qui se tendaient vers moi. Et je sus quelle serait ma punition pour ce que j’avais fait, et je sus qu’elle n’aurait pas de fin.

Traduit par Francis Carsac.

The Long Remembering.

© The Magazine of Fantasy, 1956.
© Editions Opta, 1972, pour la traduction.

LA CURE - Henry Kuttner et Catherine L. Moore

Si vous avez apprécié le coup précédent, nous allons le « doubler », comme les chasseurs. Cette nouvelle ne repose pas sur un schéma très éloigné, dans son principe, de Souvenir lointain. Mais elle est beaucoup plus complexe. Elle est aussi, croyons-nous, encore plus tragique. Elle a cette sécheresse, cette nervosité, cette dureté et à l'occasion cet humour qui sont le propre du style de Kuttner. Elle est révélatrice en outre de l'intérêt de cet auteur pour la psychiatrie, de son goût pour les univers parallèles où nous font pénétrer le rêve et la folie. Après la robuste bonne santé d'Anderson, elle souffle sur nous l'haleine inquiétante de la maladie.

Quand Dawson revint de ses vacances en Floride, il ne se sentait pas mieux. Il ne s'était pas attendu à une cure miraculeuse. En fait, il ne s'était attendu à rien du tout. Maintenant, il était assis morose à son bureau, regardant la tour de l'Empire State en espérant vaguement qu'elle allait basculer et tomber.

Carruthers, son associé dans le cabinet juridique, entra et quémanda une cigarette. « Tu fais une sale tête, Fred, dit-il d'un ton critique. Pourquoi ne descends-tu pas avec moi prendre un verre ?

— Je n’ai pas envie de, prendre un verre, dit Dawson. De toute manière, il est trop tôt. J’ai assez bu en Floride.

— Peut-être même un peu trop.

— Non. Ce qui me flanquait la colique, c’était… je ne sais pas.

— Les petits riens font les grandes psychoses, dit Carruthers, son visage pâle et dodu presque trop dépourvu d’expression.

— Alors, maintenant, je suis cinglé ?

— Tu pourrais l’être. Tu pourrais l’être. Donne-toi du temps. Pourquoi cette peur anormale des psychiatres, de toute manière ? Une fois, je me suis fait psychanalyser.

— Que s’était-il passé ?

— J’allais épouser une sinistre virago, dit Carruthers.

— L’un dans l’autre, la psychiatrie n’est pas la même chose que l’astrologie. Peut-être as-tu mordu ta grand-mère quand tu étais enfant. Tire cela au clair. Aussi longtemps que tu penseras : « Quelles « grandes dents vous avez », tu te morfondras dans un marécage de misère mentale.

— Je ne suis pas dans un marécage, dit Dawson. Simplement…

— Ouais. Simplement. Dis-moi, n’allais-tu pas à l’Université avec un type nommé Hendricks ?

— Si.

— Je l’ai rencontré dans l’ascenseur la semaine dernière. Il est arrivé ici venant de Chicago. Il a ses bureaux au-dessus de nous, au vingt-cinquième étage. Il est considéré comme l’un des meilleurs psychiatres de ce pays. Pourquoi ne vas-tu pas le voir ?

— Que pourrais-je lui dire ? demanda Dawson. Je ne suis pas suivi par de petits hommes verts.

— Heureux homme, dit Carruthers. Moi si. Jour et nuit. Ils boivent mon alcool, aussi. Dis simplement à Hendricks que tu renifles des mouches mortes. Tu as sûrement arraché les ailes d’un anophèle quand tu étais petit enfant. C’est aussi simple que cela, vois-tu ! » Il se leva de sa

chaise, mit sa main sur l'épaule de Dawson et ajouta tranquillement : « Fais-le, Fred. Comme si tu m'accordais une faveur.

— Hmm… Eh bien, d'accord.

— Bon », dit Carruthers avec entrain. Il regarda sa montre. « Tu es attendu à son bureau dans cinq minutes. J'ai pris le rendez-vous hier. » Il s'éloigna, ignorant les jurons dont Dawson le bombardait. « C'est au 2 540 », cria-t-il avant de claquer la porte.

La mine renfrognée, Dawson prit son chapeau, se renseigna auprès de la réceptionniste et enfourcha l'ascenseur vers les étages. Il faillit heurter un petit homme replet, au visage de chérubin, vêtu d'un complet en tweed, qui surgissait du 2 540. Des yeux bleus au regard doux le contemplèrent à travers l'éclat des verres de contact.

« Salut, Fred, dit l'homme. Tu ne me reconnais pas, hein ?

— Raoul ? » La voix de Dawson était incertaine.

« Oui, c'est moi. Raoul Hendricks, vingt-cinq ans après – un peu épaissi, je le crains. Toi, par contre, tu n'as pas changé. Eh bien, j'allais justement descendre jusqu'à ton bureau. Je n'ai pas eu le temps de prendre mon petit déjeuner ce matin. Si nous allions manger un morceau ?

— Mais Carruthers ne t'a-t-il pas dit…

— Nous pourrons très bien parler de tout cela en mangeant. » Hendricks poussa Dawson vers l'ascenseur. « Il y a des tas de choses que je veux te demander. Des nouvelles des copains du collège. Je ne suis resté en relation avec aucun d'entre eux. J'ai passé presque tout ce temps en Europe.

— J'ai gardé le contact, dit Dawson. Tu te souviens de Willard ? Je viens juste d'apprendre qu'il était poursuivi pour une histoire de fraude sur les pétroles… »

Ils bavardèrent pendant la soupe à l'oignon et l'entrée. La plupart du temps, Hendricks écoutait. Parfois il regardait Dawson, mais sans le fixer expressément. Ils étaient dans

un box isolé et, quand on leur eut servi le café, Hendricks alluma une cigarette et fit un rond de fumée.

« Tu veux un diagnostic impromptu ? demanda-t-il.

— D'accord.

— Tu te fais du souci à propos de quelque chose. Sais-tu ce que c'est ?

— Bien sûr que je le sais, dit Dawson. C'est une sorte de rêve que je fais tout éveillé. Mais Carruthers t'a parlé de cela.

— Il m'a dit que tu flaires les mouches mortes. » Dawson se mit à rire. « Sur une vitre. Une vitre sale. Ça n'a très certainement rien de vrai. J'ai simplement une impression, pas plus. Je ne vois jamais rien. C'est une sorte d'extension de la conscience sensorielle.

— Ça n'arrive jamais dans tes rêves nocturnes ?

— Si ça se produit, je n'en garde pas de souvenir. Ça dure toujours le temps d'un éclair. Mais le pire, c'est que je *sais* à ce moment-là que c'est la vitre qui est réelle. Habituellement, ça arrive quand je fais un travail de routine. Soudain, il y a cet éclair. C'est instantané. Je sens, avec certitude, que ce que je suis en train de faire à ce moment-là est un rêve. Et qu'en réalité je me trouve quelque part en train de flairer des mouches mortes sur une vitre sale'.

— Tu penses que quelqu'un rêve de toi, et que c'est par ce rêve que tu existes ?

— Non. C'est moi qui rêve… ça. » Dawson jeta un regard circulaire dans la salle de restaurant.

« Eh bien, dit Hendricks, c'est possible. » Il fit tomber la cendre de sa cigarette. « Nous entrons là dans la métaphysique, et je ne suis pas compétent. Peu importe ce qui est réel et ce qui est rêvé. L'essentiel est de croire au rêve au moment où tu le fais. Sauf si c'est un cauchemar.

— Ce n'en est pas un, dit Dawson. J'ai eu une vie bien agréable jusqu'à présent.

— Alors, où en sommes-nous ? Tu ne sais pas ce qui te tracasse. Le rêve est simplement un symbole. Lorsque tu réalises ce que le symbole représente, la structure tout entière s'effondre et tes symptômes névrotiques disparaissent. Du moins, en règle générale.

— Les fantômes ne résistent pas à la lumière, c'est cela ?

— Exactement. Mais ne t'y trompe pas. Les névroses peuvent à l'occasion se transformer en vraies psychoses. Tu as quelque chose qui ressemble à une hallucination olfactive. Mais tu n'as pas l'illusion correspondante. Tu sais que la vitre n'existe pas.

— Oui, dit Dawson. Mais il y a quelque chose sous ma main.

. – Une hallucination tactile ? Quelle impression cela te fait-il ?

— C'est froid et dur. Je ne sais pas ce que c'est. Si je bouge la main, quelque chose arrivera.

— Est-ce que tu la bouges ? »

Après un long moment, Dawson répondit très doucement : « Non.

— Alors, bouge-la », conseilla Hendricks. Il prit un crayon et un calepin dans sa poche et régla sa montre. « Improvisons un test d'association de mots. D'accord ?

— Eh bien… pourquoi ?

— Pour trouver l'origine de ta vitre. S'il y a une obstruction mentale, et si la censure fonctionne, ça se dévoilera. Nettoyage de printemps. Si on nettoie régulièrement sa maison, on s'épargne beaucoup de travail pour plus tard. Il n'y a aucun risque pour que les toiles d'araignées s'accumulent. Tandis que si on les laisse s'empiler, on s'expose à une véritable psychose. Comme je l'ai dit, tout consiste à découvrir la cause. Une fois qu'on l'a localisée, on sait que c'est un simulacre et ça cesse de vous tourmenter.

— Et si ce n'est pas un simulacre ?

— Alors, au moins, on le sait, et on peut agir pour se débarrasser du cauchemar.

— Je vois, dit lentement Dawson. Si j'avais été responsable de la mort d'un homme il y a des années, je pourrais retrouver la paix en prenant soin de ses enfants orphelins.

— Lis Dickens, conseilla Hendricks. Scrooge est un merveilleux exemple. L'hallucination, le délire de la persécution, le complexe de culpabilité – et l'expiation. » Il regarda sa montre.

« Prêt ?

— Prêt. »

Quand ils eurent terminé, Hendricks étudia les résultats. « Normal, dit-il. Trop normal. Quelques réactions bizarres – mais il faut plus d'un test pour obtenir un résultat précis. Nous ne voulons pas être empirique – bien que cela soit parfois nécessaire. La prochaine fois que tu auras ce cauchemar, bouge ce gadget sous ta main.

— Je ne sais pas si je pourrai », dit Dawson.

Hendricks se contenta de rire. « La paralysie nerveuse de l'astral, suggéra-t-il. Je suis soulagé, Fred. J'avoue avoir pensé que tu avais l'esprit un peu dérangé. C'est la faute de ton ami Carruthers. Le profane surestime toujours les petites aberrations mentales. Probablement t'a-t-il un peu ennuyé.

— Peut-être.

— Ainsi, tout éveillé, tu fais un rêve hallucinatoire. Ce n'est pas rare. Une fois que nous en aurons découvert la cause, tu n'auras plus à t'inquiéter de rien. Reviens demain, quand tu voudras – téléphone-moi d'abord – et nous procéderons à un bilan physique. Un peu plus de café ?

— Non », dit Dawson.

Ils se quittèrent à la porte de l'ascenseur. Dawson se sentait irrationnellement soulagé. Bien qu'il ne tînt guère compte de l'optimisme professionnel du psychiatre, il

sentait que l'argumentation de l'homme tenait debout. Il y avait de la logique dans tout cela. Et il était certainement illogique de laisser un rêve éveillé influencer si puissamment ses dispositions d'esprit.

De retour à son bureau, Dawson se tint à la fenêtre, regardant l'horizon en dents de scie. Le grondement sourd et grave du trafic montait des canyons en dessous. En quarante-deux ans, il avait parcouru un long chemin. Il était associé dans une firme juridique, membre d'une douzaine de clubs, et prenait un intérêt actif à une grande variété de matières. Une longue route, pour quelqu'un qui avait commencé sa carrière dans un orphelinat. Il avait été marié mais il y avait eu divorce, à l'amiable pour les deux parties. Maintenant, il était plus agréable de posséder un appartement de célibataire à proximité de Central Park. Il y avait l'argent, le prestige, la puissance – mais rien de cela ne pourrait l'aider si l'hallucination se développait.

Sur une impulsion, il quitta son bureau et se rendit dans une bibliothèque médicale. Ce qu'il y trouva ne fit que confirmer les remarques de Hendricks. Apparemment, aussi longtemps qu'il n'avait pas cru à l'existence réelle de la vitre sale, il avait été nettement en sécurité. Quand il y avait cru, la dissociation s'était installée et tout s'était écroulé sauf la logique subjective et erronée. Les hommes ont un besoin vital de croire qu'ils agissent rationnellement et, comme tant de mobiles de base sont trop bien camouflés, trop compliqués à débrouiller, ils assignent arbitrairement des significations à leurs actions. Mais pourquoi une vitre sale ?…

Oui, pensait Dawson en feuilletant l'ouvrage qu'il tenait à la main, si je croyais à ce rêve, je… euh, je construirais des illusions secondaires. Je penserais à une bonne raison expliquant pourquoi il y a une vitre. Seulement, il n'y a aucune raison – heureusement.

Alors qu'il sortait de la bibliothèque et apercevait le flot du trafic devant lui, il sentit soudain qu'il rêvait. Et la vitre

était de nouveau là.

Il savait qu'il gisait tout près d'elle, son nez touchant presque le verre, inhalant de la poussière à chaque inspiration et respirant l'odeur suffocante, sinistre et en quelque sorte brunâtre des mouches mortes. C'était particulièrement horrible – ce sentiment de suffocation et de désespoir mortel. Il pouvait sentir quelque chose de dur sous sa main, et il sut avec un soudain sens de l'urgence que s'il ne la déplaçait pas – *maintenant* – il suffoquerait plus que probablement là avec son nez contre la vitre, étouffant d'inertie complète, incapable de bouger. Il savait qu'il ne devait pas glisser dans le rêve où il serait Dawson. Ceci était la réalité. Il n'y avait rien de tangible dans Dawson, son paradis stupide et sa cité rêvée de New York. Pourtant il pouvait demeurer couché là et mourir avec l'odeur des mouches mortes dans ses narines, et Dawson ne le soupçonnerait pas jusqu'à ce dernier instant d'horreur entre le réveil et la mort, quand il serait trop tard pour bouger le… l'objet dur qu'il sentait sous sa main.

Le grondement du trafic l'enveloppa. Il demeura au bord du trottoir, pâle et transpirant. Brièvement, l'irréalité de la scène devant ses yeux lui répugna. Il demeura immobile, attendant que le monde vide ait retrouvé sa tangibilité. Puis, les lèvres serrées, il fit signe à un taxi.

Deux verres de whisky sec le réconfortèrent. Il fut capable de songer à travailler à l'affaire en cours, une affaire d'accident qui ne présentait pas, de difficultés. Carruthers était parti pour le Palais, et il ne verrait pas son associé de tout l'après-midi. Et, il le savait, il n'y aurait pas d'autre… hallucination.

Mais, après dîner, Dawson téléphona à son ex femme, et il passa la soirée avec elle, dans une boîte sur un toit en terrasse. Il ne but guère. Il essayait de retrouver quelque chose de la réalité vitale qui avait existé durant les premiers temps de leur mariage. Mais il n'eut guère de succès.

Le lendemain matin, Carruthers entra dans le bureau de Dawson, s'assit sur un coin de sa table de travail et réclama une cigarette. « Quel est le verdict ? demanda-t-il. Entends-tu des voix ?

— Souvent, dit Dawson. J'en entends une en ce moment. La tienne.

— Mais Hendricks t'est-il vraiment de quelque utilité ? »

Dawson se sentit irrité sans raison. « T'attends-tu à ce qu'il brandisse une baguette magique ? Toute [thérapie demande du temps.

i – Thérapie, hein ? Ce qu'il a dit était mauvais ?

'– Pas particulièrement. » Dawson n'avait pas envie d'en discuter. Il ouvrit coléreusement un ouvrage de droit. Carruthers alluma sa cigarette, lança l'allumette dans la corbeille à papiers et haussa les épaules.

« Désolé. J'avais pensé… »

„ – Oh ! Je vais très bien. Hendricks est très bien, vraiment. Mes nerfs sont légèrement secoués. »

Soulagé, Carruthers se mit sur ses pieds et passa dans son propre bureau. Dawson tourna une page et eut soudainement l'impression que la nuit tombait. Le soleil du matin, qui pénétrait obliquement par la fenêtre, disparut soudainement. Sous sa main, il y avait un objet froid et dur, et, emplissant ses narines, il y avait l'odeur poussiéreuse du désespoir. Et cette fois il savait que c'était la réalité.

Cela ne dura pas. Quand cela eut disparu, il s'assit tranquillement, regardant le bureau vide et le mur vide au-delà. Les sons du trafic montant de la rue sous lui étaient des bruits de rêve. La spirale de fumée qui montait de la corbeille à papiers était une fumée de rêve.

« J'espère que vous ne vous imaginez pas que vous êtes réel », dit Tweedledum d'un ton méprisant.

Il remarqua que la fumée s'était muée en une flamme orange. Le rideau prit soudainement feu. Il voulut immédiatement s'éveiller.

Quelqu’un cria. Miss Anstruther, sa secrétaire, se tenait à la porte, le doigt tendu. Ensuite, il y eut de la confusion, des cris, et le sifflement d’un extincteur d’incendie.

Les flammes s’éteignirent, et la fumée s’évanouit.

« Oh ! Monsieur, dit Miss Anstruther, en essuyant une tache sur son nez. C’est une chance que je sois entrée juste à ce moment, M. Dawson. Vous aviez le nez dans ce livre et…

— Oui, dit Dawson. Je n’avais même rien remarqué. Il faudra que je parle à M. Carruthers de sa détestable habitude de jeter les allumettes dans les corbeilles à papiers. »

Mais au lieu de cela, il téléphona à Hendricks. Le psychiatre pouvait le recevoir dans une heure. Dawson passa son temps à faire des mots croisés et, à dix heures, il prit l’ascenseur, pénétra dans le cabinet de Hendricks et se déshabilla. Hendricks utilisa un stéthoscope, un tensiomètre et les autres appareils habituels.

« Eh bien ?

— Tu te portes à merveille.

— En somme, je suis timbré, n’est-ce pas ?

— Timbré ? dit Hendricks. Allons. Parlons-en. Que s’est-il passé ? »

Dawson le lui dit. « C’est comme pour l’épilepsie. Je ne sais jamais quand j’aurai ces attaques. Elles n’ont jamais duré très longtemps, mais ça pourrait changer. Et ensuite… le sentiment de rêve subsiste. Je savais parfaitement qu’il y avait le feu dans la corbeille à papiers, mais ce n’était pas un vrai feu.

— Les rêves éveillés ont tendance à se maintenir un peu. La réorientation n’est pas toujours instantanée. ». ;

Dawson mordilla un de ses ongles. « Bien sûr, mais… Suppose que Carruthers soit tombé d’une fenêtre. Je n’aurais pas essayé de le retenir. Bon Dieu, j’aurais sauté moi-même d’un toit. J’aurais su que je ne serais même pas blessé. C’est un *rêve.*

— Est-ce que tu as l'impression de rêver en ce moment ?

— Non, dit Dawson, pas maintenant, naturellement. C'est seulement durant ces attaques, et ensuite…

— Tu sens cet objet dur sous ta main ?

— Oui. Et l'odeur. Il y avait aussi quelque chose d'autre…

— Quoi ?

— Je ne sais pas.

— Déplace cet objet. En ternies techniques, c'est une compulsion. Ne t'en fais pas.

— Même si je saute d'un toit ?

— Tiens-toi éloigné des toits pendant quelque temps, dit Hendricks. Une fois que tu auras découvert la signification de ce symbolisme, tu seras guéri.

— Et si je ne le suis pas, j'aurai des illusions secondaires.

— Tu as lu quelque chose là-dessus, hein ? Ecoute-moi. Si tu penses que tu es l'homme le plus riche de la Terre alors que tu n'as pas un centime en poche, comment vas-tu rationaliser cela ?

— Je ne sais pas, dit Dawson. Peut-être suis-je excentrique. »

Hendricks secoua la *tête,* agitant ses bajoues.

« Non. Tu développeras l'illusion logique – une de plus – selon laquelle tu es la victime d'un complot organisé en vue de te voler. Tu comprends ? N'essaie pas d'assigner des significations fausses à ta vitre sale. Ne commence pas à penser qu'un petit homme nommé Alice saute du plafond avec une vitre sous le bras. Ou que le syndicat des souffleurs de verre veut te persécuter. Trouve simplement la signification réelle qui se cache derrière le symbolisme. Comme je te l'ai dit. Déplace cet objet qui est sous ta main. Ne te contente pas de rester passif sur ce point.

— OK, dit Dawson, je le déplacerai. Si je peux. »

Il rêva cette nuit-là, mais c'était du rêve typique.

L'hallucination familière n'apparut pas. Au lieu de cela, il se trouva debout sur un échafaud, une corde autour du cou. Hendricks surgit, agitant un rouleau de papier noué avec

un ruban bleu. « Ta peine est commuée, cria le psychiatre. Voici ta grâce ! Signée par le gouverneur. » Il mit le rouleau entre les mains de Dawson. « Ouvre-le, ordonna-t-il d'un ton pressant. Dénoue le ruban. » Dawson ne le voulait pas, mais Hendricks insista. Dawson tira sur le ruban. Ce faisant, il vit que le ruban était attaché à une longue corde qui serpentait à travers la plate-forme et disparaissait sous elle. Quelque chose cliqueta. Il sentit la trappe osciller sous ses pieds. En tirant sur le ruban, il avait commandé l'ouverture de la trappe. Il tombait.

Il s'éveilla, trempé de sueur. La pièce était sombre et silencieuse. Jurant entre ses dents, il se leva et prit une douche froide. Il n'avait pas eu de cauchemar depuis des années.

Il eut, après cela, deux entrevues supplémentaires avec Hendricks. Chaque fois le psychiatre sondait plus profondément. Mais le refrain ne changea pas. *Reconnais le symbole. Bouge ta main. Rappelle-toi.*

Le troisième jour, alors que Dawson était assis dans la salle d'attente de Hendricks, il se souvint.

L'inertie familière, accablante, morbide, s'empara de lui. Désespérément, il essaya de focaliser les buildings derrière la fenêtre. Mais il ne pouvait pas lutter contre la marée. Au dernier moment, le conseil de Hendricks lui revint en mémoire et, alors qu'il sentait l'objet froid et dur sous sa paume, il fit un effort terrible pour bouger sa main.

Vers la gauche, dit quelque chose. *Vers la gauche.*

C'était dur de combattre cette léthargie, cet étouffement suffocant et poussiéreux du désespoir. Et l'objet était dur à bouger. Mais il se força à envoyer l'impulsion dans son bras, dans ses doigts raides, et l'effort paya. Il sentit que quelque chose cliquetait pour se mettre en place, et… et…

Il se souvint.

La dernière chose avant…

Avant quoi ?

*
**

« Thérapie vitale, dit une voix*. Chaque année, nous nous retrouvons moins nombreux. Et nous devons nous mettre à l'abri du fléau. »*

Karestly passa une main à huit doigts sur son crâne chauve transpirant. « Les tests montrent que vous en avez besoin, Dawson.

— Je n'avais pas…

— Vous ne pouviez pas le savoir, naturellement. Ce n'est visible qu'avec l'aide des instruments. Mais vous avez besoin de la thérapie, c'est certain.

— Je ne peux pas perdre de temps, dit Dawson. Les formules de simplification commencent juste à s'éclaircir. Combien de temps devrai-je demeurer dans le vorkyl ?

— Six mois, dit Karestly. Cela n'a pas d'importance.

— Mais Phar y est allé le mois dernier.

— Il en avait besoin. »

Dawson fixa le mur, émit un signal mental, et l'opacité fit place à la translucidité et à la transparence. Il put voir la cité.

Karestly dit : « Vous n'avez jamais vorkylé auparavant. Vous êtes l'un des plus jeunes. Ce n'est pas une mauvaise chose. C'est stimulant, curatif, et nécessaire.

— Mais je me sens normal.

— Les machines ne mentent pas. Le facteur émotionnel est déficient. Ecoutez-moi, Dawson. Je suis beaucoup plus âgé que vous, et je suis allé dans le vorkyl douze fois. »

Dawson le regarda. « Où ?

— Dans différentes ères du temps. Celles qui étaient parfaitement appropriées à mes déformations particulières. Une fois, c'était dans le Brésil de 1890. Une autre fois, dans Londres au temps de la Restauration. Puis dans le Second Empire Han. J'avais beaucoup à faire. J'ai passé dix ans au Brésil, à bâtir un empire du caoutchouc.

— Du caoutchouc ? »

Karestly sourit. « Une substance… c'était important à l'époque. J'étais très occupé. C'est une excellente thérapie. À cette époque, la seule thérapie connue se faisait avec des choses comme la peinture, la construction – choses visuelles et tangibles, et non pas la thérapie émotionnelle et psychique que nous utilisons. Pourtant, leurs esprits étaient loin d'être développés.

— Je déteste l'idée d'être enfermé dans un corps à cinq sens, dit Dawson.

— On ne peut rêver mieux. C'est là l'angle mnémonique artificiel. Votre force vitale prendra possession du corps créé pour vous à l'époque thérapique que nous avons choisie, et vous disposerez de tout un jeu de faux souvenirs élaborés spécialement pour cette époque. Vous commencerez probablement comme enfant. Il peut y avoir une compression temporelle, et ainsi vous pourrez vivre trente ou quarante ans pendant une demi-année de notre temps.

— Je n'aime toujours pas ça.

— Le voyage dans le temos, dit Karestly, est la meilleure thérapie connue à ce jour. Vous vivez dans un nouvel environnement, avec une nouvelle gamme de valeurs. Et *c'est là* le point essentiel. Vous vous écartez des tendances qui gouvernent actuellement le troupeau, cause de tous nos ennuis.

— Mais… dit Dawson. Mais… quatre mille d'entre nous seulement sont encore sains d'esprit dans le monde entier ! À moins que nous n'agissions vite…

— Nous ne sommes pas immunisés. Toute la difficulté est que pendant des centaines de générations la race a suivi de fausses valeurs, qui luttaient contre les instincts primitifs. À la fois sur-complication et sur-simplification, et là où il ne le fallait pas – dans les deux cas. Nous n'avons pas avancé de pair avec notre raison en plein développement. Il y avait un homme – Clemens – qui possédait une machine à

composer mécanique qui était parfaite à l'exception d'un détail. Elle était trop compliquée. Quand elle fonctionnait, c'était idéal, mais elle n'arrêtait pas de se détraquer.

— Vieille histoire, dit Dawson. Je connais cela. Les machines sont si extraordinairement compliquées que les humains ne peuvent plus se maintenir à leur niveau.

— Nous résolvons cela, dit Karestly. Lentement, mais sûrement. Nous sommes quatre mille. Et nous connaissons maintenant la thérapie appropriée. Quand vous aurez passé six mois dans le vorkyl, vous serez un homme nouveau. Vous découvrirez que la thérapie temporelle est sans aucun danger et absolument efficace.

— Je l'espère. Je désire retourner à mon travail.

— Si vous y retournez maintenant, vous serez fou dans six mois, fit remarquer Karestly. Le voyage dans le temps est comme un vaccin préventif. Vous serez occupé ; nous vous enverrons au vingtième siècle…

— Si loin en arrière ?

— Cette période est très indiquée dans votre cas. On vous délivrera un jeu complet de souvenirs artificiels et, quand vous serez dans le passé, vous n'aurez aucune conscience de la réalité. De cette réalité-ci, je veux dire.

— Eh bien… dit Dawson.

— Venez. » Karestly se leva et flotta vers le disque transporteur. « Le vorkyl est prêt pour vous. La matrice est en place. Tout ce que vous avez à faire, c'est… »

Dawson pénétra dans la boîte, qui se referma sur lui. Il jeta un dernier regard au visage amical de Karestly et posa sa main sur la manette de contrôle. Il la déplaça vers la droite.

Alors il fut Fred Dawson, avec un jeu complet de souvenirs artificiels, dans un orphelinat de l'Illinois.

Mais maintenant il gisait dans le vorkyl, le nez contre une vitre qui sentait la mouche morte, et l'air vicié lui piquait la gorge tandis qu'il essayait de respirer. Tout autour de lui

régnait une demi-obscurité grise. Il lança un ordre mental frénétique.

Quelque part, une lumière naquit. Le mur distant devint transparent. Il put voir la Cité.

Elle avait changé. Elle était plus vieille. Et une épaisse couche de poussière formait une voûte au sommet du vorkyl dans lequel il reposait.

L'immense soleil rouge noyait la Cité dans une lueur sanglante. Il n'y avait aucun signe d'activité organisée. Des silhouettes bougeaient çà et là dans les ruines. Il n'arrivait pas à comprendre ce qu'elles faisaient.

Il chercha du regard le Bâtiment de l'Administra-tion, la dernière citadelle de la race. Lui aussi était altéré. Beaucoup de temps devait s'être écoulé depuis qu'il était entré dans le vorkyl, car la grande tour elle-même était en ruine, et les formes blanches et nues qui grimpaient et descendaient le long de sa structure ne montraient aucun signe d'intelligence. La dernière lumière s'était éteinte. Le courant de la folie avait englouti les quatre mille.

Il utilisa son septième sens de perception, et ce qu'il supposait se confirma. Dans le monde entier, il n'y avait plus trace de santé mentale. Les tendances du troupeau avaient triomphé.

Et il ne pouvait pas respirer. Cette horreur suffocante était maintenant une réalité. Ce qui restait d'oxygène dans la boîte scellée était rapidement absorbé par ses poumons maintenant actifs. Il pouvait, naturellement, quitter le vorkyl…

Vers quoi ?

Dawson bougea sa main. La manette se déplaça à nouveau vers la droite.

*

**

Il était assis dans la salle d'attente du psychiatre. La réceptionniste était à son bureau, griffonnant quelque chose sur son bloc. Elle ne le regardait pas. La blanche lumière du soleil matinal dessinait des trames sur le tapis.

La réalité…

« Vous pouvez entrer maintenant, M. Dawson. » Dawson se leva et pénétra dans le sanctuaire de Hendricks. Ils se serrèrent la main et murmurèrent quelque chose, puis il s'assit dans un fauteuil.

Hendricks consulta ses dossiers. « O. K., Fred, dit-il. En forme pour un autre test d'association de mots ? Tu as l'air un peu mieux.

— Ah ! oui ? dit Dawson. Peut-être que je sais ce que représente le symbole maintenant. »

Hendricks lui jeta un regard vif. « Tu crois ?

— Peut-être que ce n'est pas du tout un symbole. Peut-être que c'est une réalité. »

Puis la sensation familière revint, la claustrophobie poussiéreuse et suffocante, et la vitre, et l'odeur brune, sèche, et le sens d'une terrible urgence. Mais on ne pouvait plus rien y faire maintenant, rien du tout. Il attendit. Au bout d'un moment, cela s'estompa et il regarda par-dessus son bureau Hendricks, qui disait quelque chose au sujet du danger des illusions secondaires, de la rationalisation.

« Il s'agit en somme de découvrir la thérapie appropriée », insista le pantin.

Traduit par Marcel Battin.

The Cure.

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.
© Librairie Générale Française, 1972, pour la traduction.

LE TROISIEME SOUS-SOL - Jack Finney

Cette fois, c'est dit : nous abordons de plain-pied le voyage vers le passé. Désormais, nos héros feront le déplacement en chair et en os. Ou plutôt, à titre de transition (encore une ? il y en a qui ne savent pas s'arrêter !), nous allons faire connaissance de quelqu'un qui a connu quelqu'un qui a fait le voyage. Enfin, il n'en est pas bien sûr. Ce qui lui arrive est fort troublant, et plus proche du fantastique que de la science-fiction (l'auteur est d'ailleurs un spécialiste du fantastique). Mais tout de même, il a une sorte de preuve ; car si le voyageur de l'avenir n'a guère de moyen de faire savoir qu'il est bien arrivé, celui du passé peut toujours, évidemment, utiliser le cours normal du temps.

Les présidents des compagnies de chemin de fer de New York Central, New York, New Haven et Hartford, jureront sur une pile d'indicateurs qu'il n'y a que *deux* sous-sols. Mais, moi, je dis qu'il y en a trois, parce que *j'ai été* sur le troisième à la Grande Gare Centrale. Oui, j'ai fait la démarche qui s'imposait : j'en ai parlé à un psychiatre de mes amis, un parmi tant d'autres. Je lui ai parlé du troisième sous-sol à la Grande Gare Centrale, et il m'a dit qu'il s'agissait d'un rêve-éveillé-exauçant-un-désir-refoulé.

Il a dit que j'étais malheureux. Cela a rendu ma femme folle de rage, mais il a expliqué qu'il entendait par là que le monde moderne est plein d'insécurité, de terreur, de guerre, de soucis et tout le reste, et que je voulais seulement y échapper. Mais, sacrebleu, qui donc ne le veut pas ? Tous ceux que je connais désirent s'évader, mais ils n'en errent pas pour autant sur un troisième sous-sol à la Grande Gare Centrale.

Mais là était bien la raison, il le maintenait, et tous mes amis abondaient dans son sens. Tout le prouve, déclaraient-ils. Ma collection de timbres, par exemple ; c'est bien un « refuge temporaire devant la réalité ». Eh bien, c'est peut-être vrai, mais mon grand-père, lui, n'avait besoin d'aucun refuge contre la réalité ; les choses étaient joliment agréables et paisibles de son temps, d'après tout ce que j'ai entendu dire et c'est lui qui a commencé ma collection. C'est d'ailleurs une belle collection, comprenant des timbres de toutes des émissions des États-Unis ou peu s'en faut, des exemplaires de premier jour, et ainsi de suite. Le président Roosevelt aussi faisait collection de timbres, vous savez.

Quoi qu'il en soit, voici ce qui est arrivé à la Grande Gare Centrale. Un soir de l'été dernier, j'avais travaillé tard au bureau. J'avais hâte de rentrer à mon appartement en haut de la ville, aussi décidai-je de prendre le métro à la Grande Gare Centrale parce qu'il va plus vite que le bus.

Eh bien, je me demande pourquoi il fallait que ça m'arrive à moi. Je ne suis qu'un type tout à fait ordinaire, nommé Charley, j'ai 31 ans et je portais une gabardine beige et un chapeau de paille avec un ruban fantaisie ; je dépassai une douzaine d'hommes qui avaient exactement la même allure que moi. Et je n'essayais pas d'échapper à quoi que ce soit ; je voulais seulement rentrer à la maison et retrouver Louisa, ma femme.

Je pénétrai dans la Grande Gare Centrale, venant de Vanderbilt Avenue, et je descendis les marches jusqu'au

premier sous-sol, là où vous prenez des trains tels que le « Vingtième Siècle ». Puis je descendis une autre série de marches jusqu'au deuxième sous-sol, d'où partent les trains de banlieue, plongeai sous une porte voûtée en direction du métro… et me perdis. Cela arrive facilement. Je suis entré et sorti de la Grande Gare des centaines de fois, mais je me heurte toujours à des portes, à des escaliers, à des, corridors. Une fois, j'ai suivi un tunnel d'environ un mille de longueur et me suis retrouvé dans le vestibule du Roosevelt Hôtel. Une autre fois, je suis arrivé dans un immeuble de bureaux de la 46e Rue, trois pâtés de maisons plus loin.

Quelquefois, je pense que la Grande Gare pousse comme un arbre, étendant au loin de nouveaux corridors et de nouveaux escaliers comme des racines. Il y a probablement un long tunnel qui, ignoré de tous, est en train, juste en ce moment, de se frayer un chemin sous la ville, se dirigeant vers Times Square, et peut-être un autre vers Central Park. Et peut-être – car pour tant de gens depuis tant d'années la Grande Gare a vraiment été une *sortie,* une route vers l'évasion – peut-être est-ce pour cela que le tunnel où j'ai pénétré… Mais je n'ai jamais parlé de cette idée à mon ami le psychiatre.

Le corridor où je me trouvais commençait par tourner à gauche, puis descendait, et je me disais qu'il y avait erreur, mais je continuai à marcher. Tout ce que je pouvais entendre était le bruit sourd de mes propres pas, et je ne croisais personne. Puis j'entendis, en avant de moi, cette sorte de grondement caverneux qui indique un espace ouvert et des gens en train de parler. Le tunnel tourna brusquement à gauche ; je descendis une courte suite de marches et aboutis au troisième sous-sol de la Grande Gare Centrale. Durant un instant, je crus que j'étais de retour au deuxième sous-sol, mais je vis que la salle était plus petite, qu'il y avait moins de guichets et de portillons et que le

bureau des renseignements au centre était en bois et d'aspect vieillot. Et l'homme dans ce bureau portait une visière verte et de longues manchettes de lustrine noire. Les lumières étaient faibles et clignotantes. Alors je vis pourquoi ; c'étaient des becs de gaz.

Il y avait par terre des crachoirs en cuivre, et un éclat de lumière me frappa de l'autre côté de la salle : un homme sortait une montre en or de la poche de sa veste. Il souleva le couvercle, jeta un coup d'œil et fronça les sourcils. Il avait un chapeau sale, un costume noir à quatre boutons avec des revers minuscules et une énorme moustache noire en guidon de bicyclette. Alors je regardai autour de moi et je vis que tout le monde dans la gare était habillé à la mode de 1890 ; je n'avais jamais vu de ma vie autant de barbes, de favoris et de moustaches fantaisie. Une femme traversait le portillon ; elle portait une robe avec des manches gigot et ses jupes descendaient jusqu'au bas de ses bottines à boutons. Derrière elle, sur les rails, j'entrevis une locomotive, une toute petite Currier & Ives avec une cheminée en forme d'entonnoir. Et je compris.

Pour être sûr, je me dirigeai vers un petit vendeur de journaux et jetai un coup d'œil à la pile de journaux qui se trouvait à ses pieds. C'était le *World* ; et le *World* a cessé de paraître depuis bien des années. L'article de tête parlait du président Cleveland. Depuis, j'ai découvert cette première page dans les archives de la Bibliothèque publique : elle était datée du 11 juin 1894.

Je me tournai vers les guichets, sachant que là – au troisième sous-sol de la Grande Gare – je pourrais acheter des billets qui nous permettraient d'aller, Louisa et moi, n'importe où nous désirerions aller dans les Etats-Unis, en l'année 1894, et je voulais deux billets pour Galesburg, Illinois.

Y avez-vous jamais été ? C'est encore une ville merveilleuse, avec des maisons de style ancien, de vastes pelouses et des arbres énormes dont les branches

s’étendent par-dessus les rues. Et, en 1894, les soirées d’été étaient deux fois plus longues que maintenant, et les gens restaient assis dehors sur leurs pelouses, les hommes fumant des cigares et bavardant tranquillement, les femmes agitant des éventails en feuilles de palmiers, avec des lucioles qui voltigeaient alentour, dans un monde paisible. Être de retour là-bas et savoir que la première Guerre Mondiale est à vingt ans dans l’avenir, et la deuxième à quarante ans… Je voulais deux billets pour aller là.

L’employé calcula le prix – il jeta un coup d’œil à mon ruban de chapeau fantaisie, mais il calcula le prix – et j’avais assez d’argent pour deux billets d’aller. Pourtant, lorsque j’eus compté l’argent et que je levai les yeux, l’employé me fixa. Il hocha la tête en direction des billets.

« Ce n’est pas de l’argent, monsieur, dit-il. Si vous essayez de m’escroquer, vous n’irez pas très loin. »

Et il jeta un coup d’œil sur le tiroir-caisse à côté de lui. Naturellement, l’argent était constitué de billets à l’ancienne mode, une demi-fois plus grands que ceux que nous utilisons maintenant, et d’aspect différent. Je tournai les talons et sortis rapidement. Les prisons n’ont jamais rien d’agréable, même en 1894.

Et voilà tout. Je suppose que je suis reparti par le même chemin. Le jour suivant, à l’heure du déjeuner, je retirai trois cents dollars de mon compte à la banque, presque tout notre avoir, et j’achetai de l’argent d’autrefois (c’est cela qui a *vraiment* ennuyé mon ami le psychiatre). On peut acheter de l’argent d’autrefois à presque tous les changeurs, mais il y a un prix. Mes trois cents dollars en payèrent moins de deux cents en vieux billets, mais je ne m’en souciai pas ; les œufs valaient treize *cents* la douzaine en 1894.

Mais je n’ai jamais retrouvé le corridor qui conduit au troisième sous-sol de la Grande Gare Centrale, bien que j’aie maintes fois essayé !

Louisa fut très ennuyée lorsque je lui racontai tout cela. Elle ne voulut pas que je continue à chercher le troisième sous-sol, et après un temps j'y renonçai ; je retournai à mes timbres. Mais à présent, nous le cherchons *tous les deux,* à chaque fin de semaine, car nous avons la preuve que le troisième sous-sol est encore là. Mon ami Sam Weiner a disparu ! Personne ne sait où, mais je m'en doute presque, parce que Sam est un enfant des villes et que j'avais l'habitude de lui parler de Galesburg – j'y ai été en classe – et il disait toujours qu'il aimerait connaître l'endroit. Et c'est bien là qu'il est maintenant. En 1894.

Je le sais parce qu'une nuit, en fourrageant dans ma collection de timbres, je découvris… Au fait, savez-vous ce qu'est un exemplaire de premier jour ? Lorsqu'un nouveau timbre est émis, les collectionneurs de timbres en achètent quelques-uns et s'en servent pour poster des enveloppes à leurs noms le premier jour de la vente ; et le cachet postal témoigne de la date. L'enveloppe est appelée une enveloppe de premier jour. Elles ne sont jamais ouvertes ; on y met juste une feuille de papier blanc.

Or, cette nuit-là, parmi mes plus vieilles enveloppes de premier jour, j'en trouvai une qui n'aurait pas dû être là. Mais elle y était. Elle y était parce que quelqu'un l'avait expédiée à mon grand-père à sa demeure de Galesburg ; c'était bien ce que disait l'adresse sur l'enveloppe. Et elle avait été là depuis le 18 juillet 1894 – le cachet de la poste l'indiquait – et pourtant je ne m'en souvenais pas du tout. Le timbre était un timbre à six *cents,* brun foncé, avec un portrait du président Garfield. Naturellement, une fois l'enveloppe parvenue à grand-papa avec le courrier, elle avait dû aller tout droit dans sa collection et y rester – jusqu'à ce que je la sorte et l'ouvre.

La feuille à l'intérieur *n'était pas vierge.* On y lisait :

941, Willard Street,
Galesburg, Illinois.

18 juillet 1894.

Charley,

Je me suis mis à désirer que tu aies raison. Et puis je me suis mis à croire que tu avais raison. Et, Charley, c'est vrai ; j'ai découvert le troisième sous-sol ! Je suis ici depuis deux semaines, et juste en ce moment, en bas de la rue chez les Daly, quelqu'un joue du piano, et ils sont tous sous leur porche en train de chanter Revoir Nellie à la maison. *Et je suis invité à venir boire la limonade. Revenez en arrière, Charley et Louisa. Cherchez jusqu'à ce que vous trouviez le troisième sous-sol ! Cela en vaut la peine, croyez-moi !*

Ce billet était signé Sam.

Chez le changeur où je me rendis, je découvris que Sam avait acheté pour huit cents dollars d'argent d'autrefois. Cela devrait lui permettre de monter un gentil commerce de foin, de fourrage et de grains ; il disait toujours que c'était ce qu'il avait envie de faire, et il ne peut certainement pas reprendre son ancien métier. Pas à Galesburg, Illinois, en 1894.

Son ancien métier ? Eh bien. Sam était mon psychiatre.

Traduit par Gilbert Ibéry.

The third level.

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.
© Editions Opta, 1972, pour la traduction.

L’HOMME QUI ÉTAIT ARRIVÉ TROP TÔT - Poul Anderson

Encore un Anderson, et ce n’est pas le dernier. Ses ennemis vont nous en vouloir ! Et pourtant, nous croyons dur comme fer à ce texte ; nous le trouvons même parfaitement démystifiant (les ennemis d’Anderson lui reprochent justement le contraire). Puisqu’un voyageur de notre temps, pour la première fois de ce volume, se trouve en contact physique avec un passé reculé, il n’est pas mauvais d’échapper d’emblée à la mythologie des romans d’aventures et de voir que ce n’est pas si facile. Anderson, qui est un authentique historien, a trouvé à notre avis les mots qu’il fallait pour le dire.

Certes, en vieillissant, l’homme finit par apprendre tant de choses insolites qu’il ne peut plus guère éprouver de surprises. On raconte que le roi, à Miklagard, garde devant son trône une bête d’or qui se dresse en rugissant. Je le tiens d’Eilif Eiriksson, qui a servi dans les gardes du palais, et c’est un garçon sérieux quand il ne boit pas. Il a également vu le feu grégeois qui brûle sur l’eau.

Voilà pourquoi, prêtre, je ne me refuse pas à croire ce que tu dis du Christ Blanc. J’ai voyagé moi-même en Angleterre et en France et j’ai vu combien leurs peuples sont prospères. Il faut que ce soit un dieu bien puissant, s’il

veille sur tant de royaumes… et tu m’as bien dit qu’à tous les baptisés on donne une robe blanche ? J’aimerais en avoir une. L’étoffe finit par se pourrir, naturellement, dans ce maudit climat humide de l’Islande, mais un petit sacrifice aux lares familiers devrait… Pas de sacrifices ? Voyons, voyons ! Je suis prêt à ne plus manger de viande de cheval s’il le faut, mes dents n’étant, plus ce qu’elles étaient, mais tout homme intelligent sait les ennuis que peuvent causer les lares quand on ne leur donne pas de nourriture.

… Bon. Vidons encore un gobelet et parlons-en. Que dis-tu de ma bière ? Je la brasse moi-même, tu sais. Les gobelets, je les ai ramenés d’Angleterre, il y a bien des années. J’étais jeune… le temps passe, le temps passe. Après, je suis revenu et j’ai hérité les terres de mon père, d’où je n’ai plus bougé. Ça va bien de faire le Viking quand on est jeune, mais en vieillissant, on comprend que la vraie richesse est ici, dans la terre et dans le bétail.

Pousse les feux, Hjalti. Il commence à faire froid. Quelquefois, je me dis que les, hivers sont plus froids que lorsque j’étais enfant. C’est Thorbrand des Salmondale qui l’affirme, mais il pense que les dieux sont irrités de ce qu’un grand nombre d’hommes se détournent d’eux. Tu auras du mal à convertir Thorbrand, prêtre. C’est un entêté. Moi, j’ai l’esprit large et je consens au moins à écouter.

… Voyons, où en suis-je ? Oui, il v a un point sur lequel je dois te reprendre. Le monde ne finira pas dans deux ans. Cela, je le sais.

Et si tu me demandes comment je le sais, c’est une bien longue histoire, et une terrible histoire par certains côtés. Je suis bien content d’être un vieux, parce que je serai en sûreté dans la terre avant que vienne le grand demain. Il y aura des temps de terreur avant que les géants de glace avancent… oh ! si tu préfères… avant que l’ange souffle dans sa trompe de guerre. J’ai une raison d’écouter ton

prêche, c’est que je sais que le Christ Blanc vaincra Thor. Je sais que devant longtemps l’Islande sera terre chrétienne, et il me paraît des plus avantageux de me ranger du côté des vainqueurs.

Non, je n’ai pas eu de visions. C’est un événement vieux de cinq années, dont pourraient témoigner les gens de ma maison et mes voisins. La plupart n’ont pas cru ce que l’étranger leur a dit ; moi, je le crois plus ou moins, ne serait-ce que parce que je pense qu’un menteur n’aurait pu faire tant de mal. J’aimais ma fille, prêtre, et quand ç’a été fini, je lui ai ménagé un bon mariage. Elle n’a pas dit nenni, mais maintenant, elle reste à la ferme du cap, avec son mari, et oncques ne me parle. On me dit aussi qu’il est mécontent de son silence et de ses humeurs et qu’il passe les nuits avec sa concubine d’Irlande. De quoi je ne puis lui faire reproche, mais m’en attriste.

Bon. Lors j’ai assez bu pour dire toute la vérité, et peu me chaut que tu me croies ou point. Tenez-vous autres, mes filles !… remplissez nos gobelets, car ma gorge sera fort sèche avant que j’achève mon conte.

*

**

Ainsi donc, cela commence un jour de l’été naissant, il y a cinq années. En ce temps-là, Ragnild mon épouse et moi n’avions plus que deux enfants non mariés qui vivaient entre nous : notre cadet Helgi en ses dix-sept hivers et notre fille Thorgunna avec ses dix-huit ans. Notre fille était belle et déjà demandée de plusieurs. Mais elle avait refusé et point ne suis homme à faire force à ma fille. Pour Helgi, c’était vaillant garçon, habile de ses mains, mais téméraire à mort en sa jeunesse. Il est présentement aux gardes de la maison du Roi Olaf de Norvège. Naturellement, nous avions encore notre maison d’une dizaine de gens – deux serfs

d’Irlande, deux filles de ménage et une demi-douzaine de valets engagés. Ce n’est pas petite terre que la mienne.

Tu n’as pas vu comment s’étend ma terre. À deux milles au couchant, c’est la baie ; les hameaux de Reykjavik sont à cinq milles au sud. La terre monte jusqu’au Long Jôkull, tant bien que mes arpents sont de collines ; mais c’est bonne terre à fourrage et maintes fois sont bois flottés sur la grève. Si ai-je bâti là une hutte pour le bois et aussi l’abri de ma nef.

Il y avait eu tempête la nuit de devant, si Helgi avec moi allions recueillir le bois. Toi qui viens de Norvège, tu ne sais pas le prix du bois à nos yeux d’islandais, car nous n’avons qu’arbres rabougris en petit nombre et devons apporter notre bois des pays d’outre-mer. En ces pays, souventes fois hommes ont ardé en leurs maisons allumées par leurs ennemis, mais cy comptons-nous ce crime emmi les plus affreux, pourtant il se commet parfois.

J’étais en bons termes avec mes voisins, aussi ne prîmes-nous qu’armes de main. J’avais ma hache, Helgi son glaive et nos deux valets des javelots. Le jour s’était lavé dans la colère de la nuit et le soleil illuminait l’herbe longue et mouillée. Je vis mes riches cloîtres autour de ma cour, mes vaches grasses et mes moutons, et la fumée qui montait du toit de ma salle, et je sus que ma vie n’avait pas été vaine. Les cheveux de mon fils Helgi flottaient au vent bas venu de l’ouest quand nous laissâmes la ferme disparaître derrière une crête pour approcher des eaux. Etrange comme je me souviens de tout ce qu’en ce jour il advint, c’était comme un jour plus distinct que les autres.

Quand nous arrivâmes à la grève, la mer lourde, grise et blanche battait jusqu’aux confins du monde. Des mouettes volaient par-dessus nos têtes en s’escriant, chassées de leur festin sur la carcasse d’une morue échouée. Je vis qu’il y avait beaucoup de bois menu et aussi une grosse poutre… sans f doute d’une nef qui s’était brisée dans la nuit. C’était f trouvaille utile, mais, en homme avisé, je comptais | faire

sacrifice plus tard pour m'assurer que l'esprit | du propriétaire ne me viendrait pas hanter.

Nous nous étions mis au travail et tirions la poutre vers notre cabane quand Helgi poussa un cri. Je courus à ma hache en regardant le point qu'il me montrait. Nous n'étions pas en guerre alors, mais il y a toujours des bandits.

Pourtant celui-ci semblait peu dangereux. De vrai, à le voir venir tout trébuchant sur le sable noir, je le crus sans armes et me demandai ce qu'il lui était échu. Il était grand et étrangement vêtu – il portait saye et braies et pantoufles comme tout un chacun mais de coupe insolite et ses braies étaient encloses de jambières au lieu de lanières. Et je n'avais jamais vu casque comme le sien, presque carré et tombant sur la nuque, mais sans nasal ; il tenait en place par une lanière de cuir, mais je vis par la suite que l'homme ne portait pas casquette au-dessous. Et tu ne vas sans doute pas me croire, mais le casque était d'une pièce, comme moulé, sans trace du marteau !

Il entreprit de courir à nos approches en battant des bras et criant quelque chose. C'était un langage que je n'avais jamais ouï et si en ai-je ouï maints. On eût dit chien aboyant. Je vis qu'il ne portait barbe et avait cheveux noirs coupés court, et je pensai qu'il était peut-être français. D'autre part, c'était homme jeune et de belle apparence, avec des yeux bleus et des traits réguliers. À son teint, i'estimai qu'il passait beaucoup de son temps à couvert, si était-il solidement bâti comme un homme.

« Serait-ce un naufragé ? me demanda Helgi.

— Ses vêtements sont secs et sans tache, dis-je, et il n'a pas erré de longtemps, car sa barbe ne pointe encore au menton. Si n'ai-je ouï dire d'étrangers visitant notre pays. »

Nous abaissâmes nos armes et il s'approcha de nous en haletant. Je vis que son sayon et sa chemise par-dessous étaient de grosse étoffe et fermés de boutons de bronze plutôt que de lacets. Tous ses vêtements étaient de

coloration brun verdâtre. Ses pantourles me semblaient inconnues mais de bonne saveterie. Ici et là, sur son vêtement étaient d'autres morceaux de cuivre et sur chaque manche il avait trois chevrons. Sur le bras gauche, il avait aussi un brassard noir avec des lettres blanches, les mêmes lettres que sur son casque. Point n'étaient caractères runiques, mais biens romains – comme ci : MP. Il portait aussi large ceinturon, avec quelque chose qui ressemblait à une petite massue de métal dans un étui sur la hanche.

« Ce doit être quelque sorcier, marmonna mon valet Sigurd, sinon pourquoi tous ces boutons ?

— Ce n'est peut-être qu'ornement ou protection contre les esprits mauvais », dis-je pour l'apaiser. Puis je parlai à l'étranger : « Je suis Ospak Ulfsson, de Hillstead. Que t'amène en ces lieux ? »

Il restait là, la poitrine soulevée, les yeux farouches. Il avait dû courir longtemps. Puis il gémit et s'assit et se cacha le visage.

« S'il est malade, il vaut mieux le ramener à la maison », dit Helgi.

Il avait les yeux brillants – nous voyons si peu de nouvelles figures par ici.

« Non… non… » L'étranger leva les yeux. « Laissez-moi me reposer un moment… »

Il parlait assez bien la langue norroise, mais avec un gros accent difficile à suivre, et avec des mots étrangers que je ne comprenais pas.

Grim, le second valet, leva son javelot.

« Les Vikings ont-ils débarqué ? demanda-t-il.

— Depuis quand les Vikings débarquent-ils en Islande ? grondai-je. C'est le contraire qui advient. »

Le nouveau venu hocha le chef comme si on l'eût frappé. Il se releva, tout tremblant.

« Que s'est-il passé ? dit-il. Qu'est devenue la ville ?

— Quelle ville ? demandai-je calmement.

— Reykjavik ! grogna-t-il. Où est-elle ?

— À cinq milles au sud, par la route qui vous a amené… à moins que vous ne parliez de la baie elle-même, dis-je.

— Non ! II n'y avait que la plage et quelques huttes misérables…

— Tâchez que Hjalmar au Gros-Nez ne vous entende pas ainsi qualifier son village, lui conseillai-je.

— Mais il y avait Une ville ! » s'écria-t-il. Il avait les yeux pleins d'épouvante. « Je traversais la rue, c'était pendant la tempête, il y a eu une explosion, et je me suis trouvé sur la plage et la ville avait disparu !

— Il est fol, dit Sigurd en reculant. Fais attention, maître… s'il se met à écume r de la bouche, c'est qu'il devient furieux.

— Qui es-tu ? balbutia l'étranger. Que fais-tu avec ces vêtements, pourquoi ces javelots ?

— Tu sais, me dit Helgi, on ne dirait pas tellement un fol, plutôt homme qui aurait peur et s'étonnerait. Quelque démonerie lui est advenue.

— Je ne reste pas près d'un homme frappé de malédiction ! s'écria Sigurd qui prit aussitôt la fuite.

— Reviens ! hurlai-je. Reste ici où je fends ta tête pleine de poux ! »

Cela l'arrêta, car il n'avait pas de parents pour le venger. Mais il ne voulut pas s'avancer davantage. Sur ces entrefaites, l'étranger s'était calmé pour parler posément.

« Est-ce que c'était la *bombache ?* demanda-t-il. La guerre est-elle commencée ? »

Il l'employa souvent par la suite, ce mot, la *bombache,* c'est pourquoi je le connais sans toutefois trop savoir ce qu'il veut dire. Il me semble qu'il s'agit d'une sorte de grand feu grégeois. Quant à la guerre, je ne savais pas de laquelle il voulait parler et je le lui dis.

« Il y a eu un violent orage, la nuit dernière, ajoutai-je, et tu dis que tu en as subi un aussi. Peut-être est-ce le marteau de Thor qui t'a envoyé de chez toi jusqu'ici.

— Mais où est-on, ici ? »

Maintenant, il avait la voix plutôt éteinte, sa première terreur étant passée.

« Je te l'ai dit, tu es à Hillstead qui se trouve en Islande.

— Mais c'est bien là que j'étais ! À Reykjavik… qu'est-il arrivé ? Est-ce que la *bombache* a tout démoli pendant que j'étais sans connaissance ?

— IL n'y a rien eu de détruit, dis-je.

— Peut-être qu'il parle de l'incendie d'Olafsvik, le mois dernier, dit Helgi.

— Non » non, non ! » Il se prit la tête entre les mains, puis la releva au bout d'un moment. « Ecoutez. Je suis le sergent Gerald Roberts, de la base militaire des Etats-Unis en Islande. J'étais à Reykjavik quand j'ai dû être frappé par le tonnerre ou par autre chose. Tout d'un coup, je me suis trouvé debout sur la plage, j'ai eu peur et je me suis mis à courir. Voilà tout. Voyons, pouvez-vous, les uns ou les autres, m'indiquer comment rejoindre la base ? »

Telles, ou à peu près, ont été ses paroles, prêtre. Naturellement, nous n'en comprenions même pas la moitié, nous les lui fîmes répéter plusieurs fois en lui demandant le sens des mots. Même après, nous ne comprenions pas, sauf qu'il venait d'un pays qui s'appelait les Etats-Unis d'Amérique, et qui, disait-il, se trouve par-delà le Grœnland, au ponant, et que lui et d'autres étaient en Islande pour défendre nos gens contre leurs ennemis. Mais je ne tins pas ceci pour mensonge – plutôt comme une erreur ou une fantaisie imaginaire. Grim était partisan de le tailler en pièces pour nous avoir pensé capables de croire à ses fables, mais je voyais bien qu'il était sincère.

La difficulté qu'il avait à nous expliquer les choses l'avait calmé.

« Ecoutez, reprit-il d'une voix plus raisonnable, trop raisonnable pour un homme atteint des fièvres, peut-être que grâce à vous, nous arriverons à la vérité. N'êtes-vous au courant d'aucune guerre ? Rien de… Bon. Ecoutez. Les

hommes de mon pays sont venus d'abord en Islande pour la défendre contre les Allemands… Maintenant, c'est contre les Russes, mais avant, c'était les Allemands. Quand est-ce que cela se passait ? »

Helgi hocha la tête.

« Cela n'est jamais arrivé, que je sache. Qui sont ces Russes ? (Il devait apprendre par la suite qu'il s'agissait des Gardariki.) À moins que les sorciers…

t – Il veut dire les moines d'Irlande, expliquai-je. Il y en avait quelques-uns qui vivaient ici quand les Normands sont venus, mais ils ont été boutés dehors. Cela se passait – hum – il y a un peu plus de cent ans. Est-ce que tes gens ont jamais défendu les moines ?

— Je n'en ai jamais entendu parler ! Vous… est-ce que vous autres Islandais n'êtes pas venus de Norvège ?

— Si, il y a une centaine d'années, répondis-je patiemment. Après que le roi Harald aux Beaux Cheveux eut pris toutes les terres norroises et…

— *Il y a une centaine d'années !* murmura-t-il, et je vis la blancheur se répandre sous sa peau. En quelle année sommes-nous ? »

Nous en restâmes bouche bée.

« Eh bien, nous sommes dans la deuxième année après la grande pêche au saumon, fis-je.

— En quelle année après Jésus-Christ, je veux dire ? supplia-t-il d'une voix rauque.

— Oh ! ainsi tu es un Chrétien ? Hum, laisse-moi voir… J'ai causé avec un évêque une fois en Angleterre, nous le gardions contre rançon et il m'a dit… attends… je crois bien qu'il m'a dit que ce Christ vivait il y a un millier d'années ou peut-être un peu moins.

— Un millier… »

Il hocha la tête et quelque chose parut quitter son corps, il était immobile, les yeux vitreux – oui, j'en ai vu, du verre et des vitres, je te dis que j'ai beaucoup voyagé – il resta

planté ainsi et quand on l’emmena vers les cloîtres, il nous suivit comme un petit enfant.

*

**

Tu peux voir par toi-même, prêtre, que Ragnild, mon épouse, est encore agréable à regarder même en son âge, et Thorgunna lui ressemblait. Elle était-elle est grande et mince, avec une crinière de cheveux dorés telle celle d’un dragon. Elle a de grands yeux bleus et une figure en forme de cœur et des lèvres fort rouges. D’habitude, elle était joyeuse et avait bon cœur, si bien que tous les hommes l’aimaient. S ver ri Snorrason est parti faire le Viking quand elle l’a refusé, et il s’est fait tuer, mais personne n’avait assez de sagesse pour voir qu’elle portait malheur.

Nous conduisîmes ce Gerald Samsson – quand on le lui demanda, il dit que son père s’appelait Sam – nous le conduisîmes à la maison, en laissant Grim et Sigurd pour ramasser le bois. Il y en a qui n’auraient pas offert l’hospitalité à un Chrétien, peur de sorcellerie, mais j’ai les idées larges et Helgi, naturellement, était avide de tout ce qui était nouveau. Notre hôte trébuchait comme un aveugle dans les champs, mais il sembla s’éveiller en entrant dans la cour. Ses yeux parcoururent les bâtiments qui l’entouraient, les étables, les appentis, la chambre à fumer la viande, la brasserie, la cuisine, la maison de bains, le temple et puis le hall. Et Thorgunna se tenait debout devant la porte.

Leurs regards se croisèrent un instant et je la vis rougir, mais je n’y fis pas attention à ce moment-là. Nos pas résonnèrent sur les dalles de la cour et nous chassâmes les chiens à coups de pied. Mes deux esclaves s’interrompirent de nettoyer l’étable pour bayer aux corneilles et je dus les rappeler à l’ordre en leur disant qu’un homme bon à rien constitue toujours une victime de sacrifice agréable. C’est

une pratique bien utile, qui vous fait défaut à vous autres, Chrétiens ; personnellement, je n'ai jamais fait de sacrifice humain, mais tu ne sais pas, prêtre, ce que la possibilité de le faire a pu m'être d'un grand secours.

Nous entrâmes dans le hall et je dis à mes gens le nom de Gerald, ainsi que les circonstances dans lesquelles nous l'avions trouvé. Ragnild dépêcha ses filles pour activer le feu dans le foyer du milieu et aller tirer de la bière, tandis que j'installais Gerald sur la chaise haute et m'asseyais à ses côtés, Thorgunna nous apporta les gobelets de corne remplis.

Gerald goûta la bière et fit une grimace. J'en fus quelque peu offensé, car on dit ma bière bonne, et je lui demandai s'il y trouvait à reprendre. Il eut un rire dur et dit que non, mais qu'il avait accoutumé de boire de la bière qui moussait et n'était pas aigre.

« Et où peut-on bien en faire de pareille ? fis-je, irrité.

— Partout. En Islande aussi – non… » Il regarda dans le vide. « Disons… en Vinlande.

— Où est-ce, la Vinlande ? demandai-je.

— C'est le pays de l'ouest d'où je viens. Je pensais que tu savais… attends un peu. » Il hocha la tête. « Peut-être que je peux retrouver… As-tu entendu parler d'un homme appelé Leif Eiriksson ?

— Non. »

Depuis lors, j'ai été frappé de ce que c'était une preuve de la véracité de ses dires, car Leif Eiriksson est maintenant un chef bien connu ; et je prends aussi plus au sérieux ces histoires de terres vues par Bjarni Herjulfsson.

« De son père, alors ? Eirik le Rouge ? demanda Gerald.

— Oh ! oui, si tu veux parler de ce Normand qui s'est réfugié ici à la suite d'un meurtre, et qui a quitté l'Islande pour la même raison. Il est maintenant avec d'autres gens au Grœnland.

— Par conséquent, nous sommes… quelque temps avant le voyage de Leif, murmura-t-il. La fin du X^{e} siècle.

— Ecoute, coupa Helgi, nous avons eu de la patience jusqu'ici, mais ce n'est pas le moment de parler en énigmes. Nous les réservons pour les fêtes et les soirées à boire. Tu ne peux pas dire clairement d'où tu viens et comment tu es venu ? »

Gerald se cacha le visage en tremblant.

« Laisse cet homme, Helgi dit Thorgunna. Tu ne vois pas qu'il est bouleversé ? »

Il leva la tête et la regarda comme un chien battu à qui quelqu'un vient de faire une caresse. Il faisait assez sombre, car il entrait assez de jour par les lucarnes pour qu'on n'allume pas les chandelles, mais pas assez pour bien distinguer. Quand même, ils ont rougi tous les deux.

Gerald inspira profondément l'air et se mit à se fouiller ; il y avait des poches dans ses vêtements. Il en tira une petite boîte de parchemin où il prit un petit bâton blanc qu'il mit dans sa bouche. Puis il prit une autre petite boîte et un bâtonnet de bois qui prit feu quand il le frotta. Avec ce feu, il alluma le bâton qu'il avait dans la bouche et il en aspira la fumée. On le regardait fixement.

« C'est un rite chrétien ? demanda Helgi.

— Non… pas exactement. » Il eut un sourire déçu. « Je m'attendais à vous surprendre davantage, même à vous terrifier.

— C'est quelque chose de nouveau, avouai-je, mais nous sommes gens économes en Islande. Ces bâtons à feu pourraient avoir leur utilité. Tu es venu pour en faire commerce ?

— Sûrement pas. » Il soupira. La fumée qu'il avalait semblait le calmer, ce qui était bizarre, parce que la fumée du hall l'avait fait tousser et lui avait piqué les yeux. « La vérité… vous ne la croirez pas. Je ne peux presque pas y croire moi-même. »

Nous attendîmes. Thorgunna se penchait, les lèvres entrouvertes.

« Ce coup de tonnerre… reprit Gerald. J'étais dehors dans la tempête et l'éclair a dû me frapper, en somme, juste de la façon voulue, d'une façon qui ne doit arriver qu'une fois en des milliers d'années. Cela m'a renvoyé dans le passé. »

Telles furent ses paroles, prêtre. Je ne comprenais pas et je le lui dis.

« C'est difficile, convint-il. Dieu veuille que ce ne soit qu'un, rêve. Mais si c'est un rêve, je dois le subir jusqu'à mon réveil… Bon. Ecoutez tous. Je suis né mille neuf cent trente-deux ans après le Christ, dans un pays de l'ouest que vous ne connaissez pas encore. Dans la vingt-troisième année de ma vie, j'étais en Islande, avec une partie de l'armée de mon pays. L'éclair m'a frappé et maintenant… maintenant, ce n'est que moins de mille ans après le Christ, et pourtant je suis ici – près de mille ans avant ma naissance, je suis ici ! »

Nous ne bougions pas. Je me signai avec le Marteau et je bus une longue rasade. Une des domestiques gémit et Ragnild la gronda en un murmure farouche :'

« Paix ! Ce pauvre homme a perdu la tête. Il n'est pas mauvais. »

J'étais d'accord avec elle pour la première partie. Il arrive que les dieux parlent par la bouche d'un fol, mais on ne peut toujours faire confiance aux dieux. Ou il pouvait devenir furieux, ou il était sous une malédiction puissante qui s'abattrait aussi sur nous.

Il restait assis, le regard perdu, aussi j'attrapai quelques puces et les écrasai en réfléchissant. Gerald le remarqua et me demanda d'un air assez horrifié si nous avions des puces.

« Mais, naturellement, dit Thorgunna. Tu n'en as pas du tout ?

— Non, pas encore, fit-il avec un triste sourire.

— Ah ! soupira-t-elle, comme tu dois être malade ! »

C'était une fille de tête. Je compris sa pensée et Ragnild et Helgi aussi. Evidemment, un homme assez malade pour ne pas avoir de puces pouvait bien déraisonner. J'avais encore un peu peur d'attraper sa maladie, mais cela paraissait improbable ; tout son mal était dans sa tête, peut-être à la suite d'un mauvais coup qu'il avait eu à subir. En tout cas, ce n'était plus qu'une affaire ordinaire que nous étions capables de comprendre.

En tant que godi – chef sacrificateur, – il m'incombait de ne pas chasser un étranger. En outre, s'il pouvait se procurer beaucoup de ces petits bâtons à feu, on pourrait en faire un commerce fructueux. Je dis donc à Gerald qu'il devait se coucher. Il protesta, mais nous le mîmes de force dans le lit clos, où il finit par s'endormir de fatigue. Thorgunna nous dit qu'elle allait s'occuper de lui.

*

**

Le lendemain, je décidai de sacrifier un cheval, pour deux raisons : en remerciement de la poutre que nous avions trouvée et pour annuler la malédiction qui pesait peut-être sur Gerald. En outre, l'animal que j'avais choisi était vieux et inutile ; et nous n'avions plus de viande fraîche. Gerald avait passé la journée à se promener tristement autour de la ferme, mais quand je rentrai pour le souper, je le trouvai en train de rire avec ma fille.

« Tu me parais avoir repris le chemin de la santé, dis-je.

— Oh ! oui. Cela… pourrait être pire pour moi. » Il s'assit près de moi pendant que les valets installaient la table à tréteaux et que les filles apportaient la nourriture. « J'ai toujours été très intéressé par l'époque des Vikings et j'ai quelques talents.

— Eh bien, si tu n'as pas de foyer, tu peux rester avec nous un moment.

— Je peux travailler, dit-il sérieusement. Je gagnerai ma vie. »

Maintenant, j'étais sûr qu'il venait d'un pays lointain, car quel chef aurait accepté de travailler sur une terre autre que la sienne propre, et comme employé, en plus ? Pourtant, il avait l'aisance des gens de bonne naissance et il était visible qu'il avait toujours bien mangé. Je ne tins pas compte de ce qu'il n'avait pas apporté de présents ; après tout, c'était un naufragé.

« Peut-être pourras-tu trouver à te faire remmener dans tes Etats-Unis, lui dit Helgi. Nous pourrions louer une nef. J'ai bien envie de connaître ce royaume.

— Non, fit tristement Gerald, cet endroit n'existe pas. Pas encore.

— Alors, tu soutiens toujours que tu viens de demain ? grommela Sigurd. Une idée de fol. Passe-moi le cochon.

— Oui, dit Gerald, à présent très calme. Et je peux en faire la preuve,

— Je ne vois pas comment tu peux parler notre langue, si tu viens d'un temps si reculé et de si loin » dis-je.

Je ne traiterais jamais personne de menteur ouvertement, à moins d'être en train d'échanger des plaisanteries amicales… mais…

« On parle différemment dans mon pays et en mon temps, mais la langue a très peu changé en Islande depuis l'ancien temps et je l'ai apprise quand je suis venu ici.

— Si tu es Chrétien, repris-je, il te faudra supporter que nous fassions sacrifice ce soir.

— Je n'ai rien contre cette coutume. Je crains bien de ne jamais avoir été un Chrétien très fervent. J'aimerais y assister Comment fait-on ? »

Je lui expliquai comment j'assommerais le cheval avec un marteau devant le dieu, avant de lui couper la gorge et de répandre le sang avec des brindilles d'osier ; ensuite, nous débiterions la carcasse pour festoyer. Il dit vivement :

« Voilà l'occasion de vous prouver ce que je suis. J'ai une arme qui tuera le cheval avec… avec un éclair.

— Qu'est-ce que c'est ? » demandai-je.

Nous nous rassemblâmes autour de lui tandis qu'il tirait de son étui sa petite massue de métal pour nous la montrer. J'avais mes doutes : c'était peut-être suffisant pour frapper un homme, mais il n'y avait pas de tranchant, malgré l'art du forgeron qui l'avait façonnée.

« Eh bien, nous pouvons essayer », dis-je.

Il nous fit voir ce qu'il avait encore dans ses poches. Il y avait des pièces de monnaie étonnamment rondes et nettes, une petite clef, un bâtonnet avec du plomb dedans, pour écrire, une bourse plate avec beaucoup de morceaux de papier marqués ; quand il nous affirma gravement que ce papier était de l'argent, même Thorgunna fut forcée de rire. Le mieux de tout, c'était un couteau dont la lame se repliait dans le manche. Quand il vit mon admiration, il me le donna, ce qui était fort magnanime de la part d'un naufragé. Je lui dis que je lui donnerais des vêtements et une hache, ainsi que le gîte aussi longtemps qu'il en aurait besoin.

Non, je n'ai plus ce couteau. Tu sauras pourquoi. C'est dommage, car c'était un bon couteau, malgré sa petite taille.

« Qu'étais-tu avant que la flèche de guerre vole dans ton pays ? demanda Helgi. Marchand ?

— Non. J'étais… *ingénieur…* c'est-à-dire que j'apprenais pour le devenir. C'est un homme qui fait des choses, des ponts, des routes, des outils… c'est un peu plus qu'un artisan. C'est pourquoi je pense que mes connaissances pourraient avoir une grande valeur ici. » Je vis la fièvre dans son regard. « Oui, qu'on m'en laisse le temps et je Serai roi !

— Nous n'avons pas de roi en Islande, grommelai-je. Nos ancêtres sont venus ici pour échapper aux rois. Maintenant, nous nous réunissons devant les dieux pour

juger et faire des lois, mais tout homme doit se défendre de son mieux.

— Mais si l'homme qui a tort ne veut pas céder ? demanda-t-il.

— Alors cela allume une belle discorde », dit Helgi, qui, les yeux brillants, entreprit de raconter les tueries les plus récentes. Gerald avait l'air malheureux et tripotait son *pistolet.* C'est ainsi qu'il appelait son arme à cracher le feu.

« Tu as de riches vêtements, dit doucement Thorgunna, tes parents doivent posséder de vastes terres dans ton pays.

— Non. Notre… notre roi donne des vêtements semblables à tous les hommes de son armée. Quant à ma famille, nous ne possédions pas de terres, nous louions notre foyer dans une maison où habitaient de nombreuses autres familles, »

Ce n'est pas que je sois orgueilleux de ma richesse, mais j'eus l'impression qu'il n'avait pas agi honnêtement en partageant ma haute chaise, comme un chef. Thorgunna cacha mon mécontentement en disant : « Tu te gagneras une ferme plus tard. »

À la nuit, nous allâmes au temple. Les valets avaient fait un feu devant le sanctuaire et quand j'ouvris la porte, notre Odin de bois parut bondir vers nous. Gerald murmura à ma fille que c'était une pauvre sculpture, et comme c'était mon père qui l'avait faite, j'en fus encore plus irrité contre l'étranger. Il y a des gens qui ne comprennent pas les Beaux-Arts.

Néanmoins, je lui permis de m'aider à amener le cheval jusqu'à la pierre de l'autel. Je pris la coupe à sang dans mes mains et je lui dis qu'il pouvait maintenant tuer la bête s'il le voulait. Il prit son v pistolet, en posa le bout derrière l'oreille du cheval et appuya avec le doigt. Il y eut un bruit, la tête trembla et tomba, répandant sa cervelle par un trou dans la tête – une arme peu agréable. Je respirai une odeur âcre et amère comme autour des volcans. Nous

sursautâmes tous, les femmes hurlèrent, et Gerald eut l'air plein de fierté. Je repris mes esprits et terminai le sacrifice comme à l'ordinaire. Cela déplut à Gerald qu'on l'asperge de sang, mais, évidemment, il était Chrétien. Et il ne voulut accepter qu'un peu de soupe et de viande.

Après, Helgi le questionna sur son pistolet, et il nous dit que cela pouvait tuer un homme à distance d'une portée d'arc, mais qu'il n'y avait pas de sorcellerie dedans. Seulement une application de quelques tours que nous ne connaissions pas encore. Ayant entendu parler du feu grégeois, je le crus ; Un *pistolet* avait son utilité dans une bataille, comme je devais l'apprendre, en vérité, mais cela ne paraissait pas très pratique – avec le prix que coûte le fer, et les mois qu'il faudrait passer à en forger un seul.

Je m'inquiétai davantage de l'homme lui-même.

Et le lendemain matin, je le trouvai en train de raconter bon nombre de sottises à Thorgunna, sur sa maison, sur des bâtisses hautes comme des montagnes et des chariots qui volaient ou roulaient sans chevaux. Il prétendait qu'il y avait huit à neuf milliers de milliers d'habitants dans sa ville, un bourg du nom de New Jorik ou quelque chose comme ça. Une bonne vantardise m'amuse comme tout un chacun, mais c'en était trop pour moi, et je lui dis brusquement de venir m'aider à rassembler des bêtes qui s'étaient éloignées.

*

**

Après une journée de recherches dans les collines, je m'aperçus que Gerald avait du mal à reconnaître le cul d'une vache de sa tête. Nous avions failli coincer les bêtes, une fois, mais il se mit stupidement en travers de leur passage et les détourna, si bien qu'il fallu tout recommencer. Je lui demandai avec une courtoisie forcée

s’il savait traire, tondre, faucher ou battre, et il me que non, qu’il n’avait jamais vécu dans une ferme.

« Dommade, dis-je, parce que tout le monde vit ainsi en Islande, à moins d’être un hors-la-loi. »

Il rougit et me répondit :

« Il y a assez d’autres choses que je sais faire. Connez-moi des outils et je vous montrerai comment on travaille le métal. »

Cela me fit plaisir, car à la vérité, personne de ma maison n’était très bon forgeron.

« C’est un métier honorable, dis-je, et tu pourras nous être d’un grand secours. J’ai une épée cassée et des têtes de flèches à réparer et ce ne serait pas une mauvaise idée de ferrer tous les chevaux. »

Quand il avoua qu’il ne savait pas ferrer un cheval, je ne fus pas trop découragé sur le moment.

Nous étions rentrés tout en devisant, et Thorgunna arriva, très en colère :

« On ne traite pas ainsi un invité, père ! dit-elle. Le faire travailler comme un valet, en voilà bien ! »

Gerald sourit :

« Je serai heureux de travailler. J’ai besoin de… d’un pécule… de quelque chose qui me permette de refaire ma vie. Et puis je tiens à vous remercier en partie au moins de votre bonté. »

Cela m’adoucit et je lui dis que ce n’était pas • sa faute s’ils avaient d’autres mœurs aux Etats-Unis. Le lendemain, il pourrait se mettre au travail à la forge. Et je le paierais, tout en le traitant en égal, car les ouvriers sont précieux. Ceci lui attira des regards noirs des autres gens de ma maison.

Ce soir-là, il nous amusa beaucoup avec des récits de son pays ; vrai ou faux, c’était agréable à écouter. Toutefois, il n’était pas vraiment cultivé et était incapable de composer seulement deux vers. Ce doit être un peuple bien arriéré, ces gens des Etats-Unis. Il dit que sa tâche dans l’armée

était de maintenir l'ordre parmi les troupes. Helgi dit qu'on n'avait jamais entendu parler d'une chose pareille et qu'il fallait qu'il fût brave pour offenser tant d'hommes, mais Gerald dit que les hommes lui obéissaient par peur du roi. Quand il ajouta que le temps de service armé était de deux ans aux Etats-Unis et qu'on pouvait appeler les hommes à la guerre même en période de moisson, je lui dis qu'il était mieux ici que dans un pays dirigé par un roi si impitoyable et puissant.

« Non, répondit-il tristement, nous sommes des gens libres qui disons ce qu'il nous plaît.

— Mais il semble que vous ne puissiez faire ce que vous voulez, dit Helgi.

— Eh bien, en effet, nous ne pouvons pas tuer un homme simplement parce qu'il nous a offensés.

— Pas même s'il a tué quelqu'un de votre sang ? demanda Helgi.

— Non. C'est au… au roi à tirer vengeance en notre nom.

— Tu sais de bonnes histoires, dis-je en riant, mais là, tu nous en racontes une trop forte. Comment le roi pourrait-il connaître tous les meurtres et, à plus forte raison, les venger ? Mais, voyons, un homme pareil n'aurait même pas le temps de se fabriquer un héritier ! »

Il fut forcé de se taire à cause des rires qui s'élevèrent.

*

**

Le lendemain, Gerald se rendit à la forge, accompagné d'un esclave pour actionner le soufflet. Je restai absent toute la journée et la soirée, ayant dû aller à Reykavik pour discuter d'une affaire de moutons avec1 Hjalmar au Gros Nez. Je l'invitai à venir, passer la nuit chez moi et nous entrâmes à cheval dans la ferme avec son fils Ketill, un jeune homme aux cheveux roux, boudeur, d'une vingtaine d'années, que Thorgunna avait refusé en mariage.

Je trouvai Gerald assis sombrement sur un banc du hall. Il portait les vêtements que je lui avais donnés, les siens ayant été abîmés par les cendres et les étincelles – à quoi s'attendait-il, le sot ? Il causait à voix basse avec ma fille.

« Alors, comment cela a-t-il marché ? » demandai-je en entrant.

Mon homme Grim ricana :

« Il a démoli deux têtes de javelot, mais nous avons réussi à éteindre l'incendie qu'il a allumé avant que toute la forge ne brûle !

— Comment ? m'écriai-je, je croyais que tu, m'avais dit que tu étais forgeron. »

Gerald se leva d'un air de défi.

« Je suis habitué à travailler avec d'autres outils, de meilleurs, chez moi. Vous ne travaillez pas de la même façon dans ce pays. »

Il paraissait qu'il avait trop poussé les feux ; son marteau avait frappé partout sauf à l'endroit voulu ; il avait abîmé la trempe de l'acier faute de savoir quand le refroidir. Il faut des années pour apprendre à forger, bien sûr, mais il aurait dû avouer qu'il n'était même pas apprenti.

« Bon, fis-je. Que peux-tu faire, en ce cas, pour gagner ton pain ? »

Cela m'encolérait de passer pour un sot aux yeux de Hjalmar et de Ketill auxquels j'avais déjà parlé de l'étranger.

« Odin seul le sait, dit Grim. Je l'ai emmené avec moi à cheval, pour rattraper tes chèvres, et oncques n'ai vu plus mauvais cavalier. Je lui ai demandé s'il savait seulement filer ou tisser et il m'a dit non.

— Ce n'était pas question à poser à un homme ! éclata Thorgunna. Il aurait dû te tuer rien que pour cela !

— Il l'aurait dû, c'est vrai, fit Grim en riant. Mais laisse-moi continuer. J'ai pensé que nous en profiterions également pour réparer le pont sur le fossé. Eh bien, c'est

à peine s'il sait tenir une scie. Mais il a failli se trancher le pied avec le pic.

— Nous ne nous servons pas de ce genre d'outils, je vous dis ! »

Gerald ferma les poings et parut sur le point de pleurer. Je fis signe à mes invités de s'asseoir.

« Je ne pense pas que tu saches non plus dépecer un porc ni le fumer, dis-je.

— Non. » Je l'entendis à peine.

« Alors, homme… *que sais-tu faire ?*

— Je… » Il ne parvenait pas à trouver ses mots.

« Tu étais guerrier, dit Thorgunna.

— Oui… c'est ce que j'étais ! dit-il, le visage enflammé.

— Cela ne sert pas à grand-chose en Islande quand on n'a pas d'autres capacités, grommelai-je. Mais peut-être que si tu trouves passage vers les pays du levant, un roi te prendra parmi ses gardes. »

Personnellement, j'en doutais, car un garde doit avoir des manières qui fassent honneur à son maître ; mais je n'eus pas le cœur de le dire.

Il était évident que Ketill Hjalmarsson n'avait pas du tout aimé la façon qu'avait Thorgunna de se tenir tout près de Gerald et de prendre sa défense. Aussi ricana-t-il en disant :

« J'en viendrais même à douter de ta capacité de te battre.

— Pour cela, j'y ai été entraîné, dit sombrement Gerald.

— Dans ce cas, veux-tu lutter avec moi ? demanda Ketill.

— Avec plaisir ! » cracha Gerald.

Prêtre, que peut penser un homme ? En vieillissant, je découvre de plus en plus que la vie n'est pas la chose de bien et de mal, de blanc et de noir que tu prétends ; nous avons tous une vague teinte grisâtre. Ce garçon inutile, ce rustre sans dignité et sans courage, auquel on pouvait même demander s'il faisait des travaux de femme sans qu'il brandisse sa hache, sortit dans la cour avec Ketill

Hjalmarsson et l'envoya au sol trois fois de suite. Il avait une espèce de tour de main pour empoigner les vêtements de Ketill quand ce dernier le chargeait… Je fis cesser le combat quand je vis le jeune homme pris d'une rage meurtrière, je les louangeai tous les deux et fis remplir les gobelets de corne. Mais Ketill bouda toute la soirée sur le banc.

Gerald parla de faire un pistolet comme le sien. Il faudrait le faire plus gros, il appelait cela un *canon,* et on pourrait couler les nefs et disperser les armées. Il lui faudrait l'aide des forgerons et aussi divers matériaux. Le charbon de bois, c'était facile, et on pouvait trouver du soufre autour des volcans, j'imagine, mais qu'est-ce que c'était, le salpêtre ?

En outre, ayant à présent des soupçons, je le questionnai le plus possible sur la façon dont il s'y prendrait pour fabriquer cet objet. Savait-il exactement doser les poudres ? Non, avoua-t-il. De quelle dimension devrait être ce canon ? Quand il me répondit : « Au moins aussi grand qu'un homme », j'éclatai de rire et lui demandai comment il comptait faire pour percer une masse pareille, même si nous réussissions à amasser autant de fer. Cela, il ne le savait pas non plus.

« Vous n'avez même pas les outils pour faire les outils qui fabriquent les outils *>, dit-il. Je ne sais pas ce qu'il entendait ainsi. « Que Dieu m'assiste, mais je ne peux pas faire avancer l'histoire de mille ans à moi tout seul. »

Il prit le dernier de ses petits bâtons à fumée et l'alluma. Helgi avait essayé d'en avaler une bouffée et avait été malade, mais il était resté quand même ami avec Gerald. À présent, mon fils proposa de prendre un bateau le lendemain matin pour aller jusqu'à Ice Fjord, ou on me devait de l'argent dont j'avais besoin. Hjalmar et Ketill dirent qu'ils nous accompagneraient, et Thorgunna supplia si fort que je consentis qu'elle vînt aussi.

« Une mauvaise chose, marmonna Sigurd. Tous les hommes savent que les esprits de la terre n’aiment pas qu’une femme monte dans une nef. Cela porte malheur.

— Et comment tes pères s’y sont-ils pris pour amener des femmes dans notre île ? » demandai-je en souriant.

Maintenant, je regrette de ne pas l’avoir écouté. Ce n’était pas un homme intelligent, mais il savait souvent de quoi il parlait.

*

**

En ce temps-là, je possédais une demi-part d’une nef qui allait en Norvège échanger des laines contre du bois. Ce fut Une affaire avantageuse jusqu’au jour où la nef rencontra les Vikings pendant les désordres, au temps où Olaf Tryggvason renversait Jarl Haakon, là-bas. Il y a des hommes qui font n’importe quoi pour gagner leur vie – voleurs, coupeurs de gorge, on devrait les pendre, ces méchants voleurs qui se jettent sur les honnêtes marchands. S’ils avaient le moindre courage et la moindre honnêteté, ils s’en iraient piller l’Irlande qui est pleine de butin.

Bref, la nef était en pays étranger, mais nous avions trois autres bateaux et nous en prîmes un. Outre moi, Thorgunna et Helgi, il y avait Hjalmar et Ketill, ainsi que Grim et Gerald. Je vis l’étranger faire une grimace en entrant dans l’eau froide pour lancer le bateau, et après, il ôta ses chaussures et ses bas pour faire sécher ses pieds. Il avait été surpris d’apprendre que nous avions une maison de bains – nous prenait-il pour des sauvages ? – mais quand même, il était délicat comme une femme et ne tarda pas à aller se placer à contrevent de nos pieds.

La brise était, favorable, aussi hissâmes-nous mât et voile. Gerald voulut nous aider, mais, naturellement, il ne distinguait pas un cordage de l’autre et il les emmêla tous.

Grim le gronda et Ketill ricana méchamment. Mais peu après nous faisions route et il vint s'asseoir près de moi qui tenais l'aviron de gouverne.

Il était visible qu'il réfléchissait depuis un long moment. Il se décida à me dire :

« Dans mon pays, ils ont… ils auront une voile et un gouvernail meilleurs que ceux-ci. Avec eux, vous pourriez remonter dans le vent en zigzag.

— Ah ! voilà notre marin expert qui va nous donner des règles ! ricana Ketill.

— Paix, dit sèchement Thorgunna. Laisse parler Gerald. »

Il lui adressa un regard de gratitude et je ne refusai pas d'écouter.

« Ceci est facile à faire, dit-il. J'ai moi-même conduit de ces bateaux, et je les connais bien. D'abord, la voile ne devrait pas être carrée et accrochée à une vergue. Elle devrait avoir trois coins, avec le troisième coin attaché à une vergue qui pivoterait autour du mât. Ensuite, ton aviron de gouverne est mal placé – il devrait y avoir un gouvernail au milieu de la poupe, commandé par une barre. » Il était tout à fait sérieux et dessinait ce qu'il disait, du bout de l'ongle, sur le manteau de Thorgunna. « Avec ces deux choses et une quille profonde – enfoncée à peu près de la hauteur d'un homme pour un bateau comme celui-ci, – un bateau peut naviguer en travers du vent… comme cela. Et on peut installer une seconde voile entre le mât et la proue. »

Eh bien, prêtre, je dois dire que l'idée avait ses avantages, et n'eût été la peur du mauvais sort – car tout ce qui venait de lui portait malheur – je m'en occuperais peut-être encore à présent. Mais il y a des inconvénients très nets, que je lui objectai de façon raisonnable.

« Tout d'abord, et c'est ce qu'il y a de pire, lui dis-je, ce gouvernail et cette grande quille empêcheraient totalement les marins de tirer leurs bateaux sur la côte ou de remonter les rivières peu profondes. Peut-être qu'ils ont beaucoup de

ports dans ton pays, mais ici, les bateaux atterrissent comme ils peuvent et doivent être lancés rapidement en cas d'attaque. Ensuite, ton mât serait difficile à démonter quand le vent tomberait et qu'il faudrait prendre les avirons. Troisièmement, ta voile n'aurait pas la forme voulue pour servir d'abri quand on doit dormir en mer.

— La nef pourrait rester au large, et vous iriez à la côte dans un autre bateau, dit-il. En outre, vous pourriez construire des cabines à bord pour vous abriter.

— Les cabines empêcheraient de manier les avirons, à moins que la nef n'ait une largeur impossible ou que les rameurs soient assis sous le pont comme les esclaves des galères de Miklagard : et des hommes libres n'accepteraient jamais de ramer dans des conditions de saleté pareilles.

— Avez-vous absolument besoin d'avirons ? » demanda-t-il, comme un enfant en bas âge.

Les rires explosèrent à bord.

« Ils ont donc domestiqué les vents, dans le pays d'où tu viens ? fit Hjalmar, moqueur. Qu'arrive-t-il quand ils sont encalminés… pendant des jours parfois avec les provisions qui diminuent…

— Vous pourriez construire une nef assez grande pour emporter des provisions pour de nombreuses semaines, dit Gerald.

— Oui, à condition d'être riche comme un roi, dit Helgi. Et une nef royale comme celle-là, sans défense sur une mer calme, serait attaquée par tous les Vikings d'ici à Jobstorg. Quant à laisser la nef en mer pendant qu'on campe, qu'aurait-on comme abri ou comme défense si on se trouvait surpris sur la côte ? »

Gerald en fut décontenancé. Thorgunna lui dit gentiment :

« Il y a des gens qui n'ont jamais le courage d'essayer les choses nouvelles. Moi, je trouve que c'est une belle idée. »

Il lui adressa un petit sourire et retrouva assez de volonté pour parler d'un moyen de retrouver la direction du nord même par temps nuageux. Il nous dit qu'il y avait des pierres qui indiquaient toujours le nord quand on les suspendait à un fil. Je lui dis aimablement que je serais très content s'il pouvait me trouver une de ces pierres, ou s'il savait où l'on peut s'en procurer, car j'aurais demandé à un commerçant de m'en rapporter une. Mais il ne savait pas, et il se tut. Ketill ouvrit la bouche, mais s'attira un regard si mauvais de Thorgunna qu'il la referma aussitôt. Mais son attitude laissait clairement voir qu'il considérait Gerald comme un menteur extraordinaire.

Le vent nous devint contraire au bout d'un moment, si baissâmes-nous le mât et nous mîmes aux avirons. Gerald était fort bien que maladroit ; cependant, il avait les mains si tendres qu'elles ne tardèrent pas à saigner. Je lui proposai de se reposer, mais il continua obstinément à travailler.

À le voir se pencher d'avant en arrière, à l'accompagnement du sinistre grincement des tolets, à voir le bois rougi et humide sous ses mains, je me mis à réfléchir. Il avait commis toutes les erreurs qu'un homme peut commettre – c'est ce que je m'imaginais alors, ignorant ce qui allait venir – et je n'aimais pas la façon qu'avait Thorgunna de le regarder longuement. Pour ma fille, ce n'était pas l'homme qui convenait : sans terres, sans un sou, sans capacités. Pourtant, je ne pouvais me retenir d'avoir de l'amitié pour lui. Que son conte fût vérité ou récit d'un fol, je sentais qu'il était sincère ; et il était certain que sa venue parmi nous avait quelque chose d'étrange. Je remarquai les coupures qu'il s'était faites au menton avec mon rasoir ; il m'avait dit qu'il n'avait pas l'habitude de se raser à notre manière et qu'il allait laisser pousser sa barbe. Il avait fait de son mieux. Je me demandai ce que j'aurais fait moi-même si j'avais atterri

tout seul dans le pays de sorciers de ses rêves, avec un abîme de temps entre moi et mon foyer.

Peut-être était-ce pareille commisération qui avait bouleversé le cœur de Thorgunna. Femmes sont fantasques, prêtre, et toi qui ne les fréquentes les connais sans doute autant que moi qui ai couché avec cent cinquante en six pays différents. Je ne pense pas qu'elles se comprennent elles-mêmes. Naissance, vie et mort, tels sont les grands mystères qu'oncques homme ne sondera, et une femme leur est plus proche qu'un homme.

… Le vent mauvais fraîchit, la mer devint grise comme fer et hachée sous les nuages de plomb. Nous n'avancions guère. Au coucher du soleil, nous ne pouvions plus ramer et dûmes nous échouer dans une petite baie déserte et faire campement sur le sable de notre mieux.

Nous avions emporté du bois à brûler. Gerald, malgré sa grande fatigue, se rendit utile, car ses petits bâtons à feu allumèrent le bois plus vite que n'eût fait silex contre acier. Thorgunna entreprit de cuisiner notre repas. Le bateau ne nous protégeait pas du vent aigre et sifflant. Le manteau de Thorgunna flottait comme des ailes et ses cheveux tourbillonnaient au-dessus des flammes. C'était le temps des nuits de lumière, avec le ciel d'un bleu enfumé et brumeux, la mer comme une feuille de métal plissé et la terre comme quelque chose qui se dessinait dans des brumes de rêves. Nous les hommes, tassés dans nos manteaux, nous chauffions à la flamme nos doigts gourds, sans guère parler.

Je sentis qu'il fallait réconforter les esprits et j'ordonnai d'ouvrir un tonneau de ma bière la meilleure et la plus forte. Ce fut un mauvais Norn qui m'inspira. Mais nul n'échappe à son destin. Nos ventres nous paraissaient d'autant plus vides maintenant que nos nez plongeaient dans la viande rôtie à la broche, et la bière nous monta rapidement à la tête. Je me souviens d'avoir déclamé le

chant de mort de Ragnar aux Culottes Poilues sans autre raison que l'envie que j'en avais.

Thorgunna vint se placer près de Gerald qui était tout tassé. Je la vis lui effleurer les cheveux du bout des doigts et Ketill Hjalmarsson la vit aussi.

« N'ont-ils pas de poésies dans ton pays ? lui demanda-t-elle.

— Pas comme les vôtres », dit-il en levant les yeux. Ils continuèrent à s'entreregarder. « Nous chantons, plutôt que de psalmodier. Je voudrais bien avoir ma *guitare* ici… c'est une sorte de harpe.

— Ah ! c'est un barde irlandais ! » dit Hjalmar au Gros Nez

Je me rappelle étrangement le sourire de Gerald et ce qu'il dit en sa propre langue, bien que je n'en comprisse pas le sens : « Only on me mither's side, begorra. [6] » Je pense que c'était une phrase magique.

« Alors, chante pour nous, dit Thorgunna.

— Laisse-moi réfléchir, dit-il, il faut que je transpose en langue norroise. »

Au bout d'un moment, il se leva et, sans la quitter des yeux, il commença sa chanson, dont la musique me plut :

De cette vallée on me dit que tu pars,
Je ne verrai plus tes yeux ni ton sourire.
Tu emporteras avec toi le soleil
Qui enchantait ma vie…

Je ne me rappelle pas le reste, sauf que ce n'était pas tout à fait convenable.

Quand il eut fini, Hjalmar et Grim allèrent voir si la viande était cuite. Je distinguai des larmes aux yeux de ma fille.

« C'était bien belle chose », dit-elle.

Ketill se redressa. Les flammes jetaient des reflets farouches sur sa figure. Sa voix se fit dure :

« Oui, tu as découvert ce que ce garçon sait faire : se reposer et composer de jolies chansons pour les filles. Garde-le pour cela, Ospak. »

Thorgunna pâlit et Helgi porta la main à son glaive. Je vis le visage de Gerald s'assombrir. Il s'exprima d'une voix rauque :

« On ne parle pas ainsi. Rétracte-toi. »

Ketill se leva :

« Non, je ne fais pas d'excuses à un paresseux qui vit aux dépens d'honnêtes gens. »

Il était dans une colère folle, mais il avait eu assez d'intelligence pour ne plus s'en prendre à ma famille, mais à Gerald tout seul. Autrement, lui et son père auraient eu affaire à nous quatre.

Bref, Gerald se leva aussi, les poings serrés et dit :

« Tu veux qu'on s'écarte un peu et qu'on règle notre compte ?

— Avec joie ! »

Ketill s'éloigna de quelques pas pour prendre son bouclier dans le bateau. Gerald le suivit. Thorgunna restait immobile, les traits convulsés. Puis elle prit sa hache et courut derrière lui.

« Tu y vas sans armes ? » cria-t-elle.

Gerald s'arrêta, l'air ahuri.

« Je n'en veux pas, marmonna-t-il. Les poings… »

Ketill se gonfla et tira son épée.

« Nul doute qu'on ait l'habitude de se battre comme des esclaves dans ton pays ; par conséquent, si tu implores mon pardon, nous en resterons là. »

Gerald avait les épaules voûtées. Il regardait Thorgunna sans la voir, comme pour lui demander ce qu'il devait raire. Elle lui tendit la hache.

« Ainsi, tu veux que je le tue ? murmura-t-il.

— Oui », répondit-elle.

Alors je compris qu'elle l'aimait ; autrement cela ne lui eût rien fait qu'il se déshonorât.

Helgi lui apporta son casque. Il le coiffa, prit la hache et s'avança.

« Ce n'est pas bien, me dit Hjalmar. Protèges-tu cet étranger, Ospak ?

— Non. Il ne m'est parent ni frère de sang. Ce n'est pas mon affaire.

— Tant mieux. Je ne tiens pas à me battre avec toi, ami. Tu as toujours été bon voisin. »

Nous allâmes ensemble délimiter la lice. Thorgunna me demanda de prêter à Gerald mon épée, pour qu'il puisse avoir un bouclier, lui aussi, mais l'homme me lança un regard étrange et dit qu'il préférait la hache. Ils se campèrent l'un en face de l'autre, lui et Ketill, et entamèrent le combat.

Il ne s'agissait pas d'un tournoi avec des règles et des coups dans un ordre fixé, où le premier sang qui coulait désignait le vainqueur. La mort se dressait entre ces deux-là. Ketill fonça, l'épée sifflante. Gerald sauta en arrière, maniant maladroitement sa hache. Elle rebondit sur le bouclier de Ketill. Le jeune homme sourit et tailla aux jambes de Gerald. Je vis le sang jaillir et tacher ses chausses déchirées.

Ce fut un assassinat dès le début. Gerald ne s'était jamais servi d'une hache. Il frappa même une fois avec le plat de la lame. Il se fût fait hacher menu immédiatement si l'épée de Ketill ne s'était émoussée sur son casque, et n'eût-il été aussi agile sur ses jambes. Néanmoins, il ne tarda pas à chanceler, avec une douzaine de blessures.

« Arrêtez le combat ! » s'écria Thorgunna en se précipitant.

Helgi la retint par les bras, mais elle se débattait tant et donnait de si furieux coups de pied que Grim dut venir à son secours. Je vis le chagrin sur les traits de mon fils, mais une satisfaction maligne sur ceux du valet. Gerald se

tourna vers nous. La lame de Ketill s'abattit et lui trancha la main gauche. Il lâcha sa hache. Ketill gronda et se prépara à l'achever. Gerald prit son pistolet. Cela lança un éclair et fit un bruit d'aboiement. Ketill tomba, frémit un moment, puis resta inerte. Sa mâchoire inférieure avait été emportée et aussi l'arrière de sa tête.

Il y eut un long silence, on n'entendait plus que les voix du vent et de la mer.

Puis Hjalmar s'avança, le visage convulsé, mais avec une calme froideur. Il s'agenouilla et ferma les yeux de son fils pour marquer que le droit de vengeance lui appartenait. En se relevant, il dit :

« C'est un acte maléfique. Et, pour cet acte, tu seras mis hors la loi.

— Ce n'est pas de la magie, dit Gerald d'une voix terne. C'est comme… comme un arc. Je n'avais pas le choix. Je ne voulais pas me battre autrement qu'avec mes poings. »

Je m'interposai et dis que le dieu en déciderait, mais aussi que j'espérais que Hjalmar accepterait le prix du sang de Ketill.

« Mais je ne l'ai tué que pour défendre ma propre vie ! protesta Gerald.

— Néanmoins il faut payer le prix du sang, si les parents de Ketill consentent à l'accepter, expliquai-je. À cause de l'arme. Je pense que le prix sera doublé, mais c'est au dieu d'en juger. »

Hjalmar avait beaucoup d'autres fils, et ce n'était pas comme si Gerald eût appartenu à une famille ennemie de la sienne, par conséquent j'avais idée qu'il accepterait. Toutefois, il eut un rire froid et demanda où un homme sans fortune trouverait l'argent.

Thorgunna s'avança froidement et tranquillement et déclara que nous paierions. J'ouvris la bouche, mais devant son regard, je fis un signe affirmatif.

« Oui, nous paierons, dis-je. Pour garder la paix.

— Alors, tu épouses sa querelle ? fit Hjalmar.

— Non. Cet homme n’est pas de mon sang. Mais si je choisis de lui faire don d’argent pour en disposer comme il l’entend, qu’as-tu à redire ? »

Hjalmar sourit. Le chagrin lui marquait les yeux, mais il me regarda en vieux camarade.

« Devant longtemps, cet homme sera peut-être ton beau-fils, dit-il, j’en reconnais les signes, Ospak. Alors, vraiment, il sera de tes parents. Même si tu l’aides en ce moment où il en a besoin, cela te met de son côté.

— Et alors ? demanda très doucement Helgi.

— Et alors, tout en évaluant ton amitié à sa valeur, j’ai des fils qui prendront mal le trépas de leur frère. Ils voudront se venger sur Gerald Samsson, ne fût-ce que pour l’honneur de leur nom, et ainsi nos deux maisons deviendront ennemies et un meurtre en amènera un autre. Cela s’est déjà produit assez souvent. » Hjalmar soupira. « Personnellement, je souhaite vivre en paix avec toi, Ospak, mais si tu prends le parti de cet assassin, il ne peut qu’en aller autrement. »

Je réfléchis pendant un temps, j’évoquai Helgi gisant le crâne ouvert, et mes autres fils prêts à se battre dans leurs fermes, à cause d’un homme qu’ils n’avaient jamais vu, je pensai qu’il nous faudrait porter l’épée chaque fois que nous irions ramasser du bois flotté, et que nous ne saurions jamais en allant nous coucher si nous ne trouverions pas le lendemain la maison cernée par des lanceurs de javelots.

« Oui, dis-je, tu as raison, Hjalmar. Je retire mon offre. Que ceci soit affaire entre lui et toi seuls. »

Nous nous serrâmes la main.

Thorgunna poussa un faible cri et se jeta dans les bras de Gerald. Il la tint serrée contre lui.

« Qu’est-ce que cela veut dire ? demanda-t-il lentement.

— Je ne peux plus te garder, mais peut-être qu’un cultivateur te prêtera son toit. Hjalmar est homme respectueux de la loi et il ne te fera aucun mal tant que le dieu ne t’aura pas mis hors la loi. Ce ne sera pas avant le

milieu de l'été. Peut-être trouveras-tu passage pour l'Irlande devant ce temps-là.

— Un inutile comme moi ? » répliqua-t-il amèrement.

Thorgunna se dégagea et me dit que j'étais un lâche, un parjure et maintes autres choses mauvaises. Je la laissai passer sa colère, puis je lui posai les mains sur les épaules.

« C'est pour notre maison, lui dis-je, la maison et le sang qui sont choses sacrées. Les hommes meurent et les femmes pleurent, mais tant que nos parents vivent, on se rappelle nos noms. Peux-tu exiger la mort de vingt hommes pour la satisfaction de tes propres désirs ? »

Elle resta longtemps immobile et je ne sais pas encore ce qu'aurait été sa réponse, mais ce fut Gerald qui parla :

« Non. Je pense que tu es dans le vrai, Ospak… le vrai de ton temps, qui n'est pas le mien. »

Il me prit la main et celle d'Helgi. Il effleura des lèvres la joue de Thorgunna. Puis il se tourna et s'en alla dans les ténèbres.

*

**

J'entendis raconter, plus tard, qu'il s'était réfugié chez Thorvald Hallson, le petit fermier de Humpback Fell, et qu'il n'avait pas dit à son hôte ce qui s'était passé. Il devait espérer rester ignoré jusqu'au moment où il trouverait passage pour les pays du levant. Mais, naturellement, la rumeur se répandit. Je me rappelai qu'il s'était vanté qu'aux Etats-Unis les hommes connaissaient le moyen de se parler d'un bout à l'autre du pays. Il avait donc dû nous mépriser, dans nos fermes isolées, sans savoir combien vont vite les nouvelles. Ce fut le fils de Thorvald, Hrof, qui alla trouver Brand-aux-bottes-de-phoque pour discuter d'une affaire, et qui parla tout naturellement de l'étranger. Bientôt, tout l'ouest de l'île était informé.

Si Gerald avait su qu'il devait faire savoir qu'il avait tué un homme, dès la première ferme rencontrée sur son chemin, il aurait été en sûreté au moins jusqu'à la réunion devant le dieu car Hjalmar et ses fils sont hommes pondérés qui ne tueraient pas un autre homme encore sous la protection de la loi. Mais son silence avait fait de lui un assassin et, par conséquent, immédiatement un hors-la-loi. Hjalmar et ses parents se rendirent à cheval à Humpback Fell et le défièrent. Il se fraya passage entre eux avec son *pistolet* et s'enfuit dans les collines. Ils le poursuivirent, ayant maintenant à venger une nouvelle mort et plusieurs blessures. Je me demande si Gerald avait pensé que l'étrangeté de son arme nous aurait intimidés. Il ne savait peut-être pas que tout homme doit mourir, à son heure, ni plus tôt ni plus tard, et que, par conséquent, la peur de la mort est inutile.

À la fin, quand ils l'eurent encerclé, son arme devint inefficace. Alors, il prit l'épée d'un mort et se défendit si vaillamment qu'Ulf Hjalmarsson en boite encore à ce jour. C'était haut fait d'armes comme en témoignèrent même ses ennemis ; c'est un peuple insolite, dans ces Etats-Unis, mais ils ne manquent pas de courage.

Quand il fut mort, on rapporta son corps. Par peur de l'esprit, car c'était peut-être un sorcier, on le brûla et on mit au feu avec lui tout ce qu'il avait possédé. Ce fut ainsi que je perdis le couteau dont il m'avait fait don. Le tumulus s'élève sur la lande et les gens s'en écartent, bien que l'esprit ne se soit jamais manifesté. Et maintenant qu'il se passe tant de choses nouvelles, on commence à l'oublier lentement.

Et voici mon récit, prêtre, tel que je l'ai vu et entendu. La plupart des hommes croient que Gerald Samsson était fol, mais moi, je crois qu'il nous venait bien du temps futur et que sa perte est venue de ce que nul homme ne peut faire mûrir les épis avant l'époque de la moisson. Pourtant, il m'arrive de penser à l'avenir, dans un millier d'années,

quand ils voleront dans les airs et conduiront leurs chars sans chevaux et détruiront des villes entières d'un seul coup. Je pense à notre Islande de ce temps, et aux jeunes hommes des Etats-Unis qui y viendront pour nous défendre en une année où la fin du monde menacera, toute proche. Peut-être que quelques-uns d'entre eux, se promenant par la lande, verront ce tumulus et se demanderont quel guerrier d'antan y gît enterré, et peut-être aussi souhaiteront-ils avoir vécu en ces temps reculés du passé où il vivait lui-même, et où les hommes vivaient libres.

Traduit par Bruno Martin.

The man who came early.

© The magazine of Fantasy and Science Fiction, 1955.
© Editions Opta, 1972, pour la traduction.

SOMBRE INTERLUDE - Fredric Brown et Mack Reynolds

L'histoire qu'on vient de lire ne comporte pas de paradoxe. Il est vrai que le voyageur du passé n'a pas eu le temps d'en créer. Et après tout, c'est peut-être le bon moyen d'éviter les paradoxes : ne pas laisser au voyageur le temps matériel d'altérer l'histoire. Alors, puisque nous avons doublé un premier coup, il n'y a pas si longtemps, nous allons encore doubler celui-ci. Et dans le même style : après notre quart d'heure de romanesque, place à la méchanceté !

Le shérif Ben Rand avait l'œil grave :

« Mais oui, mon petit, dit-il. Tu ne te sens pas dans ton assiette, c'est normal. Mais si ce que tu racontes est vrai, faut pas t'en faire. Faut pas t'en faire. Tout ça va s'arranger, petit.

— C'était il y a trois heures, shérif… dit Allenby. Excusez-moi d'avoir mis si longtemps à venir en ville, et excusez-moi de vous avoir réveillé. Mais ma sœur a été comme hystérique pendant un bon moment. Il a fallu que j'essaie de la calmer. Et puis la vieille bagnole ne voulait pas démarrer.

— Pour ce qui est de m'avoir réveillé, faut pas t'en faire, petit. Quand on est shérif, il faut l'être vingt-quatre heures par jour. Et de toute façon, il est pas tard ; je me suis couché un peu tôt ce soir, c'est tout. Enfin, on va

commencer par le commencement. Tu dis que tu t'appelles Lou Allenby ? C'est un beau nom bien de chez nous, ça, un vrai nom Sudiste. Tu serais pas parent de Rance Allenby, qui tenait le bazar de Cooperville ? Rance, c'était un copain d'école à moi… Enfin donc, ce gars tu dis qu'il venait de l'avenir ?

*
**

Le présideur du service des Recherches historiques resta sceptique jusqu'au bout :

« Moi, dit-il, je reste persuadé que ce n'est pas réalisable. Votre projet implique des paradoxes qui présentent une insurmontable… »

Le docteur Matthe, le célèbre physicien, coupa la parole au présideur :

« Vous savez quand même bien ce qu'est la dichotomie », dit-il.

Le présideur l'ignorait et, cela étant, pour faire comprendre qu'il désirait une explication, il ne répondit rien.

« La dichotomie a été inventée par Zénon. Zénon était un philosophe grec qui vivait environ cinq siècles avant ce prophète de l'Antiquité dont la date de naissance servait d'origine au calendrier des primitifs. La dichotomie pose qu'il est impossible de franchir une distance donnée. Le raisonnement dichotomique est le suivant : il faut commencer par franchir la moitié de la distance ; puis la moitié de celle qui reste ; plus la moitié du reste du reste, et ainsi de suite. Il en ressort qu'il reste toujours à franchir la moitié de la dernière fraction de distance et que dans ces conditions le mouvement est impossible.

— Cela n'a aucun rapport, objecta le présideur : pour commencer, votre Grec supposait que tout ensemble composé d'un nombre infini d'éléments doit lui-même être

infini, alors que nous, nous savons qu'un nombre infini d'éléments peut parfaitement donner un total fini. De plus… »

Matthe eut un doux sourire et leva la main :

« Je me suis sûrement mal exprimé, dit-il. Je ne conteste pas que de nos jours nous sachions démonter le paradoxe de Zénon. Mais je vous certifie que pendant de longs siècles les meilleurs esprits qu'a pu produire la race humaine ne sont pas parvenus à lui donner d'explication logique.

— Je vois mal où vous voulez en venir, docteur, dit le présideur. Excusez-moi, mais quel rapport établissez-vous entre cette dichotomie de Zénon et votre projet d'expédition dans le passé ?

— C'était une simple analogie. Zénon avait construit le paradoxe démontrant l'impossibilité de franchir une distance donnée et les hommes de jadis ne parvenaient pas à trouver la faille de son raisonnement. Mais cela les empêchait-il de franchir des distances données ? Non, bien sûr. Or, aujourd'hui, mes adjoints et moi-même avons mis au point un procédé pour expédier notre jeune ami que voici, Jan Obreen, dans le passé lointain. Le paradoxe que l'on peut nous opposer saute aux yeux : et s'il tuait un de ses propres ancêtres, ou modifiait un point quelconque du déroulement de l'histoire ? Je ne me prétends pas capable d'expliquer comment un voyage dans le temps surmonte ce paradoxe apparent ; tout ce que je sais est que les voyages dans le temps sont du domaine du possible. Je ne doute pas que, quelque jour, des esprits supérieurs au mien parviendront à trouver la faille du raisonnement qui soutient ce paradoxe, mais en attendant nous franchirons des distances données dans le temps, paradoxe ou pas paradoxe. »

Jan Obreen avait écouté, dans un silence respectueux, les discussions de ses supérieurs distingués.

Il se décida enfin, s'éclaircit la gorge, et déclara :

« Je crois que l'heure est venue de tenter l'expérience. »

Le présideur haussa les épaules pour montrer qu'il maintenait ses objections, mais ne répondit rien.

Il jeta un regard lourd de doute sur l'équipement rangé dans un coin du labo.

Le docteur Matthe se hâta de donner les dernières instructions à son disciple :

« Nous en avons discuté cent et mille fois, Jan, mais récapitulons brièvement : vous devriez apparaître vers le milieu de ce qu'on appelait alors le XX^{e} siècle mais nous ne pouvons déterminer l'année exacte. La langue que vous entendrez parler sera, l'améranglais que vous avez étudié à fond : sur ce point, vous n'aurez aucune difficulté, en principe. Vous apparaîtrez dans les Etats-Unis d'Amérique, une des nations des temps jadis, correspondant à une division politique dont le but n'a pas été établi de façon certaine. Un des buts de votre expédition sera justement de déterminer pourquoi la race humaine de l'époque se dispersait en une multitude de nations au lieu d'avoir un gouvernement unique.

« Il faudra vous adapter aux conditions de vie que vous rencontrerez, mon cher Jan. Nos renseignements historiques sont tellement vagues que nous ne pouvons même pas vous donner un aperçu de ce que vous allez trouver. »

Le présideur intervint encore :

« Je reste très pessimiste, dit-il. Mais vous vous êtes porté volontaire et je n'ai aucun droit d'intervenir. Votre tâche la plus importante sera de laisser un message qui nous parviendra ; si vous réussissez, d'autres tentatives seront faites, en direction d'autres périodes de l'histoire. Si vous échouez…

— Il n'échouera pas ! » dit le docteur Matthe.

Le présideur secoua la tête et serra longuement la main de Jan Obreen. Jan Obreen commença à se harnacher,

grimpa sur la petite plate-forme de l'appareil. Sa main tremblait un peu sur les poignées du tableau de bord, mais il faisait son possible pour masquer l'émotion qui le lancinait.

*

**

« Ainsi donc, dit le shérif, tu dis que l'individu t'a dit qu'il venait de l'avenir ?

— Oui, dit Lou Allenby ; qu'il venait d'environ quatre mille ans après nous. Il disait qu'il venait de l'an trois mille deux cent et quelque chose, mais que c'était dans quatre mille ans, vu qu'ils ont changé de calendrier entre-temps.

— Et t'as pensé que c'était du bidon ? À t'écouter parler, on a l'impression que tu y crois, à ce truc. »

Lou Allenby passa sa langue sur ses lèvres desséchées :

« J'y croyais assez, en quelque sorte, dit-il. Il avait quelque chose ; il était pas comme tout le monde. Je veux pas dire son apparence physique, il pouvait bien passer pour un gars né maintenant, mais il avait… Il était pas comme tout le monde. Il avait en quelque sorte l'air d'être en paix avec lui-même ; il donnait l'impression de venir de quelque part où tout le monde serait heureux. Et il était malin, je ne vous dis que ça. Et c'était pas un fou, non plus.

— Et qu'est-ce qu'il était venu faire dans le passé, chez nous ? demanda le shérif d'une voix doucement ironique.

— C'était une sorte d'étudiant. D'après ce qu'il disait, tout le monde était étudiant, dans l'avenir d'où, il venait. Ils auraient résolu tous les problèmes de production et de distribution, personne n'aurait à s'inquiéter de gagner sa vie ; à l'entendre, ils ne connaîtraient aucun de nos soucis. »

Lou Allenby s'interrompit. Il poussa un profond soupir et reprit, d'une voix où perçait une sorte d'amertume :

« Il était revenu pour enquêter dans notre époque. Ils ne savent pas grand-chose de nous, à ce qu'il paraît. Il y a eu quelque chose, entre-temps – une sorte de sale période de quelques siècles – et la plupart des livres et des archives ont été perdus. Ils ont quelques documents, mais rares. Alors, ils ne savent pas grand-chose de nous et voudraient en savoir davantage.

— Et tu as gobé tout ça, petit ? Il avait une preuve de quelque chose, ou quoi ? »

*

**

C'était le point dangereux ; c'était la plus grande difficulté de l'entreprise. Ils n'avaient aucune notion précise sur l'état du pays, à quarante siècles d'écart, et ne pouvaient déterminer où se trouvaient des arbres ou des maisons. Si Jan se matérialisait en un endroit mal approprié, il risquait une mort instantanée.

Jan eut pourtant de la chance, il ne heurta rien. Au contraire, il apparut en plein air, à trois mètres du sol, au-dessus d'un champ labouré. Une sale chute, mais la terre meuble amortit le choc. Il avait mal à une cheville, peut-être une foulure, mais ce n'était pas trop grave. Il se releva et regarda autour de lui.

La seule présence du champ labouré était la preuve de la réussite, au moins partielle, des plans de Matthe : il se trouvait dans un passé assurément lointain, où l'agriculture était encore indispensable à l'économie des hommes, comme il convenait à une civilisation très antérieure à celle qu'il venait de quitter.

À moins d'un kilomètre, il y avait une région boisée ; ce n'était pas un parc, ni même une forêt rationnelle conçue pour abriter ce qui survivait de la vie sauvage de son époque. C'était un bout de terre où les arbres poussaient au hasard… un spectacle incroyable. Il n'oubliait pas qu'il

lui faudrait s’habituer à l’incroyable ; de toutes les périodes de l’histoire, c’était la moins connue. Bien des choses y seraient étranges.

À sa droite, à quelques centaines de mètres, il y avait une construction en bois. Indubitablement une habitation humaine, malgré son allure primitive. Et il eût été sot de remettre cela à plus tard : il faudrait bien qu’il prenne contact avec ses semblables. Il s’avança en boitillant vers sa rencontre avec le XX^{e} siècle.

La jeune fille, de toute évidence, n’avait pas vu son arrivée précipitée, mais quand il fut arrivé dans la cour de la ferme, elle était déjà sur le pas de sa porte et lui souriait.

Elle portait une tenue d’un autre âge : l’époque d’où il venait ne vêtait pas la partie féminine de la race avec l’intention d’en séduire la partie mâle. Et cette jeune femme était vêtue de couleurs claires et agréables à l’œil, sa robe faisait ressortir les courbes juvéniles de son corps. Et ce n’était pas seulement la robe qui avait fait sursauter Jan : la jeune femme avait des lèvres d’une couleur que la nature ne saurait produire. Il avait lu, dans de doctes ouvrages, que les femmes primitives se badigeonnaient le visage de colorants divers ; chose étrange, placé devant la réalité, il ne la trouvait pas repoussante.

Elle sourit, et les lèvres rouges firent ressortir la blancheur des dents régulières :

« Vous vous seriez donné moins de mal, si vous étiez venu par la route et non par le champ », dit-elle.

S’il avait eu davantage l’expérience des femmes, il se serait rendu compte de l’intérêt qu’il inspirait à la jeune femme qui l’observait attentivement.

« Je crains d’être mal familiarisé avec vos méthodes agricoles. J’espère n’avoir point endommagé irrévocablement les produits de vos efforts horticulturaux. »

Susan Allenby sursauta devant ce galimatias, mais elle sourit :

« On dirait que vous avez avalé un dictionnaire, dit-elle. Mais… mais vous vous êtes fait mal à la cheville ? Entrez vite dans la maison, je vais vous soigner ça. »

Il la suivit, sans mot dire. Quelque chose d'extraordinaire envahissait Jan Obreen, faisant réagir de façon très étrange, mais néanmoins agréable, son métabolisme. Il comprenait ce que le docteur et le présideur entendaient par « paradoxe ».

*

**

« Tu n'étais pas chez toi quand le gars est arrivé ? demanda le shérif.

— Ça se passait il y a dix jours. J'étais à Miami, où je prenais quinze jours de vacances. Susan et moi prenons tous les ans quinze jours de vacances, chacun de son côté ; ça fait du bien de ne pas être tout le temps ensemble.

— T'as raison, petit. Mais ta sœur, elle y avait cru à ces salades que racontait le gars ?

— Oui, Shérif. Et elle avait des preuves. J'aurais bien voulu que vous voyiez ça vous-même. Le champ dans lequel il avait atterri était labouré de frais. Après avoir bandé la cheville du gars, ma sœur voulait voir, après ce qu'il lui avait raconté. Elle a suivi ses pas de la maison jusqu'à l'endroit où commençaient les traces. Eh bien, c'était en plein milieu d'un champ, avec une trace plus profonde, comme si le gars était tombé là.

— Il avait peut-être sauté d'un avion, en parachute ? Tu y as pas pensé ?

— Si, bien sûr. Et Susan aussi. Elle dit que s'il était descendu en parachute, il l'avait avalé. Il ne peut l'avoir ni caché ni enterré.

— Et ils se sont mariés aussitôt ?

— Deux jours plus tard. J'étais parti avec la bagnole, alors Susan a été obligée d'atteler pour aller en ville – lui, il ne savait pas conduire les chevaux – et c'est là qu'ils se sont mariés.

— T'as vu la licence de mariage, petit ? Tu es sûr qu'ils étaient vraiment… »

Lou Allenby regarda le shérif et ses lèvres blêmirent ; le shérif se hâta d'arranger les choses :

« C'est pas ce que je voulais dire, petit. Faut pas te fâcher, petit. »

*
**

Susan avait envoyé un télégramme à son frère, pour le tenir au courant ; mais il avait changé d'hôtel et le télégramme s'était perdu. Lou n'avait appris le mariage que huit jours plus tard, en rentrant à la ferme.

Il fut surpris, naturellement, mais John O'Brien (Susan avait quelque peu modifié son nom) était bien sympathique. Très beau, d'ailleurs, encore qu'un peu bizarre ; de toute façon, Susan et lui étaient visiblement très amoureux l'un de l'autre.

Il n'avait pas d'argent, bien sûr, l'argent étant inconnu à son époque, leur avait-il dit. Mais il était courageux au travail, pas mollasson du tout. Il n'y avait aucune raison de penser qu'il ne ferait pas un bon mari.

Le trio avait fait des plans ; en gros, cela revenait à garder Susan et John à la ferme le temps nécessaire pour que John se familiarise avec sa nouvelle existence. Il pensait trouver ensuite un moyen de gagner de l'argent – il était très optimiste quant à ses aptitudes – et de voyager à travers le pays avec Susan. C'était évidemment pour lui le moyen idéal de se renseigner sur notre époque.

Le problème essentiel restait de trouver un moyen de faire parvenir un message au docteur Matthe et au

présideur. La poursuite des expériences dans le temps dépendait de John.

Il expliqua à Susan et à Lou qu'il s'était lancé dans un voyage sans retour, le matériel ne pouvant fonctionner que dans un sens : on pouvait faire une excursion dans le passé, mais non dans l'avenir. Il était un exilé volontaire, condamné à passer le reste de sa vie dans le vingtième siècle. Lorsqu'il aurait suffisamment compris ce siècle pour bien le décrire, il devait rédiger un compte rendu circonstancié, qui serait placé dans une boîte fabriquée pour durer quarante siècles ; cette boîte serait enterrée en un point fixé à l'avance par les gens de l'avenir et où on l'exhumerait. John avait les coordonnées géographiques précises de l'endroit choisi.

Ce fut un grand choc pour lui d'apprendre qu'on avait enterré en divers endroits, à l'usage des siècles à venir, des récipients contenant ce genre de renseignements. Aucun des récipients n'avait été retrouvé ; John décida d'indiquer dans son rapport l'emplacement de ces récipients, afin de permettre leur exhumation à son époque.

Le trio passait ses soirées en longues conversations, Jan leur racontant son époque et ce qu'il savait des siècles intermédiaires, pendant lesquels l'homme s'était évertué à faire des progrès en matière de sciences, de médecine et de relations sociales. Et eux lui racontaient leur époque, dont ils décrivaient les institutions et les usages si étranges à ses yeux.

Au départ, Lou n'avait pas tellement apprécié le mariage précipité de sa sœur ; mais peu à peu il se prenait de sympathie pour Jan. Et puis…

*

**

« Et il ne vous avait jamais dit ce qu'il était, jusqu'à ce soir-là ? demanda le shérif.

— Hé ! non.

— Ta sœur l'a entendu elle aussi ? Elle confirmera ce que tu dis ?

— Je pense que oui. Pour l'instant elle est bouleversée, je vous l'ai dit. Elle gueule qu'elle va me quitter, et quitter la ferme. Mais elle l'a entendu quand il l'a dit, shérif. Fallait-il qu'il la tienne, pour qu'elle se conduise comme ça !

— Remarque, petit, je mets pas ta parole en doute, pour un truc comme ça ; mais il serait plus régulier que ta sœur ait entendu, elle aussi. Comment en étiez-vous venus à en parler ?

— Je lui posais des questions sur son époque et puis je lui ai demandé où ils en étaient avec les problèmes raciaux. Il a pris un air étonné, puis il a dit qu'il se rappelait vaguement qu'il en avait été question jadis, mais qu'à son époque il n'y avait plus de races.

« Il a dit que depuis je ne sais plus quelle guerre toutes les races étaient fondues en une seule. Les Blancs et les Jaunes s'étaient à peu près exterminés, l'Afrique avait alors quelque temps dominé le monde, et puis les colonisations et mariages mixtes avaient commencé à fondre les races en une seule ; en son temps à lui, c'était fini. Je l'ai regardé avec des yeux ronds et je lui ai dit : « T'as du sang de négro dans les veines ? » et il m'a répondu comme si de rien n'était : « Oui, un quart au moins. »

— Dans ce cas, petit, tu as fait ce que tu devais faire, il y a pas à en discuter, dit le shérif.

— J'ai vu rouge. Il s'était marié avec ma sœur. Il couchait avec. J'ai piqué une telle fureur que je ne me souviens même pas quand ni comment j'ai pris mon fusil.

— T'en fais pas, petit. Tu as bien fait.

— Mais j'ai des remords : il savait pas, le gars.

— Ça, petit, j'en jurerais pas. Il t'avait peut-être fait avaler trop de ses boniments. Arriver de l'avenir, tiens ! Ces salopards de négros, ça va chercher n'importe quoi pour se faire passer pour des Blancs. Ça prouve quoi, ses

traces commençant au milieu du champ ? Rien du tout, petit ! Personne n'est jamais arrivé de l'avenir, et personne ira jamais dans l'avenir. On va étouffer ça gentiment et personne n'en entendra jamais parler. Ce sera comme si c'était jamais arrivé.

Traduit par Jean Sendy.
Dark Interlude.

© J. B. Publishing, 1962.
© Editions Denoël, 1962, pour la traduction.

SAISON DE GRAND CRU - Henry Kuttner et Catherine L. Moore

Décidément, nous tuons beaucoup de voyageurs du temps ces jours-ci. On va croire que nous le faisons exprès. Alors, pour ne décevoir personne, nous allons renverser les rôles. Cette fois, les voyageurs du temps resteront parfaitement indemnes. Et pourtant le paradoxe, une fois de plus, n'aura pas le temps de se produire. On notera pour la petite histoire que, si La Cure était plus Kuttner que Moore, Saison de grand cru, avec son passage graduel de l'émerveillement à l'horreur, est au moins aussi Moore que Kuttner – dans la mesure où il est permis de s'essayer à répartir les rôles dans un couple qui a toujours été fort discret à ce sujet.

À l'aube d'une belle matinée de mai, trois personnes s'avancèrent dans l'allée venant de la ville. Oliver Wilson, en pyjama, les regardait venir ; il était en proie à des sentiments contradictoires, et en particulier au ressentiment. Il n'était pas content de les voir là.

C'étaient des étrangers. C'est tout ce qu'il en savait. Ils portaient un nom curieux : Sancisco ; et leurs prénoms, inscrits en larges boucles sur le contrat de location, étaient Omerie, Kleph et Klia – bien qu'il lui fût impossible, à présent qu'il les regardait, de les identifier d'après leurs

signatures. Il s'était même demandé s'il s'agissait d'hommes ou de femmes, et s'était étonné de leur trouver un aspect si cosmopolite.

Le cœur d'Oliver se serra un peu en les regardant suivre le chauffeur de taxi dans l'allée. Il avait espéré un peu moins d'assurance chez ses locataires indésirables, car il avait l'intention de les chasser de la maison… s'il pouvait. Mais dans sa position, ce n'était guère facile.

L'homme était en tête. Il était grand et brun ; sa contenance et sa démarche révélaient cette assurance très particulière qui marque la confiance en soi. Les deux femmes qui le suivaient bavardaient en riant. Leurs voix étaient douces et légères, et leurs visages magnifiques, chacun à sa façon… mais la première idée qui traversa Oliver en les voyant fut : « Richesse ! »

Ce n'était pas seulement à cause de la perfection de leurs vêtements impeccables. Il y a des richesses auprès desquelles cette richesse elle-même ne signifie rien. À de rares occasions, Oliver avait vu quelque chose de semblable – la certitude que la terre qui portait leurs pieds bien chaussés tournait au gré de leur moindre caprice.

En l'occurrence, il était un peu intrigué, car il avait l'impression que les vêtements que ces dames arboraient avec tant d'arrogance n'étaient pas ceux auxquels elles étaient habituées. Il y avait un curieux air de condescendance dans leur façon de se mouvoir. Comme des femmes déguisées, elles vacillaient un peu sur leurs délicats talons hauts, levaient le bras pour examiner la coupe d'une manche, se tortillaient par moments dans leurs habits comme si le tissu se comportait de façon inattendue, et comme si elles étaient habituées à autre chose.

Et il y avait dans la façon dont leurs vêtements leur allaient une élégance qui, même pour Oliver, paraissait inhabituelle. Seule une actrice de l'écran, parce qu'on sait arrêter le temps du film pour rajuster le pli défait, peut paraître aussi élégamment vêtue. On soupçonnait que leurs

habits n’étaient pas faits de tissus ordinaires, qu’ils étaient coupés sur quelque patron inconnu et subtil, avec des coutures nombreuses et artistiquement cachées par un tailleur très habile.

Ces dames paraissaient excitées. Elles parlaient d’une voix haute, claire, extrêmement douce, en regardant le ciel transparent et bleu où se levait l’aube rose. Elles regardaient les arbres sur la pelouse, avec leurs feuilles d’un vert translucide, aux bords tout chiffonnés de bourgeons à peine transformés.

D’une voix gaie et nerveuse, elles hélèrent l’homme et, lorsqu’il répondit, sa voix se mêla si parfaitement à la leur qu’on eût dit un trio de chanteurs. Leurs voix, comme leurs vêtements, dénotaient une élégance très supérieure à la normale, et si bien contrôlée qu’Oliver n’avait rien imaginé de tel jusqu’à ce matin.

Le chauffeur de taxi amena les valises ; elles étaient faites d’une matière bleu pâle qui ne rappelait pas du tout le cuir, et si subtilement galbées qu’on les eût dites carrées avant de voir qu’elles étaient composées de deux ou trois blocs parfaitement assemblés. Elles étaient égratignées, comme des valises qui ont beaucoup servi. Et bien qu’elles fussent nombreuses, le chauffeur ne paraissait pas trouver sa charge pesante. Oliver vit qu’il les soupesait par moments, étonné de leur légèreté.

L’une des femmes avait les cheveux très noirs, la peau mate et des yeux gris-bleu aux cils épais. Mais le regard d’Oliver suivait l’autre tandis qu’elle avançait dans l’allée. Ses cheveux étaient blond vénitien et sa figure d’une douceur qui évoquait le velours. Elle était bronzée, d’un ambre chaud, plus foncé que sa chevelure. Lorsqu’ils atteignirent le perron, la blonde leva la tête. Elle regarda Oliver droit dans les yeux, et il vit qu’elle avait les yeux très bleus et légèrement amusés, comme si, tout le temps, elle avait connu sa présence à l’étage. Et, en plus, ils étaient franchement admiratifs.

Légèrement étourdi, Oliver retourna en hâte dans sa chambre pour s’habiller.

*

**

« Nous sommes ici en vacances, dit l’homme brun en prenant les clefs. Nous ne voulons pas être dérangés, comme je vous l’ai précisé dans ma lettre. Je crois savoir que vous avez engagé une cuisinière et une bonne pour notre compte ?… Nous attendons donc que vous ôtiez de la maison vos effets personnels, etc.

— Attendez, fit Oliver, quelque peu gêné. Il s’est produit quelque chose. Je… »

Il hésita, cherchant comment présenter la chose. Ces gens étaient de plus en plus étranges. Même leur langage était bizarre. Ils parlaient très distinctement, en prononçant toutes les syllabes. L’anglais leur paraissait aussi familier que leur langue maternelle ; mais ils parlaient tous trois comme font des chanteurs parfaitement exercés, avec un contrôle total de la voix et de la respiration.

Il y avait de la froideur dans la voix de l’homme – comme si un gouffre le séparait d’Oliver, si profond qu’aucun contact humain n’aurait pu le franchir.

« Je me demande, dit Oliver, si vous ne trouverez pas de meilleurs logements en ville. Il y a à l’autre bout de la rue une maison que…

— Oh ! non », dit la femme brune d’une voix légèrement horrifiée, et tous trois se mirent à rire. C’était un rire froid, distant, qui ne s’adressait nullement à Oliver.

L’homme brun dit :

« Nous avons choisi cette maison avec beaucoup de soin, M. Wilson. Nous ne tenons pas à loger ailleurs. »

Oliver dit avec désespoir :

« Je ne vois pas pourquoi. Ce n'est même pas une villa moderne. J'en connais deux autres en bien meilleur état. De l'autre côté de la rue, vous avez une belle vue sur la ville. Ici, il n'y a rien. Les autres maisons bouchent la vue, et…

— Nous avons retenu les chambres ici, M. Wilson, dit l'homme d'un ton définitif. Nous avons l'intention de les prendre. À présent, voulez-vous vous arranger pour partir le plus vite possible ? »

Oliver fit signe que non, d'un air entêté :

« Ce n'est pas dans le contrat. Vous pouvez rester ici jusqu'au mois prochain, puisque vous avez payé, mais vous ne pouvez pas me mettre dehors. Je reste. »

L'homme ouvrit la bouche pour dire quelque chose. Il regarda froidement Oliver, et referma la bouche. Le gouffre se creusait encore entre eux. Il y eut un court silence. Puis l'homme reprit : « Très bien. Soyez assez aimable pour ne pas vous trouver sur notre route. »

C'était étrange : il ne demandait pas les motifs d'Oliver. Et Oliver n'était pas encore assez sûr de l'homme pour s'expliquer. Il pouvait difficilement dire : « Depuis que le contrat a été signé, on m'a offert trois fois la valeur de ma baraque si je la vends avant la fin de mai. » Il ne pouvait pas dire : « Je veux cet argent, et je vais vous embêter jusqu'à ce que vous acceptiez de partir. » Après tout, il ne voyait pas de raison valable pour qu'ils soient obligés de rester. Et maintenant qu'il les avait vus, il en voyait deux fois moins, car il était clair qu'ils étaient habitués à un cadre bien meilleur que cette vieille maison délabrée par le temps.

C'était vraiment bizarre, cette valeur que sa maison avait subitement prise. Il n'y avait pas de raison pour que deux groupes mystérieux soient si pressés de l'avoir pour le mois de mai.

En silence, Oliver mena ses locataires en haut, dans les trois grandes chambres du devant. Il ressentait intensément la présence de la blonde et sa façon de le

regarder avec un intérêt secret, plein de chaleur et familier mais évasif. Il songea qu'il lui serait très agréable de l'entretenir seul à seule, ne fût-ce que pour tenter d'interpréter cette attitude évasive et de lui donner un nom.

Après quoi, il alla au téléphone et appela sa fiancée.

La voix de Suzanne était un peu excitée.

« Oliver, si tôt ? Mais il est à peine six heures. Tu leur as répété ce que je t'avais dit ? Ils vont partir ?

— Peux pas encore dire. J'en doute. Après tout, Suzanne, j'ai pris leur argent, tu sais.

— Oliver, il faut qu'ils partent ! Il faut que tu fasses quelque chose !

— J'essaie, Suzanne. Mais ça ne me plaît pas.

— Il n'y a pas de raison pour qu'ils n'aillent pas ailleurs » Et nous allons avoir besoin de cet argent. Tu dois trouver un moyen, Oliver. »

Oliver vit ses yeux soucieux dans le miroir placé au-dessus du téléphone, et grogna. Ses cheveux couleur paille étaient emmêlés ; son visage agréable, bronzé, se couvrait d'une barbe naissante. Il regrettait que la blonde l'ait d'abord vu sous cet aspect négligé, Puis il se rappela le ton volontaire de la voix de Suzy, et il dit :

« J'essaierai, chérie. J'essaierai. Mais j'ai pris leur argent. »

De fait, ils avaient payé très cher, beaucoup plus que ne valaient les chambres – même en cette année de prix élevés et de hauts salaires. Le pays venait d'entrer dans une de ces ères fabuleuses qu'on appela après coup « les joyeuses années 40 » ou « l'âge d'or des 60 » – extraordinaires périodes d'euphorie nationale. Ce fut une époque stimulante – tant qu'elle dura.

« Très bien, poursuivit Oliver avec résignation. Je ferai de mon mieux. »

*
**

Mais il se rendit compte, à mesure que les jours passaient, qu'il ne faisait pas de son mieux. L'idée de se rendre désagréable aux locataires venait de Suzanne, non de lui. Et la location ne se serait pas faite si Oliver avait été un peu décidé. Suzy avait raison, mais…

D'abord, les locataires étaient si fascinants. Tout ce qu'ils faisaient et disaient semblait extraordinaire. Leurs cerveaux ne fonctionnaient pas comme le sien, pensait Oliver. Ils paraissaient s'amuser des choses les plus sévères, et se montraient fort détachés, ce qui ne les empêchait pas de rire de tout… et trop souvent au gré d'Oliver.

Il les voyait, à l'occasion, entrer dans leurs chambres ou en sortir. Ils étaient polis et distants, non pas, comme il croyait, par une irritation causée par sa présence, mais simplement par indifférence.

Ils passaient la plus grande partie de la journée dehors : le merveilleux temps de mai persistait. Ils semblaient se borner à l'admirer, comme si le chaud soleil d'or pâle et l'air embaumé n'avaient aucune chance de tourner à la pluie et au froid. Ils en paraissaient si sûrs qu'Oliver en éprouvait du malaise.

Ils ne prenaient à la maison qu'un repas – un dîner tardif. Et leurs réactions y étaient imprévues. Certains plats étaient accueillis par des rires, d'autres avec un dégoût délicat. Par exemple, ils ne touchaient pas à la salade, et le poisson semblait leur causer un embarras inexplicable.

Ils s'habillaient avec soin pour chaque dîner. L'homme (son nom était Omerie) était extrêmement élégant en smoking, mais il semblait gêné et, par deux fois, Oliver entendit les deux femmes rire à cause du costume noir. Oliver l'imaginait plutôt en vêtements éclatants et bien coupés comme les deux femmes, et cela lui convenait à

merveille, car il portait l'habit noir avec ostentation comme si le lamé or lui était plus habituel.

Lorsqu'ils étaient à la maison à l'heure des autres repas, ils mangeaient dans leurs chambres. Ils devaient avoir apporté beaucoup de nourriture de leur contrée d'origine. Oliver se demandait avec curiosité où ils l'avaient cachée. Parfois, de délicieuses odeurs flottaient jusque dans le hall, même à des heures indues. Oliver ne pouvait les identifier, mais il les trouvait souvent très attirantes, cependant que d'autres fois, assez rares, leur puanteur était choquante et presque nauséabonde. Il faut être civilisé, se disait Oliver, pour apprécier la saveur du pourri, la décadence. Et ces gens, très certainement, étaient des civilisés.

Pourquoi étaient-ils si contents de loger dans cette vieille maison immense et délabrée ? Telle était la question qu'il se Dosait et qui, la nuit, troublait ses rêves. Ou encore pourquoi ne voulaient-ils pas partir ?… Il eut un aperçu fascinant de leurs chambres ; elles semblaient entièrement transformées. L'impression de luxe née de leur première apparition fut confirmée par les décors qu'ils avaient créés. Les ornements, les tableaux sur les murs, ou même les bouffées de parfums exotiques qui s'échappaient des portes.

Il voyait les femmes passer près de lui dans le hall, marchant avec légèreté dans la pénombre, avec leurs robes si bien conçues, si extraordinairement somptueuses et si richement colorées qu'elles en paraissaient irréelles. Leur manière d'être, où tout respirait la confiance, dans la soumission du monde, leur donnait l'air impérieux et distant, mais plus d'une fois Oliver, en rencontrant le regard de la blonde à la peau lisse et bronzée, pensa y lire un intérêt accru. Elle lui souriait dans le clair-obscur et passait dans un nuage de parfum et une aura de splendeur incroyable ; la chaleur de ce sourire flottait encore après sa disparition.

Elle ne désirait pas que cette distance durât entre eux ; il le savait. Dès le début, il en fut certain. Quand le moment serait venu, elle créerait l'occasion de rester avec lui. Cette pensée le remplissait de confusion et d'une immense excitation. Il ne pouvait qu'attendre, sachant qu'elle le verrait, quand il lui conviendrait.

*

**

Le troisième jour, il déjeuna avec Suzy dans un petit restaurant de banlieue. Suzy avait des yeux bruns et des boucles brunes étincelantes, mais son menton était un peu trop proéminent. Depuis son enfance, elle avait toujours su ce qu'elle voulait et comment l'obtenir ; sur le moment, il sembla à Oliver qu'elle n'avait jamais rien tant désiré que la vente de sa villa.

« C'est une offre tellement inespérée pour ce vieux mausolée, dit-elle en rompant son pain d'un geste sec. Nous n'aurons plus jamais une occasion pareille, et le prix est si élevé que cet argent nous permettra de monter notre ménage. Tu peux certainement faire quelque chose, Oliver !

— J'essaie, lui assura-t-il, mal à l'aise.

— As-tu eu des nouvelles de cette folle qui voulait acheter ?

— Son notaire a téléphoné hier. Rien de neuf. Je me demande qui elle est.

— Je pense que son homme d'affaires lui-même ne le sait pas. Tout ce mystère… cela ne me plaît pas, Oliver. Et ces gens qui s'appellent Sancisco. Qu'ont-ils fait aujourd'hui ? »

Oliver rit :

« Ils ont perdu environ une heure ce matin à téléphoner à tous les cinémas de la ville, pour savoir s'ils passaient des films de troisième catégorie dont ils veulent voir des extraits.

— Des extraits ? Mais pourquoi ?

— Je ne sais pas. Je pense… Bah ! rien. Encore du café ? »

L'ennui, c'est qu'il pensait savoir. C'était une supposition trop invraisemblable pour en faire part à Suzy qui, ne connaissant guère les étrangetés des Sancisco, eût simplement cru qu'Oliver perdait l'esprit. Mais, lui, avait déduit de leur conversation qu'un acteur de second plan de ces films les émerveillait. Ils l'appelaient Golconde, mais ce ne paraissait pas être son véritable nom – tant et si bien qu'Oliver ne pouvait savoir qui ils admiraient si fort. Golconde pouvait être le nom d'un rôle tenu avec une habileté immense, à en juger par les commentaires des Sancisco, mais, pour Oliver, cela ne signifiait rien.

« Ils font de drôles de choses, dit-il en remuant pensivement son café. Hier, Omerie (c'est l'homme) est arrivé avec un livre de poèmes, édité il y a cinq ans, et ils l'ont tous manipulé comme ils l'auraient fait d'une édition princeps de Shakespeare. Je n'ai jamais entendu parler de l'auteur, mais il semble être un dieu dans leur pays – quel que soit ce pays.

— Tu ne le sais toujours pas ? Ils ne t'ont pas donné le moindre indice ?

— Nous ne bavardons guère, lui rappela Oliver avec quelque ironie.

— D'accord, mais… Bah ! je pense que cela n'a pas d'importance. Continue, que font-ils encore ?

— Eh bien, ce matin ils devaient étudier Golconde et son jeu sensationnel ; et cet après-midi, je crois qu'ils doivent remonter la rivière vers un quelconque sanctuaire dont je n'ai jamais entendu parler. Ce n'est pas très loin, en tout cas, car ils reviennent pour dîner. Ce doit être la maison natale d'un grand homme – ils ont promis de ramener chez eux si possible des souvenirs de l'endroit. Ce sont des touristes bien typiques… Si seulement je pouvais deviner ce qu'il y a derrière. Cela n'a guère de sens.

— Rien de ce qui concerne cette bicoque n’a de sens. Je voudrais vraiment… »

Elle continua d’un ton véhément, mais Oliver cessa subitement de l’entendre car, juste au-dehors, marchant avec une élégance impériale sur des talons hauts, passait une silhouette familière. Il ne vit pas le visage mais pensa qu’il reconnaîtrait n’importe où cette démarche, cette richesse de lignes mouvantes.

« Excuse-moi un instant », marmonna-t-il à l’adresse de Suzy, et il quitta sa chaise avant qu’elle pût répondre. Il gagna la porte en une demi-douzaine de longues enjambées ; la passante si délectablement élégante n’était qu’à quelques pas. Et alors, sans dire les mots qu’il avait préparés, il ne bougea pas.

Ce n’était ni la blonde, ni sa compagne brune. C’était une étrangère. Le souffle coupe, il regarda cette créature impérieuse et adorable avancer et se perdre dans la foule, avec ce port, cette assurance et cette étrangeté familière, comme si les vêtements exquis et merveilleux étaient pour elle un déguisement exotique, tout comme d’ailleurs pour les dames Sancisco. Les autres femmes semblaient près d’elle négligées et mal à l’aise. Comme une reine, elle se fondit dans la foule et disparut.

Elle venait de leur pays, se dit Oliver stupéfait. Ainsi donc, d’autres que lui avaient aussi de mystérieux locataires en ce beau mois de mai. Un autre s’interrogeait sans doute vainement sur ces gens bizarres venus d’un pays sans nom.

En silence il revint à Suzy.

*

**

Avec un air d’invité, la porte était entrebâillée sur la pénombre ocrée du palier. Les pas d’Oliver ralentirent tandis qu’il approchait et son cœur, à l’inverse, commença

de battre plus rapidement. C'était la chambre de la blonde, et il se dit que la porte n'était pas ouverte par accident. Son nom, il le savait à présent, était Kleph.

La porte gémit un peu sur ses gonds et, de l'intérieur, une voix dit avec langueur :

« Vous n'entrez pas ? »

En vérité, la chambre avait été changée. Le grand lit avait été poussé contre le mur et la housse qui le recouvrait et tombait jusqu'au sol semblait faite d'une douce fourrure, pâle et bleu-vert, qui étincelait comme si chaque poil était terminé par un cristal. Trois livres ouverts s'étalaient sur la fourrure, ainsi qu'une revue d'aspect curieux aux caractères faiblement lumineux et aux illustrations réalisées, semblait-il, en trois dimensions. Il y avait là aussi une petite pipe de porcelaine émaillée de fleurs ; une mince spirale de fumée s'en élevait.

Au-dessus du lit était accroché un vaste tableau représentant un carré d'eau bleue, si réaliste qu'Oliver dut le regarder à deux fois pour s'assurer que l'eau ne s'agitait pas d'un bord à l'autre. Au plafond pendait un globe de cristal. Il tournait lentement sur lui-même, et la lumière s'y reflétait en angles déformés.

Sous la fenêtre centrale était placée une chaise longue qu'Oliver n'avait jamais vue. Il supposa qu'elle était – au moins partiellement – pneumatique, et avait été apportée dans les valises. Elle était recouverte d'un tissu à carreaux très chatoyant, garni de motifs métalliques brillants et repoussés.

Kleph s'éloigna lentement de la porte et s'allongea sur la chaise longue avec un petit soupir d'aise. La couche épousa son corps ; elle devait procurer un confort délicieux. Kleph frétilla un peu, puis sourit à Oliver.

« Entrez donc. Asseyez-vous là : on peut regarder par la fenêtre. J'adore votre merveilleux printemps. Vous savez, il n'y a jamais eu de pareil mois de mai dans les temps civilisés. »

Elle prononça ces mots très sérieusement en regardant Oliver de ses yeux bleus avec un peu de condescendance, comme si le temps avait été fait spécialement pour elle.

Oliver pénétra dans la chambre, puis s'arrêta, regarda avec stupeur le sol, qui semblait instable.

Il n'avait pas remarqué auparavant que le tapis était d'un blanc immaculé, et s'enfonçait de deux ou trois centimètres sous ses pas. Il vit à ce moment que les pieds de Kleph étaient nus, ou presque. Elle portait de légers cothurnes en matière transparente, qui s'ajustaient parfaitement à ses pieds. Leur plante était maquillée de rose, leurs ongles avaient l'éclat de petits miroirs. En s'approchant, il ne fut pas autrement surpris de voir que c'étaient réellement de minuscules miroirs, peints avec une laque particulière qui leur donnait des surfaces réfléchissantes.

« Asseyez-vous donc », dit encore Kleph, en indiquant du bras une chaise près de la fenêtre. Elle portait un vêtement qui semblait fait de duvet ras et doux, ample, mais qui s'adaptait à la perfection à tous ses mouvements. Et il y avait à présent quelque chose de bizarre et de différent dans son physique. Quand Oliver la voyait en costume de ville, elle avait la silhouette aux épaules carrées et aux hanches minces dont rêvent toutes les femmes ; mais ici, dans sa robe d'intérieur, elle semblait… oui, différente. Maintenant ses épaules avaient presque le galbe d'un cygne, et son corps une rondeur, une douceur inhabituelles… mais très attirantes.

« Voulez-vous du thé ? » demanda Kleph avec un sourire charmant.

*

**

Près d'elle, une table basse portait un plateau et des petites tasses couvertes, luisantes comme du quartz rose.

Elle en prit une (il n’y avait pas de soucoupes) et l’offrit à Oliver.

Dans sa main, le récipient semblait fragile et mince comme un papier. Oliver n’en pouvait voir le contenu à cause du couvercle qui ne laissait qu’une petite ouverture sur le bord. Une vapeur s’en élevait.

Kleph prit une tasse pour elle-même et l’approcha de ses lèvres en souriant à Oliver. Elle était extrêmement belle. Sa chevelure blond vénitien tombait en longues mèches brillantes derrière sa nuque ; et la couronne de boucles qui cernait son front aurait pu être un diadème véritable. Chaque cheveu y était si parfaitement en place qu’on l’eût dit peint, bien que la brise venue de la fenêtre frémît par moments dans les mèches exquises.

Oliver prit le thé. La saveur en était délectable, et le goût pareil à l’odeur des fleurs. C’était une boisson extrêmement féminine. Il en but une nouvelle gorgée, surpris de constater qu’elle lui plaisait énormément.

Comme il buvait, l’odeur de fleurs parut augmenter et tourbillonner dans son crâne comme une vapeur. À la troisième gorgée il eut un léger bourdonnement dans les oreilles. Peut-être étaient-ce des abeilles dans les fleurs, se dit-il bêtement… et il but encore.

Kleph, souriante, le regardait.

« Les autres sont sortis pour tout l’après-midi, dit-elle à Oliver. J’ai pensé qu’ainsi nous aurions tout notre temps pour faire connaissance. »

Oliver fut horrifié de s’entendre dire :

« Qu’est-ce qui vous fait parler comme cela ? » Il n’avait pas eu l’intention de poser cette question.

Le sourire de Kleph s’élargit. Elle but encore puis elle dit, avec une note d’indulgence :

« Que voulez-vous dire par « comme cela » ?

Il agita la main vaguement devant son visage, notant avec stupéfaction que sa main paraissait avoir six ou sept doigts.

« Je sais pas… Je pensais à la précision de votre langage.

— Dans mon pays, nous apprenons à parler avec précision, expliqua Kleph. Comme nous apprenons à nous mouvoir, à nous habiller, et à penser avec précision. Dès l'enfance on nous habitue à éviter toute négligence. Chez vous, bien sûr… – elle était polie – chez vous, ce n'est pas une coutume nationale. Chez nous, nous avons le temps de nous livrer à ces aménités. Et nous les aimons. »

Sa voix était devenue de plus en plus faible, et Oliver pouvait à peine la distinguer de la douceur des odeurs des fleurs et de l'arôme délicat du thé.

« De quel pays venez-vous ? » demanda-t-il. Puis il but encore, légèrement surpris de noter que sa tasse semblait inépuisable.

Cette fois le sourire de Kleph fut tout à fait condescendant. Il ne s'en irrita pas. Rien ne pouvait l'irriter à présent. La pièce entière nageait dans une merveilleuse ambiance aussi odorante que les fleurs.

« Nous ne devons pas parler de cela, M. Wilson.

— Mais… » Oliver fit une pause. Après tout, cela ne le regardait pas, évidemment. « Vous êtes en vacances ? demanda-t-il.

— Appelons cela un pèlerinage, peut-être…

— Un pèlerinage ? »

Oliver fut si intéressé que pendant un instant il redevint lucide.

« À quoi ?

— Je n'aurais pas dû vous dire cela, M. Wilson. Oubliez-le, s'il vous plaît. Aimez-vous ce thé ?

— Beaucoup.

— Vous aurez deviné que ce n'est pas seulement du thé, mais un euphoriaque. »

Oliver ouvrit de grands yeux :

« Un euphoriaque ? »

De sa main gracieuse, Kleph décrivit en l'air un cercle et rit :

« Vous n’en sentez pas encore les effets ? Je suis certaine que si.

— Je ressens, dit Oliver, ce que je ressens après quatre whiskies. »

Kleph frémit délicatement.

« Nous obtenons notre euphorie de façon bien moins douloureuse. Et sans les séquelles de vos alcools barbares. » Elle se mordit la lèvre. « Navrée. Il faut que je sois euphorique moi-même pour parler si librement. Pardonnez-moi. Si nous écoutions de la musique ? »

*

**

Kleph s’allongea sur la chaise longue et tendit le bras vers le mur. Sa manche s’écarta de son bras gauche rond et bronzé et dénuda l’intérieur du poignet ; Oliver fut abasourdi d’y voir une longue cicatrice rose, presque effacée. Ses complexes s’étaient dissous avec les vapeurs du thé parfumé ; il retint sa respiration et se pencha pour mieux voir.

D’un geste rapide, Kleph ramena la manche sur sa cicatrice. Sous son hâle léger, teinté, la couleur monta à son visage, et elle évita les yeux d’Oliver. Une pudeur bizarre semblait s’être emparée d’elle.

Sans aucun tact, Oliver demanda :

« Qu’est-ce que c’est ? Qu’avez-vous là ? »

Elle ne le regardait toujours pas. Longtemps plus tard, il comprit cette pudeur, et sut qu’elle était justifiée. Pour le moment, il l’écoutait seulement dire :

« Rien… rien du tout. Une… une inoculation. Nous tous… oh ! peu importe. Ecoutez la musique. »

Elle étendit l’autre bras, ne toucha rien mais, ayant approché sa main du mur, un son traversa légèrement la chambre. C’était le bruit de l’eau, un soupir de vagues

roulant sur de longues plages. Oliver suivit le regard de Kleph jusqu'au tableau qui représentait l'eau bleue.

Les vagues bougeaient. Et bien mieux, l'horizon se déplaçait. Lentement la marine se mouvait avec les vagues, les suivait au rivage. Oliver regardait, à moitié paralysé par ce mouvement qui, en cet instant, semblait naturel et pas du tout surprenant.

Les vagues se soulevaient, se brisaient en écume et allaient mourir sur une plage de sable. Puis une musique cristalline commença à s'élever ; et, sur le tableau, un visage d'homme apparut dans l'eau. Il sourit à nos deux spectateurs. Il avait à la main un bizarre instrument, archaïque, dont la caisse était rayée de clair et de sombre comme un melon, et dont le long manche se recourbait sur son épaule. Il chantait, et Oliver fut assez étonné par sa chanson. Elle était à la fois très familière et très étrange. Il écouta les vers inconnus, et finit par retrouver l'air de la chanson – c'était *Make-Believe*, de l'opérette *Showboat*, mais d'un *showboat* [7] qui n'avait certainement jamais vogué sur le Mississippi.

« Mais que fait-il à cette chanson ? dit-il après l'avoir écoutée un moment. Je n'ai jamais rien entendu de semblable ! »

Kleph éclata de rire, et allongea de nouveau le bras. D'un air énigmatique, elle dit :

« Nous appelons ça du *kyling*. Peu importe. Que dites-vous de *cela* ? »

Cela, c'était un acteur comique, vêtu un peu comme un clown et dont les yeux paraissaient prendre tout le visage. Il se tenait près d'un large pilier de verre, devant un rideau sombre, et chantait une chanson gaie, *staccato*, entremêlée de réflexions improvisées. En même temps, de sa main gauche, il battait une mesure compliquée, musicale, sur le cristal de la colonne qu'il contournait. Le rythme de ses

doigts se mêlait au chant, s'en écartait très loin et s'y mêlait sans pause aucune.

C'était difficile à suivre. L'homme avait un style sobre, fragile, qui n'était guère amusant, bien que Kleph parût fascinée. Mais Oliver n'y vit qu'une extension, une variation de cette extrême, indéracinable confiance en soi qui marquait les trois Sancisco. Une signe de race, se dit-il.

D'autres numéros suivirent. La mélodie prenante, reconnaissable, frappa son esprit avant les images : des hommes avançaient dans un brouillard, une bannière flottait au-dessus d'eux, des silhouettes géantes hurlaient au premier plan : « *En avant, en avant, bel étendard !* »

La musique était mauvaise, les images défraîchies et pauvrement colorées, mais il y avait dans l'ensemble un rythme qui frappa l'imagination d'Oliver. Se souvenant du vieux film, il écarquilla les yeux. Dennis King et un chœur déguenillé chantaient *Le Chant des vagabonds*, tiré de… était-ce *Le Roi vagabond* ?

« C'est très vieux, dit Kleph, mais je l'aime beaucoup. »

*

**

La vapeur enivrante du thé faisait tournoyer l'atmosphère entre Oliver et l'image. La musique emplissait la pièce et envahissait son esprit plongé dans l'euphorie. Plus rien ne lui semblait étrange. Il avait découvert *comment* il fallait boire l'infusion, dont l'effet était stable. Une fois atteint un certain niveau d'euphorie, on *ne pouvait pas* le dépasser.

Cela mis à part, la boisson produisait une grande partie des effets de l'alcool : au bout d'un moment, tout se dissolvait et donnait la sensation du rêve.

Par exemple, il vit une poupée danseuse. Il s'en souvint très nettement : une toute petite femme élancée, au long nez, aux yeux sombres, au menton pointu. Haute comme trois pommes, exquise, elle s'agitait sur le tapis blanc. Ses

traits étaient aussi mobiles que son corps ; et elle dansait légèrement, avec des battements de pieds qui résonnaient comme des clochettes. C'était comme une danse de cérémonie ; et la petite chantait sans arrêt et faisait d'amusantes petites grimaces. Ce devait être une caricature, mais elle imitait à la perfection les mouvements et intonations de l'original. Par la suite, Oliver sut qu'il avait rêvé.

Du reste, il fut incapable de se souvenir plus tard. Il savait que Kleph avait dit quelques choses curieuses – dont il ne put ensuite se rappeler un mot. Il savait qu'elle lui avait offert des petits bonbons sur un plat transparent ; que certains étaient délicieux, mais que l'un ou l'autre avait été si amer que sa langue se contractait au souvenir de cette sensation le lendemain ; l'un d'eux même (Kleph en avait sucé plusieurs de cette sorte, avec un plaisir visible) avait un goût écœurant.

Quant à Kleph elle-même… il ne put se rappeler, le lendemain, ce qui s'était véritablement passé. Il croyait se remémorer la douceur de ses bras autour de son cou, tandis qu'elle riait et lui exhalait au visage l'odeur du thé fleuri. Mais il fut – pendant un temps – incapable de se souvenir d'autre chose.

Avant de sombrer dans le sommeil, il avait cru voir les deux autres Sancisco devant lui qui le regardaient ; l'homme était menaçant, la femme aux yeux gris souriait.

De très loin, l'homme avait dit :

« Kleph, tu sais qu'il est contre toutes les règles de… » Sa voix avait commencé par un léger murmure, puis s'était enflée fantastiquement, jusqu'à devenir inaudible. Oliver crut se souvenir du rire de la brune et de sa voix qui bourdonnait comme un essaim :

« Kleph, Kleph, petite idiote, ne pourrons-nous jamais te quitter des yeux ? »

La voix de Kleph dit alors quelque chose qui semblait incompréhensible.

« Quelle importance, *ici* ? »

L'homme répondit sur le même ton bourdonnant et lointain.

« Avant de partir, tu as fait le serment de ne pas intervenir. Tu *sais* que tu as signé. »

La voix de Kleph se fit plus proche, plus intelligible :

« Mais la différence est… que cela n'a aucune importance *ici* ! Vous le savez tous deux. Comment cela pourrait-il avoir de l'importance ? »

Oliver sentit sa manche frôler sa propre joue, mais il ne perçut plus rien. Il entendit les voix discuter musicalement, très loin, puis elles cessèrent.

Au matin, seul dans sa chambre, il s'éveilla avec le souvenir des yeux de Kleph qui le regardaient, pleins d'affliction ; de son beau visage hâlé, penché sur lui, encadré de ses cheveux blonds parfumés et de la tristesse compatissante de ses traits. Il pensa avoir aussi rêvé cela. Il n'y avait pas de raison pour qu'on le regardât avec tant de tristesse.

*

**

Suzanne téléphona ce jour-là.

« Oliver, les gens qui veulent acheter la maison sont chez moi. Cette folle et son mari. Je te les amène ? »

Toute la journée, l'esprit d'Oliver avait été plongé dans les vagues et extraordinaires souvenirs de la veille. Le visage de Kleph ne cessait de flotter devant lui, effaçant le reste du décor. Il dit :

« Quoi ? Je… Oh ! Amène-les si tu veux. Je ne vois pas quel intérêt cela aura.

— Oliver, qu'est-ce que tu as ? Nous avons admis que nous avions besoin de cet argent, n'est-ce pas ? Mot, je ne vois pas comment tu peux envisager de laisser échapper une telle occasion sans lever le petit doigt. Nous pourrions

nous marier, et acheter notre propre maison immédiatement… et tu sais que nous n'aurons jamais une telle offre pour ce vieux nid à poussière. Réveille-toi, Oliver ! »

Oliver fit un effort.

« Je sais, Suzy, je sais. Mais…

— Oliver, il faut que tu trouves un moyen ! »

Sa voix était impérative.

Il savait qu'elle avait raison. Kleph ou pas Kleph, il ne fallait pas repousser cette occasion si l'on pouvait chasser les locataires. De nouveau, il se demanda ce qui donnait soudain à sa villa une telle valeur aux yeux de tant de gens. Et ce que venait faire la dernière semaine de mai avec ladite valeur.

Une vive curiosité traversa subitement son esprit. La dernière semaine de mai était si importante que la transaction n'aurait lieu qu'au cas où l'éventuel acheteur pourrait emménager avant cette époque. Pourquoi ? *Pourquoi ?*

« Que va-t-il se passer la semaine prochaine ? demanda-t-il au téléphone. Pourquoi ne peuvent-ils attendre que mes locataires soient" partis ? Je diminuerais le prix de quelques milliers de dollars s'ils…

— Pas question, Oliver Wilson ! Avec cette somme supplémentaire, je pourrai acheter tous nos éléments réfrigirateurs. *Il faut* que tu trouves un moyen de leur faire quitter les locaux avant la semaine prochaine, et c'est tout. Tu m'entends ?

— Te fâche pas, dit posément Oliver. Je ne suis qu'un homme, mais j'essaierai.

— J'amène ces gens tout de suite, lui dit Suzanne. Pendant que les Sancisco sont sortis. À présent, fais travailler tes méninges et trouve quelque chose, Oliver. »

Elle se tut un moment, puis reprit d'une voix changée :

« Ces gens sont… terriblement bizarres, chéri.

— Bizarres ?

— Tu verras. »

*
**

Une femme d’un certain âge et un tout jeune homme suivaient Suzy dans l’allée. Oliver sut immédiatement ce qui avait frappé Suzanne. Il ne fut pas surpris de voir que tous deux portaient leurs vêtements avec cette élégante importance qu’il connaissait si bien à présent. Eux aussi, ils regardaient autour d’eux dans le bel après-midi ensoleillé. Avant de les entendre, il sut que leurs voix seraient très musicales et qu’ils prononceraient méticuleusement chaque mot.

Pas de doute, les compatriotes de Kleph arrivaient en force… pour quelque chose… pendant la dernière semaine de mai. Il haussa les épaules ; il n’y avait pas moyen de deviner… pour le moment. Une chose était sûre : ils venaient de ce pays sans nom où les gens contrôlent leurs voix comme des chanteurs et leurs costumes comme des acteurs.

La femme âgée entama la conversation. Ils étaient réunis sur le perron délabré, et Suzanne n’eut pas même le temps de faire les présentations.

« Jeune homme, je suis Mme Hollia. Voici mon mari. »

Sa voix avait une pointe de rudesse, peut-être due à son âge. Et sa figure semblait presque dure ; les chairs flasques étaient maintenues fermement par un procédé qu’Oliver ne put déceler. Son maquillage était si bien fait qu’on ne pouvait certifier que c’était un maquillage, mais Oliver avait le sentiment très net qu’elle était plus vieille qu’elle ne paraissait, car il fallait une existence entière d’entraînement pour pouvoir mettre semblable autorité dans cette voix rude, profonde et musicale.

Le jeune homme ne disait rien. Il était très beau. Apparemment, il était de ceux qui ne varient guère, quels

que soient le pays ou la culture. Il portait des habits magnifiquement coupés et tenait dans sa main gantée une boîte de cuir rouge, aux dimensions d'un livre.

M^me^ Hollia poursuivit.

« Je vous comprends. Vous voudriez me vendre la maison, mais vous êtes légalement liés par votre contrat avec Omerie et ses amies. Est-ce exact ? »

Oliver fit « oui » de la tête.

« Mais…

— Laissez-moi finir. Si Omerie peut être forcé de déloger avant la semaine prochaine, vous accepterez notre offre. Exact ? Très bien. Hara ? » Elle regarda le jeune homme. Il fit une petite révérence, dit « Oui,

Hollia », et glissa une main gantée dans sa veste.

M^me^ Hollia prit l'objet qu'il lui offrait sur sa paume, d'un geste presque impérial.

« Voici, dit-elle, qui pourra vous aider, ma chère. » Elle le tendit à Suzy. « Si vous pouvez cacher ceci dans la maison, je crois que vos locataires ne vous gêneront pas longtemps. »

Suzanne prit l'objet avec curiosité. On eût dit une minuscule boîte d'argent, d'un pouce carré de côté et fendue par en dessus ; nulle ligne visible n'en marquait l'ouverture.

« Une minute, coupa Oliver avec gêne. Qu'est-ce que c'est ?

— Rien qui puisse blesser quiconque, je vous l'assure.

— Alors, que… »

Du même geste impérieux, M^me^ Hollia le réduisit au silence, et ordonna à Suzy d'avancer.

« Allez-y, ma chère. Dépêchez-vous avant qu'Omerie revienne. Je puis vous garantir qu'il n'y a pas de danger pour personne. »

Oliver l'interrompit avec détermination.

« Madame Hollia, il faut que je sache ce que vous avez l'intention de faire. Je…

— Oh ! Oliver, je t'en prie ! » Les doigts de Suzanne se refermèrent sur la boîte d'argent. « Ne t'en fais pas. M^me^ Hollia sait ce qu'elle fait. *Ne veux-tu* pas que ces gens s'en aillent ?

— Si, bien sûr. Mais je ne veux pas que la maison explose ou… »

Le rire profond de M^me^ Hollia se fit indulgent.

« Rien d'aussi grossier n'arrivera, je vous assure, M. Wilson. Souvenez-vous que nous voulons cette maison ! Faites vite, ma chère. »

Suzanne fit oui de la tête et, passant près d'Oliver, se glissa hâtivement dans le hall. Mal à l'aise, Oliver capitula sous le nombre. Hara, le jeune homme, frappait négligemment du pied en admirant le soleil, tandis qu'ils attendaient. L'après-midi était aussi beau que ceux qui l'avaient précédé en mai, d'un or translucide, embaumé ; une pointe de fraîcheur persistait même dans l'air, comme pour marquer, le contraste avec l'été qui allait venir. Hara regardait autour de lui avec une nonchalance sûre d'elle-même, comme un homme qui inspecte un décor fait spécialement pour lui. Il leva même la tête, pour suivre des yeux la trajectoire d'un gros avion transcontinental qui se fondait à moitié dans l'éclat doré du soleil.

« Drôle », murmura-t-il d'un air amusé.

Suzy revint et, prenant le bras d'Oliver, le serra avec excitation.

« Voilà, fit-elle. Faudra-t-il attendre longtemps, M^me^ Hollia ?

— Cela dépendra, ma chère. Pas tellement. À présent, M. Wilson, j'ai un mot à vous dire. Vous logez encore ici, je crois ? Dans votre propre intérêt, suivez mon conseil et… »

Quelque part dans la maison une porte claqua et une claire voix lança une trille. Puis il y eut dans l'escalier un

bruit de pas et une chanson : *Viens plus près, m'amour*.

Laissant presque choir la boîte de cuir rouge, Hara sursauta.

« Kleph ! dit-il dans un murmure. Oui, Klia. Je sais bien qu'elles venaient de rentrer de Canterbury. Mais je croyais…

— Chut ! » Les traits de M^me^ Hollia prirent un air impassible et hautain. Elle fit une profonde inspiration, sembla se ramasser sur elle-même et, imposante, se tourna vers la porte.

*

**

Kleph portait la même robe duveteuse qu'Oliver avait déjà vue, mais cette fois elle n'était pas blanche ; le tissu était d'un bleu pâle qui lui donnait un teint d'abricot. Elle souriait.

« Mais c'est Hollia ? » Sa voix était parfaitement musicale. « Je pensais bien reconnaître des voix du pays. Très heureuse de vous voir. Personne ne savait que vous viendriez au… » Elle s'interrompit, regarda Oliver, puis détourna les yeux. « Et Hara ! dit-elle. Quelle agréable surprise. »

Suzanne dit sèchement :

« Quand êtes-*vous* revenus ? »

Kleph lui sourit.

« Vous devez être la petite mademoiselle Johnson. Eh bien, je ne suis pas sortie du tout. J'en avais assez de faire des excursions. J'ai fait la sieste dans ma chambre. »

Suzy retint son souffle… Un regard s'échangea vivement entre les deux femmes, pendant un court instant

— et cet instant parut éternel. Ce fut une pause extraordinaire, une seconde durant laquelle se livra un duel muet.

Oliver comprit le sourire qu'adressait Kleph à Suzy : il avait la même expression de calme confiance, si souvent remarquée chez ces gens étranges. Il vit Suzanne inspecter rapidement l'autre femme ; il la vit carrer ses épaules et se redresser, lisser sa robe d'été sur ses hanches plates : pendant un instant elle prit consciemment la pose, tout en défiant Kleph du regard. C'était nettement voulu. Abasourdi, Oliver regarda Kleph.

Les épaules de Kleph tombaient légèrement ; sa robe était retenue par une ceinture à sa taille fine, d'où tombaient des plis profonds sur les hanches très rondes. Suzy était mannequin… mais c'est elle qui la première rendit les armes.

Le sourire de Kleph ne s'altérait pas. Dans le silence, il y eut un brusque renversement des valeurs et il fut évident que la mode n'est pas constante. Les courbes curieuses et démodées de Kleph devinrent la norme, et Suzy ne fut à ses côtés qu'une créature bizarre, anguleuse, presque virile.

Oliver n'avait pas idée de la manière dont cela s'était produit. En un instant, l'avantage était passé d'une femme à l'autre. La beauté est souvent question de mode ; ce qui est beau aujourd'hui sera grotesque dans deux générations, et aussi grotesque dans cent ans. Ce sera même plus que grotesque : ce sera démodé et légèrement ridicule.

Voilà ce qu'était Suzy. Kleph n'eut qu'à montrer son avantage pour en assener la preuve à tous. Kleph fut une *beauté*, subitement et de manière indiscutable, magnifique, tandis que Suzanne parut vieux jeu, anachronique avec sa minceur et ses épaules redressées. Elle n'était pas « dans le mouvement ». Elle était *grotesque*.

L'effondrement de Suzy fut complet. Mais sa stupéfaction et sa fierté la soutinrent. Elle ne saisit vraisemblablement pas tout ce qui clochait. Elle lança à Kleph un regard de colère et, quand ses yeux revinrent à Oliver, ils contenaient du ressentiment et de la méfiance.

Quand il y repensa plus tard, Oliver songea que c'est à cet instant – et, pour la première fois, de façon claire – qu'il commença à percer la vérité. Mais il n'eut pas le temps d'y réfléchir, car après ce bref instant les trois personnes de… d'ailleurs… se mirent à parler ensemble, comme pour cacher ce qu'elles voulaient laisser ignorer.

Kleph dit :

« Quel temps magnifique… »

Et M^me^ Hollia dit :

« Quelle chance d'avoir cette saison… »

Et Hara, tenant toujours sa boîte de cuir rouge, dit plus fort que les autres :

« Cenbé t'envoie ceci, Kleph. Sa dernière création. » Avidement, Kleph tendit les mains ; ses mains soyeuses se relevèrent sur ses bras ronds. Oliver en eut la brève vision avant que la manche revînt en place, et il lui sembla qu'une légère trace de cicatrice se trouvait aussi au poignet de Hara.

« Cenbé ! s'écria Kleph d'une voix aiguë, mais douce et réjouie. Mais c'est merveilleux ! De quelle période ?

— De novembre 1664 [8], fit Hara. De Londres… forcément… quoique… je pense qu'il y ait un contrepoint de novembre 1347 [9]. Il n'a pas terminé… évidemment. » Il regarda nerveusement du côté d'Oliver et de Suzanne. « Merveilleux. Quand on aime cela, bien sûr. »

M^me^ Hollia frémit délicatement.

« Quel homme ! fit-elle. Fascinant, évidemment… Un grand homme. Mais… si *progressiste !*

— Il faut être connaisseur pour apprécier pleinement l'art de Cenbé, dit Kleph d'une voix légèrement acide. Nous le savons tous.

— Oh, oui, nous nous inclinons devant Cenbé, concéda Hollia. J'avoue que cet être me terrifie un peu, ma chère. Va-t-il se joindre à nous ?

— Je le suppose, dit Kleph. Si… si son travail n'est pas encore terminé, il viendra. Vous connaissez les goûts de Cenbé. »

Hollia et Hara rirent avec ensemble.

« Alors, je saurai à quel moment le rechercher », fit Hollia. Elle regarda Oliver éberlué, puis Suzy irritée mais soumise et, d'un effort volontaire, revint à son sujet.

« Quelle chance, ma chère Kleph, d'avoir cette maison, déclara-t-elle lourdement. J'en ai vu un *tridimensionnel* – après –, et elle était toujours en parfait état. Accepteriez-vous de nous céder votre bail, contre une compensation ? Disons… une place au couronnement de…

— Rien ne pourrait nous, y contraindre, Hollia », lui dit gaiement Kleph ; elle serrait contre elle la boîte rouge.

Hollia lui décocha un sourire hautain :

« Vous changerez peut-être d'avis, ma chère Kleph, dit-elle froidement. Il reste encore un délai. Vous pourrez toujours nous contacter par M. Wilson. Nous avons des chambres à Montgomery House – pas comme les vôtres, évidemment, mais cela suffit. Pour nous du moins. »

Oliver sursauta. Montgomery House était l'hôtel le plus cher de la ville. Comparé à sa vieille ruine croulante, c'était un palace. Il était impossible de comprendre ces gens/ Leurs valeurs humaines semblaient renversées.

M^{me} Hollia s'avança majestueusement vers les marches.

« J'ai eu beaucoup de plaisir à vous revoir, ma chère, fit-elle par-dessus son épaule. Profitez de votre séjour ici. Mes amitiés à Omerie et à Klia. Monsieur Wilson… Elle lui fit un signe de tête. Puis-je vous dire un mot… »

Oliver la suivit jusqu'à la rue. M^{me} Hollia s'arrêta et lui toucha le bras.

« Un petit conseil, dit-elle gentiment. Vous dites que vous logez ici ? Déménagez, jeune homme. Déménagez avant cette nuit. »

*
**

Oliver recherchait – sans ardeur – le lieu où Suzanne avait pu cacher la mystérieuse boîte d'argent, quand les premiers bruits d'en haut commencèrent à lui parvenir. Kleph avait fermé sa porte, mais la maison était très vieille, et d'étranges sons paraissaient traverser les boiseries.

Dans un sens, c'était de la musique. Mais bien plus que de la musique : l'évocation d'une catastrophe et de toutes les réactions humaines devant la catastrophe, l'hystérie et la crise cardiaque, et la joie irraisonnée et l'acceptation consentie.

La catastrophe était… unique. La musique ne tentait pas d'évoquer tous les maux de l'humanité, elle s'en tenait à un seul, en suivait toutes les phases. Oliver perçut un bref moment le rapport entre ces phases et les sons. Elles étaient essentielles et semblèrent battre dans sa tête dès les premières notes d'une musique – qui était plus que de la musique.

Mais, levant la tête pour mieux entendre, il ne saisit plus le sens des bruits, qui étaient pur vacarme et confusion vulgaire.

Il gravit l'escalier, presque étourdi, sachant à peine ce qu'il faisait. Il ouvrit la porte de Kleph et regarda…

Ce qu'il vit, il ne put s'en souvenir, par la suite, qu'à travers un brouillard aussi vague que les idées évoquées par la musique. La moitié de la pièce avait disparu dans une brume, et cette brume était un écran à trois dimensions sur lequel étaient projetées… Il n'y a pas de mots pour décrire… Il n'était même pas sûr que les projections fussent visuelles. La brume était pleine de mouvements et de bruits mais, en fait, Oliver ne perçut ni mouvement ni son.

C'était une œuvre d'art. Oliver n'aurait pu lui donner un nom. Cela transcendait toutes les formes d'art qu'il

connaissait, les brassait et, à partir de là, produisait des subtilités que son esprit ne saisissait pas. Dans ses grandes lignes, c'était une tentative pour relier tous les aspects fondamentaux de l'expérience humaine en une production qui pouvait être perçue en quelques instants par tous les sens à la fois.

Les visions mouvantes sur l'écran n'étaient pas des images elles-mêmes, mais des suggestions d'images, des contours subtilement choisis qui vibraient dans le cerveau et qui, d'une touche délicate, faisaient résonner de longs accords dans la mémoire. Peut-être chaque spectateur réagissait-il différemment, puisque le sens de l'image se trouvait dans l'œil et dans le cerveau de chacun. Deux êtres ne pouvaient percevoir le même panorama symphonique, mais l'un et l'autre, voyaient dans ses grandes lignes, se dérouler la même affreuse histoire.

Chaque sens était touché par ce génie habile et impitoyable. Couleur, forme et mouvement s'agitaient sur l'écran, suggérant beaucoup, évoquant des souvenirs insupportables, enfouis dans le subconscient.

Des odeurs mêmes parvenaient de l'écran et touchaient le cœur du spectateur de façon plus poignante encore que la vision. Les cheveux se hérissaient comme si une main froide et intangible les avait touchés, la langue se recroquevillait sur des réminiscences d'amertume ou de douleur.

C'était profondément choquant. Cela violait les profondeurs intimes de l'homme, faisait surgir des choses secrètes enfouies depuis longtemps au fond de la conscience, transmettait sans relâche, irrésistiblement, son terrible message au spectateur ; l'esprit menaçait de sombrer sous cette extraordinaire tension.

Et pourtant, malgré cette évocation plus vraie que nature, Oliver ne savait pas *quelle* calamité évoquaient les images. Qu'elle fût réelle, immense, horrible… il ne pouvait en douter. Il eut la vision de visages humains crispés par la

souffrance, la maladie et la mort – de *vrais* visages, des faces qui avaient vécu, et qu'on voyait maintenant commencer, leur agonie. Il vit des hommes et des femmes aux riches costumes et des milliers de gens en haillons ; d'immenses foules passèrent sur l'écran en quelques secondes ; et il vit que la mort ne faisait pas de distinction entre eux.

Il vit de belles femmes rire en secouant les boucles de leur chevelure, puis leur rire se transformer en hystérie hurlante – et en musique. Il vit un visage d'homme revenir sans cesse – sombre, profondément ridé, triste : le visage d'un homme puissant et sage parmi les humains, civilisé et… désemparé. Cette figure devint un leitmotiv, toujours plus torturé, plus désemparé.

*

**

La musique s'arrêta au milieu d'un crescendo. La brume s'évanouit, et la chambre réapparut. L'espace d'une seconde, le visage de l'homme angoissé resta seul. Oliver connaissait cette figure. Il l'avait déjà vue… pas souvent, mais il devait connaître son nom…

« Oliver, Oliver. » La douce voix de Kleph lui parvint du brouillard. Etourdi, il s'appuyait au chambranle de la porte. Il plongea son regard dans ses yeux. Elle aussi avait l'air hébété. Le charme de l'horrible symphonie les tenait encore tous deux. Mais, en cet instant de confusion, Oliver vit que Kleph avait tiré un plaisir intense du spectacle.

Au plus profond de son être, il se sentait chancelant, écœuré et plein de répulsion. Mais Kleph… seule la satisfaction se lisait sur ses traits. Pour elle le spectacle avait été magnifique, et seulement magnifique.

Oliver se souvint des bonbons infects qu'elle adorait, des odeurs nauséabondes d'aliments bizarres qui parfois émanaient de sa chambre.

Qu’avait-elle dit sur le perron quelque temps auparavant ? Connaisseur… *Seul* un connaisseur pouvait apprécier un travail aussi… aussi *avancé* que le travail d’un certain Cenbé.

Une bouffée de douceur enivrante passa devant le visage d’Oliver. Un objet frais et lisse fut placé dans sa main.

« Oh ! Oliver, je suis désolée, murmura la voix repentante de Kleph. Tenez, buvez cet euphoriaque ; vous vous sentirez mieux. Je vous en prie. »

Il eut sur la langue la saveur familière du thé chaud, avant même de réaliser qu’il venait d’obéir. Les effets apaisants de la boisson se firent sentir et, en quelques instants, le monde redevint stable autour de lui. La pièce reprit son aspect habituel. Et Kleph…

Ses yeux étaient très brillants et sympathiques, mais elle-même était encore sous le coup de l’intense émotion qu’elle venait de ressentir.

« Venez vous asseoir, dit-elle gentiment en lui tirant le bras. Je suis vraiment navrée – je n’aurais pas dû faire jouer cela… à un moment où vous pouviez l’entendre. Je n’ai aucune excuse. J’avais oublié quel effet peuvent produire les symphonies de Cenbé sur ceux qui ne les ont jamais entendues. J’étais si impatiente de voir ce qu’il avait créé sur… sur son nouveau sujet. Je suis absolument désolée, Oliver.

— Qu’est-ce que c’était ? » La voix d’Oliver était plus assurée qu’il n’avait prévu. C’était grâce au thé. Il but encore, heureux d’y trouver le calme euphorique.

« Une… une interprétation composite de… oh ! Oliver, vous *savez* que je ne dois pas répondre aux questions !

— Mais…

— Non. Buvez votre thé et oubliez ce que vous avez vu. Pensez à autre chose. Tenez… écoutons de la musique, *une autre* musique, quelque chose de gai… »

Elle allongea le bras vers le mur, à côté de la fenêtre ; comme précédemment, Oliver vit la grande marine bleue

au-dessus du lit se mettre à onduler et à pâlir. Une nouvelle scène commença à surgir de l'eau.

Il aperçut une scène entourée de voiles sombres, sur laquelle un homme en collant et tunique noire serrée s'agitait ; ses mains, sa figure étaient extrêmement pâles sur le fond noir. Il boitait ; il était bossu, et récitait des vers bien connus. Oliver avait un jour vu John Barrymore dans le rôle de Richard et il se sentit vaguement offensé de voir un autre acteur s'essayer à ce rôle difficile. Il n'avait jamais vu ce nouvel acteur, mais l'homme avait une manière aisée et fascinante, et son interprétation du roi Plantagenêt était entièrement originale… et telle que Shakespeare ne l'avait probablement jamais envisagée.

« Non, dit Kleph, pas cela. Rien de triste. » Et elle avança encore le bras. À son tour, l'incroyable Richard s'évapora et il y eut un tourbillon d'images et de voix changeantes et mêlées, avant que la scène ne se fixât sur un plateau couvert de danseuses aux tutus pastel, évoluant sans effort en un ballet complexe. La musique qui les accompagnait était légère, et aisée aussi. La chambre s'emplit d'une mélodie claire, fluide.

Oliver posa sa tasse. Il se sentait plus sûr de lui à présent, et pensa que l'euphoriaque avait eu sur lui un plein effet. Il ne voulait pas retomber dans l'hébétude : il y avait tant de choses qu'il avait l'intention d'apprendre… Tout de suite. Il chercha par où commencer.

Kleph l'examinait.

« Cette Hollia, dit-elle soudain. Elle veut acheter la maison ? »

Oliver fit « oui ».

« Elle offre une très grosse somme. Suzy sera terriblement dépitée si… »

Il hésita. Peut-être, après tout, Suzy ne serait-elle pas désappointée. Il se souvint du petit cube d'argent à la fonction énigmatique, et se demanda s'il devait en parler à Kleph. Mais l'euphoriaque n'avait pas atteint son esprit à

ce point ; il se souvint de son devoir envers Suzy, et resta silencieux.

Kleph hocha la tête ; ses yeux regardaient Oliver avec une chaleur pleine de… était-ce d'amitié ?

« Croyez-moi, dit-elle, vous vous apercevrez que ce n'est pas si important, après tout. Je vous le promets, Oliver. »

Il la contempla.

« Je voudrais que vous m'expliquiez. »

Kleph rit, sur un ton plus triste qu'amusé. Mais il apparut à Oliver qu'il n'y avait plus de condescendance dans sa voix. Imperceptiblement, son air d'amusement délicat avait disparu. Le détachement froid qui marquait encore l'attitude d'Omerie et de Klia ne paraissait plus dans la sienne. C'était une nuance qu'elle ne pouvait avoir préméditée, songea-t-il. Il *fallait* que sa nouvelle attitude fût spontanée. Et pour une raison qu'il se refusa à examiner, il devint tout à coup *très important*, aux yeux d'Oliver, que Kleph eût cessé d'être condescendante à son égard, qu'elle ressentît pour lui ce qu'il éprouvait pour elle. Il ne voulut plus y penser.

Il regarda sa tasse rose ; il s'en exhalait un mince filet de vapeur. Cette fois, se dit-il, peut-être pourrait-il faire agir le thé *pour lui*. Car il se rappelait que ce breuvage déliait la langue, et il y avait tant de choses qu'il devait savoir. L'idée qui l'avait traversé sur le perron, dans l'instant de la rivalité silencieuse de Kleph et de Suzanne, paraissait maintenant trop fantastique pour y donner suite. Pourtant il *devait* savoir…

*

**

Ce fut Kleph qui lui donna l'entrée en matière.

« Il ne faut pas que je prenne trop d'euphoriaque », dit-elle en lui souriant par-dessus sa tasse rose. « Cela me

rendrait somnolente, et nous devons sortir avec des amis ce soir.

— Encore des amis ? demanda Oliver. De votre pays ? »

Kleph fit « oui » de la tête.

« Des amis très chers que nous avons attendus toute la semaine.

— Je voudrais que vous me disiez d'où vous venez tous. Ce n'est pas d'ici. Votre culture est trop différente de la nôtre… vos noms même… »,

Il s'interrompit car Kleph secouait la tête.

« J'aimerais pouvoir vous le dire. Mais c'est contre nos règles. Ma conversation avec vous, en ce moment, est aussi contre la règle.

— Quelle règle ? »

Elle fit un geste d'impuissance.

« Vous ne devez pas me le demander, Oliver. » Elle s'allongea sur la chaise longue et lui sourit très gentiment. « Nous ne devons pas parler de ces choses. Oubliez-les, écoutez la musique, profitez-en si vous pouvez. »

Elle ferma les yeux et appuya sa tête sur les coussins. Oliver vit se gonfler sa gorge ronde bronzée ; elle se mit à chantonner. Fermant les jeux, elle répéta les paroles qu'elle avait chantées dans l'escalier : *Viens plus près, m'amour…*

Un souvenir *apparut* soudain dans la mémoire d'Oliver. Il n'avait jamais entendu cet air bizarre, traînant, mais il pensait en connaître les paroles. Il se souvint de ce qu'avait dit le mari d'Hollia en entendant cette chanson ; il se pencha en avant. Elle ne répondrait pas à une question directe, mais peut-être…

« Le temps était-il aussi chaud à Canterbury ? » demanda-t-il. Il retint son souffle. Kleph chantonna un autre vers puis, les yeux clos, secoua la tête.

« C'était l'automne, là-bas, fit-elle. Mais coloré. Merveilleusement coloré. Même leurs vêtements, vous savez… Tout le monde chantait cette nouvelle chanson, et je n'arrive pas à la chasser de ma mémoire. »

Elle en chanta encore un vers, et les mots étaient inintelligibles – c'était de l'anglais, mais un anglais qu'Oliver ne comprenait guère.

Il se leva.

« Attendez, dit-il. Je veux vérifier quelque chose. Je reviens tout de suite. »

Elle ouvrit les yeux et lui sourit rêveusement ; elle chantonnait toujours. Il descendit rapidement à sa bibliothèque (l'escalier vacillait un peu, bien que son cerveau fût presque dégagé à présent). Le livre qu'il cherchait était vieux et abîmé, couvert de notes qu'il avait prises au collège. Il ne se souvenait pas nettement de l'endroit où se trouvait le passage en question mais, par chance, il put le trouver en quelques minutes. Alors il remonta ; il ressentait un grand creux à l'estomac, devant l'évidence de ce qu'il était presque certain d'avoir trouvé.

« Kleph, dit-il fermement, je connais cette chanson. Je *sais* l'année de sa création. »

Ses paupières se soulevèrent lentement ; à travers son rêve euphorique, elle le regarda. Il ne fut pas sûr qu'elle eût compris. Pendant un long moment elle le tint sous son regard. Puis elle étendit son bras vêtu de blanc duvet, et allongea vers lui ses doigts hâlés. Elle rit, d'un profond rire de gorge.

« *Viens plus près, m'amour* », dit-elle.

Lentement, il traversa la pièce, prit sa main. Les doigts chauds se refermèrent sur les siens. Elle l'attira, il dut s'agenouiller près d'elle. Elle leva l'autre bras. Elle rit encore, très doucement et, fermant les yeux, approcha son visage du sien.

Leur baiser fut long et brûlant. Il but une partie de son euphorie dans l'odeur de thé qu'elle lui souffla au visage. Et lorsque se termina leur baiser, il fut abasourdi, tandis qu'elle desserrait l'étreinte, de sentir se précipiter le souffle de Kleph sur sa propre joue. Il y avait des larmes sur sa figure, et il entendit un sanglot.

Il s’écarta un peu et la regarda avec stupeur. Elle sanglota encore une fois, aspira profondément, et dit :

« Oh ! Oliver, Oliver… »

Puis elle hocha la tête et se dégagea, détournant sa figure. « Je… je regrette, dit-elle à voix basse. Pardonnez-moi. Cela n’a aucune importance… je* le sais… mais.

— Qu’y a-t-il ? Qu’est-ce qui n’a aucune importance ?

— Rien. Rien… Oubliez cela. Rien du tout. »

Elle prit un mouchoir sur la table, et se moucha ; son sourire restait radieux à travers ses larmes.

Tout à coup, il fut extrêmement irrité. Il avait entendu trop de réponses évasives, de demi-vérités insupportables. Il dit avec rudesse :

« Vous me prenez pour un imbécile ? J’en sais assez pour…

— Oliver ! S’il vous plaît ! Elle leva sa propre tasse. S’il vous plaît… plus de questions. Buvez ; vous avez besoin d’euphoriaque, Oliver. D’euphoriaque, non de réponses.

— En quelle année avez-vous entendu ce chant à Canterbury ? » demanda-t-il en écartant le récipient.

Les larmes aux yeux, elle le regarda à travers ses cils.

« Mais… en quelle année, selon vous ?

— Je sais, dit-il sourdement. Je sais l’année où cette chanson a été créée. Je sais que vous venez d’arriver de Canterbury : le mari d’Hollia l’a dit. Nous sommes en mai ici, mais c’était l’automne à Canterbury ; et vous en arrivez, si bien que le chant que vous y avez entendu continue à courir dans votre tête. Chaucer a écrit cette chanson dans les dernières années du XIV^{e} siècle. Avez-vous vu Chaucer, Kleph ? À quoi ressemblait l’Angleterre de cette époque ? »

Les yeux de Kleph fixèrent Oliver ; il y eut un long silence. Puis ses épaules et son corps entier s’affaissèrent avec résignation sous la douce robe bleue.

« Je suis idiote, dit-elle lentement. Il vous a été facile de me prendre au piège. Vous croyez *vraiment* ce… ce que

vous dites ? »

Oliver fit oui de la tête.

Elle dit à voix basse :

« Peu de gens y croient. C'est une de nos maximes, lorsque nous voyageons. Nous ne craignons guère d'être découverts parce que les gens d'*avant* le voyage ne peuvent pas y croire. »

L'angoisse d'Oliver se fit plus profonde. Il était malade. Il se sentait nu et sans défense. Ses oreilles bourdonnaient et le décor se troublait devant ses yeux.

Il n'y avait pas vraiment cru… jusqu'à cet instant. Il avait espéré de la part de Kleph quelque explication rationnelle qui eût balayé ses suppositions, ses pensées à demi formulées, ses soupçons, et les eût rendus acceptables.

Kleph se tamponna les yeux avec son mouchoir et eut un pâle sourire.

« Je sais, fit-elle. Ce doit être difficile à admettre. Voir ainsi renverser toutes vos conceptions… Nous autres, nous savons évidemment cela dès l'enfance, mais vous… Prenez, Oliver. L'euphoriaque facilitera les choses. »

Il prit une tasse. Une légère trace de rouge à lèvres y était encore à l'orifice en forme de croissant. Il but, sentit l'étourdissant effet de la boisson ; son point de vue et sa notion des valeurs se transformèrent du tout au tout.

Il commença à se sentir mieux. Il ne fut plus nu et seul dans le gouffre du temps.

— « L'histoire est, en fait, très simple, dit Kleph. Nous… nous voyageons. Notre temps n'est pas terriblement éloigné du vôtre. Non. Je ne dois pas vous en dire l'écart. Mais nous nous souvenons de vos chants, de vos poètes, de certains de vos grands acteurs. Nous avons de grands loisirs, et nous cultivons l'art de jouir de tout.

« Nous faisons actuellement une excursion – une excursion dans les quatre saisons de l'année. *Des saisons de grand cru*. Cet automne à Canterbury était le plus bel automne que nos chercheurs aient découvert. Nous

sommes allés en pèlerinage au sanctuaire : ce fut une expérience merveilleuse, quoique la question des vêtements ait été difficile à résoudre.

« À présent, ce mois de mai est presque terminé – le plus beau mois de mai des temps connus. Un mai parfait dans une période magnifique. Vous ne pouvez savoir combien est bonne et gaie cette période où vous vivez, Oliver. L'atmosphère de vos cités… cette extraordinaire confiance, ce bonheur national… tout se déroule aussi bien que dans un rêve. Il y a eu d'autres mois de mai avec un beau temps ; cependant tous avaient une guerre, une famine ou un événement malheureux. » Elle hésita, fit une moue, et poursuivit rapidement : « Dans quelques jours, nous devons nous retrouver pour un couronnement à Rome, dit-elle. Je crois que ce sera en l'an 800, vers Noël [10]. Nous…

— Mais pourquoi, coupa Oliver, *pourquoi* avez-vous insisté pour habiter cette maison ? Pourquoi les autres veulent-ils vous la prendre ? »

Kleph le contempla. Il vit des petites larmes brillantes s'amonceler de nouveau sur ses paupières inférieures. Il vit l'air obstiné reparaître sur son visage lisse et bronzé. Elle hocha la tête.

« Vous ne devez pas me demander cela. » Elle lui tendit la tasse fumante. « Buvez, et oubliez ce que j'ai dit. Je ne peux rien vous dire de plus. Rien du tout. »

*

**

Lorsqu'il se réveilla, un moment s'écoula avant qu'il sût où il était. Il ne se rappelait pas avoir quitté Kleph, ni regagné sa propre chambre. Mais, sur le moment, peu lui importait. Car il se réveillait dans les affres d'une terreur insurmontable.

L'obscurité en était chargée. Son cerveau roulait sur des flots de peur et de souffrance. Il ne bougeait pas, trop

effrayé pour oser un geste ; quelque mémoire atavique lui conseillait de ne pas se mouvoir avant d'avoir localisé l'origine du danger. Un raz de marée de panique le submergeait ; cette émotion violente lui martelait le crâne.

On frappa à la porte. La voix grave d'Omerie fit :

« Wilson ! Wilson, vous êtes réveillé ? »

Oliver dut respirer deux fois avant de répondre.

« Ouououi… Qu'y a-t-il ? »

La poignée de la porte tourna. Omerie chercha l'interrupteur, et la chambre s'éclaira. Les traits d'Omerie étaient crispés, et il se tenait la tête comme s'il souffrait du tourment d'Oliver.

Ce fut à ce moment, avant qu'Omerie reprît la parole, qu'Oliver se souvint de l'avertissement d'Hollia : « Déménagez, jeune homme… déménagez avant cette nuit. » Désespérément, il se demanda quelle était, dans la maison obscure, cette menace qui se précisait dans un crescendo de pure terreur.

D'une voix irritée, Omerie répondit à la question informulée.

« Quelqu'un a placé un infrasonique dans la maison, Wilson. Kleph pense que vous savez peut-être où il se trouve.

— Inf… infrasonique ?

— Un petit appareil, précisa Omerie avec impatience. Probablement une petite boîte métallique qui… »

Oliver fit : « Oh ! » sur un ton qui dut tout expliquer à Omerie.

« Où est-ce ? demanda ce dernier. Vite. Finissons-en.

— Je n'en sais rien. » Oliver fit un effort pour ne pas claquer des dents.

« Tout ceci… tout ceci viendrait de la petite boîte ?

— Evidemment. À présent dites-moi comment la trouver avant que nous devenions tous fous. »

Oliver sortit du lit en titubant.

« Je… je suppose qu'elle l'a cachée quelque part au rez-de-chaussée, dit-il. Elle n'est pas restée longtemps. »

En quelques brèves questions, Omerie lui arracha l'histoire. Exaspéré, il grinça des dents.

« Cette stupide Hollia !

— Omerie ! gémit dans le couloir la voix plaintive de Kleph. Faites vite, Omerie ! C'en est trop ! Oh ! vite, Omerie ! »

Oliver se redressa brusquement. Une souffrance inexplicable sembla faire exploser son crâne ; il empoigna le bois de son lit et vacilla.

« Cherchez vous-même ce truc, lui dit Omerie comme en un songe. Je suis incapable de marcher. »

L'humeur d'Omerie, pourtant si égale d'ordinaire, était bouleversée par la tension qui régnait dans la chambre. Il saisit Oliver par les épaules et le secoua :

« Vous l'avez laissé entrer – maintenant aidez-nous à le trouver, sinon…

— Cet appareil vient de *votre monde*, pas du mien ! » dit Oliver furieux.

Alors il lui sembla qu'un silence glacial tombait subitement sur la pièce. La souffrance et la terreur incompréhensibles desserrèrent un moment leur étau.

Les yeux pâles d'Omerie fixèrent Oliver d'un regard glacial.

« Que savez-vous de… de notre monde ? » demanda-t-il.

Oliver ne dit pas un mot. Il n'en eut pas besoin : son visage avait dû trahir ce qu'il savait. Dans la détresse de cette terreur nocturne qu'il ne comprenait toujours pas, il était incapable de cacher quoi que ce fût.

Omerie découvrit ses dents blanches et prononça trois paroles inintelligibles. Puis il gagna la porte et cria : « Kleph ! »

*

**

Oliver put voir les deux femmes blotties l'une contre l'autre dans le couloir ; elles tremblaient violemment sous l'effet de cette étrange peur. Klia, dans une robe d'un vert lumineux, était raidie par l'effort qu'elle faisait pour se maîtriser ; mais Kleph se laissait aller. Sa robe duveteuse était devenue d'or pâle ; elle frémissait, et les larmes inondaient son visage.

« Kleph, dit Omerie d'une voix menaçante, tu as encore été euphorique hier ? »

Kleph lança un regard craintif vers Oliver, et fit « oui » d'un air coupable.

« Tu as trop parlé. » Tout était dit dans cette seule phrase. « Tu connais les règles, Kleph. Tu ne seras plus jamais autorisée à voyager si ceci est rapporté aux autorités. »

L'adorable visage de Kleph se creusa de mille fossettes impénitentes.

« Je sais que j'ai eu tort. J'en suis désolée… mais tu ne m'en empêcheras pas si Cenbé dit non. »

Klia leva les bras dans un geste de colère impuissante. Omerie haussa les épaules.

« En l'occurrence, il n'y a pas grand mal, dit-il, en jetant à Oliver un regard insondable. Mais cela aurait pu être sérieux. La prochaine fois, ce sera peut-être grave. Il faudra que j'en parle à Cenbé.

— Nous devons d'abord trouver l'infrasonique, rappela Klia en frissonnant. Si Kleph a trop peur pour nous aider, elle peut sortir pendant un moment. J'avoue que pour l'instant, j'en ai par-dessus la tête de sa compagnie.

— Nous pourrions abandonner la maison ! s'écria vivement Kléph. Qu'Hollia la prenne donc ! Comment pourrez-vous supporter ceci en attendant de trouver…

— Abandonner la maison ? fit Klia. Tu dois être folle ! Avec toutes les invitations que nous avons lancées ?

— Ce ne sera pas nécessaire, dit Omerie. Nous pouvons le trouver si nous cherchons tous. Vous vous sentez de

force à nous aider ? » Il regardait Oliver.

Avec effort, celui-ci maîtrisa sa propre panique.

« Oui, dit-il. Mais… qu'allez-vous faire de moi ?

— Ce devrait être évident, dit Omerie ; dans son visage sombre, ses yeux clairs, impassibles, fixèrent Oliver. Vous garder dans la maison jusqu'à notre départ. Nous ne pouvons faire moins. Vous comprenez. Et il se trouve que nous n'avons nulle raison de faire plus. En signant nos papiers pour le Voyage, nous n'avons promis que le silence.

— Mais… » Oliver chercha désespérément la faille de ce raisonnement. Sans résultat : il ne pouvait penser avec clarté. Une panique folle l'étreignit de nouveau.

« Bien, fit-il. Cherchons. »

Ils ne trouvèrent la boîte qu'à l'aube ; elle était dans un coussin de sofa dont la couture avait été arrachée. Sans un mot, Omerie l'emporta. Cinq minutes plus tard, l'oppression disparut subitement et une paix bienfaisante envahit la maison.

« Ils essaieront encore, dit Omerie à Oliver sur le seuil de la chambre. Il faudra nous méfier. Quant à vous, vous ne quitterez pas la maison avant vendredi. Pour votre propre sécurité, je vous conseille de m'avertir si Hollia tente autre chose. J'avoue que je ne sais trop comment vous obliger à demeurer ici. Je pourrais employer des méthodes qui vous paraîtraient très… *inconfortables*. Je préférerais que vous me donniez votre parole de ne pas bouger. »

Oliver hésita. L'arrêt de l'oppression sur son cerveau le laissait épuisé et abruti, et il ne sut guère que répondre.

Après une pause, Omerie reprit :

« C'est en partie notre faute : nous aurions dû faire en sorte d'être seuls dans la villa. Vivant avec nous, vous pouviez difficilement éviter d'avoir des soupçons. Voulez-vous qu'en échange de votre parole je compense votre perte sur le prix de vente de la maison ? »

Oliver réfléchit. Cela calmerait un peu Suzy. Et cela ne ferait que deux jours de claustration. De plus, à quoi lui

servirait de chercher à s'échapper ? Ce qu'il raconterait au-dehors le mènerait droit au cabanon.

« Parfait, dit-il avec lassitude. Vous avez ma parole. »

*
**

Le vendredi matin Hollia n'avait toujours pas donné signe de vie. Suzanne téléphona à midi et Oliver reconnut sa voix lorsque Kleph prit l'appareil. Même au téléphone elle paraissait hystérique : elle voyait l'occasion échapper à ses petits doigts crochus.

La voix de Kleph était apaisante.

« Je suis désolée, fit-elle maintes fois. Je suis réellement désolée. Croyez-moi, vous verrez que cela n'aura pas d'importance. Je sais… Je regrette. »

Enfin elle se détourna.

« Elle dit qu'Hollia a renoncé dit-elle aux autres.

— *Pas Hollia* », fit Klia avec conviction.

Omerie haussa les épaules.

« Il ne nous reste que très peu de temps. Si elle a l'intention de faire autre chose, ce sera pour ce soir. Il faut être sur nos gardes.

— Oh ! pas ce soir ! Kleph était horrifiée. *Même* Hollia ne ferait pas cela !

— Que crois-tu donc ? » dit Klia.

Oliver cessa d'écouter. Il ne comprenait rien à cette conversation, mais savait que ce soir, sûrement, leur secret serait enfin découvert. Il était prêt à attendre et à voir…

Pendant deux jours l'excitation s'était accumulée dans la vieille villa… et chez ses habitants. Même les domestiques la ressentaient, devenaient nerveuses et moins assurées. Oliver ne posait plus de questions – cela ne faisait qu'embarrasser ses locataires –, il regardait.

Toutes les chaises furent rassemblées dans les pièces du devant. Le mobilier fut déplacé pour leur faire place, et

plusieurs douzaines de tasses couvertes avaient été préparées sur des plateaux. Parmi elles, Oliver reconnut le service rose de Kleph. Nulle vapeur ne s'en échappait, mais les tasses étaient pleines. Oliver en découvrit une, et vit un liquide pesant remuer à l'intérieur, moitié figé, moitié visqueux.

Visiblement, on attendait des invités, mais l'heure habituelle du dîner – neuf heures – passa, et nul n'était encore arrivé. Le dîner prit fin ; les domestiques partirent chez elles. Les Sancisco allèrent s'habiller dans leur chambre, dans une tension grandissante.

Oliver alla sur le perron après le repas ; il se demandait ce qui avait créé un tel climat d'attente dans la maison. La lune s'élevait à l'horizon ; mais les étoiles qui avaient transformé les autres nuits de mai en pures merveilles étaient pâles cette fois. Des nuages avaient commencé à s'amonceler, et le temps clair semblait prêt à changer.

Derrière Oliver la porte s'ouvrit sans bruit et se referma. Il perçut le parfum de Kleph avant de se retourner et, faiblement, l'odeur de l'euphoriaque… qu'elle appréciait, paraît-il, beaucoup trop. Elle vint à son côté, glissa une main dans la sienne, et regarda son visage dans l'obscurité.

« Oliver, dit-elle tout doucement. Promettez-moi une chose. Promettez-moi de ne pas quitter la maison cette nuit.

— J'ai déjà donné ma parole, fit-il avec irritation.

— Je sais. Mais cette nuit… J'ai une raison particulière de vouloir que vous restiez ici *cette nuit*. »

Elle posa la tête un moment sur son épaule et, en dépit de lui-même, son irritation s'adoucit. Il n'avait pas revu Kleph en tête-à-tête depuis la nuit de ses révélations ; il supposait qu'il ne serait plus jamais seul avec elle… Mais il savait qu'il n'oublierait *jamais* ces deux stupéfiantes soirées. Il savait aussi qu'elle était très faible et irréfléchie – mais elle était toujours Kleph et il l'avait tenue dans ses bras, et il était certain qu'il ne pourrait l'oublier.

« Vous pourriez être… blessé – si vous sortiez cette nuit », dit-elle d'une voix étouffée. « Je sais que, finalement, cela n'aura guère d'importance, mais… Souvenez-vous que vous l'avez promis, Oliver. »

Elle était repartie, et la porte refermée, avant qu'il eût pu formuler les questions qui lui venaient à l'esprit.

*

**

Les invités commencèrent à arriver un peu avant minuit. Du haut de l'escalier, Oliver les vit se présenter par groupes de deux ou de trois, et fut étonné par le nombre de ces gens du future qui avaient pu surgir dans la semaine écoulée. Maintenant il voyait nettement combien ils différaient de ceux de son époque. Leur élégance physique était ce qu'on remarquait d'abord : éducation parfaite, manière méticuleuses et voix soigneusement contrôlées. Mais parce qu'ils étaient tous désœuvrés et tous, et tous, en un sens, amateurs de sensations, il percevait de l'exaltation dans leurs voix, surtout quand il les entendait causer ensemble. La pétulance, l'autosatisfaction perçaient sous leurs bonnes manières. Et, ce soir, une excitation contagieuse.

À une heure, tous étaient rassemblés dans les salles du devant. Les tasses avaient commencé à chauffer, apparemment sans intervention, vers minuit ; et l'habitation s'était remplie de la légère et fine odeur qui répandait l'euphorie dans toutes les pièces.

Oliver se sentait donc léger et ensommeillé. Il avait décidé de rester en éveil aussi longtemps que les autres… mais il avait dû s'endormir dans sa chambre, près de la fenêtre, un livre sur les genoux.

Car lorsque cela se produisit il ne sut, pendant quelques secondes, s'il rêvait ou ne rêvait pas.

*
**

L’immense, l’incroyable fracas fut plus puissant que la *notion* même du son. Il sentit la maison entière vaciller, sentit – bien plus qu’il n’entendit – les poutres grincer les unes sur les autres, comme des os brisés… alors qu’il était encore en sommeil. Quand il s’éveilla, il était sur le plancher, parmi les fragments de vitre, épars.

Combien de temps y était-il resté ? Il ne pouvait le dire. Le monde était encore médusé par ce vacarme énorme, ou ses oreilles encore assourdies, car il n’y avait plus de bruit.

Il était à mi-chemin des autres chambres, lorsque arrivèrent les bruits de l’extérieur. Ce fut d’abord un sourd, indescriptible grondement haché d’innombrables cris lointains. Ses tympans souffraient encore du terrible impact, quand bientôt il commença à entendre les premières voix de la ville frappée dé terreur.

La porte de la chambre de Kleph lui résista un moment. La maison s’était déformée légèrement sous la violence de – de l’explosion ? – et la serrure était faussée. Quand il eut ouvert la porte, il ne sut que rester immobile, clignant stupidement les yeux dans l’obscurité. Toutes les lampes étaient éteintes, mais il entendait un chuchotis de nombreuses voix haletantes.

Les chaises avaient été placées devant les larges baies pour que chacun pût voir au-dehors ; l’air sentait fortement l’euphoriaque. Il venait de l’extérieur un éclairage suffisant pour qu’il pût distinguer les spectateurs avidement penchés en avant ; certains avaient encore les mains aux oreilles.

À travers une brume de rêve, Oliver voyait par la fenêtre, avec une précision extraordinaire, la ville entière étalée sous ses yeux. Il savait bien qu’une rangée de maisons bouchait le regard au-delà de la rue – pourtant il apercevait

toute la ville à présent et plus loin le paysage illimité jusqu'à l'horizon. Les maisons avaient disparu.

À cette distance le feu était une masse solide ; il colorait d'écarlate les nuages bas et cette lumière sulfureuse, qui se réverbérait sur la ville, rendait plus visibles encore les maisons, d'ou commençaient à surgir des flammes ; plus loin, on voyait l'amas informe de ce qui avait été des immeubles peu avant, et n'était plus rien.

La cité commençait à se faire entendre. Le bruit des flammes était le plus fort, mais on entendait le bourdonnement des voix humaines, semblable au bruissement d'une mer éloignée, et un staccato de hurlements vibrait au milieu du vacarme. Le hululement des sirènes conférait à l'ensemble une sorte d'unité symphonique qui, dans son genre, avait une étrange, une inhumaine beauté.

Brièvement, l'incrédulité stupéfaite d'Oliver fut traversée par le souvenir de… de cette autre symphonie que Kleph avait fait surgir dans cette même pièce, de cet autre cataclysme exprimé en thèmes musicaux et en formes mouvantes.

Il dit d'une voix, rauque :

« Kleph… »

Le tableau vivant se rompit. Chaque tête se retourna – et Oliver vit les visages des étrangers qui le contemplaient ; certains évitaient ses yeux avec embarras, mais la plupart cherchaient son regard avec cette curiosité avide, inhumaine, commune à toutes les foules sur le lieu d'un accident. Mais ces gens étaient là à dessein ; ils étaient les spectateurs d'une immense catastrophe… presque organisée pour eux.

Kleph se leva en vacillant légèrement ; elle trébucha dans sa robe du soir en velours, posa une tasse et avança d'un pas incertain vers la porte. Elle dit :

« Oliver…, Oliver », d'une voix douce, mal affermie. Il vit qu'elle était ivre, et émue par la catastrophe… à un point

tel qu’elle ne savait plus très bien ce qu’elle faisait.

Oliver dit d’une voix faible qui ne semblait pas lui appartenir :

« Que… qu’était-ce, Kleph ? Qu’est-il arrivé ? Qu… *

Mais « *arrivé* » paraissait un terme si peu en accord avec l’incroyable vision, qu’il dut réprimer un rire hystérique qui menaçait de surmonter ses questions urgentes ; il se tut complètement, essayant de maîtriser le tremblement qui avait saisi tout son être.

Kleph se pencha avec difficulté et prit une tasse fumante. Elle vint à lui en titubant, et leva la tasse – sa panacée.

« Buvez, Oliver ; nous sommes en sécurité ici, parfaitement en sécurité. » Elle poussa la tasse vers ses lèvres, et il but automatiquement ; il fut reconnaissant aux miséricordieuses vapeurs qui l’enivrèrent lentement dès la première gorgée.

« C’était un météore, dit Kleph. Un tout petit météore, en fait. Nous ne risquons rien ici. Cette maison n’a jamais été touchée. »

Oliver demanda :

« Suzy ? Est-ce que Suzy… » Il ne put terminer.

Kleph lui présenta la tasse de nouveau.

« Je pense qu’elle peut être en sécurité – pendant un temps. S’il vous plaît, Oliver… oubliez tout ceci et buvez.

— Mais vous le *saviez* ! Vous auriez pu nous avertir, ou…

— Comment pourrions-nous modifier le passé ? demanda Kleph. Nous le savions… Mais pouvions-nous arrêter le météore ? Ou prévenir la cité ? Avant de venir, nous devons donner notre parole de ne jamais intervenir. »

*

**

Leurs deux voix s’étaient imperceptiblement élevées. À présent la ville rugissait : c’étaient les incendies, les cris, le fracas des immeubles qui s’effondraient. La lumière

devenait aveuglante et éclairait murs et plafonds de lueurs orangées et pourpres.

Au rez-de-chaussée, une porte claqua. Quelqu'un éclata de rire. C'était un rire coléreux, aigu et rauque. Alors dans l'assemblée quelqu'un poussa une exclamation de stupeur, et il y eut un concert de cris angoissés. Oliver tenta de fixer son regard sur la fenêtre et la terrible vision, et il s'aperçut qu'il n'y parvenait pas.

Il lui fallut cligner des yeux pendant plusieurs secondes pour se prouver que sa vue n'était pas en défaut. Kleph gémit faiblement et s'approcha de lui. Les bras d'Oliver se refermèrent automatiquement sur elle, et il fut heureux de sentir son corps tiède, solide, contre le sien. Au moins, il était sûr de ce qu'il tenait, alors que le reste semblait n'être qu'un cauchemar. Le parfum de Kleph et l'odeur du thé pénétrèrent en lui et, pendant un instant, serrant Kleph dans une étreinte qui serait certainement la dernière, il perdit conscience de *la chose* terrible qui se produisait dans la pièce même.

Ils étaient tous aveugles – pas en permanence, mais par séries de périodes courtes, de plus en plus longues, rapprochées, entre lesquelles il apercevait dans l'éclat vacillant de la cité les visages des autres, abasourdis et crispés.

Les périodes se précipitèrent.

D'en bas le rire s'éleva une nouvelle fois. Oliver crut reconnaître cette voix. Il allait parler, quand une porte voisine s'ouvrit violemment et Omerie cria dans l'escalier.

« Hollia, Hollia, est-ce vous ? »

Elle rit encore, d'un rire triomphant.

« Je vous avais prévenus ! lança sa voix âpre. Maintenant venez dans la rue avec nous, si vous voulez profiter du reste !

— Hollia ! hurla désespérément Omerie. Arrêtez ceci, ou… »

Le rire devint moqueur.

« Que ferez-vous, Omerie ? Cette fois je l’ai trop bien caché – descendez dans la rue si vous voulez voir la suite. »

Il y eut dans la maison un silence chargé de colère. Oliver sentait le souffle faible, précipité de Kleph sur sa joue, et les doux soubresauts de son corps entre ses bras. II essayait volontairement de faire durer cet instant, de le prolonger indéfiniment. Tout s’était déroulé trop vite pour qu’il en prît nettement conscience ; il ne réalisait que ce qu’il pouvait toucher et tenir. Il forçait son étreinte à être légère, et pourtant il souhaitait ardemment serrer Kleph de toutes ses forces, car il était persuadé que ceci était leur dernier contact.

À ce moment, dans l’effrayante obscurité, une autre voix s’éleva du rez-de-chaussée. Une voix masculine, très profonde, très harmonieuse, dit :

« Qu’est ceci ? Que faites-vous ici ? C’est vous, Hollia ? »

Oliver sentit Kleph tressaillir dans ses bras. Elle retint son souffle, mais ne dit rien : un pas lourd, ferme, retentit dans l’escalier, faisant à chaque marche vibrer la maison entière.

Alors Kleph se délivra des bras d’Oliver. Il entendit sa voix claire, douce, excitée :

« Cenbé ! Cenbé ! » et elle courut à la rencontre de l’arrivant.

Oliver vacilla légèrement. Il s’effondra sur un siège et leva la tasse qu’il tenait toujours. Il reçut au visage une bouffée de sa vapeur chaude et humide ; et il but.

*

**

Lorsqu’il ouvrit les yeux, il faisait très sombre dans la pièce. Tout y était silencieux, à part un faible bourdonnement mélodieux. Oliver se débattit avec le souvenir du monstrueux cauchemar. II l’écarta résolument de son esprit et s’assit.

Il était dans la chambre de Kleph. Non…, ce n'était pas celle de Kleph. Ses draperies éclatantes n'étaient plus au mur, ni son tapis blanc souple, ni ses tableaux. La pièce ressemblait à ce qu'elle était avant *son* arrivée, à un détail près.

Au fond se trouvait une table – un bloc de matière translucide – d'où émanait une lueur douce. Un homme était assis auprès, sur un tabouret bas ; ses épaules étaient fortes, il se penchait en avant. Il avait des écouteurs aux oreilles et prenait des notes rapides sur un bloc placé sur son genou ; il se balançait légèrement comme s'il entendait une musique secrète.

Les rideaux étaient fermés ; cependant un vacarme étouffé, lointain, les traversait, rappelant à Oliver son cauchemar. Il ressentait une chaleur fiévreuse, la pièce tournoyait à ses yeux ; il porta la main à son visage. Il avait mal à la tête, et un sourd malaise étreignait chacun de ses membres et de ses nerfs.

Quand le lit grinça, l'homme se retourna et mit les écouteurs à son cou, comme un pendentif. Il avait un visage puissant, sensible, et une courte barbe noire. Oliver ne l'avait jamais vu ! mais il avait cet air d'éloignement, dû à la conscience du gouffre creusé par le Temps, qu'Oliver connaissait si bien à présent.

Il parla ; sa voix grave était aimable, mais impersonnelle.

« Vous aviez pris trop d'euphoriaque, Wilson, dit-il avec une vague sympathie. Vous avez dormi très longtemps…

— Combien de temps ? »

Oliver avait la gorge embarrassée.

L'homme ne répondit pas. Oliver essaya de hocher la tête. Il dit :

« Je croyais… Kleph m'avait dit qu'on ne pouvait avoir la gueule de bois avec… »

Une autre pensée se substitua à la première, il dit rapidement :

« Où est Kleph ? » Il regardait confusément vers la porte.

« Ils doivent être à Rome en ce moment. Ils assistent au sacre de Charlemagne à Saint-Pierre, le jour de Noël… il y a environ mille ans. »

Oliver ne comprit pas très clairement. Sa tête était douloureuse, il s'aperçut qu'il avait beaucoup de mal à réfléchir :

« Ainsi ils sont partis… mais vous êtes resté ? Pourquoi ? Vous… vous êtes Cenbé ? J'ai écouté votre… votre symphonie.

— Vous en avez entendu une partie. Je ne l'ai pas encore terminée. J'avais besoin de… tout ceci. »

Cenbé inclina la tête vers les tentures, au-delà desquelles se poursuivait le grondement assourdi.

« Vous aviez besoin d… du météore ? » L'idée finit par se loger dans sa tête douloureuse. « Du *météore* ? Mais… »

La main levée de Cenbé avait une autorité qui contraignit Oliver à s'étendre de nouveau. Cenbé dit patiemment :

« Maintenant le pire est passé – pour un moment. Oubliez-le si possible. Il y a plusieurs jours de cela. Je vous ai dit que vous aviez dormi longtemps. Je vous ai laissé reposer. Je savais que cette maison serait épargnée… par le feu, tout au moins.

— Alors… il va encore survenir autre chose ? »

Oliver murmura sa question. Il n'était pas certain de vouloir en entendre la réponse. Il avait été curieux pendant si longtemps… Et à présent qu'il *pouvait savoir*, quelque chose en lui semblait se refuser à l'entendre. Peut-être cette lassitude, cette sensation d'étourdissement, disparaîtraient-elles, comme passait en ce moment l'effet de l'euphoriaque.

La voix de Cenbé continuait posément, sur un ton doux, comme s'il voulait empêcher Oliver de penser. Il était plus facile à ce dernier de ne pas bouger, et d'écouter.

« Je suis compositeur, disait Cenbé. J'interprète à ma manière certaines formes de désastres. Voilà pourquoi je suis resté. Les *autres* sont des dilettantes. Ils étaient venus

pour votre temps de mai, et pour le spectacle. Les suites… Après tout, pourquoi auraient-ils dû les attendre ? En ce qui me concerne – je suppose que je suis un connaisseur. Je trouve ces séquelles extrêmement fascinantes. Et j'en ai besoin. Il faut que je les étudie sur place, pour mes réalisations. »

Ses yeux fixèrent un instant Oliver, d'un regard perçant, comme des yeux de médecin, impersonnels et observateurs. D'un air absent il prit son stylet et son bloc-notes. Alors Oliver aperçut une marque particulière à l'intérieur de son poignet bronzé.

« Kleph aussi avait cette cicatrice, dit-il. Et les autres ? »

Cenbé opina de la tête.

« Inoculation. En la circonstance, c'était nécessaire. Nous ne voulons pas que la maladie s'étende à notre monde temporel.

— Maladie ? »

Cenbé haussa les épaules.

« Vous n'en reconnaîtriez pas le nom.

— Mais… si vous pouvez vacciner contre cette maladie… » Oliver s'appuya péniblement sur un coude.

Il tenait enfin une idée qu'il ne voulait pas laisser échapper. L'effort parut en faire venir d'autres plus nettement, malgré sa stupeur croissante. Avec une peine inouïe, il poursuivit :

« Je comprends maintenant. Attendez… J'essaie de tout ordonner. Vous pouvez changer le cours de l'histoire… Vous le pouvez ! Je le sais. Kleph avait dû promettre de ne pas intervenir. Vous avez tous dû le promettre. C'est donc que vous pouviez vraiment modifier votre propre passé… notre époque ? » Cenbé reposa son bloc-notes. Il examina pensivement Oliver, d'un regard sombre et intense sous ses épais sourcils.

« Oui, dit-il. Oui, le passé peut être modifié, mais très difficilement. Et cela change aussi l'avenir, obligatoirement. Les lignes de la probabilité sont regroupées en de

nouveaux réseaux. Mais *cela* est extrêmement compliqué, et n'a jamais été autorisé. Le cours physio-temporel tend toujours à redevenir normal. C'est pourquoi il est si malaisé d'en provoquer une altération. » Il leva les épaules. « C'est une science théorique. Nous ne modifions pas l'histoire, Wilson. Si nous changions notre passé, notre *présent* serait aussi altéré. Et notre monde temporel nous convient parfaitement. Il y a peut-être chez nous quelques mécontents, mais ils n'ont pas droit au privilège de voyager dans le temps. »

Oliver éleva la voix pour se faire entendre :

« Mais vous en avez les moyens ! Vous pourriez changer l'histoire, si vous le vouliez – supprimer toute douleur, toute souffrance, toute tragédie.

— Tout cela est supprimé depuis longtemps, fit Cenbé.

— Pas *actuellement* ! Pas… *cela* ! »

Cenbé le regarda d'un air énigmatique. Puis :

« Cela aussi », dit-il.

*

**

Et subitement Oliver réalisa de *quelle* distance Cenbé le contemplait. Une distance énorme dans le temps. Cenbé était un compositeur, un génie, et forcément très emphatique ; mais son centre physique était très éloigné dans le temps. La cité agonisante, le monde entier de maintenant n'étaient pas tout à fait réels pour lui. Ce n'étaient que des pierres ajoutées à l'édifice sur lequel, reposait sa culture, dans son avenir brumeux et inconnu.

Cela sembla terrible à Oliver. Même Kleph… tous avaient fait montre de pusillanimité, de cette faculté qui avait permis à Hollia de réussir ses vilains petits tours et d'avoir une première loge pendant que le météore se ruait sur l'atmosphère terrestre. Tous étaient des dilettantes, Kleph, Omerie et les autres. Ils visitaient le temps, mais en

spectateurs. Etaient-ils saturés, blasés de leur existence normale ?

Pas assez blasés cependant pour souhaiter être transformés. Leur propre monde temporel était un moule totalement plein, une forme parfaite visant à satisfaire leurs besoins. Ils n'osaient pas modifier le passé : ils ne pouvaient risquer de gâcher leur présent.

Il eut un sursaut de répulsion. Au souvenir du contact des lèvres de Kleph, il sentit un goût âcre sur sa langue. Elle avait été désirable ; – il ne le savait que trop. Mais les séquelles…

Il y avait… quelque chose… de choquant dans cette race du futur. Il l'avait perçu vaguement au début, avant que le désir de Kleph eût noyé sa prudence et émoussé sa sensibilité. Considérer le voyage temporel comme un simple moyen d'évasion… lui semblait presque un blasphème. Une race qui possédait de tels moyens !

Kleph – qui l'avait quitté pour un sacre barbare et splendide situé à Rome mille ans auparavant – *comment l'avait-elle vu ?* Pas comme un homme réel et vivant. Il le savait. Les contemporains de Kleph n'étaient que des spectateurs.

Mais actuellement il voyait plus que de l'intérêt passager dans les yeux de Cenbé. Il y avait là une âpreté, une avidité aiguë et fascinée. L'homme avait posé ses écouteurs – il était *différent* des autres. C'était un connaisseur. Après la saison de grand cru venaient les séquelles… et Cenbé.

Cenbé le regardait et attendait ; la lueur vibrait doucement dans le cube translucide ; ses doigts étaient en arrêt au-dessus du bloc-notes. Cet ultime connaisseur attendait de goûter des raretés que nul n'eût su apprécier.

Ces bruits rythmiques, distants, presque musicaux, redevenaient audibles, couvraient le vacarme de l'incendie. Ecoutant et se souvenant, Oliver pouvait presque retrouver le thème de la symphonie qu'il avait entendue, revoir les visages des moribonds qu'il avait entrevus.

S’allongeant de nouveau, il ferma les yeux. La souffrance poignait tout son corps ; c’était comme une deuxième personnalité qui naissait en lui, un autre lui-même puissant et assuré, qui le remplaçait tandis qu’il se laissait aller à la dérive.

Pourquoi, se demandait-il vaguement, Kleph avait-elle menti ? Elle avait affirmé que ce breuvage n’aurait pas de suites. Aucune suite – et pourtant cette possession terrible était assez forte pour le chasser de son propre corps.

Kleph n’avait pas menti. Ce n’était pas là le résultat de la boisson. Il le savait – mais cela ne touchait ni son esprit ni son corps. Il restait immobile, s’abandonnant au pouvoir de la maladie : une maladie qui résultait *de quelque chose* de bien plus puissant que la plus forte des boissons. Une maladie qui n’avait pas de nom… Pas encore…

*

**

La nouvelle symphonie de Cenbé fut un éclatant triomphe. La première eut lieu à l’*Antarès Hall*, et obtint une ovation. Evidemment, le thème lui-même en était le principal artiste : la symphonie débutait par le météore qui avait précédé les grandes épidémies du XIV^{e} siècle, et se terminait sur l’apothéose que Cenbé avait cueillie au seuil des temps modernes.

Mais *seul* Cenbé pouvait interpréter cela avec autant de force subtile.

Les critiques parlèrent de la façon magistrale dont il avait choisi le visage du roi Stuart comme leitmotiv dans son montage d’émotions, de sons et de mouvements. Mais il y avait, dans le vaste mouvement de la composition, d’autres visages qui contribuaient à cet extraordinaire climat. Un visage en particulier, une séquence que le public absorba avidement, un visage d’homme, immense, aux traits détaillés, domina l’écran. Cenbé n’avait jamais si bien saisi

une crise émotionnelle, dit la critique. On pouvait presque lire dans les yeux de l'homme.

*

**

Après le départ de Cenbé, il resta longtemps immobile. Il songeait fiévreusement :

Je dois trouver un moyen de prévenir les autres. Si je l'avais su à l'avance, peut-être aurait-on pu faire quelque chose. Nous les aurions obligés *à nous dire comment transformer les probabilités. Nous aurions pu évacuer la ville.*

Si je pouvais laisser un message.

Peut-être pas *pour les gens d'aujourd'hui. Mais pour plus tard. ILS visitent le temps. S'ils étaient reconnus et rejoints un jour, quelque part, et forcés à changer le destin…*

Il ne lui fut pas facile de se lever. La chambre ne cessait de tournoyer. Mais il y parvint. Il trouva un crayon et du papier, et dans la pénombre vacillante, écrivit ce qu'il put. Assez pour prévenir, assez pour sauver…

Il posa les feuillets sur la table, bien en évidence, et alla se recoucher en titubant, dans l'obscurité grandissante.

*

**

La villa fut dynamitée six jours plus tard. C'était une des futiles tentatives pour arrêter l'inexorable expansion de la mort bleue.

Traduit par P. -J. Izabelle.

Vintage Season.

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.

EXPÉRIENCE - Fredric Brown

Petit manuel du voyageur du temps, treizième leçon. Il est temps, mes amis, d'aborder les paradoxes du voyage dans le passé. Et, fidèles à la loi du moindre effort, nous allons commencer par un minuscule paradoxe de Fredric Brown, le plus clair des écrivains de science-fiction, chef du département de prestidigitation dans notre petit vademecum du parfait chronographe.

La première machine à traverser le temps, messieurs ! annonça fièrement à ses deux confrères le professeur Johnson. Certes, ce n'est qu'un prototype réduit, qui ne peut fonctionner qu'avec des objets pesant moins de trois livres et cinq onces, et sur des distances ne dépassant pas douze minutes vers le passé ou l'avenir. Mais il fonctionne. »

Le prototype réduit ressemblait à une petite balance, analogue à celles dont se servent les postiers, sauf que sous le plateau il y avait deux cadrans gradués. Le professeur Johnson prit un petit cube de métal :

« Voici l'objet sur lequel nous allons expérimenter, dit-il. C'est un cube de laiton pesant une livre et trois onces. Je vais commencer par envoyer ce cube à cinq minutes dans l'avenir. »

Le professeur se pencha sur sa machine, tourna la manette devant un des cadrans.

« Regardez vos montres, messieurs ! »

Les deux confrères regardèrent leurs montres, le professeur Johnson plaça doucement le cube sur le plateau de la machine. Le cube disparut.

Cinq minutes plus tard, à une seconde près, le cube réapparut. Le professeur Johnson le retira de la machine :

« Et maintenant, messieurs, cinq minutes vers le passé. »

Il tourna la manette devant l'autre cadran et, tenant le cube à la main, regarda sa montre :

« Il est trois heures moins six, dit-il. Je vais mettre le mécanisme en route – je le ferai en plaçant le cube sur le plateau – en réglant à trois heures pile. Dans ces conditions le cube doit, à trois heures moins cinq, disparaître de ma main et apparaître sur le plateau, cinq minutes avant que je l'y aie placé.

— Comment pouvez-vous y placer le cube, alors ? demanda un des confrères.

— Quand ma main s'approchera, il disparaîtra du plateau, pour apparaître dans ma main afin que celle-ci l'y place. Trois heures. Veuillez observer, messieurs. »

Le cube disparut de la main du professeur Johnson.

Et il apparut sur le plateau de la machine à traverser le temps.

« Vous avez vu ? Cinq minutes avant que je l'y place, le cube est sur le plateau ! »

Les deux collègues considérèrent le cube en fronçant les sourcils.

« Mais, dit l'un d'eux, que se passerait-il si, maintenant que le cube est apparu sur la machine cinq minutes avant que vous ne l'y ayez placé, vous changiez d'avis et ne l'y placiez pas à trois heures ? Est-ce que le fonctionnement de votre machine n'implique pas une sorte de paradoxe ?

— C'est très intéressant, ce que vous dites là, mon cher confrère, dit le professeur Johnson. Je n'y avais pas songé. C'est une expérience à faire. Je ne placerai donc pas… »

Le fonctionnement de la machine n'impliquait aucun paradoxe. Le cube resta en place.

Mais tout le reste de l’univers, professeur, confrères et tout, disparut.

Traduit par Jean Sendy.
Experiment.

© Fredric Brown, 1965.
© Editions Denoël, 1958, pour la traduction. Extrait de « Lune de miel en enfer » (Honeymoon in Hell).

MOI, MOI ET MOI - William Tenn

Vous n'avez pas encore bien compris ce que c'est qu'un paradoxe dans le passé ? Nous allons nous expliquer plus longuement. Suivez-nous bien. Il faut d'abord savoir que toute modification du passé entraîne une modification du temps d'où l'on vient, et que ce n'est pas sans importance quand on a l'intention de revenir. Ne pas oublier aussi qu'on peut se croiser soi-même, ce qui fait un drôle d'effet quand on n'est pas prévenu. Garder à l'esprit enfin que le nombre des paradoxes est une fonction exponentielle du nombre des voyages, et qu'on a intérêt à ne pas les multiplier si on veut y comprendre encore quelque chose à la fin de l'histoire. Mais, s'il faut les multiplier, est-il vraiment souhaitable d'y comprendre quelque chose ? N'est-il pas préférable au contraire d'être aussi bête que possible, afin de conserver un minimum de sang-froid ? Tels sont les enseignements de cette histoire de William Tenn, digne rival de Brown dans le genre sarcastique.

Ne pensez-vous pas que vous pourriez lever le nez de vos bandes dessinées, le temps d'écouter mes dernières instructions pour la plus grande aventure jamais entreprise

par l'homme ? Après tout, mon cher Noodleneck [11], c'est *votre* peau que vous allez risquer ! » Le professeur Ruddle [12] en tremblait d'indignation.

McCarthy changea sa chique de joue et, avançant légèrement les lèvres, regarda rêveusement le lavabo d'émail blanc fixé au mur, *k* quatre ou cinq mètres de l'énorme boîte transparente, pleine de fils et d'appareils, sur laquelle le professeur n'avait cessé de travailler depuis son arrivée. Soudain, un long filet de jus brunâtre jaillit de sa bouche et frappa le robinet d'eau froide avec un *ping* aigu.

Le professeur sursauta.

McCarthy sourit : « M'appelle pas Noodleneck, dit-il d'une voix traînante. Mon nom, c'est Gooseneck [13]. Connu et respecté dans toutes les prisons des U. S. A., y compris ici, en Caroline du Nord ». Gooseneck « McCarthy, dix jours pour vagabondage », ou bien : « Gooseneck McCarthy, arrêté en état d'ivresse manifeste, vingt jours. » *Jamais* Noodleneck ». Il soupira, puis s'interrompit, visa, et le robinet fit de nouveau *ping.* « Ecoute, mon gars. Moi, tout ce que je voulais, c'était un jus et p't'être un casse-croûte pour aller avec. La machine à voyager dans le temps, c'est une idée à vous, ça.

— Ça ne vous fait rien de savoir que vous allez bientôt vous trouver à cent dix millions d'années dans le passé, bien avant la naissance de l'homme ou de ses ancêtres directs ?

— Rien. Alors ça, je vous le garantis, rien du tout ! »

L'ex-doyen du département de physique du Brind-Iesham Business College fit une grimace de dégoût. À travers les verres épais de ses lunettes, il regarda avec incrédulité le vagabond boucané et crasseux auquel il se voyait contraint de confier l'œuvre de sa vie : tête anguleuse, comme taillée dans le granit, cou démesurément long et flexible, corps petit et ramassé dont partaient des membres également

longs et flexibles. Ses vêtements se limitaient à un col roulé de couleur vaguement kaki, des pantalons de velours rapiécés et une paire de bottes méconnaissables. Il poussa un soupir :

« L'avenir de la science et le sort de l'humanité sont entre vos mains ! Lorsque vous êtes arrivé dans ma cabane, après avoir marché dans la montagne, il y a deux jours, vous étiez affamé. Vous n'aviez pas un sou en poche…

— Si, j'en avais un. Mais ma poche est trouée. Il doit être quelque part par terre, dans cette pièce, aussi vrai que…

— D'accord, d'accord. Vous aviez donc un sou. Je vous ai accueilli, vous ai donné à manger, et vous ai offert cent dollars pour inaugurer ma machine ! Ne croyez-vous pas… »

Ping ! Cette fois, c'était le robinet d'eau chaude.

« … que vous pourriez au moins écouter ce que je vous dis ! » La voix du petit physicien aux cheveux blancs clairsemés commençait à monter dans l'aigu, ce qui était mauvais signe. « Ce que je vous explique est important, la réussite de l'expérience en dépend ! Vous n'imaginez pas quels bouleversements le moindre geste irréfléchi peut créer dans le flux temporel ! »

McCarthy se leva brusquement, laissant glisser le magazine bariolé sur le sol jonché de tubes de verre, de pipettes et de papiers couverts de formules. Il s'avança vers le professeur, qui avait une bonne tête de moins que lui. Le petit savant agrippa nerveusement une clef anglaise.

« Voyons, cher professeur Ruddle, dit le vagabond sur un ton rempli d'une douce menace, si vous ne me trouvez pas assez malin, pourquoi n'y allez-vous pas vous-même, hein ? »

Le petit homme eut un sourire conciliant. « Allons, allons, ne soyez pas tellement têtu, Noodleneck…

— Gooseneck. Gooseneck McCarthy.

— Vous êtes l'individu le plus irascible que j'aie jamais rencontré. Plus encore que le professeur Darwin Willington

Walker, le directeur du département de mathématiques du Brindlesham Business College. En dépit des preuves irréfutables que je lui ai présentées, il a persisté à maintenir qu'une machine à voyager dans le temps était impossible ! Il ne cessait de répéter de façon particulièrement exaspérante : « Les grandes inventions ne sortent « pas des petits paradoxes. Et le voyage dans le « temps ne sera jamais qu'un ramassis de petits « paradoxes compliqués à souhait. » Résultat, le *college* a refusé de subventionner mes recherches et j'ai dû venir m'installer en Caroline du Nord, et à mes propres frais encore ! » Il continua encore un moment à ronchonner contre les mathématiciens dénués d'imagination et les administrateurs parcimonieux.

« Vous n'avez pas répondu à ma question », dit McCarthy.

Ruddle leva les yeux sur lui, et son front rougit imperceptiblement, sous la crête de fins cheveux blancs. « C'est que, voyez-vous, la société a besoin de moi, ne serait-ce que pour ma thèse encore inachevée sur les positions intraréversibles. Tout semble indiquer que la machine sera une grande réussite, certes, mais il n'est pas tout à fait impossible que Walker ait considéré un point que j'ai… euh… négligé.

— Ça veut dire qu'il y a une chance que je revienne pas ?

— Euh… quelque chose dans ce genre-là, peut-être. Mais il n'y a aucun danger, vous comprenez. J'ai revu mes calculs des dizaines de fois, et ils sont à toute épreuve. Mais il est toujours possible qu'une minuscule erreur, une racine cubique à laquelle manquerait une ultime décimale… »

McCarthy hocha la tête d'un air entendu. « Dans ce cas, annonça-t-il, je veux le chèque avant de partir. Si jamais ça cloche, je finirais par pas être payé. Je prends pas de risque, moi. »

Le professeur Ruddle le regarda en dessous et humecta ses lèvres. « Mais certainement, Noodleneck,

certainement… Je vais vous le faire tout de suite, puisque vous y tenez !

— Gooseneck. Combien de fois faudra-t-il que je vous répète que mon nom est Gooseneck McCarthy ? Seulement, il faudra que vous mettiez mon vrai prénom, sur le chèque.

— Et votre prénom est… ?

— Eh bien… Bah ! il va bien falloir que je vous le dise, mais surtout, ne le répétez à personne. Promis ? C'est… » La voix du vagabond devint un murmure à peine audible. « … G*alahad.* »

Le physicien griffonna un dernier mot sur le rectangle de papier vert, l'arracha du carnet et le tendit à McCarthy. Payez à l'ordre de Galahad McCarthy cent dollars et 00 *cent.* Sur la Banque boursière et commerciale de la betterave et du tabac de Caroline du Nord.

Ruddle le regarda insérer avec soin le chèque dans une de ses poches, puis prit un coûteux appareil photo automatique muni d'une bandoulière et le lui passa autour du cou : « Voilà. Il est chargé. Vous êtes sûr de savoir vous servir de l'obturateur ? Il suffit de…

— Ces joujoux, ça me connaît. Et puis ça fait deux jours que je m'amuse avec. Alors, vous voulez que je sorte de la machine, que je prenne deux ou trois vues du paysage, et que je bouge une pierre.

— Et rien de plus ! N'oubliez pas que vous allez cent dix millions d'années dans le passé, et que toute action de votre part aurait un effet incalculable sur le présent. Vous pourriez éliminer la race humaine tout entière en écrasant par mégarde une petite bestiole qui serait son ancêtre. Je pense que changer une pierre de place, un tout petit peu, constitue une excellente première expérience, dénuée de danger. Mais surtout, soyez prudent ! »

Ils se dirigèrent vers la grande cabine transparente érigée à l'autre bout du laboratoire. À travers ses parois épaisses de trente centimètres, on apercevait, légèrement

brouillés, des appareils reliés par un complexe câblage, dont émergeait un énorme levier chromé.

« Vous arriverez vraisemblablement dans le crétacé, la période moyenne de l'âge des reptiles. La majeure partie de l'Amérique du Nord était immergée, mais les recherches géologiques prouvent qu'il y avait une île à cet endroit.

— Ça fait seize fois que vous me le dites. Montrez-moi simplement quel machin je dois basculer et j'y vais.

— Machin ! cracha Ruddle d'une voix grinçante. Vous n'allez basculer aucun *machin* ! Vous allez doucement abaisser le chronotransit – et j'ai bien dit *doucement* ! – C'est ce grand levier chromé, qui actionnera la fermeture, de la porte et fera partir la machine. Quand vous serez arrivé, vous le relèverez – de nouveau *doucement* – et la porte s'ouvrira. La machine est réglée pour parcourir le nombre d'années prévu : vous n'aurez donc aucun effort intellectuel à fournir. Heureusement, d'ailleurs. »

McCarthy le regarda du haut de son mètre quatre-vingts. « Vous vous en permettez des plaisanteries, pour un gars de votre taille ! Je parie que vous avez une peur bleue de votre femme.

— Je ne suis pas marié, lui dit Ruddle sèchement. Je ne crois pas en cette institution… Quelle idée de parler de mariage en un moment pareil. Quand je pense que je permets à un individu aussi stupide et entêté que vous de partir dans une machine ayant d'aussi gigantesques possibilités… Enfin ! ma vie est bien trop précieuse pour que je la risque dans un prototype construit de bric et de broc.

— Comme c'est vrai ! dit McCarthy en hochant la tête. Mais la mienne ne l'est pas », ajouta-t-il en tapotant le chèque qui dépassait de sa poche.

Il abaissa le levier du chronotransit, doucement…

La porte se referma sur les dernières recommandations frénétiques du professeur : « Au revoir, Noodleneck, et surtout, *soyez prudent* !

— Gooseneck, corrigea automatiquement McCarthy. La machine eut une brusque secousse, et il entrevit encore le professeur à travers les épaisses cloisons de quartzine. Il était échevelé ; son visage exprimait à la fois la peur et le doute. Il semblait prier.

*

**

Une lumière incroyablement forte perçait les épais nuages bleuâtres. La machine à voyager dans le temps se trouvait sur une plage, devant une impénétrable muraille de jungle. Dans une luxuriance exubérante, se mêlaient palmiers géants, fougères arborescentes, prêles gigantesques et mille plantes grimpantes. Derrière, on devinait une vie riche et inquiétante. Après avoir regardé un moment à travers les cloisons semi-transparentes, McCarthy murmura :

« Relever le machin *doucement* », et il joignit le geste à la parole.

Il sortit et se retrouva dans l'eau jusqu'à mi-mollets. La marée devait être haute, et une écume jaunâtre battait la base de la lourde structure qui l'avait amené. Après tout, Ruddle avait dit que c'était une île.

« Heureusement qu'il a pas construit sa cabane une dizaine de mètres plus bas ! »

Il pataugea jusqu'à la rive, évitant un amas d'éponges brunâtres. À la réflexion, il en prit une photo ; cela plairait sûrement au professeur. Il en prit aussi quelques-unes de la mer et de la jungle.

Au-dessus de la cime des arbres, à un ou deux kilomètres de là, McCarthy vit battre de gigantesques ailes de cuir. Il reconnut ces effrayantes créatures d'après les dessins que le professeur lui avait montrés. Des ptérodactyles, version reptilienne des oiseaux.

McCarthy prit nerveusement une dernière photo et se hâta de revenir à la machine. Ce long bec pointu, armé de dents féroces, ne lui disait rien qui vaille. Quelque chose remua dans la jungle, sous la gigantesque chauve-souris, et elle fondit sur sa proie comme un ange déchu, laissant couler de la salive de ses mâchoires béantes.

S'étant assuré que le ptérodactyle était occupé, McCarthy remonta la plage d'un pas rapide. Pas loin de la lisière des arbres, il avait repéré un rocher rond et rougeâtre, qui ferait l'affaire.

Le rocher était plus lourd qu'il ne l'avait pensé, et de plus il collait à la terre spongieuse. Couvert de sueur sous le soleil implacable, il parvint finalement à le faire basculer sur le côté.

Il se décolla du sol avec un fort bruit de succion. Dans la terre humide apparut un trou rond, dont sortit un mille-pattes aussi long que le bras, qui s'éclipsa vers la forêt. Une odeur nauséabonde montait du trou que la bête venait de quitter. Décidément, cet endroit ne disait rien de bon à McCarthy. Il était temps de rentrer.

Avant d'abaisser le levier, le vagabond jeta un dernier coup d'œil sur le rocher rouge, dont la base humide était plus foncée que le reste. Cent dollars pour bouger ça…

« Alors, c'est ça, le travail ? monologua-t-il. Faudrait peut-être que j'y revienne plus souvent… »

*

**

Après -le soleil et l'espace du crétacé, le laboratoire lui parut plus petit que dans son souvenir. Comme il sortait de la machine, il vit accourir le professeur tout essoufflé.

« Alors, comment cela s'est-il passé ? » demanda-t-il avidement.

McCarthy contempla le crâne du professeur du haut de son mètre quatre-vingts. « Tout va bien, répondit-il

lentement. Mais dites-moi, professeur Ruddle, pourquoi vous êtes-vous rasé la tête ? C'est pas que vos cheveux étaient abondants, mais je trouve que ça faisait distingué.

— Cheveux ? Rasés ? Ça fait des années que je suis complètement chauve ! Et je m'appelle Guggles [14], pas Ruddle. *Guggles,* souvenez-vous-en une fois pour toutes. Donnez-moi l'appareil photo. »

McCarthy lui tendit l'appareil en le regardant avec perplexité. « J'aurais juré que vous aviez une couronne de cheveux blancs. Je l'aurais *juré.* Désolé pour l'erreur de nom, professeur. On arrive jamais à s'accorder sur ces choses. »

Poussant un grognement incompréhensible, le professeur se dirigea vers la chambre noire. Arrivé à mi-chemin, il vit une énorme silhouette féminine apparaître à la porte, et instinctivement courba le dos.

« Aloysius ! cria une voix qui faisait dans l'oreille l'effet d'un tire-bouchon. Aloysius ! Je t'avais dit hier que si ce vagabond n'était pas parti de chez nous dans les vingt-quatre heures, tu aurais de mes nouvelles. Aloysius ! Tu m'entends ? Il te reste exactement trente-sept minutes !

— Ou… i, chérie, dit le professeur tandis que le large dos s'éloignait. Nous avons presque terminé.

— Qui était-ce ? demanda McCarthy dès qu'elle eut disparu.

— Ma femme, voyons. C'est elle qui vous a préparé le petit déjeuner

— Sûrement pas Je me le suis préparé moi-même. Et vous m'aviez dit que vous n'étiez pas marié !

— Allons, M. Gallagher, vous n'avez pas toute votre tête, ce me semble. Cela fait vingt-cinq ans que je suis marié et je sais combien il est vain d'essayer de le nier. Il est impossible que je vous aie dit cela.

— À propos, d'ailleurs, rétorqua le vagabond belliqueusement, je m'appelle pas Gallagher, mais

McCarthy, Gooseneck McCarthy. Qu'est-ce qui se passe ici ? Vous vous souvenez même plus de mon nom – et je parle même pas de mon prénom – vous vous rasez la tête, vous vous mariez en douce, et en plus vous me dites qu'une sorte de femelle a préparé mon petit déjeuner, comme si je savais pas le faire mieux que personne…

— Un moment ! » Le petit homme s'était approché et l'avait agrippé par la manche. « Attendez, M. Gallagher ou Gooseneck ou je ne sais quoi. Racontez-moi plutôt à quoi ressemblait cette maison avant votre départ. »

Gooseneck le lui raconta en détail. « Et cette espèce de machin se trouvait *sous* ce trucmuche, et pas dessus », dit-il pour terminer.

Le professeur réfléchit un moment. « En allant dans le passé, vous n'avez rien fait d'autre que de bouger une pierre ?

— Rien d'autre. Y'avait un énorme mille-pattes en dessous ; il s'est enfui mais je l'ai pas touché. Après avoir retourné la pierre et pris quelques photos, je suis revenu tout de suite, comme vous me l'aviez dit.

— Très bien. Je vois… hum… Ça doit être ça. Le fait que le mille-pattes ait quitté l'abri de son rocher a dû modifier suffisamment la séquence des événements futurs pour que je sois marié au lieu d'être un heureux célibataire, et pour avoir changé mon nom de Ruddle en Guggles. À moins que ce ne soit la pierre elle-même. Imaginez donc ! Si vous n'aviez pas bougé cette pierre, je ne serais pas marié, Gallagher…

— McCarthy, rectifia le grand vagabond avec résignation.

— Peu importe votre nom. Ecoutez-moi bien. Vous allez retourner dans la machine et remettre le rocher dans sa position primitive. Dès que vous aurez fait cela…

— Si je dois y retourner, ça sera encore cent dollars.

— Comment pouvez-vous parler d'argent en un moment pareil !

— Qu'est-ce que ce moment a de particulier ?

— Comment ? Me voilà marié, on m'interrompt dans mon travail, et vous parlez de… bon, bon, voilà votre argent. »

Le professeur sortit son chéquier, griffonna hâtivement un chèque et le lui tendit. « Tenez. Vous voilà satisfait ? »

McCarthy regarda le chèque en plissant le front.

« Y ressemble pas à l'autre. Celui-ci est sur l'Office de change des planteurs de coton.

— Aucune importance, se hâta de lui dire le professeur, tout en le poussant dans la machine à voyager dans le temps. C'est un chèque, n'est-ce pas ? Une banque en vaut bien une autre, faites-moi confiance. »

Tout en effectuant divers réglages, le petit homme lui recommanda : « Alors, vous avez bien compris ? Vous remettez cette pierre le plus exactement possible dans sa position d'origine. Et vous ne faites rien d'autre, absolument rien.

— Je sais, je sais. Dites donc, prof, comment ça se fait que je me souviens de tous ces changements, et pas vous, malgré votre science et tout ça ?

— C'est très simple, lui dit le professeur en sautillant hors de la machine. Comme vous étiez dans le passé et dans la machine pendant que ces modifications temporelles se mettaient en place ; vous étiez en quelque sorte isolé contre elles, exactement comme le pilote ne souffre pas directement des effets de la bombe qu'il a lâchée au-dessus d'une ville. Voilà ; la machine est réglée de manière à revenir approximativement au même moment que précédemment. Hélas ! le calibrage du chronotransit est d'une précision relative… Vous savez encore vous servir de la machine ? Sinon, je… »

McCarthy soupira et abaissa doucement le levier ; la porte se ferma au nez du professeur qui s'était lancé dans de longues explications, et dont le crâne chauve suait à grosses gouttes.

*
**

Il se retrouva dans les vagues léchant la grève de la petite île. Il hésita un moment avant de sortir ; il venait en effet d'apercevoir un étrange objet transparent, un peu plus haut sur la plage. Une autre machine à voyager dans le temps, exactement pareille à la sienne !

« Bah ! Le professeur trouvera sûrement moyen d'expliquer ça. »

Il fit quelques pas en direction du rocher puis, soudain, s'arrêta net.

Le rocher était bien là, à la place qu'il occupait avant qu'il ne le bascule. Mais il y avait aussi un homme, qui tirait dessus de toutes ses forces, *un homme grand et maigre, vêtu d'un col roulé kaki et de pantalons de velours marron.*

Il lui fallut faire effort pour refermer sa bouche, qui était restée grande ouverte de stupéfaction. « Hé ! Vous, là-bas ! Laissez ce rocher tranquille ! Il faut pas y toucher ! » Il courut vers lui.

L'inconnu se retourna. Il avait le visage le plus laid que McCarthy eût jamais vu. De plus, son cou était ridiculement long et mince. Il examina McCarthy sans se presser, puis sortit de sa poche du tabac à chiquer, enveloppé dans un papier crasseux et en mordit un morceau.

McCarthy sortit de sa propre poche un paquet identique et l'imita. Ils mastiquèrent à l'unisson en se regardant fixement. Puis, simultanément, ils crachèrent un long filet de salive brunâtre.

« Pas toucher au rocher ? Qu'est-ce que c'est que ces histoires ? Le professeur Ruddle m'a dit de le bouger.

— Eh bien, moi, le professeur Ruddle m'a dit de ne *pas* le bouger. Et le professeur Guggles *aussi,* ajouta McCarthy triomphalement. »

L’autre réfléchit un moment, sans cesser de mastiquer. Il soupesa McCarthy du regard, puis cracha avec mépris et, se tournant de nouveau vers le rocher, reprit ses efforts.

Avec un soupir, McCarthy le prit par l’épaule et lui fit faire volte-face. « Faut pas être, obstiné comme ça, mon gars. J’vais être obligé de me fâcher. »

Sans mettre la moindre hostilité dans son regard dénué d’expression, l’inconnu lui allongea un prodigieux coup de pied entre les jambes, mais McCarthy se mit prestement hors d’atteinte. Il connaissait ce coup par cœur ! Il l’avait pratiqué lui-même des douzaines de fois. Il lui balança négligemment sa patte dans la figure, mais l’inconnu se baissa lentement et revint à l’attaque.

Il était dans une position parfaite pour le fameux « un-deux » de McCarthy. Il feinta de la gauche, rassemblant apparemment toutes ses forces pour viser l’estomac de l’autre. Il remarqua que son adversaire faisait lui-même des gestes bizarres avec son bras gauche. Puis, sans avertissement aucun, il lui assena un terrifiant uppercut du droit.

« Oumph ! »

En plein dans le…

… mille. McCarthy se redressa et secoua la tête pour s’éclaircir les idées. Son coup avait porté, mais…

Celui de l’inconnu aussi !

Il était assis par terre à un bon mètre de McCarthy, l’air triste et songeur. « Jamais vu un mec aussi têtu que vous ! Où avez-vous appris mon punch ?

— *Votre* punch ! » Ils se levèrent et se firent face, le regard menaçant. « Ecoute-moi, mon petit gars, ça, c’était mon punch du dimanche à *moi,* déposé, breveté SGDG et régulièrement constitué ! Ouais… Tout ça ne nous mène pas loin.

— Là, t’as raison. Qu’est-ce qu’on fait, alors ? S’il faut qu’on se bagarre pendant encore un million d’années, je

m’en balance, mais on m’a payé pour bouger ce caillou et je le bougerai ! »

McCarthy changea sa chique de joue. « Te fâche pas. T’as été payé pour bouger ce rocher par le professeur Ruddle ou Guggles, à moins qu’il ait encore une fois changé de nom. Si je retourne, et que je te ramène un mot de lui, disant que tu dois pas le bouger, et que tu peux garder le chèque quand même, tu promets de rester sagement assis en m’attendant ? »

L’étranger ne cessait de mastiquer et de cracher, de mastiquer et de cracher. McCarthy remarqua que leur synchronisation était remarquable. De plus, ils crachaient à exactement la même distance. Il avait pas l’air d’un mauvais gars, mais qu’est-ce qu’il était têtu ! Bizarre ; il portait en bandoulière un appareil photo exactement semblable à celui que Ruddle lui avait repris.

« D’acc. Tu retournes chercher ce mot et je t’attends ici. »

McCarthy se hâta de regagner la machine avant qu’il ne change d’avis.

*

**

En entrant dans le laboratoire, il eut le plaisir de constater que le professeur avait de nouveau une couronne de cheveux blancs.

« Dites-donc, ça devient drôlement compliqué, cette histoire. Comment ça s’est passé avec votre femme ?

— Femme ? Quelle femme ?

— Votre régulière, quoi, boulet aux pieds et cordon-bleu.

— Je ne suis pas marié. Je vous ai déjà dit que je considérais cette coutume barbare comme indigne d’un individu réellement civilisé. Cessez de dire des bêtises et donnez-moi l’appareil photo.

— Mais… » McCarthy sentit qu'il fallait y aller doucement. « Vous ne vous souvenez pas que vous me l'avez déjà pris, professeur Ruddle ?

— Pas Ruddle, mais Roodles, Roodles [15], oo comme dans Gooseface [16]. Et comment aurais-je pu vous le prendre alors que vous venez juste de revenir ? Vous ne savez plus ce que vous dites, McCarney, et je n'aime pas ça. Reprenez-vous ! »

McCarthy secoua la tête, et renonça à corriger son nom. Il commençait à regretter un tout petit peu de s'être engagé dans cette aventure.

« Asseyez-vous, prof, et écoutez-moi. » De sa large patte, il poussa doucement le professeur dans un fauteuil. « Je vais vous mettre au courant des derniers événements. »

Un quart d'heure plus tard, il concluait : « Et ce type m'a promis d'attendre que je revienne avec un mot de vous. Si vous voulez une femme, ne me le donnez pas, et il va bouger cette pierre. Personnellement, ça m'est égal. Tout ce que je demande, c'est de partir d'ici en vitesse ! »

Le professeur Ruddle (Guggles ? Roodles ?) ferma les yeux. « Marié, dit-il en frissonnant. À cette mégère ! Ah ! non, pas ça ! Ecoutez-moi, McCarney – ou McCarthy ! Il *faut* que vous retourniez là-bas. Je vais vous faire un mot. Attendez. » Il sortit un carnet et se mit à écrire avec une hâte désespérée, puis fit un chèque.

« Tiens, encore une autre banque, constata McCarthy en le prenant. Cette fois, c'est la Banque de l'union des producteurs de cacahuètes du Sud. J'espère qu'ils vont tous être valables ?

— Mais certainement, lui assura le professeur, certainement. Allez vite lui remettre ce mot, et quand vous reviendrez, nous arrangerons tout à la satisfaction générale. Dites simplement à cet autre McCarney que…

— McCarthy. Dites donc, vous ! Je suis le *seul* McCarthy – le seul Gooseneck McCarthy, en tout cas. Si vous envoyez

une douzaine de gars différents pour faire le même boulot…

— Je n'ai envoyé personne d'autre que vous. Vous ne comprenez donc pas ce qui s'est passé ? Vous êtes allé dans le crétacé pour bouger un rocher. En revenant dans le présent, vous m'avez trouvé dans des circonstances assez catastrophiques, à vous en croire. Ensuite, vous êtes retourné dans le passé pour rétablir la situation, et vous êtes arrivé *approximativement* au même point de l'espace et du temps que la première fois ; ce ne pouvait pas être exactement le même à cause d'une multitude de facteurs inconnus et de la précision relative de cette première machine. Vous me suivez ? Bien. « Vous 1 – nous vous appellerons « Vous 1 » – avez rencontré « Vous 2 » au moment même où il se préparait à bouger cette pierre. Vous l'en empêchez. Si vous ne l'aviez pas fait, s'il n'avait pas été interrompu dans ce qu'il faisait et avait réellement bougé la pierre, il aurait été « Vous 1 ». Mais, parce qu'il – ou plutôt parce que vous – ne 1 avez pas fait, il est légèrement différent de vous, étant un « Vous » qui a effectué un seul voyage dans le passé, sans même changer la pierre de place. Tandis que vous – « Vous 1 » – avez fait deux voyages, avez à la fois bougé la pierre vous-même et vous êtes empêché de la bouger. C'est tout simple, en réalité, n'est-ce pas ? * McCarthy se caressa le menton et reprit sa respiration. « Ouais… si on veut, ouais… Moi, je dirais pas que c'est tellement simple… »

Le professeur entra en sautillant dans la machine et commença à la préparer pour un nouveau voyage. « Venons-en à ce qui m'est arrivé, à moi. Quand vous – de nouveau, « Vous 1 » – avez empêché « Vous 2 » de bouger cette pierre, vous avez immédiatement précipité un changement ou plutôt un déchangement dans ma situation personnelle. Le rocher n'ayant jamais été bougé, je n'avais pas été marié, n'étais pas marié et, espérons-le, ne serai jamais marié. Et de plus, je n'étais plus chauve. Mais par le

fait même de la présence de deux « Vous » dans le passé, à cause de je ne -sais quelle forme de vie microscopique que vous avez tuée avec votre haleine, ou de l'empreinte de vos pieds sur le sable, de subtiles altérations ont atteint le présent, ce qui fait que mon nom était (et a toujours été !) Roodles, et le vôtre…

— Est sans doute McTavish maintenant ! hurla McCarthy. Alors, prof, vous l'avez réglé, ce machin ?

— Oui, oui, tout est prêt. » Le professeur prit un air songeur. « La seule chose qui m'intrigue, c'est de savoir ce qu'est devenu cet appareil photo… En admettant que « Vous 1 » dans le rôle de « Vous 2… »

McCarthy planta son pied sur les fesses du petit savant et poussa de toutes ses forces. « Je m'en vais arranger ça, mais je jure que c'est la dernière fois que je mets les pieds dans un de ces trucs ! »

Il tira le chronotransit – pas très doucement – et la porte se ferma. Il eut le temps de voir le professeur agiter avec indignation sa couronne de cheveux blancs, au milieu d'un monceau d'appareils brisés.

*

**

Cette fois, il se matérialisa au sec, sur la plage même. « Tiens, tiens, marmonna-t-il en sortant, un peu plus près chaque fois. D'abord, je lui remets le mot et puis… »

Et puis…

« Crénom de saperlipopette d'une baleine à deux queues ! »

Près d'un rocher rougeâtre, deux hommes se battaient. Ils portaient des vêtements identiques, avaient la même taille et la même carrure, les mêmes traits, les mêmes cous longs et minces. Leur façon de se battre était curieuse : les deux hommes portaient exactement les mêmes coups au même moment, comme si chacun d'eux était le reflet de

l’autre dans un miroir. Celui qui était dos au rocher portait un appareil photo autour du cou et l’autre n’en avait pas ; ce détail seul permettait de les distinguer.

À un moment donné, ils firent tous deux des feintes de la gauche, se préparant visiblement à exécuter ce que les officiers de police de nombre de petites villes connaissaient comme le redoutable « un-deux » de Gooseneck McCarthy. Ignorant la feinte, les deux hommes détendirent simultanément leur droite et… s’assommèrent mutuellement.

Ils se redressèrent en secouant la tête d’un air hébété.

« Jamais vu un mec aussi têtu que vous ? commença l’un d’eux. Où avez-vous…

–… appris mon punch ? » termina McCarthy en s’avançant vers eux.

Ils se levèrent d’un bond et le regardèrent avec stupéfaction. « Hé ! s’exclama celui à la caméra. Mais vous êtes des jumeaux !

— Minute, vous fâchez pas », dit McCarthy en se mettant entre eux avant que leurs regards courroucés se changent en actes. « Nous sommes tous des jumeaux. Je veux dire des triplés. Je veux dire… Asseyez-vous, j’ai quelque chose à vous raconter. »

Ils se rassirent lentement, en le regardant d’un air méfiant.

Quatre chiques de tabac plus tard, un cercle de jus de nicotine noirâtre les entourait de toutes parts. McCarthy était en nage. Tous les trois. « En résumé, quoi, termina-t-il, je suis McCarthy 1 parce que j’ai tout fait depuis le début jusqu’au moment où j’empêche McCarthy 2 de retourner chercher le mot du professeur qu’exige McCarthy 3. »

Celui à la caméra se leva et les autres l’imitèrent.

« Ce que je comprends pas dans tout ça, c’est que je suis McCarthy 3. J’ai plutôt l’impression que je suis McCarthy 1, lui, McCarthy 2, ce qui était juste, et que *vous* êtes McCarthy 3.

— Là, j’ai l’impression que tu te goures, dit McCarthy 2. À mon avis – écoutez bien, vous allez voir, – McCarthy 1, c’est moi, vous, vous êtes…

— Arrêtez ! Taisez-vous ! » Les deux hommes qu’il avait trouvés en train de se battre se retournèrent vers McCarthy. « Je *sais* que je suis McCarthy 1 !

— Et comment le sais-tu ? lui demandèrent-ils en chœur.

— Parce que le professeur Ruddle me l’a expliqué. Il ne *vous* a rien expliqué, hein ? Je suis McCarthy 1, y’a pas de doute à ça. Vous êtes les bougres les plus obstinés que j’aie jamais rencontrés. Allez, il est temps de rentrer.

— Une petite seconde. Qu’est-ce qui me prouve que je ne dois toujours pas bouger cette fichue pierre ? Simplement parce que tu le dis ?

— Parce que je le dis, et que le professeur Ruddle le dit dans le mot que je t’ai donné. Et parce qu’on est deux à ne pas vouloir la bouger, et qu’on peut t’en empêcher si jamais t’insistes. »

Voyant que McCarthy 2 approuvait de la tête, McCarthy 3 chercha désespérément une arme quelconque des yeux. Ne trouvant rien, il revint vers sa machine à voyager dans le temps. McCarthy 1 et 3 se hâtèrent de le rattraper.

« Allons plutôt dans la mienne, c’est la plus proche. »

Ils entrèrent tous dans la machine de McCarthy 1.

« Et les chèques ? Pourquoi est-ce que t’aurais trois chèques, et McCarthy 2, deux chèques, alors que j’en ai qu’un ?

— Attends qu’on soit de retour chez le professeur. Il m’a promis qu’il arrangerait ça. » McCarthy 1 ajouta avec lassitude : « Tu peux pas penser à autre chose qu’à l’argent ?

— Non, lui répondit McCarthy 2. Je veux ma part du *troisième* chèque. J’y ai droit, à c’t’oseille ; j’veux toucher plus que ce mec-là, pigé ?

— D’accord, d’accord. Attends qu’on soit de retour au labo. » McCarthy 1 abaissa le levier du chronotransit. L’île

et la lumière aveuglante disparurent. Ils attendirent.

*
**

Il faisait noir ! « Hé ! cria McCarthy 2. Où est le labo ? Où est le professeur Ruddle ? »

McCarthy 1 essaya de lever le levier du chronotransit. En vain. Les deux autres arrivèrent à la rescousse.

Le levier ne bougea pas d'un pouce.

« Tu as dû tirer trop fort ! cria McCarthy 3. Tu l'as cassé !

— Exactement ! renchérit McCarthy 2. Qui t'a dit que tu savais te servir d'une machine à voyager dans le temps ? Tu l'as cassée, et nous voilà beaux !

— Doucement, doucement, dit McCarthy 1 en les repoussant. J'ai une idée. Vous savez ce qui a dû se passer ? On a essayé de revenir tous les trois à… au présent, comme dit le professeur Ruddle. Mais seul l'un de nous *appartient au présent* – vous voyez ce que je veux dire ? Et alors, quand on est tous les trois dedans, la machine ne peut plus aller nulle part. Pigé ?

— C'est pas un gros problème, dit McCarthy 3. Comme je suis le seul vrai…

— T'es dingue, non ? Je sais que c'est moi le *vrai* McCarthy, moi ! Je le *sens…*

— Minute, dit McCarthy. Tout ça ne nous mène nulle part. Et de plus, ça devient irrespirable, ici. Retournons plutôt au grand air, et on en discutera. »

Il abaissa de nouveau le levier.

Ils revinrent donc cent dix millions d'années en arrière pour discuter rationnellement de leur problème. Et en arrivant, que croyez-vous qu'ils trouvèrent ? Oui, oui… c'est exactement cela qu'ils trouvèrent.

Traduit par Frank Straschitz.

Me, myself and I.

© Love Romances Publishing Co, Inc., 1947.
© Librairie Générale Française, 1975, pour la traduction.

REGARD EN ARRIÈRE - Jack Williamson

Après tant d'insolents, il est grand temps de revenir aux gens sérieux. Dommage ! Mais si nous ne le faisions pas, vous finiriez par croire que le voyage dans le temps est une farce, une suite d'accidents bouffons survenant à des débiles. Or un personnage de tragédie ou de roman peut parfaitement utiliser le voyage dans le passé pour résoudre ses problèmes. Un personnage qui a de l'épaisseur. Un traître, par exemple. Et nous savons déjà que, Sa Majesté Paradoxe aidant, il obtiendra tout autre chose que ce qu'il désire. Certains lecteurs émettront peut-être des réserves sur le décor de space opéra, sur le contenu moralisant. Mais une nouvelle de 1940, sortie en droite ligne d'Astounding à l'époque héroïque, n'était sans doute pas inutile dans ce recueil. Et puis, si on en a envie, on peut toujours s'amuser à changer la fin : et s'il avait épousé la fille et était devenu le chef des révoltés ? Et si… Continuez vous-même.

Le cigare avait quelque chose d'anormal.

Mais Brek Veronar se garda de le jeter. Le tabac cultivé sur Terre était précieux, ici, sur Cérès. D'un coup de dent,

il sectionna un nouveau tronçon et présenta l'allume-cigare conique. Cette fois, le cigare consentit à tirer, quoique imparfaitement – en dégageant une âcre et bizarre odeur de papier roussi.

Brek Veronar – né William Webster, Terrien – était assis dans son vaste bureau luxueusement meublé, attenant au laboratoire de l'arsenal. Au-delà des fenêtres de perdurite, agrandie par la clarté cristalline de l'atmosphère synthétique de l'astéroïde, se découpait la rangée de forts immenses et trapus qui gardaient la base d'Astrophon ; leurs puissantes pièces de six cents millimètres, couplées à l'autopointeur Veronar, pouvaient théoriquement toucher tout objet situé dans les limites de l'orbite de Jupiter. Une escadrille de la flotte, composée de sept redoutables cigares d'un noir d'encre, était postée sur le terrain au-delà. Dans le lointain, au-dessus des rugueuses palissades rouges d'un second plateau, on apercevait les dômes et les tours multicolores de la ville d'Astrophon, elle-même capitale de l'Astrarchie.

Grand, efflanqué, Brek Veronar portait le costume de soie brillant et ajusté de l'Astrarchie. Teinte pour dissimuler les mèches grises qui se faisaient de plus en plus nombreuses, sa chevelure était parfumée et ondulée. La peau de son visage, que des traitements de beauté avaient rendue blanche et lisse, offrait un brutal contraste avec l'implacable force de caractère révélée par les yeux gris, largement écartés. Le cigare seul aurait pu trahir son origine terrienne, et Brek Veronar ne fumait jamais, si ce n'est dans son propre laboratoire, soigneusement verrouillé.

Il ne lui plaisait guère de s'entendre appeler le Renégat.

Chose curieuse, cette odeur de papier roussi entraîna son esprit loin du plan complexe d'un nouveau gyro-pilote, fixé par des punaises sur sa planche à dessin, et le ramena vingt ans en arrière. Il revint, en pensée, au campus de l'université, sur les collines jaunes et basses, près de

l’ancienne cité martienne de Toran, au jour fatidique où Bill Webster avait rompu son allégeance à la Terre natale au bénéfice de l’Astrarque.

Tony Grimm et Elora Ronee avaient tous deux tenté de le retenir. Tony était ce rouquin irresponsable, au visage criblé de taches de rousseur, qui, six ans plus tôt, avait quitté la Terre en sa compagnie, pour suivre le second des deux stages annuels réservés aux futurs ingénieurs. Elora Ronee était l’adorable jeune Martienne – fille du professeur de géodésie et fière descendante des premiers colons – qu’ils aimaient l’un et l’autre.

C’est en leur compagnie qu’il était sorti, par ce chaud et brillant après-midi, des bâtiments d’adobe jaune, pour s’engager dans le désert rocheux et vallonné, couleur d’ocre. Pour une fois, le visage basané et les yeux bleus de Tony avaient pris une expression de profonde gravité :

« Tu ne peux pas prendre une pareille décision, Bill. Quel Terrien pourrait s’y résoudre ? avait-il protesté.

— À quoi bon discuter ? avait répondu Bill Webster. L’Astrarque a besoin d’un ingénieur militaire. Ses agents m’ont offert vingt mille aigles par an, plus les augmentations et les primes – dix fois ce que peut espérer un chercheur scientifique sur Terre. »

Le visage bronzé et éveillé d’Elora Ronee avait pris une expression peinée. « Bill, que vont devenir vos propres recherches ? » s’était écriée la mince jeune fille. « Votre nouveau tube à réaction ! Vous aviez promis de briser le monopole que l’Astrarque détient sur les transports spatiaux. L’avez-vous oublié ?

— Le tube n’était qu’un rêve, lui avait répondu Bill Webster, mais c’est probablement la raison pour laquelle c’est à moi qu’il a offert un contrat et non à Tony. De tels postes ne se trouvent pas sous le pas d’un cheval. »

Tony lui avait saisi le bras. « Tu ne peux prendre parti contre ton propre monde, Bill. Il n’est pas possible que tu renonces à tout ce qui a quelque signification pour un

Terrien. Sou viens-toi que l'Astrarque n'est rien d'autre qu'un super-pirate. »

D'une détente du pied, Bill Webster avait fait un petit nuage de poussière. « Je connais l'histoire. Je sais que l'Astrarchie est issue des pirates de l'espace qui avaient établi leurs bases sur les astéroïdes et qui petit à petit ont transformé leurs opérations de brigandage en commerce régulier. »

Sa voix était à la fois peinée et pleine de défi. « Mais pour ce qui me concerne, j'estime que l'Astrarchie est tout aussi respectable que des nations planétaires, telles que la Terre, Mars et la Fédération de Jupiter. Mais elle est bien plus riche et plus puissante qu'elles. »

Les traits tendus, la jeune Martienne avait secoué sa tête brune. « Ne vous bouchez pas les yeux », avait-elle dit avec ferveur. « Ne voyez-vous pas qu'au fond l'Astrarque ne diffère en rien des anciens pirates ? Ses flottes n'arraisonnent-elles pas toujours des vaisseaux indépendants, à moins qu'elles ne rançonnent les armateurs en leur imposant une taxe de patrouille spatiale ? »

Elle avait poursuivi avec indignation : « Partout

— et même ici, sur Mars –, les agents, les résidents et les commerçants de l'Astrarchie n'ont apporté que rapines, corruption et oppression. L'Astrarque se sert de sa richesse et de son pouvoir dans l'espace pour miner le gouvernement de toutes les planètes indépendantes. Ce qu'il veut, c'est conquérir le système solaire ! »

Ses yeux bruns jetaient des éclairs. « Vous ne lui apporterez pas votre concours, Bill. C'est impossible ! »

Bill Webster avait considéré la splendeur bronzée de son visage tendu – il éprouvait l'envie soudaine de déposer un baiser sur la tache de poussière jaune qui avait élu domicile sur le bout de son impudent petit nez. Il avait aimé Elora Ronee, il avait espéré un moment la ramener sur Terre.

Peut-être l'aimait-il toujours. Mais maintenant, il était clair qu'elle avait de tout temps préféré Tony Grimm.

Avec irritation, il avait botté un caillou d'un rouge ferrugineux. « Si les choses avaient tourné autrement, Elora, j'aurais peut-être… » Avec un abrupt petit haussement d'épaules, il s'était retourné vers Tony. « Je pars ce soir pour Astrophon. »

*

**

Le soir même, après qu'ils l'eurent aidé à faire ses valises, il avait fait un autodafé de ses vieux livres et papiers. Ils brûlaient difficilement dans l'air raréfié de Mars, en dégageant un nuage de fumée âcre.

Cette odeur tenace était le lien qui avait ramené Brek Veronar de vingt années en arrière ; ses narines avaient gardé le souvenir du papier brûlé. Le cigare provenait d'une caisse qui venait d'arriver de Cuba, Terre – et était composé de feuilles de tabac spécialement préparées pour lui.

Il pouvait se permettre de tels luxes. À vrai dire, il lui arrivait parfois de regretter la place enviée qu'il avait acquise dans la faveur de l'Astrarque. Les officiers de l'espace, et même ses subordonnés jaloux du laboratoire de l'arsenal, ne pouvaient pas oublier qu'il était un Terrien : le Renégat.

L'odeur du cigare l'intriguait.

Délibérément, il en écrasa l'extrémité charbonneuse et déroula les brunes feuilles externes. Au centre, il découvrit un cylindre de papier étroitement enroulé. Faisant glisser les anneaux de caoutchouc, il l'ouvrit. Le premier coup d'œil sur l'écriture lui fit battre le cœur.

C'était celle d'Elora Ronee !

Brek Veronar connaissait ce tracé fin et gracieux. Car autrefois Bill Webster avait gardé comme un trésor un

billet qu'elle lui avait écrit, du temps qu'ils étaient camarades de classe. Il lut avidement :

Cher Bill,

C'est par ce seul moyen que nous pouvons espérer vous faire parvenir un mot sans qu'il tombe sous les yeux des espions de l'Astrarque. Votre ancien nom, Bill, pourra vous sembler étrange. Mais nous – Tony et moi – tenons à vous rappeler que vous êtes un

Terrien. Vous ne pouvez imaginer l'oppression dont souffre en ce moment la Terre sous la botte de l'Astrarque. En effet, toute indépendance a pratiquement disparu. Affaibli et corrompu, le gouvernement cède sur tous les points. Les Terriens sont écrasés d'impôts et d'amendes injustifiées et ne peuvent résister à la concurrence déloyale des commerçants de l'Astrarque.

Mais la Terre, Bill, n'a pas dit son dernier mot. Nous allons frapper au nom de la liberté. Maintes années de notre vie – celle de Tony et la mienne – ont été consacrées au plan, ainsi que le labeur et les sacrifices de millions de nos frères terriens. Il nous reste au moins une chance de recouvrer notre liberté.

Mais, Bill, nous avons désespérément besoin de vous.

Revenez, pour la sauvegarde de votre propre monde. Demandez l'autorisation de prendre quelques vacances sur Mars. Le 8 avril, un vaisseau vous attendra, dans le désert, aux portes de Toran, à l'endroit où nous nous sommes promenés ensemble le jour de votre départ.

Quelle que soit votre décision, Bill, nous nous fions à vous pour détruire cette lettre et en garder le contenu secret. Mais je crois que vous reviendrez. Pour l'amour de la Terre et pour vos vieux amis.

Tony et Elora.

Brek Veronar demeura longtemps assis à son bureau, plongé dans la contemplation de ce morceau de papier

froissé et roussi. Sa vue se brouilla un instant et l'image des traits dorés et animés de la jeune Martienne surgit devant lui, le fixant avec des yeux implorants. À la fin, il soupira, saisit l'allume-cigare et retint le billet entre ses doigts jusqu'au moment où la flamme l'eut entièrement consumé.

*
**

Le lendemain, quatre officiers de l'espace se présentèrent au laboratoire. Ils affectaient une attitude insolente, dans leurs tenues pourpre et or aux armes de l'Astrarque, et la voix du capitaine avait des intonations suaves qui respiraient la haine triomphante :

« Terrien, je vous mets en état d'arrestation technique, par ordre de l'Astrarque. Vous allez nous accompagner immédiatement à son quartier général à bord du *Warrior Queen.* »

Brek Veronar se savait l'objet d'une profonde aversion, mais rarement ce sentiment s'était exprimé avec autant de franchise. Inquiet, il ferma son bureau et suivit les quatre hommes.

Vaisseau amiral de la flotte spatiale de l'Astrarchie, le *Warrior Queen* reposait dans son berceau, sur le bord du grand terrain, au-delà des grands forts trapus. Long de trois cents mètres, pesant deux cent cinquante mille tonnes, avec ses soixante-quatre pièces de six cents millimètres montées dans huit tourelles sphériques débordant du fuselage, c'était le plus puissant engin, de destruction que le système solaire eût jamais connu.

Dans la rapide voiture électrique qui les emportait à travers, le terrain, Brek Veronar s'enferma dans un orgueilleux silence qui lui fit presque oublier son inquiétude. C'était son autopointeur – autrement dit le détecteur géodésique à champ autocalculateur de portée

par Intégration achronique – qui dirigeait le feu de ces puissants canons. C'était lui le véritable cerveau du navire de combat – et de toute la flotte de l'Astrarque.

Il n'était pas étonnant que ces hommes fussent jaloux.

« Venez, Renégat ! » Le ton du capitaine au teint blême était de mauvais augure. « L'Astrarque attend ! »

Des gardes aux brillants uniformes les conduisirent dans l'appartement compact mais luxueux de l'Astrarque, qui se trouvait immédiatement derrière la cabine de pilotage et devant l'appareillage de l'autopointeur, au plus profond des entrailles blindées du vaisseau. L'Astrarque détourna les yeux du projecteur de cartes et donna sèchement l'ordre aux deux officiers d'attendre à l'extérieur.

« Eh bien, Veronar ? »

Personnage lourd, petit, compact, le dictateur de l'Astrarchie bouillait d'une implacable énergie. Ses cheveux étaient parfumés et ondulés, son visage n'était qu'un masque poudré et fardé, son corps gainé de soie était chargé de bijoux. Mais rien n'aurait pu dissimuler le caractère dominateur de son nez en bec d'aigle et de ses yeux noirs étincelants.

L'Astrarque n'avait jamais cédé à la constante pression des jaloux contre Veronar. Le sentiment qui unissait les deux hommes était devenu presque de l'amitié. Mais, en ce moment, le Terrien sentait, à la froide interrogation contenue dans ces premiers mots, au regard scrutateur du chef, qu'il était en grand danger.

L'appréhension contracta sa voix. « Suis-je en état d'arrestation ? »

L'Astrarque sourit, lui saisit la main. « Mes hommes f*ont* de *l'excès de* zèle, *Veronar*. » La voix était chaude et cependant Brek Veronar y discernait une critique pénétrante et peut-être mortelle. « Je voulais simplement vous parler, et le départ imminent de la flotte ne me laissait que peu de temps pour cela. »

Derrière ce masque souriant, l'Astrarque étudiait son interlocuteur. « Veronar, vous m'avez servi loyalement. Je quitte Astrophon pour une croisière à la tête de la flotte et j'ai le sentiment que, vous aussi, vous avez gagné des vacances. Si vous abandonniez momentanément les devoirs de votre charge pour faire un petit séjour – disons, sur Mars ? »

Sous le regard de ces yeux confiants, Brek Veronar flancha. « Merci, Gorro », balbutia-t-il (il se trouvait parmi les rares privilégiés qui pouvaient appeler l'Astrarque par son nom). « Plus tard peut-être. Mais le guide-torpille n'est pas terminé. Et il m'est venu quelques nouvelles idées pour améliorer l'autopointeur. Je préférerais demeurer dans le laboratoire. »

Un instant, le sourire du petit homme parut sincère. « L'Astrarchie vous doit l'autopointeur. La précision accrue du feu a effectivement quadruplé le pouvoir Offensif de nos flottes. » Ses yeux avaient repris leur expression aiguë, pleine de doute. « De nouveaux perfectionnements seraient-ils donc possibles ? »

Brek Veronar retint sa respiration. Il lui vint une légère faiblesse aux genoux. Il savait que sa vie dépendrait de ce qu'il allait répondre. La gorge sèche, il commença, en trébuchant un peu sur les mots.

« L'analyse géodésique et l'intégration constituent une science entièrement nouvelle, dit-il, le désespoir au cœur. Il serait stupide d'en limiter les possibilités. Si l'on disposait d'une tête chercheuse suffisamment sensible, les champs détecteurs achroniques devraient pouvoir déceler d'une façon pratiquement illimitée les contours temporels de tout objet donné, que ce soit dans l'avenir… (il prit un temps pour donner plus d'emphase à son affirmation)… ou dans le passé. »

Un ardent intérêt illumina les yeux de l'Astrarque. Brek sentit revenir sa confiance en soi. Son débit cahotant se fit plus ferme.

« Souvenez-vous, le principe est entièrement nouveau. Le champ achronique peut être rendu mille fois plus sensible que le meilleur télescope – j'irai même jusqu'à dire un million de fois ! Et le rayon achronique supprime le facteur temps du fonctionnement interne de l'appareil, lequel fausse les indications fournies par toutes les méthodes d'observation électromagnétiques. En supprimant le temps, il facilite paradoxalement l'exploration du temps.

— Exploration ? interrogea le dictateur. Ne craignez-vous pas de vous laisser emporter par votre imagination, Veronar ?

— Tout indicateur de distance, en un certain sens, explore le temps, répliqua vivement Brek. Il analyse le passé pour prévoir l'avenir – c'est ainsi qu'un obus tiré à partir d'un vaisseau en mouvement, et qui se trouve dévié par les champs gravitationnels qu'il rencontre dans l'espace, peut se déplacer pendant des milliers de kilomètres pour rencontrer un autre vaisseau en mouvement, qui se trouve à des minutes de distance dans l'avenir.

« Les instruments dépendant de l'observation visuelle et des informations fournies par les transmissions électromagnétiques ne donnaient pas de résultats très concluants. Un coup au but sur mille était considéré comme une bonne performance. Mais l'autopointeur a résolu le problème : maintenant vous réprimandez vos canonniers lorsqu'ils ne placent pas deux coups au but sur cent. »

Brek prit une inspiration. « Même l'autopointeur le plus récent ne constitue qu'un timide début. Il suffit comme indicateur de distance. Mais les champs détecteurs peuvent être rendus infiniment plus sensibles, l'intégration géodésique infiniment plus précise.

« Il devrait être possible de dévoiler le passé sur des années et non sur des minutes. On devrait pouvoir déterminer la position d'un vaisseau plusieurs semaines à

l’avance – pour prévenir toute manœuvre et même pour regarder le capitaine prendre son petit déjeuner ! »

Le Terrien avait de nouveau le souffle court et les yeux presque fiévreux. « De l’analyse géodésique, souffla-t-il, un pas audacieux nous mènera au contrôle. Vous n’ignorez pas que, selon les théories modernes, il n’existe pas de fait absolu, mais seulement des probabilités ! Et les probabilités peuvent être manipulées grâce à la pression du champ achronique.

« Il est même possible, vous dis-je… »

La voix de Brek lui manqua. II vit que le doute avait noyé l’éclair d’intérêt dans les yeux de l’Astrarque. Le dictateur lui imposa silence d’un geste impatient. D’un ton brusque, il lui dit :

« Veronar, vous êtes un Terrien !

— Autrefois j’ai été Terrien. »

Les fulgurants yeux noirs le scrutèrent. « Veronar, dit l’Astrarque, des complications se préparent entre nous et la Terre. Mes agents ont découvert un dangereux complot. Le chef en est un ingénieur du nom de Grimm, qui a épousé une Martienne. La flotte va partir pour écraser la rébellion. » Il prit un temps. « Et maintenant, désirez-vous les prendre, ces vacances ? »

Devant ces yeux implacables, Brek Veronar demeura silencieux. Sa vie, il en était certain à présent, dépendait de sa réponse. Il prit une longue aspiration hésitante. « Non », dit-il.

Néanmoins, le regard de l’Astrarque continua de fouiller son âme. « Mes officiers, dit-il, ont protesté à l’idée de servir à vos côtés contre la Terre. Ils sont méfiants. »

Brek Veronar avala péniblement sa salive. « Grimm et sa femme, murmura-t-il d’une voix changée, furent autrefois de mes amis. J’avais espéré qu’il ne serait pas nécessaire de les trahir. Mais j’ai reçu d’eux un message. »

De nouveau, il reprit péniblement sa respiration. « Je veux prouver à vos hommes que je ne suis plus désormais

un Terrien. Un vaisseau équipé par leurs soins m'attendra le 8 avril, calendrier terrestre, dans le désert qui se trouve au sud de la ville martienne de Toran. »

Le masque pâle de l'Astrarque se plissa en un sourire. « Je suis heureux que vous m'ayez fait cet aveu, Veronar, dit-il. Vous m'avez été très utile et vous me plaisez. Maintenant, je puis vous dire que mes agents ont lu la lettre dissimulée dans le cigare. Le vaisseau rebelle a été rejoint et détruit par une patrouille de l'espace, voici tout juste quelques heures. »

Brek Veronar tituba sous l'effet d'un étourdissement passager.

« N'ayez plus aucune crainte à l'avenir, dit l'Astrarque en lui touchant le bras. Vous accompagnerez la flotte comme responsable de l'autopointeur. Nous prendrons le départ dans cinq heures. »

*

**

La longue coque noire du *Warrior Queen* s'éleva sous la poussée de ses réacteurs, crachant la flamme, en tête de l'escadre. D'autres escadres prenaient concurremment le départ des bases de Pallas, Vesta, Thulé et Eros. La seconde flotte fonça en direction du Soleil après avoir quitté ses ports d'attache sur les planètes troyennes. Quatre semaines plus tard, vingt-neuf grands vaisseaux s'étaient rejoints au lieu de rendez-vous, dans les limites de l'orbite de Mars.

L'armada de l'Astrarchie prit la direction de la Terre.

Brek rejoignit le dictateur dans la chambre des cartes et lui dit d'un ton perplexe : « Je ne comprends toujours pas la raison d'une telle démonstration de force. Pourquoi avez-vous concentré les trois quarts de vos flottes spatiales pour écraser une poignée de conspirateurs ?

— Nous avons affaire à plus d'une poignée de conspirateurs. » Derrière le masque pâle de l'Astrarque, Brek devinait une inquiétude. « Des millions de Terriens ont peiné durant des années pour préparer cette rébellion. La Terre a construit une flotte spatiale. »

Brek manifesta son étonnement : « Une flotte ?

— Les pièces furent fabriquées dans le plus grand secret, en majorité dans des usines souterraines, lui dit l'Astrarque. Les vaisseaux furent ensuite assemblés sous la surface des lacs. Votre vieil ami Grimm est intelligent et dangereux. Nous devrons détruire sa flotte avant de bombarder la Terre pour obtenir sa soumission. »

Brek soutint le regard du dictateur. « Combien possèdent-ils de vaisseaux ? s'enquit-il.

— Six.

— Dans ce cas, nous serons à cinq contre un. » Brek fit paraître un sourire confiant. « Sans parler de la supériorité que nous confère l'autopointeur. Ce ne sera plus une bataille.

— Peut-être, dit l'Astrarque, mais Grimm est un homme capable. Il a inventé un nouveau type de tube à réaction qui, sous certains aspects, est supérieur au nôtre. » Ses yeux noirs étaient graves. « C'est un combat de Terrien contre Terrien, dit-il doucement, et l'un de vous périra. »

*

**

Jour après jour, l'armada continuait sa route vers la Terre.

L'autopointeur faisait office d'yeux pour la flotte aussi bien que de cerveau de combat. Afin de fournir de plus longues lignes de base aux triangulations automatiques, des têtes chercheuses de champ achronique supplémentaires avaient été disposées sur une demi-douzaine de vaisseaux. Des rayons achroniques serrés

apportaient leurs informations à l'immense instrument central, à bord du *Warrior Queen.* L'autopointeur dirigeait par faisceau achronique la progression de chaque unité en même temps que le feu de ses canons.

Le *Warrior Queen* ouvrait la marche. L'autopointeur tenait les autres vaisseaux en formation précise derrière lui, de sorte que seule leur section circulaire était visible pour les télescopes de la Terre.

La planète rebelle était toujours à trente millions de kilomètres de distance, ce qui représentait cinquante heures de route, en décélération normale, lorsque l'autopointeur découvrit la flotte ennemie.

Brek Veronar se trouvait à la table de contrôle incurvée.

Derrière lui, dans l'immense étendue de la chambre blindée, faiblement éclairée, se profilait l'ombre de l'instrument principal : des milliers de cases peintes en vert – les cellules complexes du cerveau mécanique – grouillant d'analyseurs géodésiques et d'intégrateurs. Les têtes chercheuses de champ achronique – organes sensoriels du cerveau – étaient renfermées dans d'insignifiantes boîtes noires. Et le réseau des rayons de transmissions achroniques

— ondes instantanées, ultracourtes, non électromagnétiques, situées dans l'ordre des radiations subélectroniques –, autrement dit les fibres nerveuses qui unissaient les cellules les unes aux autres, était tout à fait invisible.

Devant Brek se trouvait le cube de six mètres de côté du stéréo-écran, par lequel le cerveau donnait le résultat de ses explorations. Le cube était noir en ce moment, avec cette profondeur cristalline de l'espace. La Terre y apparaissait sous la forme d'un long et brumeux croissant d'une splendeur écarlate. La Lune était un cimeterre plus petit, bleui par le frémissement de son atmosphère artificielle.

Brek manipula une série de commandes complexes. La Lune disparut du cube. La Terre grossit et se présenta sous une autre face. L'autopointeur avait donc déjà conquis le temps et l'espace. Le côté éclairé par le Soleil venait d'apparaître.

La Terre remplit le cube avec un réalisme hallucinant. La mer de nuages d'une zone de basse pression couvrait partiellement l'étendue, d'un bleu étincelant, du Pacifique. Une autre, masquant le brun hivernal de l'Amérique du Nord, atteignait la grise et brillante calotte de l'Arctique.

Doucement, dans la pénombre, un gong retentit. Des chiffres de feu se superposèrent à l'image inscrite dans le cube. Une flèche de flamme rouge pointa, désignant une minuscule tache noire.

Le gong retentit de nouveau et un nouvel atome sombre émergea des nuages. Un troisième suivit. Bientôt ils furent au nombre de six. Devant ce spectacle, Brek Veronar éprouvait un léger frémissement d'orgueil involontaire en même temps qu'un vague regret.

Ces six vaisseaux étaient les puissants enfants de Tony Grimm et d'Elora, la force de frappe de la Terre. Brek ressentit une crispation de la gorge et des larmes lui piquèrent les yeux. C'était vraiment désolant qu'ils fussent voués à la destruction.

Tony devait être à bord de l'un de ces vaisseaux. Brek se demandait quel pouvait être son aspect, après vingt années. Ses taches de rousseur seraient-elles encore visibles ? Avait-il pris du ventre ? La concentration creusait-elle toujours des sillons entre ses yeux bleus ?

Elora serait-elle à ses côtés ? Brek en était sûr. Il revit en pensée la jeune Martienne, mince, vivante et pleine d'ardeur comme toujours. Il tenta de chasser son image. Le passage des années avait dû la changer. Peut-être portait-elle la trace indélébile des années de labeur et de danger ; ses yeux noirs avaient dû perdre leur éclat.

Brek devait oublier que ces six petits points représentaient la vie de Tony et d'Elora, et l'indépendance de la Terre. Ils ne devaient plus être pour lui que six petits fragments de matière, six cibles pour l'autopointeur.

Il les observait tandis qu'ils s'élevaient selon une trajectoire incurvée autour de l'immense courbe lumineuse de la planète. Ils n'étaient plus que six points mathématiques, traçant des lignes spatiales à travers le continuum, décrivant un schéma géodésique que les analyseurs se chargeraient de résoudre et les intégrateurs de projeter en direction de l'avenir…

Le gong retentit de nouveau.

Mû par une appréhension soudaine, Brek saisit un téléphone.

« Donnez-moi l'Astrarque… Un rapport urgent…

Non, pas l'amiral… Gorro, l'autopointeur a découvert la flotte terrienne… oui, tout juste six vaisseaux qui viennent de décoller de la face tournée vers le soleil. Mais il se passe une chose inquiétante. » Brek Veronar parlait d'une voix haletante. « Ils ont déjà pris la formation de marche, derrière la planète. L'axe de leur formation est dirigé exactement sur nous. Cela signifie qu'ils connaissent notre position exacte, avant même d'être entrés dans le champ de vision télescopique. Cela peut vouloir dire que Tony Grimm a inventé, de son côté, un autopointeur de sa conception ! »

*

**

Des heures d'angoisse s'écoulèrent. La flotte de l'Astrarque entra en décélération afin de contourner et bombarder la Terre natale, après la fin de la bataille. Les vaisseaux terriens s'avançaient à pleine accélération.

« Il faut qu'ils s'arrêtent, dit l'Astrarque. C'est justement l'avantage que nous donne notre position. S'ils nous

croisent à grande vitesse, nous aurons réduit la planète à merci, par un sévère bombardement, avant qu'ils aient eu le loisir de virer de bord. Il faudra bien qu'ils fassent volte-face et, à ce moment, nous les cueillerons. »

Chose étrange, cependant, la flotte terrienne maintenait son accélération, et un sentiment d'appréhension se mit à croître dans le cœur de Veronar. Une seule raison pouvait expliquer cette conduite. Les Terriens mettaient en jeu l'existence de leur planète sur une seule et brève rencontre.

Comme s'ils étaient certains de la victoire !

L'heure de la bataille approchait. De denses rayons achroniques relayaient les ordres téléphonés depuis la chambre des cartes de l'Astrarque, et la flotte se déploya en ordre de bataille : affectant la forme d'un immense bol peu profond, de façon à pouvoir concentrer tous les feux sur l'ennemi.

L'heure était venue ; l'instant était proche !

Résonnant de façon surprenante dans l'immense espace faiblement éclairé qui abritait l'autopointeur, dominant le ronronnement de l'intégration achronique, la voix du grand cerveau mécanique égrenait le compte à rebours.

« Moins quatre… »

L'autopointeur était braqué, les têtes chercheuses activées, les relais directeurs testés, mille détails vérifiés. Derrière la table de contrôle, Brek Veronar s'efforçait de se détendre. Son rôle était terminé.

Une bataille spatiale était un conflit de machines. Les êtres humains étaient trop infimes, trop lents, pour pouvoir même appréhender le jeu des forces titanesques qu'ils avaient déchaînées. Brek essaya de se souvenir qu'il était l'inventeur de l'autopointeur. Il luttait contre une impression de terreur sans espoir.

« Moins trois… »

Des bombes au sodium comblèrent le vide qui se trouvait devant eux d'un brouillard d'argent mêlé de traînées

spiralées – car l'autopointeur dispensait de l'exploration télescopique et permettait aux vaisseaux de combattre à l'abri de denses rideaux de fumée.

« Moins deux… »

Les deux flottes fonçaient à la rencontre l'une de l'autre, à la vitesse relative de quinze cent mille kilomètres à l'heure. La portée maximum efficace des pièces de six cents, même avec l'autopointeur, n'était que de trente mille kilomètres, en espace libre.

Ce qui signifiait, réfléchit Brek, que la bataille ne durerait que deux minutes. Dans ce bref intervalle se jouerait le sort de l'Astrarchie et de la Terre – de même que celui de Tony Grimm, d'“ Elora et le sien propre.

« Moins une… »

Les rideaux de sodium produisaient de petits nuages et des tramées d'argent dans le grand cube noir.

Les six vaisseaux terriens étaient visibles derrière eux, grâce au pouvoir magique des têtes chercheuses achroniques, à présent disposées en cercle étroit et prêtes à l'action.

Brek Veronar consulta le chronomètre incrusté de bijoux, qu'il portait à son poignet – don de l'Astrarque. Tendant l'oreille au bourdonnement croissant des intégrateurs achroniques, il retint son souffle, les nerfs tendus.

« Zéro ! »

Le *Warrior Queen* vibra sous le grondement de ses grosses pièces, au rythme d'une salve de quatre coups toutes les demi-secondes. Brek aspira l'air, en surveillant son chronomètre. C'était là sa seule tâche. Et dans deux minutes…

Le vaisseau frémit et les lumières s'éteignirent. Des sirènes mugirent, des soupapes d'admission d'air cliquetèrent. Les lumières se rallumèrent pour s'éteindre de nouveau. Et, tout d'un coup, le cube du stéréo-écran devint tout noir. Les intégrateurs achroniques firent entendre un bruit de ferraille et s'arrêtèrent.

Les canons cessèrent de tonner.

« Le courant ! » haleta Brek dans le téléphone. « Donnez-moi du courant ! D'urgence ! L'autopointeur s'est arrêté et… »

Mais le téléphone était mort, lui aussi.

*

**

Il n'y eut pas d'autres impacts. Plongée dans l'obscurité, la vaste salle demeurait dans un silence de mort. Après un temps qui parut une éternité, de faibles lampes de secours s'allumèrent. Brek consulta de nouveau son chronomètre et sut que la bataille était terminée.

Mais qui était le vainqueur ?

Il voulut espérer que la victoire avait été obtenue avant qu'un projectile perdu fût venu, au dernier moment, endommager le vaisseau amiral ; mais l'Astrarque entra dans la pièce en titubant, pâle et égaré.

« Ecrasés ! murmura-t-il. Et moi qui avais misé sur vous, Veronar ! Quelle désillusion !

— Quelles sont les pertes ? souffla Brek.

— Tout est perdu. » Le dictateur se laissa choir sur un siège devant la table de contrôle. « Vos rayons achroniques sont morts. Cinq vaisseaux demeurent qui sont capables d'annoncer la nouvelle de la défaite par radio. Deux ont l'espoir de réparer leurs avaries.

« Le *Queen* est hors d'usage. Les batteries de réaction ont été arrachées, et la centrale énergétique principale est morte. Le navire est irréparable. Et notre orbite présente nous entraînera beaucoup trop près du Soleil. Aucun de nos vaisseaux n'est en état d'entreprendre des manœuvres de sauvetage. Nous serons rôtis vivants ! »

Il laissa retomber sa tête noire et parfumée. « En deux minutes, l'Astrarchie a été détruite. » Ses yeux enfoncés, où ne luisait plus qu'une braise mourante, se levèrent sur

Brek avec rancœur. « Deux minutes ! » Il écrasa sur la table un poing mou et blanc. « Si l'on pouvait faire revivre le passé…

— Comment se fait-il que nous ayons été battus ? demanda Brek. Je n'arrive pas à comprendre !

— Précision du tir, dit l'Astrarque avec lassitude. Tony Grimm dispose d'un appareil supérieur à votre autopointeur. Il a mis notre escadre en miettes avant même que nous ayons pu régler nos batteries. » Son visage n'était plus qu'un livide masque d'amertume. « Si seulement mes agents avaient choisi de l'engager, il y a vingt ans, plutôt que vous ! » Il se mordit les lèvres. « Mais on ne peut revenir sur le passé. »

Brek contemplait l'immense masse silencieuse de l'autopointeur. « La chose est peut-être possible », murmura-t-il.

Tremblant, l'Astrarque se leva et lui étreignit le bras. « Vous en avez déjà parlé, haleta le dictateur aux abois. À l'époque, je ne voulais pas vous écouter. Mais à présent… tentez l'impossible, Veronar. Ne nous laissez pas rôtir, tout vifs au périhélie. Croyez-vous réellement… »

L'Astrarque secoua sa pâle tête. « C'est moi qui délire, murmura-t-il, en parlant de modifier, ne fût-ce que de deux minutes, le passé ! » Ses yeux caverneux s'accrochaient à Brek. « Et pourtant, vous avez accompli des exploits extraordinaires, Veronar. »

Le Terrien ne quittait toujours pas des yeux sa gigantesque création. « L'autopointeur m'a fourni un indice, avant la bataille, souffla-t-il lentement. Le champ détecteur a capté un rayon de Tony Grimm et en a analysé les fréquences. Il utilise des radiations achroniques, dont les fréquences sont plus élevées que les miennes d'une octave entière. Ce doit être la clef de la sensibilité et de la pénétration que je cherchais à obtenir. »

L'espoir reparut dans les yeux de l'Astrarque. « Vous croyez pouvoir nous sauver ? Comment ?

— Si le rayon à haute fréquence peut explorer les facteurs déterminants, lui dit Brek, il serait peut-être possible de les modifier à l'aide d'un champ suffisamment puissant. Souvenez-vous que nous avons affaire à des probabilités et non à des faits absolus. Et que de petits facteurs peuvent donner de vastes résultats.

« Les têtes chercheuses devront être reconstruites. Et nous devrons trouver un moyen de produire de l'énergie. De l'énergie pour projeter les champs traceurs. Et même un fleuve d'énergie – s'il nous est possible de détecter un facteur décisif et tenter ensuite de le modifier. Mais les centrales énergétiques sont mortes.

— Reconstruisez vos têtes chercheuses, lui dit l'Astrarque, et nous vous fournirons l'énergie – dussé-je précipiter tous les hommes à bord dans les foyers des convertisseurs pour servir de combustible. »

Ayant de nouveau retrouvé le calme et la confiance, le petit homme observait le grand Terrien dégingandé, avec des yeux pleins d'étonnement.

« Vous êtes un étrange individu, Veronar, dit-il. Vous luttez contre le temps et le destin pour écraser la planète qui vous a donné le jour ! Rien d'étonnant à ce que les hommes vous appellent le Renégat. »

Silencieux un moment, Brek secoua sa tête hagarde. « Je ne tiens pas à être rôti vivant, dit-il enfin. Fournissez-moi de l'énergie – et nous reprendrons cette bataille. »

*

**

L'épave poursuivait sa course vers le soleil. Une équipe de techniciens experts travaillait sous la conduite de Brek à reconstruire les têtes chercheuses achroniques. Et, d'autre part, une centaine d'ouvriers besognaient, sous l'œil implacable de l'Astrarque en personne, à réparer les convertisseurs atomiques endommagés.

Ils avaient déjà croisé l'orbite de Vénus lorsque l'autopointeur reprit son bourdonnement d'activité. L'Astrarque se tenait aux côtés de Brek, devant la table de contrôle incurvée. L'ombre du doute voilait de nouveau ses yeux rougis par l'insomnie. « Et maintenant, s'enquit-il, qu'allez-vous faire à propos de cette bataille ?

— Rien pour l'instant, avoua Brek. Il nous faut tout d'abord explorer le passé. Nous devons découvrir le facteur qui a permis à Tony Grimm d'inventer un autopointeur supérieur au mien. Grâce au champ à haute fréquence – et, si besoin est, à la puissance totale des convertisseurs du vaisseau –, nous devons renverser ce facteur. À ce moment, la bataille devrait connaître une issue différente. »

Brek manipula les commandes et les intégrateurs achroniques firent entendre leur vrombissement. Bientôt l'immense cube noir palpita d'ombres fantomatiques. Des symboles de feu colorés fulguraient, pour s'éteindre bientôt, à sa surface.

« Eh bien ? interrogea anxieusement l'Astrarque.

— Ça fonctionne ! assura Brek. Les champs traceurs explorent toutes les lignes temporelles qui se sont entrecroisées au cours de la bataille, en remontant le cours des mois et des années. Les analyseurs isoleront le facteur déterminant le plus petit – et par conséquent le plus facile à altérer. »

L'Astrarque étreignit l'épaule de l'ingénieur. « Là, dans le cube… Vous-même ! »

L'image fantomatique du Terrien s'évanouit pour reparaître bientôt. Cent fois, Brek Veronar aperçut son image dans le cube. En général, la scène se passait dans le grand laboratoire de l'arsenal, à Astrophon. Chaque fois, il était différemment vêtu, et toujours plus jeune.

Puis le décor changea. Brek retint sa respiration en reconnaissant, au passage, des collines couleur d'ocre, désertiques, rocailleuses, et de basses constructions jaunes en adobe. Il sursauta lorsque apparurent un jeune rouquin

au visage criblé de taches de rousseur et une mince jeune fille aux yeux noirs et à la peau brune.

« Cela se passe sur Mars ! murmura-t-il. À Toran. Le garçon, c'est Tony Grimm, et la jeune fille, Elora Ronee – la Martienne que nous aimions tous les deux. »

Le défilé des images s'interrompit pour faire place à un tableau immobile. Un banc sur le campus poussiéreux, contre un mur bas en adobe. Elora Ronee portant sur les genoux une pile de livres comme sous-main. Ses yeux sombres regardaient fixement dans la direction du campus et son visage bruni par le soleil paraissait tendu et troublé.

Dans l'immense salle, faiblement éclairée, à bord du croiseur de bataille en détresse, un gong résonna doucement. Une flèche rouge jaillit dans le cube, désignant le billet qui reposait sur les genoux de la jeune fille. Des symboles cryptiques fulgurèrent au-dessus de la flèche. Et Brek s'aperçut tout à coup que le ronronnement des intégrateurs achroniques s'était arrêté.

« Que signifie ? s'écria, l'anxieux Astrarque. Une écolière rédigeant un billet… Quel rapport avec une bataille spatiale ? »

Brek déchiffra les symboles de feu. « Elle tient entre ses mains le sort de la bataille… et cela se passait voilà vingt ans. » Le soulagement qu'il éprouvait transparaissait dans sa voix. « Voyez-vous, elle avait rendez-vous avec Tony Grimm pour aller danser le soir même à Toran. Mais son père donnait une conférence extraordinaire sur la nouvelle théorie de la force achronique. Tony manqua le rendez-vous pour assister à la conférence. »

En regardant l'image immobile dans le cube, la voix de Brek s'altéra. « Elora était furieuse – elle ne connaissait pas encore très bien Tony. Je lui avais moi-même demandé un rendez-vous et en ce moment, vous voyez, elle vient d'écrire un billet pour me prévenir qu'elle irait danser avec moi. » Brek eut une contraction du gosier. « Mais elle demeure indécise. En effet, c'est Tony qu'elle aime. Il

faudrait bien peu de chose pour qu'elle déchire le billet qui m'est destiné et qu'elle le remplace par un autre, adressé à Tony, l'avertissant qu'elle l'accompagnera à la conférence. »

L'Astrarque tourna vers le jeune ingénieur un visage cadavérique. « Mais comment ce fait insignifiant pouvait-il décider du sort de la bataille ?

— Dans le passé que nous avons vécu, répondit Brek, c'est à moi qu'Elora envoya le billet. Je l'accompagnai au bal et manquai la conférence. Tony y assista – et en tira l'idée qui devait lui permettre de construire finalement un autopointeur supérieur au mien.

« Eût-elle écrit à Tony qu'il aurait offert, en témoignage de contrition, de négliger la conférence. Dans ce cas, c'est moi qui m'y serais rendu et mon autopointeur aurait acquis la suprématie. »

L'Astrarque hocha lentement sa tête cireuse. « Mais pouvez-vous réellement modifier le passé ? »

Brek prit un temps et dit solennellement : « Nous disposons de la puissance de tous les convertisseurs du navire ainsi que du champ achronique à haute fréquence, qui représente le levier au moyen duquel nous l'appliquerons. Il n'y a pas de doute qu'au moyen de tous ces millions de kilowatts, il nous est possible de stimuler quelques cellules dans le cerveau d'une écolière. Nous verrons bien. »

Ses longs doigts pâles coururent prestement sur les commandes. Enfin, délibérément, il pressa un bouton vert. Les convertisseurs murmurèrent de nouveau à travers le vaisseau silencieux. Au-delà, les transformateurs géants poussèrent leur gémissement et les intégrateurs achroniques reprirent leur ronronnement.

Le tableau immobile s'anima soudain.

Elora Ronee déchira le billet qui commençait par « *Cher Bill…* » Brek et l'Astrarque se penchèrent en avant tandis que ses doigts tremblants traçaient les lignes suivantes : «

Cher Tony, je regrette de m'être fâchée. Puis-je vous accompagner ce soir à la conférence donnée par mon père ? À ce soir… »

L'image disparut.

*

**

« Moins quatre… »

La voix métallique du haut-parleur ramena Brek Veronar à lui-même, avec un sursaut. Etait-il possible qu'il eût sommeillé – à quatre minutes de l'entrée en contact ? Il se secoua. Il éprouvait une impression étrange et désagréable – comme s'il avait oublié un cauchemar au cours duquel la bataille avait été livrée et perdue.

Il se frotta les yeux, inspecta le panneau de contrôle. L'autopointeur était prêt, les têtes chercheuses étaient accordées, les relais directeurs testés.

Son rôle était terminé. Il tenta de lutter contre cette mystérieuse tension qui l'oppressait.

« Moins trois… »

Des bombes au sodium remplirent l'espace en avant du vaisseau de nuages d'argent et de traînées spiralées. Scrutant le cube noir, Brek trouva une fois de plus les six atomes noirs qui étaient les vaisseaux de Tony Grimm. Il ne peut se retenir de secouer la tête avec malaise.

Tony était-il devenu fou ? Pourquoi ne virait-il pas de côté, pour retarder le contact ? Dispersés dans l'espace, ses vaisseaux pourraient harceler les lignes de I'Astrarque et interdire le bombardement de la Terre. Mais, dans une bataille rangée, ils étaient vaincus d'avance.

Brek tendit l'oreille au ronronnement tranquille des intégrateurs achroniques. Le nouvel autopointeur assurait aux batteries une proportion de coups au but de quarante pour cent. À supposer que l'artillerie de Tony fût parfaite,

les chances étaient néanmoins contre lui, dans une proportion de deux contre un.

« Moins deux… »

Deux minutes ! Brek jeta les yeux vers son chronomètre de poignet incrusté de bijoux. Un instant, il eut l'impression étrange que sa forme ne lui était pas familière. C'était d'autant plus étrange qu'il le portait depuis vingt ans.

Le cadran devint légèrement flou. Il se souvint du jour où Tony et Elora lui en avaient fait cadeau – le jour où il avait quitté l'université pour Astrophon. C'était vraiment un trop beau cadeau. Ni l'un ni l'autre n'avait beaucoup d'argent.

Il se demanda si Tony avait jamais deviné son amour pour Elora. Il valait sans doute mieux qu'elle eût toujours repoussé ses avances. Nulle ombre de jalousie n'était jamais venue assombrir leur amitié.

« Moins un… »

Ces rêveries étaient hors de saison ! Avec irritation, il ramena son regard sur l'écran. Cependant, dans les nuages argentés de sodium, il apercevait toujours les visages de Tony et d'Elora. II ne pouvait toujours pas oublier la pression familière du chronomètre sur sa peau – on eût dit le doux contact des doigts de la jeune fille lorsqu'elle lui avait bouclé le bracelet autour du poignet.

Soudain les points noirs, sur l'écran, cessèrent de constituer pour lui des cibles. Il aspira une grande bouffée d'air. Après tout, il était encore un Terrien. Après avoir touché, vingt ans durant, le salaire généreux de l'Astrarque, le chronomètre demeurait toujours son bien le plus précieux.

Ses yeux gris se rétrécirent farouchement. Sans l'autopointeur, la flotte de l'Astrarque serait complètement aveugle, dans les nuages de sodium. Si Tony disposait d'un système quelconque de pointeur achronique, il pourrait l'anéantir.

Le grand corps dégingandé de Brek tremblait. La mort, il le savait, serait l'enjeu. Pendant ou après la bataille – [10] la question n'avait pas d'importance. Il l'accepterait sans regret.

« Zéro ! »

Les intégrateurs ronronnaient à plein régime et le *Warrior Queen* vibrait sous les premières salves de ses canons. Puis Brek abattit ses poings sur lé tableau de commande soigneusement réglé. L'autopointeur cessa de bruire. Les canons s'arrêtèrent de tonner.

Brek décrocha le téléphone de l'Astrarque. « J'ai arrêté l'autopointeur. » Il avait parlé d'une voix basse et lente. « Il est impossible de le remettre en marche en deux minutes. »

Le téléphone fit entendre un déclic et s'éteignit.

*

**

Le vaisseau trembla et les lumières s'éteignirent. Les sirènes firent entendre leur ululement. Les lampes se rallumèrent pour s'éteindre encore. Plongée dans une profonde obscurité, la grande salle demeurait silencieuse.

Seul était perceptible le tic-tac menu du chronomètre. Au bout d'un temps qui parut une éternité, de faibles lampes de secours s'allumèrent. L'Astrarque entra dans la pièce en titubant, pâle et égaré.

Un groupe d'hommes de l'espace firent irruption sur ses talons. Leurs visages, à la fois accablés et furieux, offraient un étrange contraste avec leurs gais uniformes. Devant leur haine vengeresse, Brek se sentait glacé et malade. Mais l'Astrarque interrompit leur progression menaçante.

« Le Terrien a du même coup consommé sa propre perte, dit le dictateur avec découragement, et pour le peu que vous pourriez faire, rien ne presse. »

Il les quitta, murmurant entre ses dents sur le seuil de la porte, et s'avança lentement vers Brek.

« Nous sommes écrasés, murmura-t-il. Vous m'avez détruit, Veronar. » Il passa une main tremblante sur son visage, cireux comme un masque. « Tout est perdu. Le *Queen* n'est plus qu'une épave. Aucun de nos vaisseaux n'est en mesure de nous porter secours. Nous serons rôtis vivants. »

Du fond de leurs orbites caverneuses, ses yeux fixaient Berk d'un regard morne. « Au cours de ces minutes, vous avez détruit l'Astrarchie. » Il avait parlé d'une voix lasse et, chose étrange, dépourvue d'amertume. « Deux minutes, en tout et pour tout… murmura-t-il. Si seulement on pouvait faire revivre le passé…

— Oui, dit Brek, j'ai arrêté l'autopointeur. » Il haussa ses maigres épaules d'un geste de défi et rencontra les regards menaçants des hommes de l'espace. « Et ils n'y peuvent rien ! »

« Et vous ? » Une lueur d'espoir passa dans les yeux de l'Astrarque. « Vous m'avez dit un jour, Veronar, qu'on pouvait changer le passé. À ce moment je n'ai pas voulu vous écouter. Mais à présent – tentez l'impossible. Peut-être pourriez-vous échapper au traitement désagréable que mes hommes méditent de vous réserver. »

Brek jeta un regard sur les hommes irrités et secoua la tête. « Je me trompais, dit-il délibérément. J'ai omis de tenir compte de la réversibilité du temps. Mais l'avenir, je le vois maintenant, est aussi réel que le passé. Si l'on fait abstraction de la direction du changement d'entropie et du flux de la conscience, l'avenir et le passé ne peuvent se distinguer l'un de l'autre.

« Le futur détermine le passé, tout autant que le passé détermine le futur. Il est possible de relever les facteurs déterminants, voire de déterminer une déflexion locale des lignes géodésiques, à condition de disposer d'une puissance suffisante. Mais les voies du monde sont fixées dans l'avenir aussi rigidement que dans le passé. Quelle

que soit la façon dont on modifie les positions relatives des facteurs, le résultat final sera toujours le même. »

Le visage cireux de l'Astrarque était implacable. « Dans ce cas, Veronar, vous êtes perdu. »

Brek eut un lent sourire. « Ne m'appelez pas Veronar, dit-il doucement. Je viens de me souvenir, juste à temps, que je suis William Webster, Terrien. Vous pouvez me tuer de la façon qui vous plaira le mieux. Mais la défaite de l'Astrarchie et la liberté nouvelle de la Terre sont fixées dans le temps – pour toujours. »

Traduit par Pierre Billon.

Hindsight.

© Jack Williamson, 1969.
© Editions Opta, 1972, pour la traduction.

COMMENT FUT DÉCOUVERT MORNIEL MATHAWAY - William Tenn

Encore Tenn, encore une de ces nouvelles toutes en dialogues comme il les affectionne, avec une dose maximum d'ironie au centimètre carré. Nous retrouvons ici une vieille connaissance, le circuit fermé ; mais cette fois il est créé par un voyage dans le passé. Et l'on remarquera que si le circuit fermé est bien défini logiquement comme tel, il devient moralement tout autre chose à la faveur d'un échange d'identités.

Tout le monde est stupéfait de voir à quel point Morniel Mathaway a changé depuis qu'on l'a « découvert ». Tout le monde, sauf moi. Ils se souviennent d'un peintre de Greenwich Village, dénué de talent et se lavant rarement, qui commençait une phrase sur deux par « je » et en terminait une sur trois par « moi ». Il avait l'orgueil maladif de ceux qui se doutent, sans oser se l'avouer, qu'ils sont des artistes de second plan (ou pis) et ne cessait d'importuner de ses vantardises ceux qui avaient la patience de l'écouter.

Je comprends le changement qui est survenu en -lui, sa modestie exagérée aussi bien que sa réussite aussi soudaine qu'inattendue. Il faut dire que j'étais là, le jour où on l'a « découvert » – j'utilise ce mot faute de mieux, mais ce n'est certainement pas celui qui convient, si l'on considère combien tout cela est *impossible* (je dis bien

impossible, pas *improbable).* Chaque fois que j'essaie de me l'expliquer, ça me donne des crampes d'estomac et un mal de tête carabiné.

Ce jour-là, nous parlions justement de sa découverte. J'essayais de maintenir un équilibre précaire sur l'unique chaise de son froid petit studio de Bleecker Street, parce que j'étais trop avisé pour m'asseoir dans le fauteuil.

Morniel payait pratiquement son loyer grâce à ce fauteuil, masse informe de velours élimé et crasseux, dont le siège était très haut à l'avant et très bas à l'arrière. À peine y avait-on pris place que vos poches commençaient à se vider de leur contenu : menue monnaie, clefs, portefeuilles… disparaissaient dans une jungle de ressorts rouillés et de bois vermoulu.

Chaque fois qu'un nouveau venu arrivait chez lui, Morniel mettait un point d'honneur à lui offrir le « meilleur » siège. Et, tandis que l'invité se tortillait péniblement pour poser ses fesses entre les ressorts, Morniel le regardait avec des yeux brillants de bonne humeur et de convoitise. Il essayait aussi de le faire rire, parce que plus il se trémoussait, meilleure serait la récolte.

Le ou les invités partis, il démontait le fauteuil et comptait la recette, comme un épicier à la fin de la journée.

La chaise était donc moins dangereuse, mais il fallait constamment être sur le qui-vive pour ne pas tomber.

Quant à Morniel, il ne risquait rien : il s'asseyait toujours sur le lit.

*

**

« Je n'en finis pas, m'expliquait-il, d'attendre le jour où un marchand ou un critique avec une once de cervelle dans le crâne verra mon œuvre. Ça ne ratera pas, Dave, je sais que ça ne ratera pas. Ce que je fais est trop bon. Parfois, ça me fait peur – j'ai presque trop de talent pour un seul homme.

— Evidemment, dis-je, mais il faut tenir compte du…

— Oh ! je ne veux pas dire par là que c'est trop de talent pour *moi,* poursuivit-il, craignant que je l'eusse mal compris. J'ai le dos assez large, tu sais, et l'âme assez vaste. Un type de moindre envergure risquerait d'être détruit par une si parfaite totalité de la perception, par une si absolue compréhension de la *Gestalt* spirituelle, comme j'aime la nommer. Son esprit craquerait comme une vieille bouteille contenant du vin nouveau. Mais pas le mien, Dave, pas le mien !

— Parfait, dis-je, c'est merveilleux. Mais je voudrais quand même te faire…

— Sais-tu à quoi je pensais, ce matin ?

— Non, mais pour te dire la vérité, je ne suis nullement…

— Eh bien, Dave, je pensais à Picasso. À Picasso et à Rouault. J'étais aller me promener vers le marché pour trouver de quoi déjeuner – tu connais le proverbe : la main est plus rapide que l'œil – quand je me suis mis à penser à l'état de la peinture moderne. J'y pense souvent, Dave, tu sais…

— Vraiment ? Je dois dire que j'ai tendance…

— Tout en marchant dans Washington Square Park, je me disais : Qui fait réellement une œuvre importante dans la peinture d'aujourd'hui ? Qui est réellement un grand parmi les grands ? Eh bien, je ne pouvais penser qu'à trois noms : Picasso, Rouault

— et moi. Aucun autre ne fait une œuvre réellement valable et originale de nos jours ! Trois noms seulement, imagine, trois noms, sur la myriade de gens qui font de la peinture sur la planète en ce moment ! Ah ! on se sent bien solitaire quand on pense à ça, Dave.

— Je te comprends, mon vieux Morniel, dis-je. Mais par ailleurs, tu…

— Et ensuite, je me suis demandé : pourquoi en est-il ainsi ? Le génie a-t-il toujours été aussi rare, s'agit-il d'une limitation statistique valable à toutes les époques, ou bien y

a-t-il un facteur particulier à la nôtre ? Et pourquoi tarde-t-on tellement à me découvrir ? Oui, Dave, j'y ai réfléchi longtemps, humblement, avec scrupule, parce que c'est un problème important. Et voici la réponse que j'ai trouvée. »

J'abandonnai. Je me radossai prudemment et l'écoutai exposer des théories esthétiques que j'avais déjà entendues dans la bouche d'une douzaine d'autres peintres du Village. L'unique point sur lequel ils étaient en désaccord était de savoir *qui* incarnait l'exemple le plus parfait de cette esthétique. Morniel

— cela ne vous étonnera sans doute pas outre mesure

— pensait que c'était lui.

*

**

De Pittsburgh (Pennsylvanie), il était monté à New York, ce grand garçon un peu gauche qui n'aimait pas se raser et se prenait pour un peintre. À l'époque, il admirait Gauguin et essayait de l'imiter ; des heures durant, avec un accent qui semblait être de Brooklyn, revu et corrigé par le cinéma mais était en réalité de Pittsburgh, il discourait sur la *mystique* de la simplicité paysanne.

Après avoir laissé pousser sa barbe et pris quelques cours à l'Art Students League, il oublia Gauguin. Peu à peu, il mit au point sa technique, le *tachisme superposé.*

Sa peinture était tout simplement mauvaise ; avec la meilleure volonté, impossible de la qualifier autrement. Ce n'est pas seulement mon opinion personnelle, encore que j'aie longtemps partagé l'atelier de deux peintres modernes, et été marié pendant une année à un troisième. C'est également celle de plusieurs personnes qui s'y connaissent en peinture et ont examiné son œuvre objectivement, n'ayant aucune raison personnelle de lui en vouloir.

Parmi elles, il y avait un excellent critique, spécialisé dans l'art non figuratif, qui déclara, après être resté un bon moment à regarder, bouche bée, une toile que Morniel m'avait donnée, et qu'il avait lui-même, malgré mes protestations, accrochée au-dessus de la cheminée : « Ce n'est pas seulement que ça n'exprime rien, plastiquement ou graphiquement, mais on a l'impression qu'il ne se pose même pas de problèmes… *picturaux,* si l'on peut dire. Blanc sur blanc, tachisme superposé, non-objectivisme, néo-abstractivisme ou ce que vous voudrez, c'est absolument zéro, *zéro* ! C'est simplement l'œuvre d'un de ces dilettantes barbus, gueulards et frustrés qui infestent le Village. »

Vous pourriez vous demander pourquoi, dans ces conditions, je perds mon temps avec Morniel. Eh bien, pour commencer, j'habite à trois maisons de chez lui. Et puis, il est assez pittoresque, à sa façon un peu malsaine. Après avoir passé une nuit entière à travailler un poème récalcitrant, je vais parfois faire un tour chez lui, pour discuter d'autre chose que de littérature.

L'ennui, et je l'oublie toujours, c'est qu'il ne s'agit jamais d'une conversation, mais d'un monologue ininterrompu où je parviens tout juste à placer deux mots de temps en temps.

La différence entre Morniel et moi, voyez-vous, c'est que mes œuvres ont été publiées, même si ce n'est que dans de petites revues d'avant-garde, alors qu'il n'a pas exposé une seule fois.

*

**

Il y a aussi une autre raison, à vrai dire, qui est en relation directe avec l'unique talent qu'il possède réellement.

Matériellement, c'est tout juste si je m'en tire. Un tas de choses qui me font envie – du beau papier pour écrire, des livres rares pour ma bibliothèque – me sont hélas ! inaccessibles. Quand mon désir – pour un nouveau recueil de Wallace Stevens, par exemple – devient trop irrésistible, je passe chez lui pour lui en parler.

Ensuite, nous allons à la librairie, chacun de notre côté. J'entreprends le libraire au sujet d'un livre épuisé et hors de prix que j'envisage de lui commander et, pendant ce temps, Morniel rafle les Stevens. Bien entendu, j'ai l'intention de les payer dès que j'aurai un peu d'argent devant moi.

Il est extraordinaire. Je ne l'ai jamais vu attirer les soupçons, et de fait il ne s'est jamais fait prendre. Evidemment, je dois lui repayer cette faveur en jouant le même rôle dans un magasin de fournitures pour artistes, où il va faire provision de brosses et de couleurs.

L'un dans l'autre, mes relations avec lui sont donc payantes. L'ennui, c'est que je suis obligé de l'écouter disserter des heures durant sur des sujets qui m'ennuient profondément, et aussi que ma conscience me tourmente un peu, parce que je sais parfaitement qu'il ne paiera jamais ces fournitures. Mais peu importe ; moi, je paierai mes livres dès que je le pourrai.

« Impossible que je sois aussi unique que cela, disait-il. D'autres sont sûrement nés avec les mêmes talents en puissance, mais ils ont malheureusement été détruits avant de parvenir à la maturité artistique. Pourquoi ? Comment ? Examinons un peu le rôle que joue la société dans… »

Au moment même où il prononçait le mot « société », je vis, sur le mur opposé, des rides pourpres former le dessin lumineux d'une grande boîte carrée, et, dans cette boîte, la silhouette également pourpre et lumineuse d'un homme. Le tout flottait à environ un mètre au-dessus du sol. Et, aussi soudain qu'il était apparu, le frisson lumineux disparut.

Un mirage ? On n’était même pas en été, et je n’ai jamais souffert d’illusions optiques. Peut-être, après tout, n’était-ce qu’une nouvelle fissure en train de se former sur le mur de l’atelier ? Il était sous les toits, et quand il pleuvait, l’eau ruisselait sur le mur du fond, qui était en piteux état.

Mais des fissures pourpres ? Dessinant la silhouette d’un homme dans une boîte ? Un peu compliqué, pour une fissure. Et, pourquoi aurait-elle disparu ?

« … C’est l’éternel conflit de l’individu qui cherche à affirmer son individualité, disait Morniel d’une voix vibrante. Sans compter… »

*

**

Une succession de notes musicales très aiguës s’égrena rapidement. Et, au centre de la pièce cette fois, à une cinquantaine de centimètres seulement du plancher, les lignes pourpres réapparurent – brouillées, transparentes, et renfermant la silhouette d’un homme, comme la première fois.

Morniel se redressa brusquement, les yeux fixés sur l’apparition. « Qu’est-ce que… » commença-t-il.

Une fois de plus, la boîte disparut.

« Qu’est… qu’est-ce qui se passe ? bégaya-t-il.

— Je n’en sais rien, répondis-je. Mais j’ai bien l’impression que ça se précise. »

De nouveau, les notes musicales retentirent, et la boîte pourpre réapparut, cette fois au niveau du plancher. Le pourpre devint de plus en plus foncé et plus substantiel. Parallèlement, les notes montèrent la gamme, jusqu’à devenir inaudibles.

Lorsqu’elle fut devenue entièrement opaque, une porte coulissa sur un des côtés de la boîte ; un homme en sortit. Il portait des vêtements qui semblaient se terminer de partout par des boucles extravagantes.

Il me regarda un instant, puis se tourna vers Morniel.

« Morniel Mathaway ? demanda-t-il.

— Ou… oui, dit Morniel, en reculant à petits pas vers le réfrigérateur.

— Cher Morniel Mathaway, dit l'homme sorti de la boîte, mon nom est Glescu, et je vous apporte les salutations de l'an 2487 après Jésus-Christ ! »

Comme nous étions incapables de trouver une répartie valable, nous préférâmes garder le silence. Je me levai et allai automatiquement me mettre à côté dé Morniel, éprouvant obscurément le besoin de me rapprocher de quelque chose de connu.

2487… pensai-je. Evidemment, je n'avais jamais vu quelqu'un habillé de cette façon. Bien mieux, je n'aurais jamais pu *imaginer* que quelqu'un fût habillé de la sorte, et pourtant l'imagination ne me fait pas défaut, croyez-moi. Ses vêtements n'étaient pas transparents, et pourtant pas réellement opaques. Prismatiques serait un terme plus exact, avec un tas de couleurs se poursuivant sans cesse, particulièrement au niveau des innombrables boucles. C'était indescriptible et ne ressemblait à rien d'indentifiable.

Quant à ce M. Glescu, il était approximativement de la même taille que Morniel et moi, et devait avoir à peu près le même âge que nous. Mais il y avait en lui une… comment dire, une qualité, oui, une réelle *qualité,* qui aurait intimidé le duc de Wellington lui-même. *Civilisé,* oui, voilà le mot que je cherchais ; c'était l'homme le plus civilisé que j'eusse jamais vu.

Il s'avança d'un pas. « Et maintenant, dit-il d'une voix aux résonances profondes, nous allons accomplir un rituel typiquement XX^{e} siècle en nous serrant la main. »

Nous accomplîmes donc un rituel typiquement *X*X^{e} siècle et lui serrâmes la main. D'abord Morniel, ensuite moi, et non sans hésitation. À cette occasion, d'ailleurs, M. Glescu

me fit penser à un fermier de l'Iowa mangeant pour la première fois avec des baguettes dans un restaurant chinois. La cérémonie terminée, il se redressa de toute sa hauteur et nous regarda – ou plutôt, regarda Morniel – avec un sourire radieux.

« Quel moment, n'est-ce pas ? dit-il. Quel moment suprême ! Vous ne trouvez pas ? »

*

**

Morniel prit une profonde inspiration ; je vis qu'il s'était remis du choc et que son esprit recommençait à travailler normalement.

« Pourquoi *suprême* ? demanda-t-il. Qu'est-ce que ce moment a de particulier ? Etes-vous… l'inventeur du voyage dans le temps ? »

M. Glescu étincela de rire. « Moi ? Un *inventeur* ? Oh ! non. Absolument pas ! Le transfert temporel a été inventé par Antoinette Ingeborg – mais peu importe, c'était après votre époque. Inutile d'entrer dans les détails, d'autant plus que je ne dispose que d'une demi-heure.

— Pourquoi seulement une demi-heure ? demandai-je, pas tellement par curiosité, mais parce qu'il me semblait que c'était une question valable.

— On ne peut pas maintenir le skindrome plus longtemps, expliqua-t-il. Le skindrome, c'est… disons que c'est un appareil de transmission qui permet d'apparaître à votre époque. La dépense d'énergie est telle qu'on ne peut effectuer un voyage dans le passé qu'une fois tous les cinquante ans. Ce privilège est décerné comme une sorte de Gopel. Je me suis bien servi du terme exact ? C'est Gopel, n'est-ce pas ? Un prix très important, que l'on décernait à votre époque ? »

J'eus une inspiration soudaine. « Voulez-vous dire *Nobel,* par hasard ? Le prix Nobel ? »

Il hocha la tête avec enthousiasme. « Exactement ! Le prix Nobel. On donne le droit d'effectuer ce voyage à d'éminents savants, comme une sorte de prix Nobel. Une fois tous les cinquante ans, le gardunax choisit un homme particulièrement brillant dans son domaine, vous voyez. Jusqu'à présent, bien sûr, cette occasion a toujours été offerte à des historiens qui ont gaspillé leur demi-heure au siège de Troie, à l'explosion de la première bombe atomique à Los Alamos ou à la découverte de l'Amérique, des choses dans ce genre. Mais cette année…

— Oui ? l'interrompit Morniel avidement. Nous venions tous deux de nous souvenir que M. Glescu connaissait son nom. Quel genre de savant êtes-vous ?

— Dans un sens, je suis un historien aussi, mais ma spécialité est l'histoire de l'art. Et, dans le cadre de l'histoire de l'art, je suis un spécialiste de…

— Eh bien ? répéta Morniel d'une voix haletante. De quoi ou de qui êtes-vous le spécialiste ? »

M. Glescu s'inclina légèrement. « De vous, M. Mathaway. Je pense que nul ne me contredira si j'affirme, en toute modestie, être la plus grande autorité de mon époque sur la vie et l'œuvre de Morniel Mathaway. Oui, monsieur, ma spécialité, c'est vous ! »

Morniel devint pâle comme un linge et alla s'asseoir sur le bord du lit avec mille précautions, comme si ses genoux étaient de verre. Plusieurs fois, il ouvrit la bouche comme pour parler, mais il était apparemment incapable d'émettre le moindre son. Finalement, il se redressa et, serrant les poings, parvint à dire, d'une voix croassante : « Vous voulez dire… que je suis… célèbre ? Célèbre *à ce point-là* ?

— Célèbre ? Mais, cher monsieur, vous êtes bien au-delà de la célébrité ! Vous êtes l'un des rares immortels que la race humaine ait produits. Comme je l'ai écrit, en une phrase pas trop mal tournée, si je puis me permettre de le dire, dans mon dernier ouvrage, *Morniel Mathaway,*

l’homme qui donna un nouveau visage au monde : « Combien il est rare que « les efforts d’un seul humain… »

— Célèbre, répéta Morniel, et sa barbe tremblait comme le menton d’un enfant qui est sur le point de pleurer. Célèbre… »

*

**

« Oui, célèbre ! lui assura M. Glescu. Quel est l’homme avec lequel la peinture moderne a réellement pris son essor ? Quel est l’homme dont le sens de la ligne et de la couleur ont dominé l’architecture depuis cinq siècles, qui a donné leur forme à nos villes, au moindre de nos gadgets, à la texture même de nos vêtements ?

— Moi ? demanda Morniel d’une voix faible.

— Vous ! Dans toute l’histoire de l’art, aucun homme n’a exercé une aussi grande influence dans des domaines aussi divers pendant une période aussi longue. À qui vous comparer, monsieur ? À quel autre artiste pourrais-je vous comparer ?

— Rembrandt ? suggéra Morniel, visiblement anxieux de lui venir en aide. Vinci ? »

M. Glescu eut un reniflement de dédain. « Mettre Rembrandt et Vinci sur le même plan que vous ? Ridicule ! Ils n’ont jamais eu votre universalité, votre sens du cosmique, de la totalité de l’univers. Non, pour vous trouver un égal, il faut, je pense, se tourner vers la littérature. Shakespeare, peut-être. Shakespeare, avec sa vaste compréhension de l’homme et de l’univers, avec la musique inégalée de sa poésie, avec l’immense influence qu’il a exercée sur l’évolution de la langue anglaise. Mais même Shakespeare, je crains, même Shakespeare… » Il secoua tristement la tête.

« Bigre ! s’exclama Morniel Mathaway.

— À propos de Shakespeare, intervins-je, connaissez-vous un poète du nom de David Dantziger ? Est-ce qu'une partie au moins de son œuvre vous est parvenue ?

— C'est vous ?

— Oui, dis-je avidement à l'homme venu de l'an 2487. C'est moi, Dave Dantzig. »

Il plissa le front. « J'avoue que je ne me souviens pas… À quelle école de poésie appartenez-vous ?

— On l'appelle de diverses façons. Anti-imagisme est la plus courante. Ou bien post-imagisme.

— Non, dit M. Glescu après avoir réfléchi un bon moment. Le seul poète de cette période et de cette partie du monde dont je me souvienne est Peter Tedd.

— Peter Tedd ? Jamais entendu parler.

— C'est qu'il n'a pas encore été découvert, alors. Mais n'oubliez pas que je suis un historien de l'art et non de la littérature. Il est parfaitement possible, ajouta-t-il sur un ton consolant, qu'un spécialiste des poètes mineurs du XX^{e} siècle puisse vous situer sans la moindre difficulté. Parfaitement possible. »

Morniel me regardait en souriant. Il avait pleinement retrouvé ses moyens, et commençait à absorber la situation par tous les pores de sa peau. *Toute* la situation. Lui. Moi.

Après un petit moment d'introspection, je m'aperçus que je détestais chacune de ses tripes.

*

**

Pourquoi fallait-il que le destin eût choisi Morniel Mathaway ? Il y a tant de peintres qui sont des gens bien…

Mon esprit affolé ne cessait de tourner en rond. Cela prouve simplement, ne cessai-je de me répéter, que seule la perspective historique permet de porter des jugements définitifs en matière d'art. Tant de gens célèbres de leur vivant sont complètement oubliés maintenant – prenez ce

contemporain de Beethoven, par exemple ; de son vivant, on le considérait de loin comme le plus grand des deux, et aujourd'hui, seuls quelques musicologues connaissent encore son nom. Mais quand même…

M. Glescu regarda un moment l'index de sa main droite, où un petit point noir ne cessait de se dilater et de se contracter. « Le temps passe, dit-il. Ah ! M. Mathaway, quelle expérience ineffable de vous voir enfin en chair et en os, dans le cadre de votre atelier… Oserai-je néanmoins vous demander une petite faveur supplémentaire ?

— Mais bien sûr, dit Morniel en se levant. Je ferai tout pour exaucer votre désir. Rien n'est trop bon pour vous. »

M. Glescu avala sa salive. Il semblait ému comme si les portes du paradis allaient s'ouvrir toutes grandes devant lui.

« Est-ce que… Je ne pense pas que cela vous dérangera… est-ce que vous pourriez me montrer la toile sur laquelle vous travaillez en ce moment ? Ah ! voir un Morniel Mathaway encore inachevé ! Rien que l'idée de cette peinture encore fraîche… » Il ferma les yeux, comme s'il ne pouvait croire que tout cela était vrai.

Morniel alla vers son chevalet et, d'un geste noble, retira le chiffon protégeant la toile. « Je pense, dit-il d'une voix aussi huileuse que le sous-sol du Texas, que je vais l'appeler *Figurines figurées n° 29. »*

Lentement, en jouissant du moment, M. Glescu rouvrit les yeux et se pencha en avant. « Mais… dit-il après un long silence. Cette toile n'est pas de *vous,* M. Mathaway ? »

Morniel se retourna, quelque peu surpris, et jeta un coup d'œil sur le tableau : « Si, si, elle est bien de moi. *Figurines figurées n° 29.* Vous la reconnaissez ?

— Non, dit M. Glescu. Je ne la reconnais pas. Et je dois dire que j'en suis extrêmement heureux. Pourrais-je voir autre chose, s'il vous [11] plaît ? Une œuvre un peu postérieure ?

— Mais… c’est la toute dernière, répondit Morniel avec une légère incertitude. Tout le reste est antérieur. Tenez, ceci vous plaira peut-être. » Il sortit une toile d’un placard. « C’est *Figurines figurées n° 22,* un des meilleurs exemples de ma première période. »

*
**

M. Glescu eut un frisson. « On dirait des barbouillages superposés.

— Exactement ! Mais j’appelle ça du tachisme superposé. Puisque vous faites autorité à mon sujet, vous le savez certainement. Et voici *Figurines figurées n°* …

— Cela vous ennuierait de me montrer autre chose que ces… ces figurines, M. Mathaway ? demanda Glescu sur un ton suppliant. Quelque chose qui ait de la *couleur* et de la *forme* ! »

Morniel se gratta le crâne. « Il y a bien longtemps que je n’ai plus travaillé avec de la vraie couleur… Oh ! attendez ! » Tout souriant, il se mit à fouiller dans le fond du placard et en sortit une vieille toile poussiéreuse. « Voici l’un des rares exemples que j’ai conservés de ma période mauve tachetée.

— On comprend pourquoi vous n’en avez pas gardé davantage, marmonna M. Glescu tout bas. C’est absolument… » Il haussa les épaules d’une façon que tous ceux qui ont vu un critique d’art en action reconnaissent immédiatement. Ça se passe de commentaires. Et si on est le peintre dont l’œuvre a occasionné cette réaction, on n’a aucun désir d’en entendre.

Pris d’une sorte de frénésie, Morniel se mit à déménager tout le placard et à étaler des dizaines de toiles partout dans l’atelier. M. Glescu faisait des bruits de gorge comme pour s’empêcher de vomir.

« Je ne comprends pas, dit-il, en fixant le plancher couvert de peintures. Tout ceci est évidemment antérieur au moment où vous avez trouvé votre style et votre technique. Mais je cherche en vain un *signe* annonciateur de votre génie latent… Je ne vois que… » Il secoua la tête comme pour chasser le vertige qui l'envahissait.

« Et celui-ci ? » demanda en haletant Morniel, que le désespoir commençait à gagner.

M. Glescu repoussa des deux mains la toile qu'il lui montrait. « Par pitié, ôtez ça de là ! » Il examina de nouveau son index. Je remarquai que le point noir se contractait beaucoup plus lentement qu'avant. « Il ne me reste que peu de temps, dit-il. Et je ne comprends pas. Absolument pas. Permettez que je vous montre quelque chose, messieurs. »

*
**

Il entra dans la boîte pourpre et revint presque aussitôt, avec un livre à la main. Il nous fit signe d'approcher. Morniel et moi regardâmes par-dessus son épaule. Les pages étaient très blanches et lisses, et faisaient comme un tintement aigu quand on les tournait. Une chose était certaine en tout cas : ce n'était pas du papier. Quant à la page de titre…

Tout l'œuvre peint
de Morniel Mathaway
(1928-1996).

« Tu es bien né en 28 ? » lui demandai-je.

Morniel inclina la tête. « Le 23 mai 1928. » Je savais à quoi il pensait et fis un rapide calcul mental. Soixante-huit ans. Il est donné à peu d'hommes de savoir combien de

temps il leur reste à vivre. Soixante-huit ans, ce n'était pas si mal.

M. Glescu continua à tourner les pages jusqu'à la première reproduction.

Encore maintenant, quand je me souviens du moment où je la vis, je sens mes jambes fléchir. C'était un tableau non figuratif, très coloré, comme je n'avais jamais imaginé qu'il pût en exister. Tout l'art abstrait, depuis le début du siècle, n'était guère qu'un pénible apprentissage, un jeu d'enfants, à côté de *cela.*

On ne pouvait qu'être enthousiasmé – même si vos yeux n'étaient habitués qu'à la peinture figurative, même si vous ne vous étiez jamais intéressé à la peinture auparavant.

Je ne veux pas faire de sentimentalisme, mais je vous jure que mes yeux s'emplirent de larmes.

Quiconque n'était pas absolument insensible à la beauté aurait eu la même réaction.

Mais pas Morniel. « Ah ! *ça !* s'exclama-t-il, comme s'il avait eu une inspiration soudaine. C'est ce genre de trucs qui vous intéresse ! Vous auriez dû me le dire plus tôt. »

M. Glescu agrippa Morniel par son T-shirt crasseux. « Voulez-vous dire que vous avez aussi des tableaux de ce style-là ?

— Non, pas *des* tableaux, mais *un* tableau. Un seul. Je l'ai fait la semaine dernière pour m'amuser, à titre expérimental. Comme je n'étais pas satisfait du résultat, j'en ai fait cadeau à une fille qui habite dans la maison. Voulez-vous y jeter un coup d'œil ?

— Oh ! oui, absolument. »

Morniel lui prit le livre des mains et le jeta négligemment sur le lit. « Venez, alors. Il n'y en a que pour une ou d^ux minutes. »

*

**

Pendant que nous descendions les escaliers à la file indienne, j'étais on ne peut plus perplexe. Une chose était certaine – aussi certaine que Geoffrey Chaucer a vécu avant Algernon Swinburne. Rien dans tout ce que Morniel avait fait (ou avait la capacité de faire jamais) n'arrivait à la cheville de la reproduction que j'avais vue. Et, malgré ses fanfaronnades, malgré son inépuisable vanité, il devait le savoir aussi bien que moi.

Deux étages plus bas, il s'arrêta devant une porte et frappa. Il attendit quelques secondes, puis frappa de nouveau. Personne ne vint ouvrir.

« Zut alors ! dit-il. Elle n'est pas chez elle. Je suis sûr que cette toile vous aurait intéressé.

— Absolument ! lui dit M. Glescu, avec ardeur. Je tiens à voir quelque chose qui annonce votre grande période. Mais il me reste si peu de temps… »

Morniel fit claquer ses doigts. « Attendez, j'ai une idée ! Anita a deux chats dont elle m'a demandé de m'occuper quand elle s'absente, et elle m'a donné une clef. Je vais remonter la chercher en vitesse.

— D'accord, mais dépêchez-vous. »

; Juste avant le tournant de l'escalier, Morniel se retourna et me fit un imperceptible clin d'œil. Je connaissais bien ce signe, qu'il utilisait lors de nos i « expéditions » dans les magasins. Il signifiait : « Parle-lui. Retiens son attention. »

Je compris instantanément pourquoi. Le livre.

J'avais trop souvent vu Morniel à l'œuvre… Ce n'était pas par hasard qu'il avait lancé le livre sur le lit. Il était remonté pour le cacher et, quand M. Glescu serait obligé de repartir – eh bien, le livre serait introuvable, voilà tout !

Malin, hein ? Oh ! oui, et plus que cela. Morniel Mathaway allait peindre les œuvres de Morniel Mathaway.

Non, pas les peindre. Les *copier.*

Néanmoins, obéissant au signal, je me mis automatiquement à parler.

« Est-ce que vous peignez également, M. Glescu ? » J'étais certain que cela l'accrocherait. Je ne m'étais pas trompé.

« Pensez-vous ! Bien sûr, quand j'étais jeune, je voulais devenir un artiste – la plupart des critiques commencent ainsi, j'ai même barbouillé quelques toiles, mais c'était mauvais, très mauvais ! Je m'aperçus qu'il était bien plus facile d'écrire sur la peinture des autres que d'en faire soi-même. Un jour, en lisant une biographie de Mathaway, je compris que j'avais trouvé ma voie. Je me sentais très proche, non seulement de sa peinture, mais également de sa personnalité. C'était vraiment quelqu'un que j'aurais aimé connaître. Je dois dire d'ailleurs que je suis assez surpris. Il est assez différent de ce que j'imaginais.

— N'est-ce pas ? dis-je.

— Certes, l'histoire donne une certaine stature, une auréole romantique. En l'observant bien, d'ailleurs, je peux deviner certains traits qui, idéalisés… mais je ne devrais pas continuer sur ce sujet, M. Dantziger. Vous êtes son ami, après tout.

— Sans doute le meilleur qu'il ait en ce monde, répondis-je. Ce qui ne veut pas dire grand-chose. »

*

**

Tout en parlant, je me cassais la tête pour comprendre la situation. Et, plus j'y réfléchissais, moins c'était clair. C'était par trop paradoxal. Comment Morniel Mathaway pouvait-il devenir célèbre dans cinq cents ans en peignant des toiles qu'il avait vues pour la première fois dans un livre publié dans cinq cents ans ? Qui les avait peintes ? Morniel Mathaway ? C'était ce que le livre disait, et, étant en possession du livre, il allait certainement les peindre. En copiant les reproductions du livre. Mais qui, alors, avait peint les œuvres originales ?

M. Glescu jeta un coup d’œil sur son index et se rembrunit. « Ciel ! Mon temps est presque épuisé ! »

Il monta les escaliers quatre à quatre ; je le suivis, me préparant à la scène qui nous attendait à propos du livre. Cela ne me réjouissait guère, je dois dire, car je trouvais ce M. Glescu fort sympathique.

Le livre n’était plus sur le lit, bien entendu. Et deux autres choses manquaient, aussi : la machine à voyager dans le temps et Morniel Mathaway.

« Il est parti avec ! s’exclama M. Glescu, horrifié. Il m’a *abandonné* ici ! Il a dû se rendre compte qu’il suffisait de fermer la porte pour la faire revenir !

— Oui, oui, il est très malin », dis-je avec amertume. Je n’avais pas voulu ça. Si j’avais su ce qu’il mijotait, je ne l’aurais jamais aidé. Il y avait des limites ! « Et il trouvera sans doute une histoire parfaitement plausible à raconter à vos contemporains pour expliquer ce qui s’est passé. Pourquoi vivre une Vie de travail et de misère au XX^{e} siècle, puisque dans votre temps, il peut être un véritable héros adulé par tous ?

— Sans doute, mais que se passera-t-il s’ils lui demandent de peindre ne serait-ce qu’un seul tableau ?

— Oh ! il leur racontera probablement qu’il a achevé son œuvre et n’a plus rien à y ajouter. Il fera des conférences sur lui-même. Ne vous inquiétez pas pour lui, il saura bien se débrouiller. C’est plutôt vous qui m’inquiétez. Vous êtes coincé ici pour de bon. À moins qu’ils reviennent vous chercher ? *

M. Glescu secoua misérablement la tête. « Aucune chance. Chaque bénéficiaire du prix doit signer une attestation déchargeant la Fondation de toute responsabilité dans le cas où il ne reviendrait pas. La machine ne peut servir qu’une fois tous les cinquante ans. Et dans cinquante ans, un autre chercheur se verra décerner le droit d’assister à la prise de la Bastille, à la

naissance de Bouddha ou quelque chose dans ce genre. Non, non, je suis bel et bien *coincé* ici, comme vous l'avez si bien dit. C'est vraiment terrible, de vivre en cette période ? »

Je lui tapai sur l'épaule pour le réconforter. Je me sentais très coupable, à vrai dire. « Pas tellement. Evidemment, il vous faudra une carte de Sécurité sociale, et ça ne va pas être facile de vous en procurer une. Et puis, il est possible que le F. B. I. ou les services de l'immigration aient quelques questions à vous poser ; après tout, vous êtes entré dans ce pays clandestinement, en quelque sorte.

— Seigneur ! s'exclama-t-il avec épouvante. Et vous ne trouvez pas ça terrible… »

*

**

Ce fut alors que j'eus une idée. « Attendez, j'ai peut-être trouvé une solution ! Voilà ce qu'on va faire. Morniel a une carte de Sécurité sociale – il a travaillé quelques semaines, il y a deux ans. Et dans ce tiroir, il a son extrait de naissance et ses autres papiers. Pourquoi ne prendriez-vous pas son identité ? Ce n'est toujours pas *lui* qui viendra vous dire que vous êtes un imposteur !

— Pensez-vous que ce soit possible ? Que diront ses parents, ses amis, sa famille…

— Ses parents sont morts ; les autres membres de sa famille, s'il en a, ne viennent jamais le voir. Quant aux amis, il n'a guère que moi. » J'examinai M. Glescu de près. « Je suis certain que vous vous en tirerez. Laissez-vous pousser la barbe. Au besoin, il faudra la teindre en blond ; ces petits détails s'arrangeront facilement. Le plus difficile sera de gagner votre vie. En tant que spécialiste de Morniel Mathaway et des mouvements artistiques ayant subi son influence, vous ne toucherez pas gros, pour le moment. »

_ Il me saisit soudain par les revers de mon veston. « Je pourrais peindre ! J'ai toujours rêvé de devenir peintre ! Je n'ai guère de talent, je le sais, mais je connais un tas d'innovations stylistiques, de nouveautés graphiques que votre époque ignore totalement. Même sans talent, ce devrait être suffisant pour me faire vivre comme peintre de troisième ou quatrième catégorie ! »

*

**

Ce fut suffisant. Cela oui ! Pas pour la troisième ou la quatrième catégorie, mais pour la première. M. Glescu – Morniel Mathaway – est le plus grand peintre de notre temps. Et le plus malheureux.

« Mais qu'ont donc tous ces gens ! me confia-t-il après sa dernière exposition. Me faire des éloges pareils ! Je n'ai pas une once de vrai talent. Tout dans mon œuvre est de seconde main, *tout* ! J'ai essayé de faire une œuvre originale, une œuvre qui soit vraiment mienne, mais je suis tellement imbibé de Mathaway que je n'arrive pas à exprimer ma propre personnalité, malgré tous mes efforts. Et ces idiots de critiques qui me font des éloges délirants, alors que mon œuvre n'est même pas de moi !

— De qui est-elle, alors ? lui demandai-je.

— De Mathaway, voyons ! dit-il avec amertume. Nous avons toujours admis qu'un paradoxe temporel était impossible – dommage que vous ne puissiez pas lire toute la littérature scientifique sur le sujet ; il y en a des bibliothèques entières. Les spécialistes du temps affirment qu'il est impossible qu'un tableau, par exemple, soit copié sur une reproduction future, parce que en ce cas, il n'aurait pas d'auteur. Mais c'est ce que je fais ! Je copie ce livre de mémoire ! »

J'aurais aimé pouvoir lui dire la vérité ; c'est vraiment un garçon qui a de la valeur, surtout si on le compare au

premier Mathaway, et il souffre tant…

Mais je ne peux pas.

Voyez-vous, ce qui se passe, c'est qu'il essaie délibérément de ne pas copier ces tableaux. Il se donne tant de mal pour cela qu'il ne veut même plus entendre parler de ce livre, ni en discuter avec moi. Récemment, j'ai quand même réussi à lui en glisser quelques mots, et savez-vous ce dont je me suis aperçu ? Il ne s'en souvient pour ainsi dire pas !

Cela ne m'étonne nullement, d'ailleurs. Il est le vrai Morniel Mathaway, et il n'y a jamais eu de paradoxe temporel. Mais si jamais je lui disais qu'en réalité, il *peint* ces tableaux au lieu de les copier de mémoire, il perdrait son peu de confiance en lui-même. Il faut donc que je le laisse croire qu'il est une sorte de faussaire, alors qu'il est en réalité un grand artiste.

« Allons, ne vous faites pas de bile, c'est ce que je ne cesse de lui répéter. Le principal, c'est que ça se vende. »

Traduit par Frank Straschitz.

The discovery of Morniel Mathaway.

© Galaxy Publishing Corporation, 1955.
© Librairie Générale Française, 1975, pour la traduction.

LA PATROUILLE DU TEMPS - Poul Anderson

C'en est trop ! Il faut agir ! Purger le temps de tous ces paradoxes ! Mettre à la raison tous ces irresponsables qui altèrent la réalité ! À la grande peur des bien-durants répond la création de la police du temps, due pour l'essentiel à l'action vigilante d'une vieille connaissance : Poul Anderson. On a choisi pour ce recueil sa première nouvelle sur ce thème, parce qu'elle annonce et résume toutes les autres. Il s'en faut de beaucoup que ses virils patrouilleurs n'éliminent les paradoxes : pour nous en tenir à un seul exemple, même quand ils éliminent le premier perturbateur, la tombe de celui-ci n'en reste pas moins réelle dans l'avenir et jusque dans la littérature. Les corrections de l'histoire sont déjà inscrites dans l'histoire elle-même : du coup personne n'est libre et tout le monde est content.

I

On demande hommes, 21-40, préf. célib., spéc. mil. ou tech., bonne santé, pour travail bien rémun., voyages loint. Soc. d'Entrep. Méc. 305 E. 45,9-12 & 2-6.

« Vous comprenez qu'il s'agit d'un travail assez inhabituel, dit M. Gordon. Et confidentiel. Je pense que vous savez garder un secret ?

— Oui, en temps normal, fit Manse Everard. Cela dépend évidemment de la nature du secret. »

M. Gordon sourit. Un sourire bizarre, une courbe serrée des lèvres qui ne ressemblait à rien que connût déjà Everard. Il parlait un américain courant et portait un complet d'affaires tout ordinaire, mais il se dégageait de lui une impression d'étrangeté qui ne venait pas uniquement de son teint bistre, de ses joues imberbes ou de l'incongruité de ses yeux mongols, effilés de part, et d'autre de son nez mince d'homme blanc. C'était difficile à définir.

« Nous ne sommes pas des espions, si c'est à cela que vous pensez », dit-il.

Everard sourit. « Excusez-moi. Je vous prie de croire que je ne me laisse pas gagner par l'espionnite, comme tout le reste du pays. De toute façon, je n'ai jamais eu accès à des choses confidentielles. Mais votre annonce parle *de travaux outre-mer, si je ne me trompe, et dans l'état actuel de la situation… Je tiens à conserver mon passeport, vous comprenez [17] ? »

C'était un homme de grande taille, aux épaules carrées, au visage assez marqué sous ses cheveux bruns taillés en brosse. Ses papiers étaient devant lui : feuille de démobilisation, plusieurs certificats d'employeurs où il était désigné comme ingénieur mécanicien. M. Gordon avait semblé les effleurer seulement du regard.

La pièce était simple, un bureau et deux fauteuils, un classeur et une porte donnant sur l'arrière. Une fenêtre était ouverte sur la bruyante circulation de New York, six étage§ plus bas.

« Esprit d'indépendance, fit l'homme installé derrière le bureau, ça me plaît. Trop de gens viennent ici en rampant,

comme s’ils devaient vous être reconnaissants de recevoir un coup de pied. Bien entendu, avec votre formation, vous n’en êtes pas encore au désespoir. Vous pouvez encore trouver du travail, même… euh… je crois que le terme usité actuellement est : *en période de réadaptation générale.*

— Votre annonce m’a intéressé. Comme vous pouvez le voir, j’ai travaillé à l’étranger et j’aimerais me remettre à voyager. Mais franchement, je n’ai pas encore la moindre idée de ce en quoi consiste votre entreprise.

— Nous faisons pas mal de choses. Voyons… vous vous êtes battu. En France et en Allemagne. » Everard cligna les paupières ; il y avait parmi ses papiers une liste de ses citations, mais il aurait juré que l’homme n’avait pas pris le temps de les parcourir. « Hum… cela ne vous ferait rien de saisir ces poignées sur les bras de votre fauteuil ? Merci. À présent… quelles sont vos réactions devant un danger d’ordre physique ? »

Everard se hérissa. « Ecoutez… »

Les yeux de M. Gordon se portèrent rapidement sur un instrument posé sur son bureau. C’était un simple boîtier avec une aiguille et deux cadrans.

« Ne vous en faites pas. Quelle est votre opinion à l’égard de l’internationalisme ?

— Mais, dites-moi…

— Du communisme ? Du fascisme ? Des femmes ? Quelles sont vos ambitions personnelles ?… Ce sera tout. Vous n’êtes pas obligé de répondre.

— De quoi diable s’agit-il ? s’écria Everard.

— Un petit test psychologique. N’y pensez plus. Je ne m’intéresse nullement à vos opinions, sauf dans la mesure où elles trahissent la tendance de vos émotions profondes. » M. Gordon se renversa dans son siège en joignant le bout des doigts. « Très encourageant jusqu’à présent. Et maintenant, voici de quoi il s’agit. Nous accomplissons un travail extrêmement confidentiel, comme je vous l’ai déjà dit. Nous… euh… nous envisageons de faire une *surprise* à

nos concurrents. » Il eut un rire bref. « Allez-y, signalez-moi au FBI si vous voulez. On nous a déjà soumis à une enquête et nous sommes au-dessus de tout soupçon.

Vous apprendrez que nous nous occupons *réellement* d'entreprises financières et mécaniques dans le monde entier. Mais nos travaux ont une autre facette, et c'est là qu'il nous faut des hommes. Je suis prêt à vous verser cent dollars pour passer dans la pièce de derrière et subir une série de tests. Il y en a pour à peu près trois heures. Si vous ne réussissez pas, nous en restons là. Si cela marche, nous vous engageons, nous vous exposons la situation et nous vous mettons immédiatement à l'entraînement. Ça vous va ? »

Everard hésita. Il avait l'impression qu'on le bousculait. Cette entreprise, c'était davantage que ce bureau et cet étranger mielleux. Pourtant…

Il prit sa décision.

« Je ne signerai mon engagement qu'après avoir été mis au courant de tout ce dont il s'agit.

— Comme vous voudrez. » M. Gordon haussa les épaules. « D'ailleurs, les tests indiqueront la décision que vous prendrez. Nous utilisons des méthodes très avancées. »

Ceci au moins était entièrement vrai. Everard avait quelques connaissances de psychologie moderne : les encéphalogrammes, les tests d'associations, les modèles de personnalité. Cependant, une fois dans la pièce voisine, aucune des machines bâchées qui ronronnaient et clignotaient autour de lui ne lui sembla familière.

Les questions que lui posait l'assistant – un homme d'âge imprécis, peau blanche, crâne complètement chauve, accent prononcé et physionomie impassible – lui paraissaient incohérentes. Et qu'était-ce que ce masque de métal sur sa tête ? Où en aboutissaient les fils ?

Il examina subrepticement les cadrans, mais lei lettres et les chiffres lui étaient inconnus. Ce n'était ni de l'anglais, ni du français, ni du russe, ni du grec ou du chinois… rien qui

appartînt à l'année 1954 après Jésus-Christ. Peut-être commença-t-il dès lors à entrevoir la vérité.

Tandis que se poursuivaient les épreuves, il accédait à une bizarre conscience de sa propre personnalité. Manson Emmert Everard, trente ans, ex-lieutenant du Génie de l'armée américaine, travaux d'ingénieur en Amérique, en Suède, en Arabie. Toujours célibataire, bien que pensant de plus en plus souvent, avec une certaine nostalgie, à ses amis mariés, pas de liaison, pas d'attaches d'aucune sorte ; un peu bibliophile, joueur de poker invétéré, amateur de bateaux à voiles, de chevaux et d'armes à feu, campeur et pêcheur à ses heures de loisirs… Il savait déjà tout cela, bien sûr, mais seulement comme autant de traits isolés. Tandis que maintenant, curieusement, il se voyait soudain à l'image d'un organisme intégré, dont chaque composante était une facette unique et inévitable d'un ensemble donné.

Il sortit des tests épuisé et trempé de sueur. M. Gordon lui offrit une cigarette et parcourut rapidement des yeux une liasse de feuillets codés que lui avait remis l'assistant. De temps à autre, il murmurait pour lui-même quelques mots : « Zeth 20 cortical… estimation indifférenciée ici… réaction psychique de l'antitoxine… faiblesse de la coordination centrale… » Il se laissait aller à un accent, un chantonnement, une prononciation des voyelles qui ne ressemblaient à rien de ce que Everard avait pu connaître au cours d'une carrière où il avait entendu massacrer l'anglais de toutes les manières possibles.

Il se passa une demi-heure avant qu'il relevât les yeux. Everard commençait à s'agiter et à s'irriter de ces façons cavalières, mais la curiosité le poussait à demeurer tranquillement sur son siège. M. Gordon découvrit des dents d'une blancheur insolite en un large sourire de satisfaction.

« Eh bien… enfin. Savez-vous que j'ai déjà dû repousser vingt-quatre candidatures ? Mais vous ferez l'affaire. Sûrement.

— L’affaire pour quoi ? » Everard se pencha en avant, conscient de l’accélération de son pouls.

« Pour la Patrouille. Vous allez devenir une sorte de policier.

— Ouais ? Et où cela ?

— Partout. Et en tout temps. Préparez-vous à une rude surprise. Voyez-vous, notre société, tout en étant relativement légale, ne constitue qu’une façade – -et une source de fonds. Notre véritable affaire, c’est de patrouiller dans le temps. »

II

L’Académie se situait dans l’ouest de l’Amérique. Elle se situait également à l’ère oligocène, une époque chaude de forêts et de prairies, où les tristes ancêtres de l’homme s’écartaient en trottant de la piste des mammifères géants. Sa construction datait d’un millier d’années auparavant et on la maintiendrait encore un demi-million d’années – écart dans le temps qui suffisait à former autant d’individus qu’il en fallait à la Patrouille – puis on la détruirait soigneusement pour qu’il n’en reste aucune trace. Plus tard viendraient les glaciers, puis il y aurait des hommes et, en l’an 19352 après Jésus-Christ (la 7841e année du Triomphe de Moren) les hommes découvriraient le moyen de voyager dans le temps et iraient dans l’oligocène construire l’Académie.

C’était une structure complexe de bâtiments longs et bas, avec des courbes souples et des couleurs changeante^, qui s’étalait dans une clairière au milieu d’arbres énormes et très anciens. Au-delà, des collines boisées se déroulaient jusqu’à la rive d’une grande rivière brunâtre, et la nuit, on entendait parfois le rugissement du titanothère ou le cri lointain du tigre à dents de sabre.

Everard sortit de la navette temporelle – une grande cabine de métal, sans traits distinctifs – avec la gorge sèche. Il avait la même impression qu'à son premier jour de régiment, douze ans plus tôt – ou quinze à vingt millions d'années dans le futur, si l'on veut. Il se sentait solitaire, sans force, et souhaitait désespérément trouver un moyen honorable de rentrer chez lui. Ce n'était qu'une maigre consolation de voir les autres navettes débarquer un contingent d'une cinquantaine de jeunes hommes et de jeunes femmes. Les recrues s'agitaient lentement en un groupe maladroit. Tout d'abord, elles ne se parlèrent point, se contentant de s'entreregarder. Everard reconnut un col dur et un chapeau melon d'une époque révolue ; les vêtements et les coiffures évoquaient la succession des modes jusqu'en 1954… et au-delà. D'où venait-elle, cette fille à la culotte collante et iridescente, avec ses lèvres peintes en vert et ses cheveux j aimes aux ondulations fantastiques ? Ou plutôt… de quand venait-elle ?

Un homme d'environ vingt-cinq ans se tenait par hasard auprès de lui – un Anglais, de toute évidence, d'après son vêtement de tweed usé jusqu'à la corde et son visage long et maigre. Il semblait dissimuler sous une apparence étudiée et maniérée une virulente amertume.

« Après tout, pourquoi ne ferions-nous pas connaissance ? lui proposa Everard en donnant son nom et son origine.

— Charles Whitcomb, Londres, 1947, répondit timidement l'homme. Je venais tout juste d'être démobilisé – de la RAF – et ceci m'a semblé intéressant. Maintenant, je n'en suis plus tellement sûr.

— Ça peut l'être », dit Everard qui pensait au salaire. Quinze mille dollars par an pour commencer ! Mais comment comptaient-ils les années ? Cela devait être en fonction du sentiment individuel de la durée réelle.

Un homme s'avança dans leur direction. Jeune et mince, il était vêtu d'un uniforme collant de couleur grise et d'une cape bleu sombre qui paraissait scintiller, comme cousue

d’étoiles. Il avait une expression aimable, souriante, et parlait avec cordialité, d’un accent neutre :

« Bonjour à tous ! Soyez les bienvenus à l’Académie. J’imagine que vous comprenez tous l’anglais ? »

Everard remarqua un individu portant les restes d’un mauvais uniforme allemand, un Hindou et quelques autres sans doute originaires de divers pays étrangers.

« Nous utiliserons donc l’anglais, jusqu’à ce que vous ayez appris le temporel. » L’homme était à l’aise, les mains aux hanches. « Je m’appelle Dard Kelm. Je suis né en – voyons un peu – en 9573 de l’ère chrétienne, mais je me suis spécialisé dans votre période. À ce propos, elle va de 1850 à 1975, ce qui veut dire que vous provenez tous d’une époque située entre ces deux dates. Je suis en quelque sorte et officiellement votre mur des lamentations au cas où quelque chose ne marcherait pas.

« Notre maison est régie par des règles sans doute différentes de ce que vous attendiez. Nous ne formons pas nos hommes en masse, par conséquent nous n’avons pas besoin de la discipline compliquée d’une école ou d’une armée. Chacun d’entre vous recevra un enseignement personnel en dehors de l’instruction générale. Il ne nous est pas nécessaire de sanctionner l’échec dans les études, car les tests préliminaires nous garantissent qu’il n’y en aura pas – et ils ne prédisent que peu de risques d’échec dans le travail proprement dit. Chacun de vous a une cote élevée de maturité d’esprit en fonction de son degré de civilisation. Toutefois, la variabilité des aptitudes signifie que si nous voulons développer chaque individu au maximum, nous devons le guider personnellement.

« Peu de formalités ici, en dehors de la courtoisie élémentaire. Vous aurez l’occasion de vous distraire autant que de travailler. Nous n’attendrons jamais plus de votre part que vous ne pouvez fournir. Je pourrais ajouter que la pêche et la chasse sont assez intéressantes dans les

environs immédiats, et que si vous volez jusqu'à quelques centaines de kilomètres, elles deviennent fantastiques.

« Et maintenant, si personne n'a de questions à poser, je vous prie de me suivre. Je vais vous installer. »

Dard Kelm leur fit la démonstration des appareils en usage dans une pièce modèle. Ils étaient d'un type qu'on se serait attendu à voir, par exemple, en l'an 2000 : un mobilier discret, calculé pour un confort parfait, des distributeurs de rafraîchissements, des écrans branchés sur une immense bibliothèque audiovisuelle. Rien de trop futuriste jusqu'à présent. Chaque étudiant avait sa propre chambre dans le bâtiment « dortoir » ; les repas étaient pris dans un réfectoire central, mais il était possible d'organiser des réunions privées. Everard ressentit une détente intérieure.

Il y eut un banquet de bienvenue. Les plats étaient classiques, mais non les machines silencieuses qui roulaient pour les apporter. Il y avait du vin, de la bière et du tabac en abondance. Peut-être avait-on glissé quelque chose dans la nourriture, car Everard éprouva comme les autres un sentiment d'euphorie. Il finit par se mettre à taper un *boogie* sur le piano, tandis qu'une demi-douzaine d'autres emplissaient l'air de leurs chants discordants.

Seul Charles Whitcomb se tenait sur la réserve, en sirotant maussadement un verre, tout seul dans un coin. Dard Kelm s'abstint avec tact d'essayer de l'attirer parmi les autres.

Everard se dit que cela allait lui plaire. Toutefois, le travail, l'organisation et le but poursuivi demeuraient encore brumeux.

*

**

« Le voyage dans le temps a été découvert à l'époque où l'Hérésiarchie Chorite prenait fin, expliqua Kelm, dans la

salle de conférences. Vous en étudierez les détails par la suite. Pour le moment, croyez-moi sur parole : c'était une époque turbulente où les rivalités commerciales et raciales donnaient naissance à des luttes, bec et ongles, entre de gigantesques ligues, où tous les moyens étaient bons, où les divers gouvernements n'étaient qu'autant de pions sur l'échiquier galactique. L'effet temporel fut un sous-produit des recherches entreprises pour trouver un moyen de transport instantané, dont quelques-uns d'entre vous comprendront que la description exigerait des fonctions mathématiques discontinues à l'infini… de même que pour les voyages dans le passé. Je ne traiterai pas cet aspect théorique – on vous en donnera une idée au cours de physique – mais je tiens simplement à vous dire que cela met en jeu le concept de relations à valeurs infinies dans un continuum à 4 N dimensions, où N représente le nombre total des particules de l'univers.

« Evidemment, le groupe qui fit cette découverte, les Neuf, se rendait compte de ses possibilités. Non seulement d'ordre commercial – échanges, mines et ^toutes autres transactions que vous pouvez imaginer – mais aussi d'ordre technique : celle de porter à leurs ennemis un coup mortel. Voyez-vous, le temps est malléable ; on peut changer le passé…

— J'ai une question à poser ! » C'était la jeune personne de 1972, Elisabeth Gray, qui, en sa période personnelle, était une jeune physicienne d'avenir.

« Je vous en prie, fit poliment Kelm.

— Je trouve que vous décrivez une situation logiquement impossible. Je vous accorde la possibilité de voyager dans le temps, puisque nous sommes ici, mais un événement ne peut à la fois *avoir* et *ne pas avoir* eu lieu.

— Seulement si l'on s'attache à une logique qui ne soit pas estimée en Aleph-sub-Aleph, dit Kelm. Voici ce qui se passe : imaginez que je remonte dans le temps et que j'empêche votre père de rencontrer votre mère. Vous ne

seriez *jamais* venue au monde. Cette portion de l'histoire universelle ne serait plus la même ; elle aurait toujours été différente, bien que je garde le souvenir de la situation *originelle.*

— Bon. Et si vous faisiez de même pour vous-même ? Cesseriez-vous d'exister ?

— Non, car à ce moment je me mettrais à appartenir au secteur de l'histoire antérieure à mon intervention. Appliquons l'exemple à vous. Si vous retourniez en l'an… 1946, j'imagine, et que vous vous efforciez d'empêcher le mariage de vos parents en 1947, vous n'en auriez pas moins dès lors *existé* cette année-là ; vous n'échapperiez pas à l'existence du seul fait que vous auriez influé sur le cours des événements. Ceci serait valable même si vous n'étiez apparue en 1946 qu'une microseconde avant de tuer l'homme qui serait autrement devenu votre père.

— Mais alors, j'existerais sans… sans avoir eu d'origine ! protesta-t-elle. J'aurais la vie, et des souvenirs, et… tout… et pourtant *rien* ne les aurait causés. »

Kelm haussa les épaules. « Et alors ? Vous prétendez que la loi de causalité ou, plus exactement, la loi de conservation de l'énergie, n'implique que des fonctions continues. En réalité, la discontinuité est tout à fait possible. »

Il se mit à rire et s'appuya à son pupitre. « Bien entendu, il y a des impossibilités. Vous ne pourriez pas être votre propre mère, par exemple, simplement à cause de la génétique. Si vous retourniez épouser votre ancien père, les enfants seraient différents, aucun ne serait *vous,* car chacun d'eux n'aurait que la moitié de vos chromosomes.

« Mais ne nous écartons pas du sujet. Vous apprendrez les détails dans d'autres conférences. Je ne vous donne qu'une idée d'ensemble. Je continue : les Neuf entrevirent la possibilité de remonter dans le temps et d'empêcher leurs ennemis d'avoir eu le moindre commencement, et même d'être nés. Mais alors apparurent les Daneeliens. »

Pour la première fois, il se départit de son attitude débonnaire et mi-amusée, et il se tint comme un homme tout nu et seul en présence de l'inconnaissable. Il reprit d'une voix posée : « Les Daneeliens font partie de l'avenir – de *notre avenir* – à plus d'un million d'années de distance de mon époque. L'homme s'est transformé en quelque chose… d'impossible à décrire. Vous ne rencontrerez sans doute jamais de Daneeliens. Si cela devait vous arriver, cela vous causerait… un choc. Ils ne sont ni mauvais, ni bienveillants : ils sont aussi éloignés de nos connaissances et de nos sentiments que nous le sommes nous-mêmes de ces insectivores qui vont être nos ancêtres. Il n'est pas souhaitable de se trouver nez à nez avec ce genre de créatures.

« Ils n'avaient d'autre souci que de protéger leur propre existence. L'exploration du temps était déjà chose ancienne chez nous quand ils ont surgi du futur ; il y avait eu des occasions sans nombre pour les sots, pour les avides, pour les fous, de remonter le cours de l'histoire et de la mettre sens dessus dessous. Les Daneeliens n'étaient pas venus interdire les voyages temporels – cela faisait partie du complexe qui a abouti à eux – mais il leur fallait le réglementer, pour éviter de voir leur propre époque bouleversée par nos agissements, le choc en retour dans l'histoire. Les Neuf se trouvèrent donc empêchés de mener à bien leurs complots. Et on fonda la Patrouille pour faire la police sur les pistes du temps.

« Votre travail s'accomplira généralement dans le cadre de vos propres époques, à moins que vous ne parveniez au grade de « non attaché ». Vous mènerez dans l'ensemble des vies ordinaires, avec une famille et des amis comme de coutume. La part secrète de vos vies sera compensée par un bon salaire, une protection efficace, des vacances de temps à autre en des lieux forts intéressants, une tâche extrêmement digne. Mais vous serez continuellement de service. Quelquefois, vous viendrez en aide à des

explorateurs du temps en difficulté, d'une manière ou d'une autre. Parfois, on vous confiera des missions, comme d'annuler l'action éventuelle d'ambitieux conquistadors de la politique, de la guerre ou du commerce. Quelquefois aussi, la Patrouille devra s'incliner devant le dommage déjà causé et travailler au contraire, au cours de périodes postérieures, à contrebalancer les influences pour remettre l'histoire dans la voie désirée.

« Je vous souhaite à tous bonne chance. »

*

**

La première partie de l'instruction portait Sur la physiologie et la psychologie. Everard ne s'était jamais rendu compte à quel point la vie qu'il avait menée en son temps avait diminué son être, de corps et d'esprit ; il n'était guère que la moitié de l'homme qu'il aurait dû être. Ce fut un dur apprentissage, mais il eut finalement la joie de se sentir pleinement maître de ses muscles, d'éprouver des émotions renforcées du fait d'avoir subi une discipline, d'avoir une pensée consciente, rapide et précise.

En cours d'instruction, on le conditionna profondément à ne rien révéler de la Patrouille, à ne pas même faire allusion à son existence devant une personne non autorisée. Cela lui aurait été impossible, en toute circonstance, aussi impossible que de sauter sur la Lune. Il apprit également les caractéristiques internes et externes des personnalités publiques de son XX" siècle.

On lui enseigna le temporel, cette langue artificielle qui permettait aux Patrouilleurs de toutes les époques de communiquer entre eux sans être compris des étrangers, miracle d'expression logique et organisée.

Il croyait connaître le métier de combattant, mais il lui fallut apprendre les stratagèmes et l'usage d'armes échelonnées sur cinquante mille années, depuis le glaive de

l’âge du bronze jusqu’à la charge cyclique capable d’anéantir un continent. De retour dans sa propre période, on lui remettrait un arsenal restreint – il se pouvait qu’on l’envoie en d’autres époques et l’anachronisme trop évident était rarement autorisé.

Il y avait encore l’étude de l’histoire, de la science, des arts et des philosophies, des détails linguistiques et des manières. Ces derniers sujets ne concernaient que la période de 1850 à 1975 ; s’il se trouvait d’aventure envoyé dans un autre temps, il recevrait une instruction spéciale par conditionneur hypnotique. C’était grâce à de telles machines qu’il était possible d’achever la formation des recrues en trois mois.

Il apprit l’histoire de l’organisation de la Patrouille. Dans l’avenir, au-delà d’elle, il y avait ce sombre mystère que constituait la civilisation Daneelienne, mais il n’y avait que peu de contacts directs avec celle-ci. La Patrouille était établie sur des bases semi-militaires, avec des grades, mais sans formalisme particulier. L’histoire était divisée en aires géographiques, avec un bureau central sis dans une ville importante pour une période choisie de vingt ans (et dissimulé derrière une activité légitime comme le commerce, par exemple), ainsi que divers bureaux secondaires. Pour son époque, il y avait trois aires : le monde occidental, bureau à Londres ; la Russie, bureau à Moscou ; l’Asie, bureau à Pékin. Tous se situaient dans les années faciles de 1890 à 1910, où il était moins difficile de se dissimuler que par la suite. Les décennies ultérieures étaient contrôlées par des bureaux moins importants, comme celui de Gordon. L’agent fixe ordinaire vivait dans son propre temps, souvent nanti d’une occupation légitime. Les communications entre années se faisaient par des navettes-robots minuscules ou par courrier, avec des dérivations automatiques pour que les messages n’affluent pas en trop grand nombre à la fois.

L’organisation était si vaste qu’Everard ne parvenait pas à en appréhender l’ampleur. Il s’était lancé dans quelque chose de nouveau et de passionnant, voilà tout ce qu’il comprenait pleinement… pour le moment.

Ses instructeurs étaient bienveillants, toujours prêts à bavarder. Le vétéran grisonnant qui lui enseigna à manœuvrer les astronefs avait combattu sur Mars en 3890.

« Vous autres, vous pigez rapidement, leur disait-il, mais c’est vraiment diabolique quand il faut enseigner à des gens des ères pré-industrielles. Nous n’essayons même plus de leur inculquer les premiers rudiments. J’ai eu une fois un Romain – du temps de César – un garçon assez brillant d’ailleurs, mais il n’a jamais pu se mettre dans la tête qu’on ne peut pas traiter une machine comme un cheval. Quant aux Babyloniens – le voyage dans le temps, c’était tout simplement hors de leur conception du monde. Nous avons été obligés de leur coller une histoire de bataille des dieux.

— Et quelle histoire nous collez-vous, à nous ? » demanda Whitcomb.

Le navigateur spatial lui lança un regard aigu.

« La vérité, finit-il par dire, pour autant que vous puissiez l’assimiler.

— Comment en êtes-vous venu à faire ce travail ?

— Oh !… j’ai été blessé au large de Jupiter. Il ne restait pas grand-chose de moi. Ils m’ont recueilli, m’ont refait un corps tout neuf – et comme je n’avais plus de parents vivants, et que tout le monde me croyait mort, je n’ai pas vu grande nécessité de rentrer chez moi. Ce n’est pas drôle de vivre sous la coupe du Corps directeur. Alors, j’ai accepté ce poste. Bonne compagnie, vie facile, et des permissions à passer dans un tas d’époques. » Il sourit. « Attendez d’avoir visité l’époque décadente de la Troisième Matriarchie ! Vous ne savez pas encore ce que c’est que rigoler ! »

Everard ne fit pas de commentaires. Il était trop fasciné par le spectacle, vu de l’astronef, du globe énorme de la

Terre roulant sur un fond d'étoiles.

Il se lia d'amitié avec d'autres étudiants. C'était une bande aimable – et, naturellement, du fait qu'ils avaient été choisis par la Patrouille, ils étaient tous audacieux et intelligents. Il y avait une ou deux idylles. Everard se rappelait *Le portrait de Jennie,* mais il n'y avait pas ici de malédiction [18]. Le mariage était tout à fait possible, du moment que le couple choisissait l'année où s'installer. Il aimait lui-même beaucoup les filles avec qui il se trouvait, mais il ne perdait pas la tête.

Fait étrange, ce fut avec le taciturne et morose Whitcomb qu'il eut l'amitié la plus intime. Il y avait quelque chose d'attirant chez cet Anglais – il était si cultivé, si brave garçon et, cependant, comme perdu.

Un jour, ils firent une promenade à cheval (devant leurs montures, les ancêtres lointains du cheval se sauvaient à la vue de leurs gigantesques descendants). Everard avait pris un fusil dans l'espoir d'abattre un sanglier géant qu'il avait aperçu. Tous deux portaient l'uniforme de l'Académie, des vêtements gris clair, frais et soyeux sous le soleil jaune et chaud.

« Je m'étonne que nous soyons autorisés à chasser, observa l'Américain. Si, par hasard, j'abattais un tigre à dents de sabre, destiné à l'origine à dévorer un de ces insectivores pré-humains, cela ne transformerait-il pas tout l'avenir ?

— Non », répondit Whitcomb. Il avait progressé plus vite dans l'étude de la théorie du temps. « Voyez-vous, c'est plutôt comme si le continuum était fait d'un réseau de solides rubans de caoutchouc. Il n'est pas facile de le déformer, il tend toujours à revenir à sa forme « antérieure ». Un insectivore particulier n'a pas d'importance ; ce qui compte, c'est l'ensemble génétique de l'espèce qui a abouti à l'homme.

« De même, si je tuais un mouton du Moyen Age, je ne supprimerais pas du coup toute sa descendance, par exemple tous les moutons existant en 1940. Au contraire, ils seraient toujours là, inchangés jusque dans leurs gènes même, en dépit d'une ascendance différente sur un point – parce que sur une aussi longue période, tous les moutons, ou tous les hommes, sont les descendants de *tous* les premiers moutons ou hommes. C'est une compensation ; à un moment quelconque de la chaîne, quelque autre ancêtre fournit les gènes que vous pensiez avoir détruits.

« Toujours de même… imaginons un cas plus précis : que je revienne empêcher Booth de tuer Lincoln. À moins que je ne prenne des précautions extrêmes, il arriverait sans doute que quelqu'un d'autre tirerait le coup de feu et que Booth en serait cependant accusé. Il y a élasticité plutôt que plasticité du temps.

« C'est cette élasticité même qui permet de s'y déplacer sans dommages. Si vous désirez vraiment changer l'ordre des choses, il faut alors le faire selon une méthode rigoureuse, et encore faut-il se donner beaucoup de mal, à l'ordinaire. »

Ses lèvres se tordirent. « On nous répète sans cesse que si *nous* intervenons, nous en serons punis. Je ne suis pas autorisé à retourner en arrière et à tuer ce salaud d'Hitler au berceau. Je suis censé le laisser évoluer comme il l'a fait, pour qu'il déclenche la guerre et qu'il tue ma fiancée. »

Everard chevaucha en silence pendant un moment. Il n'y avait d'autre bruit que celui du cuir des selles et le frissonnement des hautes herbes.

« Oh !… finit-il par dire. Je suis navré. Désirez-vous que nous en parlions ?

— Oui. Mais il n'y a pas grand-chose à dire. Elle faisait partie des WAAF – elle s'appelait Mary Nelson – nous devions nous marier après la guerre. Elle se trouvait à Londres en 1944. Le 17 novembre. Une date que je

n’oublierai jamais. C’est un V 1 qui l’a tuée. Elle s’était rendue dans la maison d’une voisine, à Streatham – elle était en permission près de sa mère. La maison a été pulvérisée, et son propre foyer n’a même pas été touché. »

Whitcomb était livide. Son regard se perdait devant lui.

« Ça me sera rudement difficile de ne pas… de ne pas revenir en arrière, de quelques années seulement, pour la revoir tout au moins. Seulement la revoir… Non ! Je n’ose pas. »

Everard lui mit gauchement la main sur l’épaule, et ils poursuivirent leur route en silence.

*

**

La classe progressait, chacun suivant son allure personnelle, mais les compensations jouant, ils obtinrent leur brevet tous ensemble. Ce fut une brève cérémonie, suivie d’une grande fête et de promesses d’ivrogne concernant les réunions futures. Puis ils repartirent pour les années d’où ils étaient venus : pour la même heure exactement.

Everard reçut, outre les félicitations de Gordon, une liste des agents qui étaient ses contemporains (certains avaient des fonctions dans les services secrets, par exemple), puis il réintégra son appartement. Plus tard, on lui trouverait peut-être quelque travail à un poste" d’observation bien situé, mais sa tâche présente – derrière celle de « conseiller spécial de la Société d’entreprises mécaniques », chargé de l’impôt sur le revenu – consistait uniquement à parcourir une douzaine de journaux par jour, pour y relever les indices de voyages temporels qu’on lui avait enseigné à déceler et se tenir prêt à répondre à tout appel.

Par hasard, ce fut lui-même qui se trouva son premier travail.

III

C’était une impression bizarre que de lire les titres et de savoir dans une certaine mesure ce qui allait suivre. Cela supprimait la tension nerveuse, mais cela causait de la tristesse, car c’était là une ère tragique et il savait ce que les hommes devraient endurer. Il comprenait le désir de Whitcomb de revenir en arrière et de transformer l’histoire.

Malheureusement, un homme seul était, bien entendu, trop limité dans ses possibilités. Il ne pouvait pas changer favorablement le monde, sauf par un hasard extraordinaire – et plus vraisemblablement, il ne réussirait qu’à tout gâcher. Retourner en arrière pour tuer Hitler et les chefs japonais et soviétiques… pour que quelqu’un de plus rusé prenne leur place ! Peut-être l’énergie atomique resterait-elle dans l’ombre, et la floraison merveilleuse < de la Renaissance vénusienne n’aurai t-elle jamais lieu. Du diable si on savait…

Il regarda par la fenêtre. Les lumières flamboyaient devant un ciel agité ; la rue fourmillait d’autos et d’une foule pressée et anonyme ; il ne pouvait pas voir les gratte-ciel de Manhattan, de ce point, mais il savait qu’ils dressaient orgueilleusement leurs fronts vers les nuées. Et tout cela n’était qu’un simple remous de cet immense fleuve au courant irrésistible, qui se précipitait, dans un bruit de tonnerre, depuis le paisible paysage pré-humain où lui-même s’était trouvé jusqu’à l’inconcevable futur Daneelien. Combien de milliards et de trillions d’êtres humains devaient vivre, rire, pleurer, espérer et mourir dans ce courant bondissant ?

Il soupira, bourra sa pipe et se retourna vers la pièce. Une longue marche n’avait pas suffi à le calmer ; il avait l’esprit et le corps impatients de se mettre à l’œuvre. Mais il était tard et… Il, s’approcha du rayon de livres, prit un

volume plus ou moins au hasard et se mit à lire. C'était un recueil de récits des environs de 1900.

Une mention au passage le frappa. Il y était question d'une tragédie survenue à Addleton et de l'étrange contenu d'un ancien tumulus breton [19]. Rien de plus. Voyage dans le temps ? Il sourit intérieurement.

Pourtant…

« Non, songea-t-il, c'est insensé. »

Cela ne ferait cependant aucun mal de vérifier. L'incident était daté de 1894, en Angleterre. Il pouvait consulter les archives du *Times* de Londres. Rien d'autre à faire… Probablement était-ce pour cette raison même qu'on lui avait confié cette morne besogne de lecture des journaux ; pour que son esprit, exaspéré par l'ennui, s'aventure dans tous les coins imaginables.

Il se trouvait sur le perron de la bibliothèque publique au moment où elle ouvrit ses portes.

Le compte rendu se trouvait là, daté du 25 juin 1894, et les articles continuaient pendant les jours suivants. Addleton était un village du Kent, remarquable principalement par son château du XVII^{e} siècle, appartenant à Lord Wyandotte, et par un tumulus d'âge indéterminé. Le lord, archéologue amateur mais enthousiaste, y avait procédé à des fouilles, en compagnie, d'un certain James Rotherham, spécialiste du British Muséum, qui se trouvait être son parent. Ils avaient mis au jour une chambre funéraire saxonne, sans grand intérêt : quelques objets artisanaux, presque entièrement pourris de rouille, des ossements d'hommes et de chevaux. Il y avait également un coffre dans un état de conservation surprenant, renfermant des lingots d'un métal inconnu, qu'on présumait être un alliage de plomb ou d'argent. Mais Lord Wyandotte était tombé gravement malade, présentant les symptômes d'un empoisonnement mortel ; Rotherham, qui avait à peine jeté un coup d'œil dans le coffre, ne s'était

nullement trouvé affecté, et les circonstances avaient fait croire qu'il avait fait prendre à son compagnon une dose dangereuse d'un poison oriental mystérieux. Scotland Yard l'avait arrêté à la mort de Lord Wyandotte, survenue le 25, La famille de Rotherhithe s'était adressée à un détective-conseil bien connu qui était parvenu à démontrer, par un raisonnement très astucieux suivi d'expériences sur des animaux, que l'accusé était innocent et que l'agent de la mort était une « émanation nocive » provenant du coffre. On avait jeté la boîte et son contenu dans la Manche. Félicitations mutuelles. Et, en fondu, une fin satisfaisante.

Everard restait tranquillement assis dans la longue et silencieuse salle. Le récit n'était pas assez explicite. Mais il était extrêmement suggestif, à tout le moins.

Cependant, pourquoi le bureau victorien de la Patrouille n'avait-il pas enquêté ? Ou bien l'avait-il fait ? Sans doute. Naturellement, il n'avait pas publié ses découvertes.

En tout cas, il valait mieux envoyer une note.

De retour en son appartement, il prit l'une des petites navettes postales qu'on lui avait remises, y déposa un rapport et régla les commandes pour le bureau de Londres au 25 juin 1894, jour du premier compte rendu dans le *Times.* Quand il eut pressé le dernier bouton, la boîte disparut, dans un souffle d'air qui vint combler l'espace qu'elle avait occupé.

Elle revint presque instantanément. Everard l'ouvrit et en tira une feuille de papier mince, couverte de caractères machine bien lisibles – oui, bien sûr, la machine à écrire était déjà inventée à cette époque. Il la parcourut avec la promptitude qu'on lui avait enseignée.

Cher Monsieur,

En réponse à votre lettre du 6 septembre 1954, nous tenons à vous en accuser réception et à vous féliciter de votre diligence. Cette affaire vient juste de commencer ici, mais nous sommes actuellement fort occupés à prévenir

l’assassinat de Sa Majesté, tout en suivant la question des Balkans, le commerce de l’opium avec la Chine, etc. Bien que nous puissions évidemment conclure les affaires courantes juste avant de revenir à celle-ci, il est bon d’éviter les faits étranges, comme de se trouver en deux endroits presque en même temps, ce qui pourrait se remarquer. Nous serions donc très heureux si vous-même, ainsi qu’un agent britannique qualifié, pouviez nous venir en aide. Sauf contrordre, nous vous attendons au 14 B, Old Osborne Road, le 26 juin 1894, à minuit.

Veuillez croire, Monsieur, à nos sentiments les plus dévoués.

J. Mainwethering.

Suivait un tableau de coordonnées spatio-temporelles, d’un effet inattendu après ce style fleuri.

Everard téléphona à Gordon, obtint son accord et passa commande d’un saute-temps au magasin de la « Société ». Il envoya ensuite une note à Charles Whitcomb, en 1947, et reçut un unique mot en réponse : « D’accord. » Il alla prendre livraison de l’engin.

Cela rappelait une moto, sans roues et sans guidon. Il y avait trois selles et un élément propulseur antigravité.

Everard régla les commandes sur l’époque de Whitcomb, effleura le bouton principal et se trouva dans un autre entrepôt.

Londres, 1947. Il resta assis un moment, songeant qu’à ce même moment, il se trouvait lui-même, de sept ans^ plus jeune, à l’université, aux Etats-Unis. Puis Whitcomb apparut et lui serra la main.

« Content de vous revoir, mon vieux. » Son visage inquiet s’illumina de cet étrange et attirant sourire qu’Everard avait appris à connaître. « Donc… chez Victoria, hein ?

— Exact. Embarquez. » Everard procéda à un nouveau réglage. Cette fois, il arriverait dans un bureau. Un bureau intérieur, tout à fait privé.

Le bureau jaillit autour de lui. Le mobilier de chêne avait une lourdeur inattendue, ainsi que l'épais tapis et les manchons incandescents au gaz. Les lampes électriques existaient déjà, mais *Dalhousie & Roberts* était une firme réputée pour sa solidité et son esprit conservateur.

Mainwethering lui-même se leva de son fauteuil pour les accueillir. C'était un homme corpulent, d'aspect avantageux, avec des favoris en broussaille et un monocle. Toutefois, il se déplaçait en donnant une impression de puissance. Son accent d'Oxford était si poussé qu'Everard le comprenait difficilement.

« Bonsoir, Messieurs. J'espère que vous avez fait bon voyage ? Oh ! oui… pardon… vous êtes nouveaux dans le métier, n'est-ce pas ? C'est toujours un peu déconcertant au début. Je me rappelle ma surprise lors d'une visite au XXI^{e} siècle. Si peu anglais… C'est tout naturel, cependant, ce n'est qu'un autre aspect d'un univers sans cesse étonnant. Vous excuserez la brièveté de mon hospitalité, mais nous sommes vraiment très occupés. En 1917, un Allemand fanatique a découvert le secret du voyage dans le temps à cause d'une imprudence commise par un de nos agents ; il a volé une machine et est venu à Londres pour assassiner Sa Majesté. Nous avons un mal du diable à le retrouver.

— Y parviendrez-vous ? demanda Whitcomb.

— Oui, certes. Mais c'est un fichu labeur. Messieurs, surtout lorsqu'on est tenu d'opérer en secret. J'aimerais engager un enquêteur privé, mais le seul qui en vaille la peine est vraiment trop intelligent et risquerait de découvrir la vérité par déduction. Il opère selon le principe que lorsqu'on a éliminé l'impossible, tout ce qui reste, si improbable que ce soit, doit être la vérité absolue – et je crains qu'il n'ait des vues très larges sur ce qui constitue l'improbable-mais-possible.

— Je parie que c’est le même homme qui s’occupe de l’affaire d’Addleton… ou qui s’en occupera bientôt, fit Everard. C’est sans importance ; nous savons qu’il prouvera l’innocence de Rotherhithe. Ce qui compte, c’est que, selon de fortes probabilités, nous avons là une trace d’un voyage temporel non réglementaire à l’époque saxonne.

— Oui… oui… hum ! Voici des vêtements, Messieurs, de l’argent, et des papiers, tout prêts à votre intention. Je pense parfois que vous autres, les agents mobiles, vous n’appréciez pas tout ce que les bureaux ont à fournir de travail pour l’opération même la plus infime. Hum ! Pardon. Avez-vous un plan de campagne ?

— Oui. » Everard quittait ses vêtements du XX^{e} siècle. « Je le crois. Nous en savons tous les deux suffisamment sur l’époque victorienne pour commencer.

II faudra cependant que je reste Américain… oui, je vois que vous en avez tenu compte pour mes papiers. »

Mainwethering prit un air pitoyable.

« Si l’incident du tumulus a trouvé place dans un ouvrage littéraire important, comme vous le dites, nous allons recevoir des centaines de notes à ce sujet, maintenant que nous entrons dans la période où il se déroule. Il s’est trouvé que la vôtre est arrivée la première. Il m’en est arrivé deux autres depuis, une de 1923 et une de 1960. Mon Dieu ! comme je voudrais qu’on m’autorise à avoir un secrétaire-robot ! »

• Everard se débattait avec son costume inaccoutumé. Celui-ci lui allait assez bien, ses mesures étant déposées à ce bureau, mais il n’avait jamais encore apprécié à sa juste valeur le confort de la mode de son temps. Au diable ce gilet !

« Ecoutez, reprit-il, il se peut que l’affaire soit sans danger de conséquences. En fait, puisque nous sommes tous ici, elle a *dû* être sans suites… Hein ?

— Pour le moment, précisa Mainwethering. Mais réfléchissez. Vous retournez tous les deux à l'époque saxonne et vous découvrez le maraudeur. Mais vous échouez. Peut-être vous tue-t-il avant que vous ayez eu le temps de tirer vous-mêmes. Peut-être attire-t-il dans une embuscade ceux que nous envoyons pour vous succéder. Ensuite il entreprend sa révolution industrielle ou tout autre projet qu'il a en tête. L'histoire est transformée. Vous, vous trouvant là-bas avant le point de changement, vous existez encore… même si ce n'est qu'à l'état de cadavres… mais nous, ici, nous n'avons jamais existé. Cette conversation n'a jamais eu lieu. Comme dit Horace…

— Peu importe ! fit Whitcomb en riant. Nous allons d'abord examiner le tumulus dans l'année présente, puis revenir ici pour décider de la suite. »

Il se pencha pour transférer le contenu d'une valise XX^{e} siècle dans une monstruosité faite d'étoffe à fleurs, à la Gladstone. Deux armes à main, quelques appareils physiques et chimiques non encore inventés en son propre temps, une radio minuscule pour appeler le bureau en cas d'ennuis.

Mainwethering consulta son indicateur des chemins de fer.

« Vous pouvez prendre le train de 8 heures 23, à Charing Cross, demain matin. Comptez une demi-heure pour vous rendre d'ici à la gare.

— Okay. »

Everard et Whitcomb enfourchèrent de nouveau leur machine pour sauter jusqu'au lendemain et disparurent. Mainwethering soupira, bâilla, laissa ses instructions à son employé et rentra chez lui. L'employé était présent quand le saute-temps se matérialisa, à 7 h 45 du matin.

*

**

Ce fut la première fois qu'Everard prit conscience de la *réalité* des voyages dans le temps. Il le savait auparavant, naturellement, il en avait été frappé, comme il se doit, mais du point de vue émotif, ce lui était resté en quelque sorte étranger. Maintenant, à parcourir au trot d'un cheval un Londres qu'il ignorait, dans un véritable *hansom* (pas une curiosité pour touristes, mais une voiture poussiéreuse, abîmée, qui faisait son travail), à respirer un air qui renfermait davantage de fumée que celui du XX^{e} siècle, mais pas de vapeurs d'essence, à voir les foules qui passaient – des hommes en melon et en haut-de-forme, des marins couverts de suie, des femmes en jupe longue : non pas des figurants mais des êtres humains bien réels qui parlaient, transpiraient, riaient, se renfrognaient, vaquaient à leurs affaires

— il avait le sentiment brutal et violent d'être bien *là.*

En ce moment, sa mère n'était pas encore née, ses grands-parents étaient deux jeunes couples se préparant à leur union. Grover Cleveland était président des Etats-Unis et Victoria reine d'Angleterre, Kipling écrivait, et les ultimes soulèvements des Indiens d'Amérique n'avaient pas encore eu lieu… C'était comme un coup de massue sur la tête.

Whitcomb acceptait le fait avec plus de calme, mais ses yeux étaient sans cesse en mouvement, comme pour absorber ce jour des temps glorieux de l'Angleterre.

« Je commence à comprendre, dit-il à voix basse. On n'a jamais pu décider si cette période marque le triomphe des conventions rigides et sans naturel ou si elle est la dernière fleur de la civilisation occidentale avant le début de sa flétrissure. Il suffit de voir ces gens pour comprendre : c'était à la fois tout ce qu'on en a dit, le bon et le mauvais, car ce n'était pas une chose unique qui arrivait à chaque individu, mais bien le produit de millions de vies particulières.

— Naturellement, cela doit être vrai de toutes les époques. »

Le train n'était guère surprenant, pas tellement différent des voitures des chemins de fer anglais de l'an 1954, ce qui permit à Whitcomb de placer quelques observations sarcastiques sur les inviolables traditions. Au bout de deux heures, le train les déposa dans une gare de village endormie, parmi des jardins de fleurs amoureusement soignés, où ils louèrent une voiture pour les conduire au château de Wyndham.

Un gardien de la paix fort courtois les fit entrer après leur avoir posé quelques questions. Ils se firent passer pour des archéologues – Everard un Américain, et Whitcomb un Australien – qui avaient été fort désireux de rencontrer Lord Wyndham et ressentaient durement sa fin tragique. Mainwethering, qui semblait avoir des accointances dans tous les domaines, leur avait remis des lettres d'introduction signées d'une personnalité bien connue du British Muséum. L'inspecteur de Scotland Yard consentit à leur laisser examiner le tumulus. (« L'affaire est close, messieurs, il n'y a plus d'indices, même si mon collègue n'est pas d'accord, ha ! ha ! »)

Le détective privé eut un sourire acide et les observa avec soin tandis qu'ils approchaient du monticule ; il était grand, mince, le visage aigu, et accompagné d'un individu trapu, à moustaches, boiteux, qui paraissait jouer le rôle d'acolyte.

Le tumulus était long et élevé, couvert d'herbe, sauf à l'endroit où une entaille à vif marquait l'entrée des fouilles jusqu'à la chambre funéraire. Celle-ci avait été étayée de poteaux mal équarris, depuis longtemps écroulés ; il y avait encore dans la poussière, des fragments de ce qui avait été autrefois du bois.

« Les journaux ont parlé d'un coffre de métal, dit Everard. Je me demande si nous pourrions y jeter un coup d'œil ? »

L’inspecteur acquiesça du geste et les emmena dans une bâtisse extérieure où étaient exposées les principales trouvailles. À part la boîte, il n’y avait que des morceaux de métal corrodé et des ossements écrasés.

Le regard de Whitcomb était pensif en se posant sur la surface polie et nue du petit coffre. Celui-ci brillait d’un éclat bleuté – fait de quelque alliage à l’épreuve du temps, non encore inventé.

« Tout à fait inusité, dit-il. Rien de primitif. On penserait presque que cela a été usiné, n’est-ce pas ? »

Everard s’approcha prudemment. Il avait une idée assez juste de ce qui se trouvait à l’intérieur, et faisait montre de la circonspection naturelle en pareil cas chez un citoyen de l’ère atomique. Il tira un compteur de son sac et le braqua sur la boîte. L’aiguille oscilla, pas beaucoup, mais…

« Un appareil curieux, dit l’inspecteur. Puis-je vous demander ce que c’est ?

— Un électroscope expérimental », mentit Everard.

Délicatement, il releva le couvercle et tint le compteur au-dessus de la boîte.

Grand Dieu ! La radioactivité de l’intérieur était suffisante pour tuer un homme en une seule journée. Il entrevit à peine de lourds lingots à l’éclat sourd, avant de rabattre brutalement le couvercle.

« Faites attention à ce truc », dit-il en chevrotant.

Grâce au Ciel, l’individu qui avait transporté ce fardeau mortel était venu d’une époque où l’on savait comment se protéger des radiations !

Le détective privé s’était approché, derrière eux, sans bruit. Son visage perspicace avait une expression de chasseur sur la piste.

« Vous en identifiez donc le contenu, monsieur ? demanda-t-il d’une voix calme.

— Oui… je le crois. » Everard se rappela que Becquerel ne découvrirait pas la radioactivité avant deux ans ; même les rayons X ne verraient le jour que dans un an. Il lui

fallait se montrer prudent. « C'est-à-dire… en pays indien, j'ai entendu parler d'un minerai qui serait un poison… »

Le compagnon du détective s'éclaircit la gorge. « Indien, hé ? Curieux pays, l'Inde. Quand j'étais à…

— Ridicule, mon cher, fit le détective, impatienté. Il est sûrement évident, d'après l'accent de ce monsieur, que les Indiens dont il parle sont des Peaux-Rouges… *Très intéressant.* » Il se mit à bourrer une pipe en terre bien culottée. « Comme les vapeurs de mercure, non ?

— Alors, c'est Rotherhithe qui a placé cette boite dans la tombe, hein ? marmonna l'inspecteur.

— Ne soyez pas idiot ! s'écria le détective. Je peux prouver de trois façons décisives que Rotherhithe est tout à fait innocent. Ce qui m'a intrigué, c'est la cause réelle de la mort de Sa Seigneurie. Mais si, comme le dit ce monsieur, il se trouvait un poison mortel enterré dans ce tumulus… pour écarter les violateurs de sépultures ? Je me demande pourtant comment les anciens Saxons ont pu se procurer un minerai américain. Peut-être y a-t-il du vrai dans ces théories selon lesquelles les Phéniciens auraient traversé l'Atlantique dans l'Antiquité. J'ai fait moi-même quelques recherches à propos d'une de mes idées, selon laquelle il y aurait des éléments de chaldéen dans la langue galloise. Et ceci semble appuyer ma théorie. »

Everard éprouva un sentiment de culpabilité en pensant au tort qu'il causait à l'archéologie. Oh ! après tout, cette boîte serait jetée dans la Manche et vite oubliée. Whitcomb et lui-même trouvèrent un prétexte pour partir le plus vite possible.

Pendant le trajet de retour à Londres, tandis qu'ils étaient en sûreté dans la solitude de leur compartiment, l'Anglais montra un fragment de bois pourri.

« J'ai glissé cela dans ma poche pendant que nous étions dans le tumulus. Cela nous servira à établir une date. Passez-moi ce compteur au radiocarbone, s'il vous plaît. » Il plongea le bois dans l'appareil, tourna des boutons et lut la

réponse : « Mille quatre cent trente ans, à dix près. Le tumulus a été construit aux environs de l'an… voyons… 464, donc à l'époque où les Saxons commençaient à s'installer dans le Kent.

— Pour que ces lingots aient encore une telle activité, murmura Everard, je me demande ce que cela devait être à l'origine ! Difficile de comprendre comment il peut subsister une telle activité, après une aussi longue demi-vie, mais il est vrai que dans le futur, on est capable de faire avec l'atome des choses dont ma propre époque n'a seulement jamais rêvé. »

Après avoir remis leur rapport à Mainwethering, ils se promenèrent pendant une journée tandis que l'agent expédiait des messages dans le temps et mettait en mouvement le mécanisme de la Patrouille. Everard s'intéressait à la Londres victorienne, il en était presque enchanté, en dépit de sa pauvreté et de sa saleté. Whitcomb avait une expression lointaine dans le regard.

« J'aurais aimé y vivre, dit-il.

— Ouais… avec leur médecine et leurs dentistes ?

— Et sans bombes pour vous tomber dessus ! » La réponse de Whitcomb était un défi coléreux.

Mainwethering avait pris ses dispositions quand ils repassèrent au bureau. Tout en fumant un gros cigare, il arpentait la pièce, ses mains potelées jointes sous les basques de son habit, et leur racontait l'histoire :

« Le métal a été identifié avec de fortes chances de probabilité. Carburant isotopique des alentours du XXX^{e} siècle. Les recherches prouvent qu'un marchand venu de l'Empire Ing a visité l'année 2987 pour échanger ses matières premières contre leur synthrope, dont le secret s'est perdu pendant l'Interregnum. Naturellement, il a pris ses précautions, essayant de se faire passer pour un commerçant du système de Saturne, mais il a néanmoins disparu. De même que sa navette temporelle. Sans doute

quelqu'un de 2987 a-t-il découvert qui il était et l'a-t-il tué pour lui prendre sa machine. La Patrouille a été avertie, mais pas trace de la machine… Elle a finalement été retrouvée dans l'Angleterre du V^e^ siècle par deux patrouilleurs nommés… hum… *Everard et Whitcomb.*

— Si nous avons *déjà* réussi, à quoi bon nous en faire ? » demanda l'Américain en souriant.

Mainwethering eut l'air scandalisé.

« Mais, mon ami ! Vous n'avez *pas* déjà réussi. La tâche reste à accomplir, tant aux termes de votre sentiment de la durée que du mien. Et je vous prie de ne pas croire au succès, du seul fait que l'histoire l'a enregistré. Le temps n'a rien de rigide ; l'homme a son libre arbitre. Si vous échouez, l'histoire changera et n'aura jamais enregistré votre succès. Je ne vous en aurai *jamais* parlé. C'est sans aucun doute ainsi que cela s'est passé, si je puis dire « *passé »,* dans les rares cas où la Patrouille a rencontré un insuccès. On continue à travailler sur ces cas, et si le succès vient enfin, l'histoire sera changée et il y aura *toujours* eu réussite. *Tempus non nascitur, fit* [20], si je peux me permettre cette petite variante.

— Bon, bon, je plaisantais, dit Everard. Allons-y, *tempus fugit* [21] », ajouta-t-il avec une pointe d'ironie que Mainwethering salua par une grimace.

La Patrouille elle-même s'avéra ne connaître que peu de choses de la période obscure où les Romains avaient abandonné l'Angleterre, où la civilisation romano-bretonne s'écroulait et où les Saxons commençaient de s'infiltrer. Elle n'avait jamais semblé importante. Le bureau de Londres de l'an 1000 envoya les documents dont il disposait, ainsi que des vêtements qui pourraient faire l'affaire. Everard et Whitcomb demeurèrent inconscients pendant une heure sous les instructeurs hypnotiques, pour en ressortir en pleine possession de la langue latine ainsi que de plusieurs dialectes saxons et jutes, et avec une

connaissance suffisante des mœurs et coutumes de l'époque.

Les vêtements étaient peu pratiques : des pantalons, des chemises et des manteaux de laine grossière, des capes de cuir, un nombre infini de lanières et de lacets. De longues perruques d'un blond de lin recouvraient leurs cheveux coupés dans le style des années cinquante. On ne remarquerait pas qu'ils étaient rasés de près, même au Ve siècle. Whitcomb portait une hache et Everard une épée, l'une et l'autre faites sur mesure, en acier à haute teneur en carbone, mais ils avaient plus confiance dans leurs petits pistolets paralyseurs du XXVIe siècle, dissimulés sous leurs manteaux. Ils n'avaient pas d'armures, mais dans l'un des sacs du saute-temps, il y avait des casques de motocyclistes : ils n'attireraient guère l'attention en cette époque d'artisanat au foyer, et ils étaient beaucoup plus résistants et confortables que les articles d'origine1. Ils emportaient également un casse-croûte substantiel et quelques jarres pleines de bière victorienne.

« Parfait. » Mainwethering consulta une montre qu'il tira de sa poche. « Je vous attendrai ici à… disons à quatre heures ? J'aurai des gardes amenés, au cas où vous amèneriez un prisonnier, et nous pourrons aller ensuite prendre le thé. » Il leur serra la main. « Bonne chasse ! »

Everard enfourcha le saute-temps, régla les commandes sur l'année 464 après Jésus-Christ, au tumulus d'Addleton, par une nuit d'été, à minuit, et mit le contact.

IV

C'était la pleine lune. Sous sa clarté, le pays dormait, vaste et désert, l'horizon borné par la noirceur d'une forêt. Quelque part, un loup hurlait. Le tumulus se trouvait déjà là – ils n'arrivaient pas assez tôt.

S’élevant à l’aide du dispositif antigravité, ils scrutèrent les denses ténèbres d’un bois. Un hameau s’élevait à environ un kilomètre du tombeau : une bâtisse de rondins et un groupe de bâtiments plus petits, autour d’une cour. Inondé de lune, le hameau était très calme.

« Des champs cultivés », observa Whitcomb. Il parlait à voix basse dans le silence. Vous savez que les

1. Cette description vaut naturellement pour les casques de motocyclettes en usage vers 1954, époque où fut écrite la nouvelle (N. D. E.).

Saxons étaient surtout des agriculteurs, venus ici à la recherche de terres. Songez que les Bretons ont à peu près disparu de la région depuis quelques années.

— Il faut nous renseigner sur l’inhumation, dit Everard. Repartirons-nous pour trouver le moment où a été élevé le tumulus ? Il est peut-être plus sûr de se renseigner maintenant que nous sommes à une date ultérieure et que tous les troubles qui ont pu se produire ici se sont apaisés. »

Whitcomb acquiesça ; Everard posa l’engin à l’abri d’un taillis et fit un saut de cinq heures en avant.

Le soleil pointait au nord-est, la rosée couronnait les longues herbes et les oiseaux faisaient un vacarme infernal. Descendus de machine, les Patrouilleurs expédièrent le saute-temps à une altitude de quinze mille mètres, où il resterait suspendu en attendant qu’ils le rappellent à eux au moyen des miniradios cachées dans leurs casques.

Ils s’approchèrent ouvertement du hameau, chassant du plat de l’épée et de la hache les chiens menaçants qui grondaient autour d’eux. La cour n’était nullement pavée, mais couverte d’un épais revêtement de boue et de fumier. Deux enfants nus, les cheveux en broussaille, les regardaient du seuil d’une hutte de torchis. Une jeune fille assise au-dehors, occupée à traire une vache rabougrie, poussa un faible cri et un valet de ferme trapu, le front bas, qui donnait à manger aux porcs, saisit son javelot. Les

dents serrées, Everard souhaita que certains archéologues fanatiques des vestiges et traditions des Saxons en son propre siècle pussent visiter celui-ci.

Un homme à la barbe grise, la hache à la main, apparut à la porte de la grande bâtisse. Comme tous les individus de cette période, il était de quelques bons centimètres plus petit que la moyenne du XX^{e} siècle. Il les examina prudemment avant de leur souhaiter le bonjour.

Everard eut un sourire poli.

« Je m'appelle Uffa Hundingsson, et voici mon frère Knubbi. Nous sommes des marchands de Jutland, venus ici pour commercer à Canterbury. (Il donna le nom de l'époque, Cantwarabyrig.) Partis au hasard, de l'endroit où nous avons hissé notre bateau sur la plage, nous nous sommes égarés et, après avoir tourné en rond toute la nuit, nous avons aperçu votre maison.

— Je m'appelle Wulfnoth, fils d'Aelfred, répondit le cultivateur. Entrez vous restaurer avec nous. »

La salle, vaste, sombre, enfumée, était emplie d'une foule bavarde : les enfants de Wulfnoth, leurs épouses et leurs enfants, les serfs et leur famille.

Le repas, servi dans de grandes écuelles de bois, consistait en viande de porc à demi cuite. Il n'était pas difficile de lancer la conversation : ces gens étaient aussi potiniers que les paysans isolés de n'importe quel autre endroit. La difficulté était de trouver des comptes rendus vraisemblables sur ce qui se passait au Jutland. Une fois ou deux, Wulfnoth, qui n'était pas sot, leur signala des erreurs, mais Everard lui affirma : « On vous a raconté des histoires. Les nouvelles se déforment singulièrement quand elles traversent la mer. » Il fut surpris d'apprendre combien il existait encore de rapports entre le vieux pays et le nouveau. Quant à la conversation sur le temps et les récoltes, elle ne différait guère de ce qu'il avait entendu dans le Middle West, au XX^{e} siècle.

Ce ne fut que plus tard qu'il put glisser une question au sujet du tumulus. Wulfnoth fronça les sourcils et son épouse grassouillette et édentée esquissa rapidement un signe implorant dans la direction d'une grossière idole de bois.

« Il n'est pas bon de parler de ces choses, murmura le Saxon, je regrette que le sorcier ait été enterré sur mon domaine. Mais c'était un proche de mon père qui est mort maintenant et qui n'a pas voulu se laisser dissuader.

— Le sorcier ? » Whitcomb dressa l'oreille. « Quelle histoire est-ce là ?

— Autant que vous le sachiez, grommela Wulfnoth. C'était un étranger appelé Stane qui était venu à Canterbury il y a six ans. Il devait venir de fort loin, car il ne parlait ni l'anglais ni les langues bretonnes, mais le roi Hengist l'accueillit et bientôt il apprit. Il donna au roi des présents étranges mais bénéfiques, et c'était un devin habile auquel le roi eut de plus en plus souvent recours. Personne n'osait le contrarier, car il avait un bâton qui lançait la foudre – on l'avait vu fendre des roches – et une fois, dans une bataille contre les Bretons, il avait complètement brûlé des hommes. Il y en avait qui le prenaient pour Wotan, mais cela ne se peut, puisqu'il est mort.

— Ah ! c'est fini, fit Everard, intéressé. Et que fit-il de son vivant ?

— Oh !… il donna au roi de sages conseils, comme je l'ai dit. C'était son idée que nous autres du Kent nous devions cesser de repousser les Bretons et de faire venir sans cesse nos parents en plus grand nombre du vieux pays ; au contraire, nous devions faire la paix. Il pensait qu'avec notre force et leur science romaine, nous pourrions constituer ensemble un puissant empire. Il avait peut-être raison, bien que, pour ma part, je ne voie guère l'utilité de tous ces livres et de ces bains, sans parler de ce dieu bizarre en forme de croix qu'ils ont… En tout cas, il a été tué par deux messagers inconnus, il y a trois ans, et enterré

ici avec des animaux sacrifiés et celles de ses possessions que ses ennemis n'avaient pas pillées. Nous lui offrons un sacrifice deux fois par an, et je dois avouer que son fantôme ne nous a pas causé d'ennuis. Mais cela continue à me déplaire.

— Depuis trois ans, hein ? Je vois… » fit Whitcomb.

Il leur fallut une bonne heure pour prendre congé et Wulfnoth insista pour envoyer un garçon les guider jusqu'à la rivière. Everard, qui n'avait pas envie d'aller si loin à pied, sourit et appela à terre le saute-temps. Tandis qu'il l'enfourchait, avec Whitcomb, il dit d'un ton grave à l'adolescent dont les yeux s'écarquillaient :

« Sache que tu as accueilli Wotan et Thunor qui préserveront désormais les tiens contre tout mal. »

Ils firent un bond de trois ans en arrière.

« Et voici le moment difficile », dit-il en examinant le hameau, de derrière le taillis. Le tumulus cette fois n'était pas là. Le sorcier Stane était encore vivant. « Il est relativement facile de mystifier un gamin, mais nous devons arracher ce personnage d'une ville solide et guerrière, où il est le bras droit du roi. Et il possède un désintégrateur.

— Apparemment, nous avons réussi… ou nous allons réussir, dit Whitcomb.

— Non. Vous savez que ce n'est pas obligatoire. Si nous échouons, Wulfnoth nous racontera une autre histoire dans trois ans < – et il est probable que Stane y sera ! Il pourrait même nous tuer les deux fois ! Et l'Angleterre, arrachée aux temps obscurs pour passer à une culture néo-classique, ne deviendra rien que vous ayez connu… Je me demande où Stane veut en venir. »

Il fit prendre de la hauteur au saute-temps et le dirigea dans les airs vers Canterbury. Le vent de la nuit lui soufflait, menaçant, au visage. Bientôt le bourg apparut ; il atterrit dans un bosquet. La clarté blanche de la lune se reflétait sur les murs à demi ruinés de l'antique et romaine

Durovemum, mouchetée de noir aux endroits que les Saxons avaient réparés avec du bois et de la terre. Personne ne pouvait y pénétrer après le coucher du soleil.

De nouveau le saute-temps les amena au jour – vers midi – et fut renvoyé dans le ciel. Le déjeuner qu'il avait pris deux heures plus tôt et trois ans plus tard pesait sur l'estomac d'Everard tandis qu'il se dirigeait vers une voie romaine en ruine, puis vers la ville. La circulation était assez intense : des cultivateurs, pour la plupart, qui menaient en chars à bœufs leurs produits au marché. Deux gardes à l'air farouche les arrêtèrent à la porte et s'enquirent de leurs intentions. Cette fois, Everard et Whitcomb étaient les représentants d'un commerçant de Thanet qui les envoyait interroger divers artisans de l'endroit. Les deux brutes restèrent hargneuses jusqu'au moment où Whitcomb leur glissa dans la main deux pièces romaines ; alors les javelots s'abaissèrent et ils poursuivirent leur chemin.

La ville s'agitait et bruissait autour d'eux, mais une fois de plus, c'était la puanteur virulente qui frappait le plus Everard. Parmi les Saxons qui se bousculaient, il apercevait parfois un Romano-Breton qui se frayait un chemin dans la boue, l'air dédaigneux, en écartant sa tunique effrangée pour éviter tout contact avec ces sauvages. C'eût été comique si ce n'avait été pathétique.

Il y avait une auberge extraordinairement sordide installée dans les ruines d'une ancienne maison de ville en marbre. Everard et Whitcomb découvrirent que leur argent avait une haute valeur, en cet endroit où les échanges se faisaient encore en nature dans la plupart des cas. En offrant quelques tournées générales, ils obtinrent tous les renseignements qu'ils voulurent. Le palais du roi Hengist s'élevait près du centre de la ville… ce n'était pas un vrai palais, mais un vieux bâtiment qu'on avait embelli de façon déplorable sous l'influence de cet étranger. Stane… non que notre roi bon et fort soit une fillette, ne vous méprenez

pas, étranger… tenez, rien que le mois dernier… oui, Stane ! Il habite la maison voisine. Un garçon bizarre, certains disent que c'est un dieu… en tout cas, il sait choisir les filles… oui, on dit que c'est lui qui manigance toutes ces histoires de paix avec les Bretons. Il nous en arrive de plus en plus, de ces malins, au point qu'un honnête homme ne peut plus faire couler tranquillement un peu de sang… naturellement Stane est très savant, je ne voudrais rien dire contre lui, comprenez-moi bien, après tout, il peut lancer la foudre…

« Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Whitcomb, quand ils eurent regagné leur chambre. On va l'arrêter ?

— Non… je doute que ce soit possible. J'ai un vague plan, mais il faudrait deviner ce qu'il a réellement l'intention de faire. Voyons si nous pouvons obtenir audience. » En se levant de la paillasse qui lui servait de lit, Everard se gratta. « Diable ! Ce qu'il faut, à cette époque, ce n'est pas de l'instruction, c'est de la poudre insecticide ! »

La maison avait été restaurée avec soin, sa façade à colonnes, blanche, paraissait propre au point que c'était pénible, au milieu de toute cette saleté. Deux gardes, debout sur les degrés, se mirent sur la défensive à l'approche des Patrouilleurs. Everard leur donna de l'argent et leur raconta qu'il avait des nouvelles qui ne manqueraient pas d'intéresser le sorcier.

« Dites-lui : *L'homme de demain.* C'est un mot de passe. Compris ?

— Ça ne veut rien dire, protesta le garde.

— Les mots de passe ne veulent jamais rien dire », répondit Everard d'un ton hautain.

Le Saxon s'éloigna dans un cliquetis métallique en hochant tristement la tête. Toutes ces idées nouvelles !

« Etes-vous sûr que ce soit très astucieux ? demanda Whitcomb. Il va se tenir sur ses gardes, à présent.

— Je sais qu'un personnage de son importance ne perdrait pas son temps pour un étranger quelconque.

L’affaire presse, mon vieux ! Jusqu’à présent, il n’a rien fait de permanent, pas même assez pour que sa légende se perpétue. Mais si le roi Hengist réalisait une véritable alliance avec les Bretons… »

Le garde revint, grommela quelque chose et les conduisit en haut des marches, puis à travers le péristyle. Au-delà se trouvait l’atrium, une pièce de bonne taille où des tapis modernes en peau d’ours faisaient contraste avec le marbre ébréché et la mosaïque décolorée. Un homme se tenait debout devant un grossier lit de bois. À leur entrée, il leva la main et Everard aperçut le mince canon d’un désintégrateur du XXX^{e} siècle.

« Gardez vos mains bien en vue et à l’écart de votre corps, leur dit-il doucement. Autrement, il me faudra sans doute vous anéantir en jouant les lanceurs de tonnerre. »

*

**

Whitcomb eut le souffle coupé, mais Everard s’attendait assez à cette réception. Néanmoins, il se sentait l’estomac noué.

Stane le sorcier était un homme de petite taille, vêtu d’une belle tunique brodée qui devait provenir de quelque villa bretonne. Son corps mince était bien musclé, sa tête volumineuse, et ses traits d’une laideur pittoresque sous une masse de cheveux noirs. Un sourire pincé se dessinait sur ses lèvres.

« Fouille-les, Eadgar, commanda-t-il. Prends tout ce qu’ils peuvent porter dans leurs vêtements. »

Le Saxon était maladroit, mais il trouva les paralyseurs et les jeta sur le sol.

« Tu peux partir, lui dit Stane.

— Vous ne risquez rien de leur part. Maître ? demanda le soldat.

— Avec ceci dans ma main ? Non, va. » Stane sourit plus largement. Eadgar s'éloigna en traînant les pieds.

« Du moins avons-nous encore l'épée et la hache, songea Everard. Mais elles ne nous serviront pas à grand-chose contre cet objet qui nous vise.

— Ainsi, vous venez bien de demain », murmura Stane. La sueur brilla soudain sur son front. « Cela m'intriguait. Parlez-vous l'anglais futur ? »

Whitcomb ouvrit la bouche, mais Everard le devança, en improvisant, car sa vie était en jeu.

« Quelle langue voulez-vous dire ?

— Celle-ci » Stane se mit à parler avec un accent particulier, mais d'une façon reconnaissable pour des oreilles du XX^{e} siècle. « Je veux savoir d'où et de quand vous venez, vos intentions et tout le reste. Dites-moi la vérité ou je vous réduis en cendres. »

Everard hocha la tête.

« Non, répondit-il en saxon. Je ne vous comprends pas. »

Whitcomb lui lança un coup d'œil, mais se tut, prêt à suivre la voie tracée par l'Américain. L'esprit d'Everard fonctionnait activement, sous l'aiguillon du désespoir ; il comprenait que la mort le guettait à la première erreur.

« À notre époque, nous parlions ainsi. » Il se mit à débiter une tirade de jargon inspiré de l'espagnol du Mexique.

« Ainsi… une langue latine ! » Les yeux de Stane s'enflammèrent. Le désintégrateur tremblait dans sa main. « De *quand* venez-vous ?

— Du XX^{e} siècle après Jésus-Christ. Notre pays s'appelle Lyonesse. Il se trouve de l'autre côté de la mer occidentale…

— L'Amérique ! » C'était un soupir. « L'a-t-on *jamais* appelé Amérique ?

— Non. Je ne sais pas de quoi vous parlez. »

Stane ne put réprimer un frisson. Il se domina.

« Vous connaissez la langue romaine ? »

Everard fit un signe affirmatif.

Stane éclata d'un rire nerveux.

« Dans ce cas, utilisons-la. Si vous saviez combien je suis écœuré de ce langage de porcs qu'est le saxon… »

Son latin était un peu décadent, appris évidemment en ce siècle, mais assez courant. Il agita son arme. « Pardonnez-moi mon manque de courtoisie avec ceci. Mais je dois me montrer prudent.

— Naturellement, fit Everard. Ah !… je m'appelle Mencius et mon ami Iuvenalis. Nous venons du futur comme vous l'avez deviné. Nous sommes historiens. Notre époque vient juste d'inventer les voyages dans le temps.

— À proprement parler, moi, je suis Rozher Schtein, de l'année 2987. Vous avez… entendu parler de moi ?

— La question est superflue ! fit Everard. Nous sommes revenus à la recherche de ce mystérieux

Stane qui semble être l'un des personnages essentiels de l'Histoire. Nous soupçonnions que ce pouvait être un… (il explora son latin à la recherche d'une expression signifiant *voyageur du temps,* et finit par en improviser une)… *peregrinator temporis. À* présent, nous savons.

— Trois ans. » Schtein se mit à arpenter fiévreusement la pièce, son arme au bout du bras, mais il était trop loin pour sauter sur lui par surprise. « Trois ans que je suis ici. Si vous saviez combien de fois je suis resté éveillé à me demander si j'allais réussir… Dites-moi, votre monde est-il uni ?

— Le monde et les planètes, dit Everard. Cela fait longtemps. » Il frissonna intérieurement. Sa vie dépendait de son habileté à deviner les plans de Schtein.

« Et vous êtes un peuple libre ?

— Nous le sommes. C'est-à-dire que l'Empereur préside, mais c'est le Sénat qui fait les lois, et il est élu par le peuple. »

Le visage de gnome de Schtein avait pris une expression quasi mystique. Il était transfiguré.

« Tel que je l’ai rêvé, murmura-t-il. Merci.

— Vous êtes donc revenu depuis votre époque pour… créer l’histoire ?

— Non, pour la changer. »

Les paroles lui venaient, précipitées, comme s’il eût souhaité parler depuis de nombreuses années sans jamais l’oser : « De plus, en mon temps, j’étais historien. Par hasard, j’ai rencontré un homme qui se prétendait commerçant et venu des lunes de Saturne, mais comme j’y avais moi-même séjourné, je l’ai percé à jour. En faisant des recherches, j’ai appris la vérité. C’était un voyageur temporel venu de très loin dans l’avenir.

« Il vous faut comprendre que l’époque où je vivais était atroce, et en tant qu’historien psychographe, je me rendais bien compte que la guerre, la misère et la tyrannie qui nous accablaient ne provenaient pas d’une tendance au mal innée chez l’homme, mais de la simple causalité. Il y avait eu des périodes de paix, assez prolongées même ; mais le fléau était trop profondément implanté, l’état de conflit faisait partie de notre civilisation même. Ma famille avait été anéantie au cours d’un raid vénusien, je n’avais rien à perdre. J’ai pris la machine temporelle après… avoir disposé de son propriétaire.

« La grande erreur, me disais-je, avait été commise pendant les siècles obscurs. Rome avait unifié un vaste empire qui connaissait la paix, et de la paix peut toujours naître la justice. Mais Rome s’était épuisée dans l’effort et maintenant se désagrégeait. Les Barbares nouvellement venus étaient vigoureux, ils avaient beaucoup de possibilités, mais ils allaient se corrompre.

« Cependant prenons l’Angleterre, isolée de l’influence pourrissante de la société romaine. Les Saxons font leur apparition, ils sont indolents et répugnants, mais ils sont forts et ne demandent pas mieux que de s’instruire. Dans mon histoire, ils avaient tout simplement anéanti la civilisation bretonne, puis, intellectuellement incapables, ils

avaient été englobés par une nouvelle – et mauvaise – civilisation qualifiée d'occidentale. Je désirais qu'il arrivât quelque chose de meilleur.

« Cela n'a pas été facile. Vous seriez surpris de la difficulté qu'on éprouve à vivre à une époque différente, avant d'avoir appris à s'acclimater, même si l'on dispose d'armes modernes et de présents pour le roi. Mais, je me suis assuré le respect d'Hengist, à présent, et je gagne de plus en plus la confiance des Bretons. Je peux unir les deux peuples dans une guerre commune contre les Pietés. L'Angleterre ne sera plus qu'un ro3'aume unique, riche de la force saxonne et des connaissances romaines, assez puissant pour repousser tous les envahisseurs. Bien entendu, le christianisme est inévitable, mais je ferai en sorte que ce soit le bon christianisme, celui qui instruira et civilisera les hommes sans entraver leur esprit.

« Un jour ou l'autre, l'Angleterre sera en mesure de prendre la direction des événements sur le continent. Et enfin… un monde unique. Je resterai ici assez longtemps pour susciter l'alliance contre les Pietés, puis je disparaîtrai en promettant de revenir plus tard. Si je reparais, disons à des intervalles de cinquante ans pendant tes quelques siècles à venir, je " deviendrai une légende, un dieu, qui pourra les forcer à rester dans le droit chemin.

— J'ai beaucoup lu au sujet de saint Stanius, dit lentement Everard.

— J'ai donc gagné ! s'écria Schtein. J'ai donné la paix au monde ! » Les larmes lui coulaient sur les joues.

Everard se rapprocha. Schtein lui braqua son arme sur le ventre, encore méfiant. Everard tourna autour de lui, d'un air détaché, et Schtein pivota pour le couvrir. Mais l'homme était trop troublé par cette preuve apparente de son succès pour se rappeler la présence de Whitcomb. Everard adressa un regard à l'Anglais.

Whitcomb lança sa hache. Everard s'aplatit sur le sol. Schtein hurla et le désintégrateur cracha. La hache lui

avait fendu l’épaule. Whitcomb bondit, lui prenant la main qui tenait l’arme. Schtein cria, en s’efforçant de redresser celle-ci. Everard sauta dans la mêlée. Il s’ensuivit un instant confus.

Puis le désintégrateur cracha une nouvelle fois et Schtein ne fut plus qu’un poids inerte dans leurs bras. Le sang qui s’écoulait de l’affreuse blessure ouverte dans sa poitrine se répandit sur leurs vêtements.

Les deux gardes accoururent. Everard s’empara de son paralyseur sur le sol et le régla sur l’intensité maximum. Un javelot lui effleura le bras. Il tira par deux fois et les deux brutes s’abattirent, assommées pour des heures.

Everard, accroupi, tendit l’oreille. Un cri de femme s’élevait des pièces intérieures, mais personne ne se présentait à la porte.

« Je crois que nous avons gagné, haleta-t-il.

— Oui. » Whitcomb contemplait sombrement le cadavre étendu à ses pieds et qui paraissait pitoyablement petit.

« Je ne désirais pas sa mort, dit Everard. Mais le moment était… difficile. C’était écrit, sans doute.

" – Mieux valait ceci pour lui qu’un tribunal de Patrouille et l’exil sur une planète.

— Matériellement parlant, c’était un voleur et un meurtrier. Mais c’était un bien beau rêve que le sien.

— Un rêve que nous avons pulvérisé.

— L’histoire en aurait fait autant. Un seul homme ne saurait être assez puissant ni assez sage. Je pense que la plus grande partie de la misère humaine est causée par des fanatiques bien intentionnés comme celui-ci.

— Par conséquent, nous nous en lavons les mains et nous acceptons la suite.

— Pensez à tous vos amis de 1947. Ils n’auraient même jamais existé. »

Whitcomb ôta son manteau et tenta d’essuyer le sang qui avait coulé sur ses vêtements.

« En route », dit Everard. Il franchit la porte de derrière. Une concubine effrayée le fixait de ses grands yeux.

Il dut faire sauter la serrure d'une porte intérieure. La pièce qui y faisait suite contenait la navette temporelle de l'époque Ing, ainsi que des livres et quelques caisses d'armes et d'approvisionnements. Everard chargea le tout sur la navette, sauf le coffre de carburant. Il était dit que celui-ci devait être laissé sur place, pour qu'il apprît son existence dans le futur, et revînt détruire l'homme qui voulait être Dieu.

« Vous devriez emmener tout ceci au dépôt en 1894, dit-il. Moi, je vais chercher notre saute-temps et je vous retrouve au bureau. »

Whitcomb lui décocha un long regard. Il avait les traits tirés. Sous les yeux de son compagnon son expression se fit résolue.

« D'accord, mon vieux », dit l'Anglais. Il sourit avec un peu de tristesse et serra la main d'Everard. « Adieu, et bonne chance. »

Everard l'observa longuement tandis qu'il s'installait dans le grand cylindre d'acier. C'était" une curieuse formule d'adieu, si l'on songeait que dans deux heures ils devaient prendre le thé ensemble, en 1894.

Un souci le rongeait quand il sortit de la maison pour se mêler à la foule. Charlie était un original. Or…

Personne ne s'occupa de lui quand il sortit de la ville et pénétra dans le bosquet. Il fit redescendre le saute-temps et malgré la nécessité de se hâter au cas où un curieux se serait approché pour voir cet oiseau géant au sol, il ouvrit une cruche de bière. Il en avait grand besoin. Puis, après un dernier regard à l'Angleterre des Saxons, il bondit en 1894.

Mainwethering était là, avec ses gardes, comme promis. Il eut l'air inquiet en voyant arriver cet homme aux vêtements tachés de sang. Mais Everard le rassura.

Il lui fallut un moment pour se laver et se changer, avant de dicter un rapport détaillé au secrétaire. Whitcomb aurait déjà dû arriver en *hansom,* mais il n'en était rien. Mainwethering appela le dépôt par radio et revint, les sourcils froncés.

« Il n'est pas encore là, dit-il : Aurait-il pu lui arriver un incident ?

— Difficilement. La machine était parfaite. » Everard se mordit les lèvres. « Je ne sais pas ce qui se passe. Il aura peut-être mal compris et sera reparti en 1947. »

Un échange de notes révéla que Whitcomb ne s'était pas présenté là-bas non plus. Everard et Mainwethering sortirent pour prendre le thé. Whitcomb n'avait toujours pas donné signe de vie à leur retour.

« Il vaut mieux que j'informe le service de campagne, dit Mainwethering. Qu'en pensez-vous ? Ils devraient réussir à le retrouver.

— Non… attendez. » Everard réfléchit un instant. Une pensée le travaillait depuis un moment. Elle était terrible.

« Vous avez une idée ?

— Oui… un point de départ. » Everard se mit à se débarrasser de son attirail victorien. « Demandez mes vêtements du XX^{e} siècle, s'il vous plaît ? Je le retrouverai peut-être tout seul.

— La Patrouille va réclamer un rapport préliminaire sur votre idée et vos intentions, lui rappela Mainwethering.

— La barbe avec la Patrouille ! »

V

Londres, 1944. Une nuit d'hiver était tombée. Un vent froid et coupant soufflait dans les tunnels ténébreux qu'étaient les rues. Quelque part retentit une explosion assourdie ; un incendie rougeoya. De grandes bannières rouges flottaient au-dessus des toits entassés.

Everard laissa son saute-temps sur le trottoir – personne ne mettait le nez dehors quand tombaient les VI – et il se faufila dans l'ombre frissonnante. Le 17 novembre ; sa mémoire entraînée avait bien retenu la date. C'était le jour où était morte Mary Nelson.

Il trouva une cabine téléphonique au coin de la rue et consulta l'annuaire. Il y avait des tas de Nelson, mais une seule Mary pour la région de Streatham. Ce devait être la mère – il lui fallait supposer que la fille portait le même nom. Il ne savait pas à quelle heure tomberait la bombe, mais il existait des moyens de l'apprendre.

Le feu et le tonnerre se précipitèrent en grondant sur lui quand il ressortit. Il se jeta à plat ventre tandis que des débris de verre passaient en sifflant au-dessus de lui. Le 17 novembre 1944, Manse Everard, de dix ans plus jeune, lieutenant du génie de l'armée des Etats-Unis, était quelque part de l'autre côté de la Manche, à portée des canons allemands. Il ne parvenait pas à se rappeler où exactement, à ce moment précis, et il ne s'y efforça guère. Pas d'importance. Il savait qu'il allait survivre à *ce danger-là.*

Le nouvel incendie dansait rouge et sinistre derrière lui quand il fonça vers sa machine. II l'enfourcha et prit l'air. Très haut au-dessus de Londres, il ne distingua que de vastes ténèbres mouchetées de flammes. La nuit de Walpurgis et l'enfer tout entier déchaîné contre la terre !

Il se rappelait bien Streatham, une triste banlieue de brique habitée par de petits employés, des épiciers, des mécaniciens, la toute petite bourgeoisie qui s'était levée pour bloquer définitivement la puissance qui avait conquis l'Europe. Une jeune fille qu'il avait connue y avait vécu, en 1943… Par la suite, elle avait sans doute épousé quelqu'un d'autre.

En volant bas, il essaya de trouver l'adresse. Il y eut à proximité comme une explosion de volcan. Sa machine se cabra dans l'air et il faillit se laisser désarçonner. Il se hâta

vers l'endroit et vit une maison écroulée, détruite, en flammes. Il arrivait trop tard…

Non ! Il regarda l'heure – 10 heures 30 précises

— et il sauta de deux heures en arrière.

C'était déjà la nuit, mais la maison se dressait solidement dans l'ombre. Pendant un bref instant, il eut envie d'avertir tout le monde à l'intérieur. Mais non… à travers le monde, des millions d'êtres mouraient. Il n'était pas Schtein pour se charger du fardeau de l'histoire.

Il grimaça un sourire froid, descendit et franchit la grille. Il n'était pas non plus un de ces sacrés Daneeliens. Il frappa à la porte qui s'ouvrit. Une femme d'âge moyen le dévisagea dans l'ombre et il comprit qu'elle trouvait bizarre de voir un civil ici en ce moment.

« Je vous demande pardon, dit-il, connaîtriez-vous Miss Mary Nelson ?

— Mais… oui. » Une hésitation. « Elle habite tout près. Elle ne va pas tarder à arriver. Vous êtes un ami ?

— C'est elle qui m'envoie vous porter un message, Mrs… ?

— Enderby.

— Ah ! oui, Mrs. Enderby. J'ai une très mauvaise mémoire. Ecoutez, Miss Nelson désire vous faire savoir qu'elle regrette beaucoup, mais qu'elle ne pourra pas venir. Toutefois, elle voudrait que vous alliez, au contraire, chez elle avec toute votre famille avant 10 heures 30.

— Nous tous, monsieur ? Mais les enfants…

— Je vous en prie, les enfants également. Tous. Elle a préparé une surprise tout à fait spéciale, quelque chose qu'elle ne peut vous montrer qu'à ce moment-là. Il faut que vous y soyez tous.

— Eh bien, entendu, monsieur, puisqu'elle le demande.

— Tout le monde avant 10 heures 30 sans faute. Je vous reverrai à cette heure-là, Mrs. Enderby. »

Everard fit un signe de tête et repartit dans la rue.

Il avait fait son possible. Ensuite venait la maison des Nelson. Il trouva l'adresse à trois blocs de là, gara son engin à l'entrée d'une impasse sombre et s'approcha de la maison. Il était coupable, lui aussi, à présent. Aussi coupable que Schtein. Il se demanda comment était la planète d'exil.

Il n'y avait pas trace de la navette Ing, pourtant trop grande pour qu'on pût la cacher. À cette heure-là, Charlie n'était donc pas encore arrivé. Il allait devoir improviser en attendant.

En frappant à la porte, il se demandait quels effets aurait le sauvetage de la famille Enderby. Ces enfants grandiraient, auraient à leur tour des enfants

— des Britanniques tout à fait insignifiants, de la classe moyenne, sans aucun doute. Mais à un moment quelconque dans les siècles à venir, un homme important pourrait naître ou ne pas naître. Naturellement, le temps n'était pas tellement flexible. Sauf en de rares cas, l'hérédité particulière n'avait pas d'importance ; seul comptait le vaste réservoir des gènes humains et de la société humaine. Pourtant, ce serait peut-être un de ces rares cas.

Une jeune fille lui ouvrit la porte. Elle était jolie, sans ostentation, mais plaisante sous son uniforme net.

« Miss Nelson ?

— Oui… ?

— Je m'appelle Everard. Je suis un ami de Charlie Whitcomb. Puis-je entrer ? J'ai des nouvelles assez surprenantes à vous communiquer.

— J'étais sur le point de sortir, dit-elle comme en s'excusant.

— Non, vous n'alliez pas sortir. » C'était une faute : elle se raidissait d'indignation. « Pardonnez-moi. Je vous en prie, permettez-moi de m'expliquer. »

Elle le conduisit dans un salon triste et encombré.

« Asseyez-vous donc, M. Everard. Je vous prie de ne pas parler trop fort. Toute la famille dort. Ils se lèvent tôt. »

Everard s’installa confortablement. Mary se posa au bord d’un divan et ouvrit de grands yeux. Il se demanda si Wulfnoth et Eadgar comptaient parmi ses ancêtres. Oui… sans aucun doute, après tous ces siècles écoulés. Peut-être Schtein également.

« Etes-vous dans les forces aériennes ? Est-ce là que vous avez connu Charlie ?

— Non, je suis aux Renseignements, ce qui explique ma tenue civile. Puis-je vous demander quand vous l’avez vu pour la dernière fois ?

— Oh !… il y a des semaines. Il est en France pour le moment. J’espère que la guerre finira bientôt. C’est si idiot de leur part de continuer alors qu’ils doivent bien savoir que c’est la fin, n’est-ce pas ? » Elle inclina la tête d’un air curieux. « Mais quelles sont ces nouvelles ?

— Je vais y venir dans un moment. »

Il se mit à bavarder autant qu’il l’osait, parlant de la situation de l’autre côté de la Manche. C’était étrange de parler à un fantôme. Et son conditionnement l’empêchait de dire la vérité. Il le désirait, mais quand il essayait, sa langue s’immobilisait.

« Et ce que coûte une simple bouteille de vin rouge…

— Je vous en prie, coupa-t-elle impatiemment, si vous vouliez en venir au fait ? J’ai ma soirée prise.

— Oh ! je suis vraiment navré. Voyez-vous, c’est… »

On frappa à la porte, ce qui le sauva.

« Excusez-moi », murmura-t-elle avant de se faufiler sous les rideaux sombres pour ouvrir. Everard la suivit à pas de loup.

Elle recula en trébuchant et poussa un cri : « *Charlie f* »

Whitcomb la serra dans ses bras, sans prendre garde au sang encore humide qui venait d’éclabousser dix siècles plus tôt ses vêtements saxons. Everard parut dans l’entrée et l’Anglais le regarda avec une expression d’horreur particulière. [1]

« Vous… »

Il voulut prendre son paralyseur, mais Everard avait déjà braqué le sien.

« Né faites pas l'imbécile, dit l'Américain, je suis votre ami. Je désire vous aider. Quel plan insensé aviez-vous conçu, hein ?

— Je… la garde ici… pour l'empêcher d'aller…

— Et vous croyez qu'*ils* n'ont pas les moyens de vous repérer ? » Everard se mit à parler en temporel, seule langue utilisable en la présence apeurée de Mary. « Quand j'ai quitté Mainwethering, en 1894, il commençait à avoir de vilains soupçons. Si nous nous y prenons maladroitement, toutes les unités de la Patrouille vont être alertées. On rectifiera l'erreur, probablement en tuant Mary, et vous serez exilé.

— Je… » Whitcomb s'étrangla. Son visage était le masque de la terreur. « Vous… ne la laisseriez tout de même pas mourir ?

— Non, mais il faut nous y prendre plus intelligemment.

— Nous allons nous évader… trouver une période loin de tout… retourner à l'âge des dinosaures, s'il le faut. »

Mary s'écarta de lui. Elle avait la bouche ouverte, prête à crier.

« Taisez-vous ! lui dit Everard. Votre vie est en danger et nous nous efforçons de vous sauver. Si vous n'avez pas confiance en moi, faites au moins confiance à Charlie. »

Il reprit en temporel, à l'adresse de l'autre : « Ecoutez, mon vieux, il n'y a pas d'endroit ni d'époque où vous puissiez vous cacher. Mary Nelson est morte ce soir. Cela, c'est historique. Moi, je me suis déjà mis dans le pétrin – la famille qu'elle allait visiter ne sera pas dans sa maison quand la bombe tombera. Si vous essayez de vous enfuir avec elle, on vous retrouvera. C'est une pure veine qu'un agent de la Patrouille ne soit pas déjà arrivé. »

Whitcomb se força au calme.

« Et si je sautais en 1948 avec elle ? Comment pouvez-vous savoir qu'elle n'a pas soudain reparu en 1948 ? C'est peut-être tout aussi historique.

— Mon vieux, cela vous est *impossible.* Essayez. Allez-y, dites-lui que vous allez la faire sauter de quatre ans dans l'avenir. »

Whitcomb grogna :

« Ce serait me trahir… et je suis conditionné…

— Ouais. Vous avez tout juste la possibilité de lui apparaître tel que vous êtes en ce moment, mais si vous deviez lui parler, vous seriez forcé de mentir, parce que vous ne pouvez faire autrement. D'ailleurs, comment expliqueriez-vous son existence ? Si elle reste Mary Nelson, elle aura déserté des WAAF. Si elle change de nom, où sont son acte de naissance, son livret de famille, ses cartes de rationnement, tous ces morceaux de papier que les gouvernements du

XX^{e} siècle révèrent à un si haut point ? C'est sans espoir, mon vieux.

— Alors, que pouvons-nous faire ?

— Affronter la Patrouille et nous défendre. Attendez ici un instant. »

Everard était calme et froid. Il n'avait pas le temps de s'effrayer ni de s'étonner de son extraordinaire donquichottisme.

Dans la rue, il retrouva son saute-temps et le régla de façon à l'expédier cinq ans plus tard, en plein midi, à Piccadilly Circus. Il appuya sur le disjoncteur principal, vit disparaître sans lui la machine, puis rentra dans la maison. Mary, frissonnante et en larmes, était dans les bras de Whitcomb. Ces malheureux enfants perdus !

« C'est bon. » Everard les ramena dans le salon et s'assit l'arme au poing. « Maintenant, attendons. »

Cela ne dura guère. Un saute-temps apparut, avec deux hommes en gris de la Patrouille à bord. Ils étaient armés.

Everard les balaya d'un rayon paralysant à basse tension.

« Aidez-moi à les ficeler, Charlie », dit-il.

Mary, sans voix, se tassait dans un coin.

Quand les hommes revinrent à eux, Everard se pencha sur eux avec un sourire froid.

« De quoi nous accuse-t-on, les gars ? demanda-t-il en temporel.

— Je pense que vous le savez, répondit calmement, l'un des prisonniers. Après votre disparition, le bureau central nous a chargés de vous retrouver. En étudiant la semaine prochaine, nous avons découvert que vous avez fait évacuer une famille qui devait disparaître dans un bombardement. Le dossier de Whitcomb nous a indiqué que vous aviez dû venir ici pour l'aider à sauver cette femme qui devait mourir ce soir. Vous feriez bien de nous relâcher, ou cela aggravera encore votre cas.

— Je n'ai pas transformé l'histoire, dit Everard. Les Daneeliens sont toujours là-bas, n'est-ce pas ?

— Oui, naturellement, mais…

— Comment saviez-vous que la famille Enderby devait périr ?

— Leur maison a été atteinte et ils ont dit qu'ils n'en étaient sortis que parce que…

— Oui, mais le fait est que désormais *ils en sont bien sortis.* C'est écrit. Maintenant, c'est *vous* qui tentez de changer le passé.

— Mais la femme que voici…

— Etes-vous sûrs qu'il n'y ait pas *eu* une Mary Nelson qui s'est établie… disons à Londres en 1850… pour mourir de vieillesse autour de 1900 ? »

Le maigre visage grimaça sauvagement.

« Vous vous donnez bien du mal, hein ? Mais cela ne marchera pas. Vous ne pouvez pas lutter contre toute la Patrouille.

— Vous croyez ? Je peux vous abandonner ici, où les Enderby vous retrouveront dans deux heures. J'ai réglé

mon saute-temps pour qu'il apparaisse en un lieu public à un moment que je suis seul à connaître. Quel effet cela aura-t-il sur l'histoire ?

— La Patrouille prendra des mesures correctives pour renverser la vapeur, comme vous-même l'avez fait au v* siècle.

— Peut-être. Je peux cependant lui faciliter grandement le travail, si on consent à écouter ma requête. Je veux un Daneelien.

— *Quoi ?*

— Vous m'avez parfaitement compris. S'il le faut, je vais enfourcher votre propre saute-temps et avancer d'un million d'années. Je leur exposerai à eux-mêmes combien plus simple sera la situation s'ils nous accordent une chance.

— *Ce ne sera pas nécessaire. »*

Everard pivota, le souffle coupé. Le paralyseur lui tomba des mains.

Il ne pouvait pas regarder la silhouette qui brillait devant lui. II avait des sanglots dans la gorge en reculant.

« *Votre requête a été examinée,* fit la voix silencieuse. *Elle était connue et pesée des millénaires avant votre naissance. Mais vous demeuriez néanmoins un maillon indispensable dans la chaîne du temps. Si vous aviez échoué ce soir, il n'y aurait pas de pitié.*

« *Pour nous, il était déjà écrit qu'un certain Charles et une certaine Mary Whitcomb vivaient en Angleterre victorienne. Il était également écrit que Mary Nelson était morte avec la famille à laquelle elle avait rendu visite en 1944, et que Charles Whitcomb avait vécu célibataire pour finir par mourir en service commandé par la Patrouille. On avait pris note de cette anomalie, et comme le plus infime paradoxe constitue une faille dans la trame espace-temps, nous devions le rectifier en éliminant du cours des choses l'un ou l'autre de ces faits. Vous avez décidé de celui qu'on éliminerait. »*

Everard sut dans un coin de son esprit ébranlé que les deux Patrouilleurs étaient soudain libérés. Il sut que son saute-temps avait été… était… serait subtilisé sans qu'on le voie, à l'instant même de sa matérialisation. Il sut que l'Histoire se lisait à présent ainsi : Mary Nelson, WAAF, disparue, présumée tuée par la chute d'une bombe près du foyer des Enderby, qui se trouvaient chez elle quand leur propre maison avait été détruite ; Charles Whitcomb, disparu en 1947, présumé noyé accidentellement. Il sut qu'on avait expliqué la vérité à Mary, avant de la conditionner pour qu'elle ne la révèle jamais, et qu'on l'avait renvoyée avec Charlie en 1850. Ils mèneraient leur existence dans la classe moyenne, sans se trouver jamais parfaitement à l'aise sous le règne de Victoria, et Charlie aurait fréquemment la nostalgie de ce qu'il avait été dans la Patrouille… puis il se tournerait vers son épouse et ses enfants, en se disant qu'après tout le sacrifice n'avait pas été tellement considérable.

Il sut tout cela, et aussi que le Daneelien était parti. Quand les tourbillons ténébreux de son cerveau se furent apaisés et qu'il put regarder plus clairement les deux Patrouilleurs, il ne sut pourtant pas ce que serait son propre destin.

« Venez, dit le premier homme. Partons d'ici avant que quelqu'un s'éveille dans la maison. Nous allons vous ramener à votre année… c'est bien 1954 ?

— Et ensuite ? » demanda Everard, étonné.

Le Patrouilleur haussa les épaules. Son indifférence affectée dissimulait mal le tremblement qui l'avait saisi en présence du Daneelien.

« Présentez-vous à votre chef de secteur. Vous avez démontré à l'évidence qu'on ne peut vous employer régulièrement.

— Donc… je suis simplement balancé ?

— Pas besoin d'en faire une histoire. Croyez-vous que votre cas soit unique en un million d'années de travail de la

Patrouille ? Le règlement en tient amplement compte. Il vous faudra évidemment un entraînement complémentaire. Ce qui convient le mieux à votre personnalité, c'est une fonction de non-attaché – n'importe quelle ère, n'importe quel endroit, partout et chaque fois qu'on pourra avoir besoin de vous. Je pense que cela vous plaira. »

Les jambes molles, Everard enfourcha le saute-temps. Il en redescendit, et dix années s'étaient écoulées.

Traduit par Bruno Martin.

Time Patrol.

© The Magazine of Fantasy, 1954.
© Editions Opta, 1972, pour la traduction.

LE TEMPS ET LA 3e AVENUE - Alfred Bester

Troisième et dernier doublé : cette nouvelle porte sur le même thème que la précédente. Mais cette fois la rectification de l'histoire est vécue par les yeux du manipulé et non par ceux du patrouilleur du temps. Un manipulé qui est d'ailleurs loin d'être un sot et qui saura, reconnaître, dans les traces laissées par le patrouilleur, une preuve de sa bonne étoile. Ce qui sans doute lui donnera une certaine confiance en lui et ne sera pas sans contribuer à la bonne étoile déjà nommée. Paradoxe pas mort, malgré les patrouilleurs !

Macy n'aimait pas du tout ce type. D'abord, il grinçait. Ses chaussures, peut-être, mais plutôt ses vêtements. Ils étaient arrivés tout au fond de la taverne, dans le salon particulier. Au-dessus d'eux, un poster proclamait : *Qui a peur de parler de la bataille de la Boyne* [22] ? L'inconnu était grand, mince, l'air fragile. Bien qu'il parût jeune, il était presque chauve ; en guise de cheveux et de sourcils, il n'avait qu'un léger duvet. Il porta la main à la poche intérieure de son veston et sortit son portefeuille ; les grincements reprirent, pires que jamais. Ce n'étaient donc *pas* les chaussures.

« Parfait, M. Macy, dit l'étranger d'une voix crépitante. Pour la location de ce salon, et son usage exclusif pendant

un chrono…

— Un quoi… ? demanda Macy avec méfiance.

— Chrono. Ce n'est pas le mot juste ? Ah ! oui, excusez-moi. Une heure.

— Vous êtes étranger, dit Macy. Comment vous appelez-vous ? Je parierais que vous êtes Russe.

— Oh ! non, pas étranger, répondit l'homme en parcourant le salon d'un regard bref mais terrible. Appelez-moi Boyne.

— Boyne ? fit Macy, incrédule.

— M. Q. Boyne. » M. Boyne ouvrit son portefeuille, tel un accordéon, feuilleta des papiers diversement colorés et finit par sortir un billet de cent dollars. Il le tendit brusquement à Macy. « Tenez. Location pour une heure, comme convenu. Cent dollars. Et maintenant, laissez-moi. »

Comme contraint d'obéir par le regard de Boyne, Macy prit le billet et regagna le bar en chancelant. Il se retourna tout de même pour demander :

« Qu'est-ce que vous buvez ?

— Boire ? De l'alcool ? Jamais ! » répondit Boyne.

Là-dessus, il se précipita dans la cabine téléphonique, repéra le fil entrant dans le taxiphone et y fixa un petit objet métallique, puis décrocha le combiné.

« Co-ordinés Ouest 75-58-15, dit-il rapidement. Nord 40-45-20. Sortie Sigma. Eh, vous êtes sur une ligne fantôme… Bien, maintenant, je vous reçois. Je voudrais les dernières estimations sur Knight, Oliver Wilson Knight. Vous avez les probabilités actuelles ?

99,9807 ? M. Q. Un instant, ne quittez pas… »

Boyne passa la tête hors de la cabine et regarda vers la porte d'entrée de la taverne. Il attendit un moment, fixant la porte avec une concentration d'airain, jusqu'à ce qu'un jeune homme entre, accompagné d'une ravissante jeune fille. Il reprit le combiné. « Allô ? Probabilité accomplie. Contact pris avec Knight. M. Q. Bonne chance ! » Il

raccrocha. Lorsque le couple entra dans le salon, Boyne s'était déjà rassis sous le poster.

" Le jeune homme, pas très grand, avec une tendance à l'embonpoint, devait avoir dans les vingt-cinq ans. De même que son costume de tweed, ses cheveux châtains étaient peu soignés et son visage avait une expression joviale et gentille à la fois. La jeune fille avait des cheveux noirs, des yeux d'un bleu très doux et un petit sourire secret. Ils marchaient en se donnant le bras. Quand ils pensaient que personne ne regardait, ils aimaient bien se bousculer tendrement. Ils bousculèrent M. Macy, qui s'était précipité vers eux.

« Désolé, M. Knight, dit-il au jeune homme, le salon est loué aujourd'hui. Il faudra vous asseoir ailleurs. *

Le jeune homme prenait déjà un air dépité, lorsque M. Boyne intervint : « Inutile de vous donner tout ce mal, M. Macy. Tout va bien. M. Knight et son amie sont mes invités. »

Knight et la jeune fille se tournèrent vers M. Boyne, ne sachant trop que penser. Boyne leur désigna deux sièges en souriant. « Prenez place. C'est un plaisir pour moi, je vous assure.

— Nous sommes vraiment désolés, dit la jeune fille, mais c'est le seul endroit où l'on trouve de la véritable *ginger beer.*

— Je sais, Miss Clinton, je sais. M. Macy, vous avez entendu ? Apportez-nous de la *ginger beer* et ensuite laissez-nous tranquilles. Je n'attends personne d'autre. »

Knight et la jeune fille s'assirent lentement, sans quitter Boyne du regard. Knight posa un paquet de livres sur la table, et la jeune fille demanda d'une voix incertaine : « Vous me connaissez. Monsieur ?

— Boyne, comme Boyne (bataille de la). Bien sûr. Vous êtes Miss Jane Clinton, et voici M. Oliver Wilson Knight. J'ai loué ce salon cet après-midi dans l'unique but de faire votre connaissance.

— C’est une plaisanterie, je suppose ? demanda Knight, tandis qu’une légère rougeur montait à ses joues.

— Et voici votre *ginger beer,* enchaîna galamment Boyne, tandis que Macy, ayant déposé verres et bouteilles sur la table, s’empressait de repartir.

— Vous ne pouviez pas savoir que nous viendrions ici, dit Jane. Il n’y a guère qu’un quart d’heure, nous ne le savions pas nous-mêmes…

— Désolé de vous contredire, Miss Clinton, dit Boyne en souriant. Mais les chances de votre arrivée à Longitude 73-58-15, Latitude 40-45-20 étaient de

99,9807 sur cent il y a quelques minutes. On n’échappe pas à une probabilité pareille. »

Knight perdit patience. « Ecoutez, monsieur, je ne sais plus comment, j’ai l’impression que vous poussez la…

— Allons, ne vous fâchez pas. Buvez calmement et écoutez ma proposition. » Boyne s’accouda sur la table et les regarda avec une intensité extraordinaire. « Cette rencontre a été organisée au prix de grandes difficultés et a coûté fort cher. Peu importe à qui. Vous nous avez mis dans une situation extrêmement dangereuse, et l’on m’a envoyé pour tenter de trouver une solution.

— Une solution à quoi ? » demanda Knight.

Jane fit mine de se lever. « Je… je pense que nous ferions mieux de partir… »

Sur un geste impérieux de Boyne, elle se rassit comme une enfant. Puis Boyne s’adressa à Knight : « Aujourd’hui vers midi, vous êtes entré dans le magasin de J. D. Craig & Co, détaillants spécialisés dans les livres imprimés. Vous avez acheté, contre de l’argent, quatre livres. Trois sont sans importance, mais le quatrième… » Il tapota le paquet. « Le quatrième est la raison de notre réunion.

— On peut savoir de quoi vous parlez ? s’exclama Knight.

— D’un volume relié contenant des statistiques et autres faits classés méthodiquement.

— L’almanach ?

— L’almanach.

— Et alors ?

— Vous vouliez acheter l’almanach de 1950.

— *J’ai* acheté l’almanach de 1950.

— Oh ! non, éclata Boyne. Vous avez acheté l’almanach de 1990 !

— Pardon ?

— L’« Almanach mondial pour l’année 1990 », dit Boyne en détachant bien ses mots. Il se trouve dans ce paquet. Ne me demandez pas pourquoi. L’erreur a déjà été rectifiée. Reste à aplanir certaines conséquences. C’est la raison de notre rencontre. Vous cogitez ? »

Eclatant de rire, Knight porta la main vers le paquet, mais Boyne le devança. Non, M. Knight., Vous ne devez pas l’ouvrir.

— D’accord », dit Knight en se radossant. Il but une gorgée de *ginger beer* et répéta, souriant : « D’accord ! On peut savoir comment se termine votre gag ?

— Il me *faut* ce livre, M. Knight. Je veux sortir de cette taverne avec ce livre sous le bras.

— Vous le voulez, hein ?

— Absolument.

— Avec l’almanach de 1990 ?

— Oui.

— Si un tel almanach pouvait exister, et qu’il fût dans ce paquet, un tigre ne parviendrait pas à me l’arracher !

— Pourquoi, M. Knight ?

— Ne soyez pas stupide. Un regard sur l’avenir ? Les cours de la Bourse… Les courses, le tiercé… La politique… Je serais un homme riche. »

Boyne approuva énergiquement de la tête. « Certes, et plus que cela. Vous seriez omnipotent. Un esprit étroit ne s’en servirait que pour des petites choses.

Pour parier sur les résultats sportifs ou électoraux, par exemple. Mais un vaste intellect…, le vôtre par exemple…, ne s’arrêterait pas là.

— Vraiment ? dit Knight, plus souriant que jamais.

— Par déduction, induction, inférence, le moindre fait vous raconterait son histoire. Dans l'immobilier, par exemple : où acheter ou vendre du terrain, et quand. Les recensements de population vous le diraient. Et puis, les transports. La liste des naufrages et des accidents de chemin de fer vous apprendraient si ces moyens de communication ont été supplantés.

— Est-ce le cas ? demanda Knight en gloussant.

— Les bilans des compagnies aériennes, continua Boyne sans répondre à sa question, vous apprendraient quelles actions il faut acheter. Les statistiques postales vous diraient quelles sont les villes d'avenir. En suivant les prix Nobel, vous sauriez quelles inventions et quels savants vont prendre de l'importance. Les détails du budget militaire vous apprendraient quelles usines et quelles industries contrôler. Les taux de change, les cours des bourses, les bilans des banques, et les indices des assurances sur la vie vous permettraient de vous protéger contre tous les désastres possibles et imaginables.

— Excellent ! dit Knight. Exactement ce qu'il me faut.

— Le pensez-vous réellement ?

— J'en suis certain. De l'argent plein les poches !

Le monde dans ma poche !

— Excusez-moi, dit Boyne sur un ton pénétrant, mais vous ne faites que revivre des rêves d'enfance. Vous désirez la richesse ? Certes, mais une richesse gagnée par vos propres efforts… par votre travail.

Le succès non mérité n'apporte pas la joie, mais la culpabilité et la tristesse. Et vous le savez fort bien.

— Pas d'accord, dit Knight.

— Réellement pas ? Pourquoi travaillez-vous, dans ce cas ? Pourquoi ne pas voler, dévaliser, tromper les autres pour leur prendre ce qui leur appartient ?

— Mais je… commença Knight. Il n'alla pas plus loin.

— Vous voyez ? dit Boyne. Non, M. Knight. Vous êtes trop mûr. Vous êtes trop ambitieux et trop sain pour désirer voler votre réussite.

— Dans ce cas, j'aimerais quand même savoir si je vais réussir.

— Ah ? Quelle idée. Vous voulez donc feuilleter les pages à la recherche de votre nom, vous voulez être rassuré ? Pourquoi ? Vous êtes un jeune avocat promis à un brillant avenir. Je le sais. Ça fait partie des données que je connais. Miss *Clinton* n'a-t-elle pas confiance en vous ?

— Oh ! oui, dit Jane avec conviction. Il n'a pas besoin d'un livre pour le rassurer !

— Voyez-vous autre chose, M. Knight ? »

Knight hésita. Chose curieuse, l'extraordinaire intensité de Boyne avait pour effet de le calmer. « La sécurité, dit-il enfin.

— La sécurité ? Cela n'existe pas. La vie est insécurité. Il n'y a de sécurité que dans la mort.

— Vous savez ce que je veux dire, murmura Knight. Cela vaut-il la peine de faire des projets d'avenir ? Il y a la bombe H…

— Oui, c'est sûr, se hâta de dire M. Boyne. C'est une grave crise. Mais je suis là, après tout. Le monde continuera. J'en suis la preuve.

— Si je vous crois.

— Et dans le cas contraire ? explosa Boyne. Ce n'est pas de sécurité que vous avez besoin. C'est de courage ! » Il leur lança un regard méprisant, « Vous avez pourtant dans ce pays une légende sur des ancêtres pionniers dont vous êtes censé avoir hérité le courage, comme D. Boone, E. Allen, S. Houston, À. Lincoln, G. Washington et d'autres. Exact ?

— Oui, mais la bombe H…

— Est un danger parmi bien d'autres. Et alors ? Est-ce que vous trichez en faisant une réitère ?

— Une réitère ?

— Désolé. » Boyne réfléchit, faisant claquer ses doigts avec impatience devant cet obstacle linguistique qui brisait son élan. « C'est un jeu que l'on joue seul avec des cartes dont la disposition est le fruit du hasard. J'ai oublié comment vous le…

— Oh ! Le visage de Jane s'éclaircit. Une réussite !

— C'est ça, une réussite. Merci, Miss Clinton ! » Il tourna son regard terrifiant vers Knight. « Trichez-vous en faisant une réussite ?

— Ça m'arrive.

— -Et quand vous gagnez en trichant, y prenez-vous plaisir ?

— En général, non.

— C'est embêtant, n'est-ce pas ? Stupide, sans raison d'être, a-co-ordiné. Vous regrettez de ne pas avoir gagné honnêtement.

— Je suppose que oui.

— Il en sera de même si vous regardez dans ce livre relié. Tout au long d'une existence dénuée de raison d'être, vous regretterez de ne pas avoir joué honnêtement le jeu de la vie. Vous le verdamerez. Le regretterez. Vous vous souviendrez avec force de l'affirmation de notre grand poète-philosophe Trynbyll, résumée dans cet éclatant vers skazon : « *L'Avenir est Sivenour.* » Non, M. Knight, ne trichez pas ! Je vous implore de me donner cet almanach.

— Pourquoi ne me le prenez-vous pas ?

— Il faut que ce soit un don. Nous ne pouvons rien vous voler. Nous ne pouvons rien vous donner.

— C'est un mensonge. Vous avez payé la location de ce salon à Macy.

— Macy a été payé, en effet, mais je ne lui ai rien donné. Il pensera avoir été volé, mais vous veillerez à le dédommager. Tout sera réajusté sans dislocation.

— Un instant…

— Tout a été prévu avec le plus grand soin. J'ai parié sur vous. M. Knight, sur votre bon sens. Donnez-moi un

almanach. Je vais défaire… réorienter… et vous ne me reverrez jamais. *Vorloss verdam !* Ce ne sera rien de plus qu'une aventure de bar à raconter aux amis. Donnez-moi l'almanach !

— Doucement, dit Knight. Il s'agit d'un gag, vous vous souvenez ? Je…

— Le croyez-vous ? Le croyez-vous vraiment ? Regardez-moi. »

Pendant près d'une minute, le jeune couple fixa le pâle étranger aux yeux terrifiants. Le sourire quitta le visage de Knight, et Jane ne put réprimer un frisson. Une atmosphère glaciale régnait dans le salon.

« Ciel ! s'exclama Knight en jetant à Jane un regard de détresse. Ce n'est pas possible ! Il arrive à me le faire croire. Et toi ? »

Jane hocha brièvement la tête.

« Que faire ? Si ce qu'il a dit est vrai, nous pouvons refuser, et vivre à jamais heureux.

— Non, dit Jane très bas. Dans ce livre, nous trouverons sans doute l'argent et le succès, mais peut-être aussi le divorce et la mort. Donne-le-lui.

— Prenez-le », dit Knight dans un murmure.

Boyne se leva instantanément. Il prit le paquet et alla dans la cabine téléphonique. Lorsqu'il revint, il portait dans une main trois livres, et dans l'autre, un paquet plus mince fait avec l'emballage primitif. Il posa les livres sur la table et resta un moment à les regarder en souriant.

« Acceptez toute ma gratitude, dit-il. Vous avez dénoué une situation fort précaire. Il n'est que justice de vous donner quelque chose en retour. Il nous est interdit de révéler des faits susceptibles de dévier des courants phénoméniques existants, mais je peux néanmoins vous donner un souvenir du futur. »

Il recula de quelques pas, s'inclina d'une curieuse façon, et dit : « Mes meilleures salutations à tous deux. » Et,

faisant volte-face, il se dirigea à grandes enjambées vers la porte.

« Hé ! cria Knight. Et ce souvenir ?

— C'est M. Macy qui l'a ! » répondit Boyle juste avant de sortir.

Les deux jeunes gens restèrent un long moment assis sans bouger, comme s'ils sortaient lentement d'un profond sommeil. Puis ils revinrent à la réalité, se regardèrent et éclatèrent de rire.

« Ouf ! fit Jane. Il m'avait réellement fait peur !

— On rencontre de ces personnages sur la 3e Avenue ! Quel numéro ! Et qu'est-ce que ça lui a rapporté ?

— Eh bien… l'almanach.

— Quand même, je n'y comprends rien, dit Knight. Toute cette histoire selon laquelle il aurait payé Macy, mais sans rien lui donner. Et il faudrait que je veille à réparer cela. Sans compter ce mystérieux souvenir du futur… »

La porte de la taverne s'ouvrit en coup de vent : Macy entra et se précipita droit vers le salon. Il paraissait furieux. « Où est-il ? cria Macy. Où est passé ce voleur ? Ce… Boyne, comme il disait se nommer. Je suppose que son vrai nom est Dillinger !

— Mais pourquoi, M. Macy ? demanda Jane. Que vous arrive-t-il ?

— Où est-il passé ? continua Macy en cognant à la porte des toilettes. Sortez de là, canaille !

— Il est parti, lui dit Knight. Il est sorti juste avant que vous ne reveniez.

— Et vous aussi, M. Knight ! persista Macy en pointant un doigt tremblant sur le jeune avocat. Vous êtes complice de ce vol infâme ! La honte soit sur vous !

— Expliquez-moi plutôt ce qu'il y a, lui dit Knight sur un ton apaisant.

— Il m'a payé cent dollars pour louer ce salon. Cent dollars, vous vous rendez compte ! J'ai été porter le billet

chez Bernie le prêteur – je suis prudent, vous comprenez – et il a découvert qu'il était faux !

— Ça alors ! s'exclama Jane. Ça dépasse la mesure ! Le billet était faux ?

— Tenez, regardez. » cria M. Macy en posant avec violence le billet sur la table.

Knight l'examina de près. Soudain, il pâlit et son sourire disparut. Il sortit son chéquier d'une main peu sûre et se mit à écrire.

« Que fais-tu ? demanda Jane.

— Je veille à ce que M. Macy ne soit pas volé. Vous aurez vos cent dollars, M. Macy, ne vous faites pas de bile.

— Oliver ! Es-tu devenu fou ? Flanquer cent dollars…

— Et je n'y perds rien, répondit Knight. Tout sera réajusté sans dislocation ! Ils sont diaboliques. Diaboliques !

— Je ne comprends pas.

— Tiens. » Il lui tendit le billet d'une main tremblante. « Regarde-le bien. »

Le billet, magnifiquement gravé, avait toutes les apparences de l'authenticité. Les traits de Benjamin Franklin étaient empreints de leur douceur habituelle. Mais, dans le coin inférieur droit, on pouvait lire : *Série 1980-D.* Et en dessous, figurait la signature : *Oliver Wilson Knight, Secrétaire au Trésor.*

Traduit par Frank Straschitz.

Of time and third Avenue.

© Alfred Bester, 1954.
© Librairie Générale Française, 1975, pour la traduction.

VOUS LES ZOMBIES... - Robert A. Heinlein

Et maintenant, mesdames et messieurs, nous ne voudrions pas vous quitter sans vous donner vraiment un mal de tête : une fois n'est pas coutume. Alors, voici une nouvelle écrite en 1959 et qui se passe en 1970, 1963, 1964, 1945, 1963, 1985, 1970 et 1993. Ni plus, ni moins. Et le plus incroyable est qu'il n'y a pas un seul paradoxe : ce qui existe a été prévu de toute éternité, et quand les hommes de l'avenir interviennent, c'est qu'ils devaient intervenir. Mais, bonne mère, ce qui arrive ici est cent fois pire que tous les paradoxes ! Le meurtre symbolique du père est sans doute, comme l'a montré Freud, une étape nécessaire au développement de l'individu... sauf s'il y a mieux à faire. Et il n'est pas impossible que le héros de cette histoire soit vraiment dans son droit quand il traite tous les autres de zombies.

22 h 17. Zone temporelle V (est). 7 novembre 1970. New York. « La Boîte à Papa ».

J'étais en train d'astiquer un verre quand la mère célibataire a fait son entrée. Il était 22 h 17, heure de la zone cinq (temps est), le 7 novembre 1970. Les agents

temporels notent toujours l'heure et la date. C'est impératif,

La mère célibataire était un jeune homme de vingt-cinq ans, pas plus grand que moi, aux traits enfantins et au caractère irascible. Je n'aimais pas son air – je ne l'avais jamais aimé – mais c'était le gars que je devais recruter. Aussi l'accueillis-je en arborant mon meilleur sourire commercial.

Je suis peut-être trop exigeant. Il n'était pas bavard. Son sobriquet venait de ce que, chaque fois qu'un curieux l'interrogeait sur son pedigree, il répondait : « Je suis une mère célibataire. » Quand il n'était pas trop mal luné, il expliquait : « J'écris des confessions vécues pour la presse du cœur. À quatre *cents* le mot. » Mais s'il était mal embouché, il attendait les réactions de l'interlocuteur. Sa technique de combat rapproché était impitoyable – il se battait comme une femme-flic. C'est une des raisons pour lesquelles il m'intéressait. Pas la seule, d'ailleurs.

Il semblait déprimé et, à en juger par son expression, il en voulait encore plus que d'habitude à l'humanité. En silence, je lui servis une double ration de mon tord-boyaux extra et laissai la bouteille à sa portée. Il vida son verre. Le remplit.

Je passai un coup de chiffon sur le comptoir. « Alors, comment va le racket de la mère célibataire ? »

Ses doigts serrèrent le verre et je crus qu'il allait me l'envoyer à la figure. Je me suis penché pour saisir la matraque cachée sous le bar. Quand on va et vient dans le temps, on s'efforce de tout prévoir, mais il y a tellement de facteurs en jeu qu'il ne faut jamais prendre de risques inutiles. La physionomie de l'homme se détendit imperceptiblement. C'est le genre d'indices qu'on vous apprend à détecter, à l'instruction.

« Pardon, fis-je. Je voulais seulement vous demander : comment marchent les affaires ? Admettons que je vous aie dit : quel temps fait-il ?

— Les affaires marchent bien, répondit-il d'un ton revêche. J'écris mes trucs, on les édite et ça me permet de manger. »

Je me servis un verre et me penchai vers lui.

« En fait, c'est pas mal, vos machins. J'en ai lu quelques-uns. C'est étonnant à quel point vous saisissez le point de vue féminin ! »

Là, je commettais une imprudence, mais c'était indispensable : il se refusait obstinément à avouer ses noms de plume. Heureusement, il était si monté qu'il n'enregistra que les derniers mots.

« Le point de vue féminin, répéta-t-il avec dégoût. Ça, je le connais, le point de vue féminin ! Et pour cause !

— Vraiment ? murmurai-je vaguement. Vous avez des sœurs ?

— Non. Si je vous racontais mon histoire, vous ne me croiriez pas.

— Je n'en suis pas tellement sûr ! Les bistrots et les psychiatres savent que rien n'est plus étrange que la vérité. Si vous connaissiez certaines de celles que j'ai entendues, vous rouleriez sur l'or. Des choses incroyables.

— Vous ne savez pas ce que signifie le mot incroyable !

— Allons donc ! Rien ne m'étonne. Certains récits que l'on m'a faits sont plus insolites que tout ce que vous pourriez me débiter. »

Il émit un reniflement de mépris.

« On parie le reste de la bouteille que je vous épate ?

— Non. Une bouteille entière. » J'en posai une près de lui.

« Soit… »

Je fis signe à mon barman de s'occuper de la clientèle. Nous étions tout au bout du comptoir, là où je réserve un tabouret libre en entassant, devant, des bocaux de cornichons, des chips et autres amuse-gueule. À l'autre extrémité, quelques consommateurs suivaient les matches de base-ball à la télévision. Le juke-box fonctionnait. Nous étions aussi tranquilles que dans une chambre.

« Eh bien, commença-t-il, je suis un bâtard.

— Cela n’a rien d’exceptionnel.

— Un vrai bâtard. Mes parents n’étaient pas mariés.

— Très banal. Les miens non plus.

— Quand… » Il s’interrompit et, pour la première fois, je discernai une certaine animation dans le regard qu’il m’adressa. « Vous parlez sérieusement ?

Tout ce qu’il y a de plus sérieusement. Je suis cent pour cent bâtard. J’ajouterai que dans ma famille, personne ne s’est jamais marié. Nous sommes tous de naissance illégitime. »

Comme il lorgnait mon anneau, je le lui montrai.

« Oh ! C’est ça qui vous intrigue ? On dirait une alliance, hein ? Je la porte pour que les femmes me laissent la paix. » Cet anneau est très ancien. Je l’ai acheté en 1985 à un collègue qui l’avait ramené d’une mission dans la Crète préchrétienne. « Le serpent Ouroboros, le serpent qui dévore éternellement sa propre queue. Le symbole du Grand Paradoxe. »

C’est à peine s’il lui accorda un coup d’œil.

« Si vous êtes vraiment un bâtard, vous savez ce qu’on ressent. À l’époque où j’étais une gamine…

— Eh ? Je crois que je vous ai mal compris !

— Qui est-ce qui raconte l’histoire ? Vous ou moi ?… Je disais donc : à l’époque où j’étais gamine… Vous avez déjà entendu parler de Christine Jorgenson ? Ou de Roberta Cowell ?

— Euh… ces histoires de changement de sexe ? Voudriez-vous me laisser entendre que…

— Si vous m’interrompez, je me tais. J’étais une enfant trouvée. On m’a mise à l’assistance à Cleveland en 1945. J’étais âgée d’un mois. Petite fille, j’étais jalouse des gosses qui avaient des parents. Quand j’ai su la vérité sur les histoires sexuelles – et on apprend ça vite dans les orphelinats, vous pouvez me croire…

— Je sais.

–… je me suis juré que si j'avais un môme, il aurait un papa et une maman. Ça m'a permis de rester pure. Un exploit dans le milieu où j'évoluais ! Il a fallu que j'apprenne à me battre pour conserver ma pureté. Et puis, en grandissant, j'ai compris que j'avais bien peu de chances de me marier un jour. Pour les mêmes raisons que celles qui m'avaient empêchée d'être adoptée. » Son regard se durcit. « J'avais une figure chevaline,'des dents de chèvre, pas de poitrine et des cheveux raides comme des baguettes de tambour.

— Oh ! vous n'êtes pas plus moche que moi.

— Qui se soucie du physique d'un tenancier de bar ? Ou d'un écrivain ? Seulement, les gens qui veulent adopter une gosse choisissent de jeunes oies aux yeux bleus et aux cheveux d'or. Plus tard, les garçons recherchent les jolis minois et les poitrines bien garnies. » Il haussa les épaules. « Je ne pouvais pas me mettre sur les rangs. Alors j'ai décidé de m'engager chez les W.E.N.C.H.E.S. [23].

— Hein ?

— Le *Women's Emergency National Corps, Hospitality & Entertainment* [24] – ce qu'on appelle maintenant le Groupe auxiliaire d'infirmerie des Anges de l'Espace pour les Légions extraterrestres. »

Après les avoir chronifiées, je reconnaissais ces dénominations. Pour désigner ce corps militaire d'élite, nous en utilisons une autre : le *Women's Hospitality Order Refortifying & Encouraging Space-men* [25]. Les allées et venues dans le temps entraînent d'invraisemblables distorsions du vocabulaire. Sait-on qu'autrefois une station-service était un endroit où l'on débitait du pétrole ? Je me rappelle qu'un jour, alors que j'accomplissais une mission sous l'ère Churchill, une femme m'a dit : « Attendez-moi à la station-service d'à côté. » Eh bien, cette invitation n'avait nullement le sens auquel on pense : en ce temps-là, il n'y avait pas de lits dans les stations-service.

L’autre continuait son récit : « C’était l’époque où l’on dut se résigner à admettre qu’il était impossible d’expédier des hommes dans l’espace pendant des mois et des années sans prévoir quelque chose pour lutter contre la tension psychologique des équipages. Vous vous rappelez les cris d’orfraie que poussèrent les puritains ? Cela améliorait mes chances car les volontaires étaient rares. Pour être choisie, il fallait qu’une fille fût respectable, vierge de préférence (les spécialistes de l’entraînement aimaient partir de zéro), d’une intelligence supérieure à la moyenne et émotionnellement stable : or, la plupart des volontaires étaient de vieilles grues ou des névrosées qui craquaient après, dix jours de voyage. De cette façon, je n’avais pas besoin de m’inquiéter de mon physique : si j’étais acceptée, on rectifierait ma dentition, on me ferait une permanente, on m’apprendrait à marcher, à danser, on m’enseignerait l’art et la manière d’écouter un homme avec affabilité et tout le toutim – sans parler de l’instruction spéciale pour services exceptionnels. S’il le> fallait, ils n’hésiteraient pas à recourir à la chirurgie esthétique : il n’y avait rien de trop beau pour nos petits gars de l’espace. Et puis, surtout, si l’on ne devenait pas enceinte pendant la durée de l’engagement, on était à peu près certaine d’épouser un astronaute. C’est encore pareil aujourd’hui : les « anges de l’espace » se marient avec les hommes de l’espace. Ils parlent la même langue.

« À dix-huit ans, je fus placée comme aide familiale. Mes employeurs voulaient simplement une domestique à bon marché mais je m’en moquais : je ne pouvais pas m’engager ayant vingt et un ans. Je m’occupais du ménage pendant la journée et j’allais aux cours du soir sous prétexte d’achever mes études de sténo-dactylo. En réalité, je m’étais inscrite à une école de maintien afin d’améliorer mes chances.

« C’est alors que j’ai fait la connaissance de ces escrocs bourrés de dollars. Ah ! la ! la ! Quel matelas de billets de

cent dollars il avait, ce bon à rien ! Il me les a montrés un soir en me disant que je n'avais qu'à me servir. Mais je ne l'ai pas fait. Il me plaisait bien. C'était le premier type qui était gentil avec moi sans essayer de me faire des avances. J'ai abandonné mes cours pour le voir plus souvent. Et puis, un soir, dans le parc, il a commencé à me faire des avances. »

Comme il se taisait, je lui demandai : « Et alors ?

— Alors, rien ! Je ne l'ai jamais revu. Il m'a raccompagnée chez moi, m'a embrassée en partant et il n'est plus revenu. Si je le retrouvais, ajouta la mère célibataire, l'œil farouche, je le tuerais.

— Bien sûr, je comprends vos sentiments, dis-je d'un ton compatissant. Mais le tuer… le tuer pour avoir agi d'une façon si naturelle… Hum ! Savez-vous vous battre ?

— Hein ? Qu'est-ce que ça a à voir avec tout ça ?

— Beaucoup ! Peut-être mérite-t-il de se faire casser les deux bras pour s'être moqué de vous, mais…

— Il mérite bien pis. Attendez la suite. Je suis parvenue à conserver cette aventure secrète et j'ai décidé de considérer que c'était beaucoup mieux comme ça. Je ne l'aimais pas vraiment, je n'aimerai sans doute jamais personne et je désirais plus que jamais entrer chez les W. E. N. C. H. E. S. La virginité n'était pas une condition *sine qua non* : aussi, je pouvais toujours être candidate. J'ai retrouvé mon moral. Alors, je me suis rendu compte que ma jupe commençait à devenir trop étroite.

— Un enfant en route ?

— Je suis restée chez mes grigous de patrons tant que j'ai pu travailler ; ensuite, ils m'ont flanquée à la porte. L'orphelinat n'a pas voulu de moi et j'ai atterri à la maternité, dans un hospice où j'ai vidé les bassins jusqu'au jour de mon accouchement. »

*

**

« Je me suis retrouvée un soir (poursuivit la mère célibataire) sur une table d'opération avec une infirmière à côté de moi qui me disait : « Détendez-vous. Maintenant, respirez fort. » Quand je me suis réveillée, j'étais au lit, insensible jusqu'à la poitrine. Le chirurgien est entré et m'a demandé d'une voix guillerette : « Comment vous sentez-vous ?

— > Comme une momie.

— Naturellement. Vous êtes couverte de bandages et bourrée de drogue. Ça ira. Mais une césarienne, c'est autre chose que de percer une ampoule au talon !

— Une césarienne ? Docteur… ai-je perdu le bébé ?

— Non, l'enfant est superbe.

— C'est un garçon ou une fille ?

— Une fille éclatante dé santé. Elle pèse cinq livres. »

Je me laissai aller. C'est quelque chose d'avoir fait un enfant. Je me disais que je m'en irais ailleurs, que je me ferais appeler Madame et que je ferais croire à la petite que son père était mort. Ma gosse, elle, ne connaîtrait pas l'orphelinat.

Mais le chirurgien continuait de parler : « Dites-moi… euh… (il évitait de m'appeler par mon nom) n'avez-vous jamais constaté de troubles glandulaires ?

— Moi ? Bien sûr que non. Pourquoi donc ? »

Il hésita avant de poursuivre : « Vous allez prendre ça en une seule dose. Après, on vous fera une piqûre pour dormir. Vous aurez besoin de retrouver votre calme.

— Pourquoi donc ?

— Vous n'avez jamais entendu parler de ce médecin écossais qui était du sexe féminin jusqu'à l'âge de trente-cinq ans et qui est devenu un homme après une intervention chirurgicale ? Il s'est marié depuis et a une existence parfaitement normale.

— Qu'est-ce que cela a à voir pour moi ?

— Rien de mystérieux. Vous êtes un homme.

— Quoi ? hurlai-je en essayant de m'asseoir.

— Allons… ne vous énervez pas. Après avoir pratiqué l'incision pour la césarienne, j'ai été stupéfait du spectacle qui m'attendait. Pendant que je délivrais le bébé, j'ai fait appeler le patron en consultation et nous vous avons examinée. On a fait le maximum. Ça a duré des heures. Vous possédiez deux jeux complets d'organes sexuels à l'état embryonnaire. La matrice était cependant assez développée pour que vous ayez pu avoir un enfant. Comme il n'était pas question d'espérer une autre maternité, nous l'avons enlevée et nous nous sommes arrangés pour que vous puissiez vous viriliser totalement. » Il posa sa main sur mon épaule. « Ne vous en faites pas. Vous êtes jeune, votre organisme va se réajuster, nous surveillerons de près votre équilibre glandulaire et nous ferons de vous un joli garçon. »

Je commençai à sangloter : « Et mon bébé ?

— Evidemment, vous n'aurez pas assez de lait pour le nourrir. Si j'étais vous, je ne chercherais pas à le voir et je lui trouverais des parents adoptifs.

— Non ! »

Il haussa les épaules. « C'est à vous de décider. Vous êtes sa mère… enfin, euh, vous êtes ses parents. Mais ne vous cassez pas la tête pour l'instant. Il faut d'abord vous remettre sur pieds. »

Le lendemain, on m'autorisa à voir la petite. J'essayai de m'habituer à elle. Je n'avais jamais connu de nouveau-nés et j'ignorais comme ils sont affreux. Ma fille ressemblait à un singe orangé. Les sentiments que j'éprouvais à son égard firent place au ferme propos d'agir au mieux pour elle. Mais un mois plus tard, ma détermination n'avait plus aucun sens.

*

**

« Tiens ? Comment cela ?

— On l’a enlevée !

— Enlevée ? »

Il s’en fallut de peu que la mère célibataire ne renversât la bouteille, enjeu du pari. « Kidnappée. À l’hôpital même. » Il respirait avec difficulté. « Qu’est-ce que vous en pensez ? Arracher à un type tout ce qui lui reste dans la vie ?

Je reconnais que c’est une triste histoire. Tiens ! Je vous verse un autre verre. Et… pas d’indices ?

— Rien qui aurait pu mettre la police sur une piste. Quelqu’un qui se prétendait l’oncle de la petite était venu la voir. Profitant de ce que l’infirmière avait le dos tourné, il est parti avec elle.

— Il n’existe pas de description du kidnappeur ?

— Un type avec un visage qui ressemblait à n’importe quel visage – comme le vôtre ou le mien. Un point c’est tout. Moi, je suis sûr que c’était le père. L’infirmière a juré ses grands dieux que l’individu paraissait assez âgé, mais il était probablement grimé. Qui d’autre aurait volé cette gamine ? Il arrive que des femmes sans enfant ravissent ceux des autres mais qui a jamais entendu parler d’un homme commettant ce genre de rapt ?

— Et ensuite, que vous est-il arrivé ?

— Je suis resté onze mois dans ce sinistre établissement. J’ai subi trois opérations. Au bout de quatre mois, la barbe a commencé à me pousser et avant mon départ, je me rasais régulièrement. Je ne pouvais plus douter d’être véritablement transformée en homme. » Il eut un sourire dépourvu de gaieté. « Je considérais avec beaucoup d’intérêt la poitrine des infirmières.

Enfin, j’ai : l’impression que vous vous en êtes bien tiré, en définitive. Vous êtes un type tout ce qu’il y a de plus normal. Gagnant gentiment sa vie et qui n’a pas de gros soucis. Vous savez, l’existence n’est pas toujours drôle pour une femme. »

Il me dévisagea sans aménité : « Vous semblez très au courant de la question…

— Et alors ?

— Vous connaissez l'expression *une femme perdue* ?

— Euh… Elle date. Ça ne veut plus dire grand-chose depuis pas mal d'années.

— J'étais aussi perdu qu'une femme peut l'être : je n'étais plus une femme – et je ne savais pas être un homme.

— J'imagine que c'est une habitude à prendre.

— Vous ne vous rendez pas compte. Je ne parle pas de l'apprentissage : s'habiller autrement, ne pas se tromper de porte quand on va aux lavabos. Ça, je l'ai appris à l'hôpital. Mais comment vivre ? Quel travail obtenir ? Je ne savais même pas conduire, je n'avais aucune formation professionnelle. Et il ne fallait pas songer aux travaux manuels à cause de mon opération.

« Je haïssais mon séducteur : à cause de lui, mon rêve d'entrer dans les W. E. N. C. H. E. S. était brisé. Mais ma haine atteignit son paroxysme lorsque, changeant mon fusil d'épaule, je tentai de m'engager dans le Corps des Astronautes. Dès que le major eut vu la cicatrice sur mon abdomen, il me déclara inapte au service. Il m'examina longtemps pour satisfaire sa curiosité. Il avait lu une communication sur mon cas.

« Alors, j'ai changé de nom et j'ai gagné New York. J'ai commencé par trouver une place de marmiton. Puis j'ai loué une machine à écrire et je me suis installé comme dactylo à domicile. Quelle rigolade ! En quatre mois, j'avais tapé quatre lettres et un malheureux manuscrit destiné au *Magazine des histoires vécues.* Tout juste bon pour la poubelle, mais le tordu qui en était l'auteur est arrivé à le placer. Ça m'a donné des idées. J'ai acheté tout un stock de revues du cœur que j'ai entrepris d'étudier. » Il me regarda d'un air cynique. « À présent, vous comprenez pourquoi il y a un parfum si authentiquement *féminin* dans mes histoires de mères célibataires, bien que je n'aie jamais vendu la seule qui soit vraiment réelle. Alors, cette bouteille… je l'ai gagnée ? »

Je la poussai vers lui. J'étais mal à l'aise, mais je devais faire le boulot jusqu'au bout.

« Vous voulez toujours mettre la main sur le type en question ? »

Une lueur sauvage brilla dans son regard.

« Du calme. Vous ne le tuerez pas ? »

Il eut un rire sardonique.

« Vous vous foutez de moi ?

— Ne vous excitez pas. J'en sais plus long sur cette affaire que vous ne le croyez. Et je pense être en mesure de vous aider. *Je sais où le trouver. »*

Il se pencha sur le bar.

« Où ça ?

— Lâchez ma chemise, mon vieux, fis-je d'une voix douce en lui montrant mon gourdin ; sinon vous allez vous retrouver étendu de tout votre long dans la rue et je raconterai aux flics que vous avez eu une syncope. »

Il me lâcha.

« Pardon. Mais dites-moi où il est. Et dites-moi aussi comment il se fait que vous en sachiez aussi long.

— Chaque chose en son temps. Il existe des archives, vous savez : dans les hôpitaux, les orphelinats, les cabinets des docteurs. La directrice de l'institution où vous avez passé votre enfance était une certaine Mrs Fetherage, n'est-ce pas ? Et c'est un certain Mr. Gruenstein qui lui a succédé, n'est-ce pas ? Avant de changer de sexe, vous vous appeliez Jane, n'est-ce pas ? Et vous ne m'avez donné aucun de ces renseignements, hein ? »

Il était ébahi et un tantinet effrayé.

« Qu'est-ce que cela signifie ? Vous cherchez à me créer des ennuis ?

— Absolument pas. J'ai vos intérêts à cœur, c'est tout. Je suis en mesure de vous mettre le type dans les bras. Vous lui ferez ce que vous jugerez bon. Mais je ne crois pas que vous le tuerez. Pour ça, il faudrait être cinglé, et vous ne l'êtes pas. Pas tout à fait.

— Pas de salades. Où est-il ? »

Je lui versai un verre. Un petit. Il était ivre, mais la colère contrebalançait l'effet de la boisson.

« Pas si vite. Je vous rends un service, mais il faut que vous m'en rendiez un autre en échange.

— Lequel ?

— Votre métier ne vous plaît pas. De quoi avez-vous envie ? De gagner gros, d'avoir un travail stable, des frais professionnels intégralement remboursés, d'être votre propre maître, de mener une vie aventureuse et sans monotonie. »

Il me regarda dans le blanc des yeux.

« C'est le canard à cinq pattes que vous me proposez ? Laissez tomber, papa : un job pareil, cela n'existe pas.

— Bon. Envisageons les choses sous un angle différent : je vous livre le gars, vous réglez vos comptes avec lui, et, après, vous essayez mon job. Si vous ne le trouvez pas en tout point conforme à ce que je vous ai dit… eh bien, je ne vous retiendrai pas. »

Il oscillait de gauche à droite ; le dernier verre l'avait assommé. « Quand vous m'le livrez ? » demanda-t-il d'une voix pâteuse.

« Si l'affaire est dans le sac, tout de suite. »

Il agita la main : « Marché conclu. »

D'un signe de tête, j'ordonnai à l'employé de s'occuper de la maison et regardai l'heure : il était 23 heures. Je me penchais pour me faufiler par la porte sous le bar quand le juke-box se mit à hurler *Je suis mon propre grand-père.* Le fournisseur a pour consigne de ne mettre que de vieilles chansons populaires ou des airs classiques, car je ne peux pas avaler la « musique » d'après 1970, mais je ne savais pas que cet enregistrement était dans la machine.

« Arrêtez ça ! m'exclamai-je, et remboursez le client qui l'a mis. » Puis j'ajoutai : « Je m'absente un moment. Je vais à la réserve. »

Précédant la mère célibataire, je m’engageai dans le passage que ferme une porte dont seuls le gérant de jour et moi-même avons la clef. Au-delà, s’en trouve une seconde que je suis seul à pouvoir ouvrir et par laquelle on accède à une petite pièce.

Mon compagnon considéra d’un regard embué les murs veufs de fenêtre. « Ous’qu’il est ?

— Tout près. »

J’ouvris le coffret, seul objet meublant la resserre. C’était un modulateur de coordonnées portatif, amovible, poids : 23 kilos, accessoires compris, modèle 1992. Une pure merveille : pas une pièce camouflé en valise. Je l’avais réglé avec soin la veille ; tout ce qui me restait était de déplier la résille métallique de limitation de champ, ce que je fis sans attendre.

« Qu’est-ce que c’est que ça ? me demanda-t-il.

— Une machine à voyager dans le temps », répondis-je en lançant le filet de façon qu’il nous recouvrît tous les deux. L’autre poussa un cri de surprise et recula d’un pas. Il faut toute une technique pour obtenir ce résultat : on doit lancer la résille de telle façon que le sujet recule instinctivement et qu’elle se trouve à son aplomb. Il ne reste plus alors qu’à la serrer étroitement. Faute de quoi, on risquerait d’abandonner ses semelles ou un bout de pied. Ou d’emporter une tranche du sol. Ce n’est pas plus difficile que cela. Certains collègues emploient la ruse pour emprisonner le sujet dans les mailles. Moi, je dis la vérité et je profite de l’ébahissement de l’homme pour mettre le contact.

*

**

10 h 30. Zone VI. Avril 1963. Cleveland (Ohio). Apex Building.

« Hé, fit-il. Débarrassez-moi de ce satané truc.

— Excusez-moi », répondis-je. Je repliai le filet et le rangeai dans le coffret. « Vous disiez que vous vouliez retrouver ce type.

— Mais… Vous avez parlé de machine à voyager dans le temps ! »

Du doigt, je lui montrai la fenêtre. « Croyez-vous que nous sommes toujours en novembre ? Et toujours à New York ? » Tandis que, bouche bée, il contemplait les jeunes bourgeons et le paysage printanier, je sortis du coffre un paquet de billets de cent dollars dont je vérifiai que les numéros étaient compatibles avec l'année 1963. Le Bureau Temporel se moque de ce que l'on dépense (cela ne coûte rien), mais il déteste les anachronismes inutiles. Si vous commettez trop d'erreurs, vous êtes traduit devant une cour martiale qui vous exile pendant un an dans une période désagréable, l'année 1974 par exemple, avec son rationnement rigoureux et son travail obligatoire [26]. Je ne fais jamais de tels faux pas. L'argent convenait.

« Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il est ici. Vous pouvez aller à sa recherche. Tenez. Voilà pour vos faux frais. Réglez vos comptes. Après, je viendrai vous reprendre. »

La vue des billets de cent dollars a un effet hypnotique sur les gens qui n'ont pas l'habitude d'en avoir. Tandis qu'il comptait la liasse d'une main incrédule, je le poussai dehors et refermai la porte. Le second temps de l'opération consistait en un petit bond temporel sans difficulté.

*

**

17 h. Zone VI. Mars 1964. Cleveland. Apex Building.

Une note glissée sous la porte m'avertissait que mon loyer arrivait à expiration la semaine suivante. À cela près,

la chambre avait le même aspect que précédemment. Dehors, les arbres étaient nus ; le ciel était à la neige. Je pris juste le temps de me munir d'argent contemporain, d'enfiler le pardessus et de coiffer le chapeau que j'avais laissés quand j'avais loué les lieux, puis je sautai dans un taxi pour me rendre à l'hôpital. Il me fallut vingt minutes pour chambrer l'infirmière de la nurserie et pouvoir m'emparer du bébé sans me faire remarquer.

Je suis revenu à l'Apex Building. Le réglage de la machine était particulièrement délicat car l'édifice n'existait pas encore en 1945. Mais j'avais précalculé mes paramètres.

*

**

1 h. Zone VI. 20 septembre 1945. Cleveland. Motel Skyview.

Le bébé, la machine et moi nous sommes matérialisés dans un motel hors de la ville. J'avais antérieurement retenu une chambre au nom de Gregory Johnson. Les rideaux étaient tirés, les fenêtres closes, les portes fermées à clef et le plancher dégagé, cela en prévision d'un éventuel raté lors de l'achronissage. Une chaise qui se trouve là où elle ne le devrait pas peut occasionner de sérieux dégâts physiques – pas la chaise elle-même, bien sûr, mais le choc en retour du champ.

Tout se passa normalement. Jane dormait profondément. Je la couchai dans une boîte en carton et, mon fardeau sous le bras, montai dans la voiture que j'avais louée à cet effet. Arrivé devant l'orphelinat, je déposai la boîte sur les marches, me rendis à la station-service voisine (celle où on vendait du pétrole) et téléphonai à l'établissement. Je repris le volant et arrivai à temps pour voir quelqu'un prendre le bébé en charge. J'abandonnai la voiture à

proximité du motel et fis le reste du chemin à pied. De retour dans ma chambre, je repartis pour l'année 1963.

*

**

22 h. Zone VI. 24 avril 1963. Cleveland. Apex Building.

J'avais soigneusement calculé mon retour. Les paramètres temporels sont facteurs de durées non ponctuelles, sauf lorsqu'on retourne au point zéro, et, dans ces conditions, la précision est malaisée à obtenir. Si j'avais correctement manœuvré, Jane devait se trouver dans le parc où elle était en train de s'apercevoir, au cœur de cette nuit embaumée de senteurs printanières, qu'elle n'était pas tout à fait la jeune fille sage qu'elle s'était imaginée. Je me rendis en taxi jusqu'à la maison de ces fesse-mathieux qui l'employaient et ordonnai au chauffeur de m'attendre au coin de la rue. Je me dissimulai dans l'ombre.

J'aperçus bientôt le couple enlacé. Ils s'arrêtèrent devant la porte, et le garçon embrassa longuement Jane. Puis elle rentra et lui s'éloigna. Je m'élançai sur ses talons quand il eut tourné et le pris par le bras.

« Et voilà, mon petit, déclarai-je doucement. Je vous ramène maintenant. »

Suffoqué, il me regarda en écarquillant les yeux.

« Vous !

— Oui, moi. À présent, vous savez qui est le séducteur. Quand vous aurez médité là-dessus, vous saurez qui *vous* êtes. Et si vous réfléchissez plus intensément encore, vous devinerez qui est le *bébé* – et qui je suis, *moi.* »

Il était trop stupéfait pour répondre. Je le conduisis jusqu'à l'Apex et mis la machine temporelle en marche.

*

**

23 h. Zone VII. 24 avril 1963. Cleveland. Apex Building.

Je réveillai le sergent de garde et, après lui avoir montré mon ordre de mission, lui donnai l'ordre de mettre mon compagnon au lit avec des tranquillisants et de procéder le lendemain à son inscription. Il m'écoutait avec une mine revêche, mais ; dans toutes les ères, la hiérarchie est toujours la hiérarchie ; sans doute se disait-il que, lors de notre prochaine rencontre, ce serait peut-être lui le colonel et moi le sergent. Ce sont des choses qui arrivent chez nous.

« Quel est son nom ? » demanda-t-il.

Quand je l'eus écrit, il haussa les sourcils et poussa un sifflement.

« Eh bien, ça ! murmura-t-il.

— Occupez-vous seulement de votre travail, sergent », fis-je. Puis je me tournai vers mon compagnon. « Vos ennuis sont terminés, mon petit. Vous allez maintenant faire le plus beau métier dont un homme puisse rêver. Et ça marchera, je le sais.

— C'est vrai, intervint le sergent. Regardez-moi : je suis né en 1917 et je suis toujours là, toujours jeune, toujours heureux de vivre. »

Je rentrai dans la salle des départs et réglai l'engin sur le zéro présélectionné.

*

**

23 h 01. Zone V. 7 *novembre 1970. New York.* « *La Boîte à Papa* ».

Je sortis de la réserve, une bouteille à la main afin de justifier mon absence qui avait duré une minute. Mon aide avait des mots avec le client qui avait mis en marche *Je suis*

mon propre grand-père. « Allez ! Laissez-le écouter, dis-je. Vous débrancherez l'appareil après. » J'étais très fatigué.

C'est pénible mais il faut bien que quelqu'un s'en charge. Il est très difficile de recruter à partir de 1972 et de la Grande Erreur. Y a-t-il un meilleur moyen que de prendre les gens entièrement emberlificotés là où ils sont et de leur donner une tâche bien payée, intéressante (même si elle est dangereuse), en les embauchant pour servir une cause nécessaire ?

Tout le monde sait maintenant pourquoi la Guerre Loupée de 1963 a loupé. Les bombes qui devaient détruire New York n'ont pas explosé, mille et mille choses ne se sont pas passées comme prévu – et tout cela grâce à l'intervention de gens comme moi.

Mais il y a l'Erreur de 1972. Celle-là, nous n'y sommes pour rien et il est impossible de l'annuler : il n'y a pas de paradoxe à résoudre. Une chose est ou elle n'est pas, aujourd'hui et à jamais, amen ! En tout cas, il n'y aura plus de 1972. Un ordre daté de 1992 a priorité sur tous les autres.

J'ai fait la fermeture avec cinq minutes d'avance. Dans la caisse, j'ai laissé une lettre avertissant le gérant de jour que j'acceptais son offre de racheter ma participation et où je lui conseillais, comme je partais pour de longues vacances, de s'entendre avec mon avocat. Le Bureau décidera s'il y a lieu d'éponger ou non la créance. Ce qui importe, c'est que les choses soient en ordre. J'ai regagné la petite pièce derrière la réserve. Et en avant, direction 1993.

*

**

22 *h. Zone VII. 12 janvier 1993. Quartier Général, annexe des Rocheuses.*

Après m'être présenté à l'officier de service, j'ai regagné ma chambre avec l'intention de dormir une semaine. J'avais apporté la bouteille (après tout, j'avais gagné mon pari) et j'ai pris un verre avant de me mettre à mon rapport. Le breuvage avait un goût détestable et je me suis demandé comment j'avais bien pu me régaler avec ce tord-boyaux. Mais c'était mieux que rien : je n'aime pas être à jeun. Je pense trop. Toutefois, je n'ai pas vidé la bouteille. Il y a des types qui voient des serpents autour d'eux quand ils sont ivres. Moi, ce sont des gens que je vois.

J'ai dicté mon rapport : quarante recrutements, tous approuvés par le service psycho – y compris le mien qui, je le savais, serait lui aussi approuvé. J'étais là, n'est-ce pas ? Cela fait, j'ai rédigé une demande pour solliciter mon affectation à la section opérationnelle. J'en avais par-dessus la tête du recrutement. J'ai glissé les deux documents dans la fente *ad hoc* et suis allé au lit.

Mes yeux sont tombés sur les *Maximes du Temps* qui surplombent ma couche :

Ne fais jamais hier ce qui doit être fait demain.
Si ton entreprise finit par réussir, ne la recommence jamais.
Un point fait à temps en épargne neuf milliards.
Un paradore peut se paraccommoder.
Il est plus tôt que vous ne pensez.
Nos ancêtres sont des justes.
Jupiter lui-même s'endort quelquefois.

Ces formules ne me galvanisaient plus comme au temps où j'étais une jeune recrue. Trente années subjectives passées à aller et venir dans le temps, cela épuise un homme. Je me suis déshabillé. Une fois nu, j'ai regardé mon ventre. Une césarienne laisse une large cicatrice, mais je suis si velu maintenant qu'il me faut faire un effort pour la distinguer.

Et puis j’ai contemplé l’anneau que je porte au doigt.

Le serpent qui se mord éternellement la queue… Je sais d’où je viens, moi : mais vous, tous les autres, d’où venez-vous, zombies que vous êtes ?

J’avais un début de migraine mais jamais je ne prends d’analgésique. Cela m’est arrivé une fois – et vous avez tous disparu.

Je me suis glissé dans le lit. J’ai éteint.

Tu n’es pas vraiment là. Il n’y a personne d’autre que moi, Jane, toute seule dans le noir.

Tu me manques terriblement.

Traduit par Michel Deutsch.

All you zombies…

Publié avec l’autorisation de l’auteur.
© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

Anderson (Poul). – L'orthographe de son prénom s'explique par ses ascendances Scandinaves. Est cependant né aux Etats-Unis, en 1926. Après des études de physique – financées par la vente de ses premiers récits, et achevées par un diplôme obtenu en 1948 –, s'est consacré à une carrière d'écrivain. Entre son premier récit, publié en 1944, et le numéro spécial que *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui consacra en avril 1971, Poul Anderson a fait paraître 34 romans, 15 recueils de récits plus courts, 3 livres ne relevant pas de la science-fiction et 2 anthologies, en plus de ses récits dans les différents magazines spécialisés. Un sens de l'épopée, sans égal dans le domaine de la science-fiction, anime beaucoup de ses récits ; ceux-ci possèdent une vivacité dans l'action qui marque en particulier les scènes de bataille, dans le mouvement desquelles aucun de ses confrères n'égale Poul Anderson. Cette qualité de mouvement est mise au service de combinaisons thématiques variées. *Guardians of Times (La Patrouille du temps,* 1955-1959), met en scène des hommes voyageant dans le passé afin d'en éliminer les occasions de « déraillements historiques ». *High Crusade (Les croisés du cosmos,* 1960) exploite adroitement le motif du handicap que peut constituer une technologie trop avancée en face de primitifs résolus, ces derniers étant les habitants d'un village médiéval anglais. Algis Budrys a salué en lui « l'homme qui serait le mieux qualifié pour parler des classiques » (de la science-fiction), ajoutant qu'Anderson n'entreprend cette étude que pour mieux créer ses propres univers.

Ballard (James G.). – Né en 1936 à Shanghai, James G. Ballard fut rapatrié en 1946 en Angleterre – son pays d'origine – après plusieurs années de détention dans un camp militaire japonais. Après des études de médecine et une période dans la R. A. F. au Canada, il travailla comme scénariste de films scientifiques avant de se consacrer à une carrière d'écrivain. Son premier récit fut publié en 1956 et, parmi ses romans ultérieurs, *The Wind from Nowhere* (1962), *The Drowned World (Le Monde englouti,* 1962) et *The Crystal World (La Forêt de cristal,* 1966), constituent des variations sur un thème qui semble l'avoir obsédé : le monde finit lentement, des conséquences d'un cataclysme, pendant que le narrateur contemple cette fin en s'abandonnant à l'introspection. Quelques critiques américains, dont Judith Merrill, ont salué en James G. Ballard le chef de file de la « nouvelle vague » de la science-fiction, caractérisée par un désir d'expérimentation stylistique et verbale. James G. Ballard lui-même se considère cependant surtout comme un explorateur de l'« espace interne », exprimant de la sorte son intérêt pour l'étude psychologique de l'homme confronté aux modifications que la science impose à son entourage.

Bester (Alfred). – Né en 1913, Alfred Bester entreprit des études de médecine, puis de droit, tout en suivant de nombreux cours à option : cette diversité reflétait un caractère de dilettante brillant qui devait ultérieurement marquer ses récits de science-fiction. Alfred Bester se fit connaître en écrivant pour la radio et la télévision, et en collaborant à des magazines tels que *Holiday* et *Rogue.* Il s'imposa relativement tard comme romancier de science-fiction avec *the Demolished Man* (*L'Homme démoli,* 1953) et *The Stars my Destination (Terminus les étoiles,* 1956). Dans ses nouvelles, il excelle à faire ressortir l'élément paradoxal, incongru ou simplement bizarre, qui piquera la curiosité du lecteur. Il fut critique des livres dans *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* entre 1960 et

1962. En 1957, Alfred Bester présenta à l'Université de Chicago un exposé qui constituait pratiquement une « confession » sur son activité d'auteur de science-fiction ; le texte de cet exposé a été inclus dans *The Science Fiction Novel.*

Brown (Fredric). – Auteur de plusieurs romans policiers, Fredric Brown (1906-1972) a acquis dans ce domaine un goût prononcé, ainsi qu'une maîtrise profonde, de l'effet de chute final : il l'a adroitement exploité dans de nombreuses nouvelles de science-fiction. *What Mad Universe* (*L'Univers en folie,* 1949) est à la fois un aboutissement et une parodie du *space opéra,* où Fredric Brown déploie son talent de conteur et sa verve de misanthrope. *The Lights in the Sky Are Stars* (1954) est une étude psychologique du pionnier qui fait réaliser un nouveau projet spatial sans pouvoir y participer lui-même. Au cours de ses dernières années, Fredric Brown a relativement peu écrit de science-fiction, si ce n'est dans un genre qu'il a largement contribué à populariser : la *short-short story,* récit ultra-court tenant en une ou deux pages de magazines et s'achevant sur une chute fracassante.

Del Rey (Lester). – Né en 1915, d'ascendance partiellement espagnole, Ramon Felipe Sierra y Alvarez del Rey eut une jeunesse plus tumultueuse que la plupart des autres auteurs de science-fiction, tant par des conflits familiaux que du fait de problèmes psychologiques personnels. Son éducation a été irrégulière, et il a exercé une grande variété de métiers – dont ceux de vendeur de journaux, de charpentier, de steward de bateau et de restaurateur – avant de se lancer dans une carrière littéraire. Contrairement à la plupart de ses confrères, il ne s'est pas signalé par ses romans, mais par un certain nombre de nouvelles mémorables, au milieu d'une production dont la diversité reflète dans une certaine mesure sa carrière mouvementée. *Helen O'Loy* (1938) fut chronologiquement une des premières présentations du

thème d'un robot acquérant des sentiments humains. *Nerves* (1942) raconte avec réalisme un accident dans une centrale nucléaire. *For I Am a Jealous People* (1954) est une variation iconoclaste sur le thème des dieux extraterrestres. Depuis 1969, Lester del Rey critique les livres nouveaux dans la revue *If.*

Finney (Jack). – Ecrivain dont la signature est apparue au début des années cinquante dans des magazines non spécialisés aussi souvent que dans des périodiques de science-fiction, Jack Finney aime traiter le thème de l'évasion ; plusieurs de ses meilleurs récits sont construits autour du motif de l'« ailleurs », de la recherche d'un paradis qui n'aurait peut-être pas été définitivement perdu. Science-fiction, fantastique, aspiration de l'inconscient : Jack Finney les identifie dans son évocation de la quête.

Heinlein (Robert Anson). – Né en 1907, Robert A. Heinlein fut élève de l'Académie Navale américaine à Annapolis, et servit dans cette arme pendant cinq ans, exerçant ensuite des métiers divers. Lecteur de science-fiction depuis plusieurs années, il écrivit en 1939 sa première nouvelle (*Lifeline*). Mobilisé pendant la guerre, il se consacra ensuite à une carrière littéraire, écrivant des romans pour jeunes lecteurs et des scénarios de télévision aussi bien que des récits destinés aux magazines spécialisés de science-fiction. Beaucoup de critiques ont vu eh lui le plus important auteur de l'« âge d'or » de la science-fiction anglo-saxonnne, saluant sa régularité dans la qualité, son sens inné des proportions, sa logique et ses dons de narrateur, il a remporté davantage de *Hugos* (distinctions correspondant, dans le domaine de la science-fiction, aux *Oscars* du cinéma) que n'importe lequel de ses confrères. Ce prix récompensa notamment l'apologie militariste de *Starship Troopers* (1959) et la présentation bienveillante d'une société proche des communautés de hippies dans *Stranger in a Strange Land (En terre étrangère,* 1961). Bien que fréquemment comparé à

Rudyard Kipling pour la netteté de son écriture ainsi que pour le point de vue conservateur défendu dans ses livres, il apparaît avant tout comme un narrateur qui a totalement su maîtriser l'art de la construction, et qui est capable de suivre avec une implacable rigueur les prémisses à partir desquelles il se propose de développer une action ou un cadre. Parmi ses ouvrages les plus notables figurent les récits groupés dans *The Past through Tomorrow (Histoire du futur,* 1939-1967) et racontant des événements des trois prochains siècles. Il exerça une importante influence sur les auteurs de sa génération en maîtrisant l'art d'inclure dans le récit lui-même, et sans ralentir le rythme, les développements scientifiques nécessaires. Au-delà de toutes les opinions politiques dont il s'est fait le champion – parfois par conviction personnelle, parfois pour les besoins de son intrigue –, Robert A. Heinlein apparaît comme un créateur confiant dans l'avenir de l'humanité, et convaincu de la grandeur de la mission qui reviendra à cette humanité sur le plan cosmique. Il a donné à l'Université de Chicago une conférence sur la science-fiction, dont le texte a été inclus dans le volume *The science fiction novel.* Une analyse critique de son œuvre par Alexei Panshin a été publiée en 1968 sous le titre de *Heinlein in dimension.*

Kornbluth (Cyril M.). – Après avoir travaillé pour une agence de presse, Cyril M. Kornbluth (1923-1958) publia son premier récit en 1940 et se consacra à la science-fiction. Doué dès ses débuts d'une grande facilité, il put compenser les effets de la mobilisation de ses confrères plus âgés : il lui arriva en effet d'écrire pratiquement à lui seul, sous divers pseudonymes, des numéros entiers de certains périodiques dont les forces rédactionnelles avaient été « décimées » par les appels sous les drapeaux. Il commença en 1949 une deuxième carrière, écrivant cette fois sous son propre nom. Il collabora fréquemment avec Frederik Pohl, en particulier pour écrire *The space merchants (Planète à gogos,* 1953), roman devenu

rapidement classique par son évocation de l'hypertrophie future de la publicité et de ses pouvoirs. Cyril M. Kornbluth avait une réputation de solitaire, au caractère renfermé, et ses nouvelles reflètent souvent une vision pessimiste du monde – ce pessimisme allant de l'ironie désinvolte à l'amertume mordante et désespérée. Les romans qu'il rédigea avec des collaborateurs – Frederik Pohl principalement, parfois Judith Merrill – laissent souvent percer l'influence modératrice du coauteur.

Kuttner (Henry). – Né en 1914. Formé par la lecture de la revue *Weird Taies,* où il fit ses débuts en 1936 avec des récits d'horreur et d*'heroic fantasy ;* puis il passa à la science-fiction pour des raisons alimentaires, fit du tout-venant pendant quelques années sous divers pseudonymes. En 1940, il épouse Catherine Moore, écrivain de science-fiction comme lui. En 1942, ils commencent à écrire des nouvelles en collaboration, généralement sous les pseudonymes de Lewis Padgett et de Lawrence O'Donnell : elle apporte son style, son imagination, son sens de l'épopée ; il apporte son sens de la construction, son goût du morbide, son humour. Tout de suite, c'est la réussite : *Deadlock* (1942), *The Twonkey (Le Twonky,* 1942), *Mimsy Were the Borogoves (Tout smouales étaient les Borogoves,* 1943), *Shock (Choc,* 1943) imposent le nouvel « auteur » comme un grand1 technicien de la nouvelle, le premier dans l'histoire de la science-fiction. En ce sens, Henry Kuttner a influencé la plupart des auteurs de la génération suivante. Il a aussi écrit des romans estimables : *The Fairy Chessmen* (*L'homme venu du futur,* 1946), *Fury (Vénus et le Titan,* 1947), *Mutant (Les Mutants,* 1953).

Il commença sur le tard des études universitaires et allait obtenir le grade de « Master of Arts » quand il mourut en 1958.

Malcolm (Donald). – Après s'être fait connaître comme journaliste scientifique, l'auteur britannique Donald

Malcolm s'est lancé en 1957 dans la science-fiction, publiant la plupart de ses récits dans la revue *New Worlds.*

Matheson (Richard). – Né en 1926. De ses études de journalisme, il a gardé le goût des effets de choc et du style à l'emporte-pièce. Il s'imposa dès son premier récit, *Born of Man and Woman (Journal d'un monstre,* 1950) et produisit en quelques années une série de nouvelles à la frontière de la science-fiction, du fantastique et de l'insolite où l'essentiel n'est pas dans le sujet traité, mais dans le climat de malaise proprement indicible où il plonge le lecteur grâce à des procédés d'écriture très raffinés, utilisant souvent l'ellipse et la narration à la première personne. Il a aussi écrit des romans noirs dont le plus connu est *Someone is Bleeding ! (Les Seins de glace,* 1955) et deux romans de science-fiction : *I Am Legend (Je suis une légende,* 1954) et *The Incredible Shrinking Man (L'homme qui rétrécit,* 1956). Le second a été adapté sous le même titre par Jack Arnold (1957), le premier par Sydney Salkow *(l'Ultimo Uomo délia Terre,* 1961) et par Boris Sagal *(The Oméga Man,* en français *Le Survivant,* 1971). Richard Matheson lui-même est devenu scénariste pour la télévision et le cinéma, signant notamment dans ce dernier domaine des adaptations d'Edgar Poe mises en scène par Roger Corman : *House of Usher (La chute de la maison Usher,* 1960), *The Pit and the Pendulum (La Chambre des tortures,* 1961), *Taies of Terror* (1962), *The Raven (Le Corbeau,* 1962). En littérature, son succès croissant lui a ouvert les portes des magazines non spécialisés comme *Playboy,* et la qualité de sa production a été en diminuant. Il restera sans doute avant tout comme un auteur des années cinquante.

Moore (Catherine Lucile). – Née en 1911. Profondément marquée par la lecture de Frank L. Baum et d'Edgar Rice Burroughs, qui lui donne un goût très vif pour le merveilleux. Son coup d'essai, *Shambleau,* publié dans *Weird Taies* en 1933, est un coup de maître. Elle continue à publier dans *Weird Taies* les aventures de Northwest Smith,

qui relèvent du *space opéra,* et celles de Jirel de Joiry, qui relèvent de 1'*Heroic fantasy.* Sa production se ralentit beaucoup à la fin des années trente, puis s'arrête à peu près complètement en 1940, quand elle épouse Henry Kuttner et devient sa collaboratrice pour des histoires signées Lewis Padgett ou Lawrence O'Donnell. Elle signe cependant encore une demi-douzaine de nouvelles et deux romans, *Judgment Night (La Nuit du jugement,* 1943) et, juste avant la mort d'Henry Kuttner en 1956, *Doomsday Morning (La Dernière Aube,* 1957). Puis elle se laisse absorber par des scénarios pour la télévision et des cours de technique littéraire qu'elle donne à l'Université de Californie.

Reynolds (Mack). – Né en 1918, Mack Reynolds fit ses débuts en 1950 et se fit connaître d'abord par des collaborations avec Fredric Brown (en tant qu'auteur, mais aussi en tant qu'éditeur d'anthologie). Il travailla ensuite seul, voyageant beaucoup – notamment en Europe – et traduisant en récits plusieurs de ses préoccupations sociales et politiques.

Tenn (William). – Pseudonyme de Philip Klass, né en 1920. Débuts en 1946. N'a écrit qu'une cinquantaine de nouvelles, surtout dans les années cinquante où il fut l'un des auteurs marquants de la revue *Galaxy.* Il est connu pour son sens de l'humour et sa désinvolture, mais le pathétique et l'amertume ne sont pas moins significatifs de son œuvre. Depuis 1959, il ne fait plus que de rares apparitions aux sommaires, car son temps est pris par l'enseignement de la science-fiction qu'il donne à l'Université de l'Etat de Pennsylvanie ; il a cependant donné un roman, *Of Men and Monsters (Des hommes et des monstres,* 1968). Il a aussi composé une belle anthologie sur l'enfant dans la science-fiction : *Children of Wonder* (1953).

Williamson (Jack). – Né en 1908, Jack Williamson fit paraître son premier récit de science-fiction en 1928.

Depuis cette date, il a écrit une vingtaine de romans et de nombreuses nouvelles. Après avoir été un spécialiste du *space opéra,* il a su modifier sa manière et renouveler ses thèmes pour suivre révolution du genre. À cinquante ans, Jack Williamson entreprit des études universitaires de lettres qu'il conclut en 1964 avec une thèse sur Wells, dont une version augmentée a été publiée en 1973 sous le titre *H. G. Wells critic of progress.*

[1] On trouve déjà cette idée dans *l'Encyclopédie* sous la plume de d'Alembert et dans *La Machine à explorer le temps* sous la plume de Wells.

[2] *Fiction,* n° 184.

[3] *Satellite,* n° 12.

[4] Le thème inverse des touristes du passé amenés malgré eux dans le futur est traité par Robida dans *Jadis chez Aujourd'hui* (1890) où la cour de Louis XIV visite ainsi l'Exposition universelle de 1889.

[5] D'autres éléments de la même geste ont paru sous forme de nouvelles, comme *L'Homme de guerre* (1960) (*Fiction,* n° 93) et *Les Racines du passé* (1963) (*Galaxie*, n° 63).

[6] Ce qui représente une phrase en anglais signifiant : « Seulement du côté de ma mère, nom d'un chien ! »

[7] « Showboat » : littéralement, « le navire-spectacle ». Il s'agit du navire qui remonte le Mississippi dans la comédie musicale du même nom. (N.D.E.)

[8] Date de la Grande Peste de Londres, sous le règne de Charles II Stuart (N.D.E.).

[9] Date de la comète qui précéda de quelques mois l'apparition de la Peste Noire en Occident (N.D.E.).

[10] Date où Charlemagne fut couronné empereur des Romains (N. D. E.).

[11] *Noodleneck :* Labruti (N.D.E.).

[12] *Ruddle :* Crayon rouge (N.D.E.).

[13] *Gooseneck :* Lahuri (N.D.E.).

[14] *Guggles :* compromis entre *bubbles* (bulles) et *gargle* (gargarisme) (N. D. E.).

[15] *Roodles :* formé sur *noodle,* abruti (N. D. E.).

[16] *Gooseface :* tête d'ahuri (cf. *gooseneck*) (N. D. E.).

[17] Cette nouvelle date de 1954. Certains Américains soupçonnés d'« activités antiaméricaines » s'étaient vu retirer leur passeport (N. D. E.).

[18] *Le portrait de Jennie* : roman de Robert Nathan, traduit chez Stock en 1947 et adapté au cinéme en 1950. C'est ke drame, dans un contexte fantastique, de deux êtres qui s'aiment tout en vivant selon des temps différents (N.D.E.).

[19] Le recueil est *Le Retour de Sherlock Holmes*, d'Arthur Conan Dole, et la nouvelle, *Le Pince-nez d'or*, comme on pourra le vérifier dans la suite de ce récite (N.D.E.).

[20] La véritable sentence latine *est Tempus non dit, nascitur* : le temps ne se commande pas, il coule de source (N.D.E.).

[21] *Fugit irreparabile tempus* (Virgile, *Géorgiques) :* le temps fuit sans retour (N.D.E.).

[22] Le roi d'Angleterre Guillaume II y battit les Irlandais révoltés (N.D.E.).

[23] *Wench :* prostituée (N.D.E.).

[24] Corps national des auxiliaires féminines pour les secours d'urgence, section hospitalité et divertissement (N.D.E.).

[25] Ordre hospitalier des femmes pour le soutien et l'encouragement des astronautes (N.D.E.).

[26] Écrit en 1959 (N.D.E.).